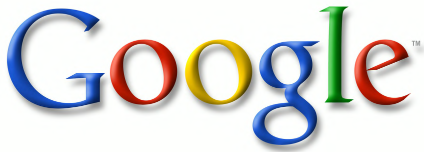


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

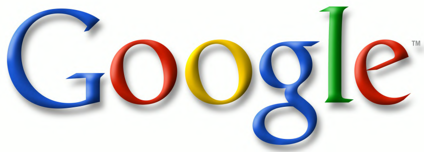
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE ST.-LOUIS

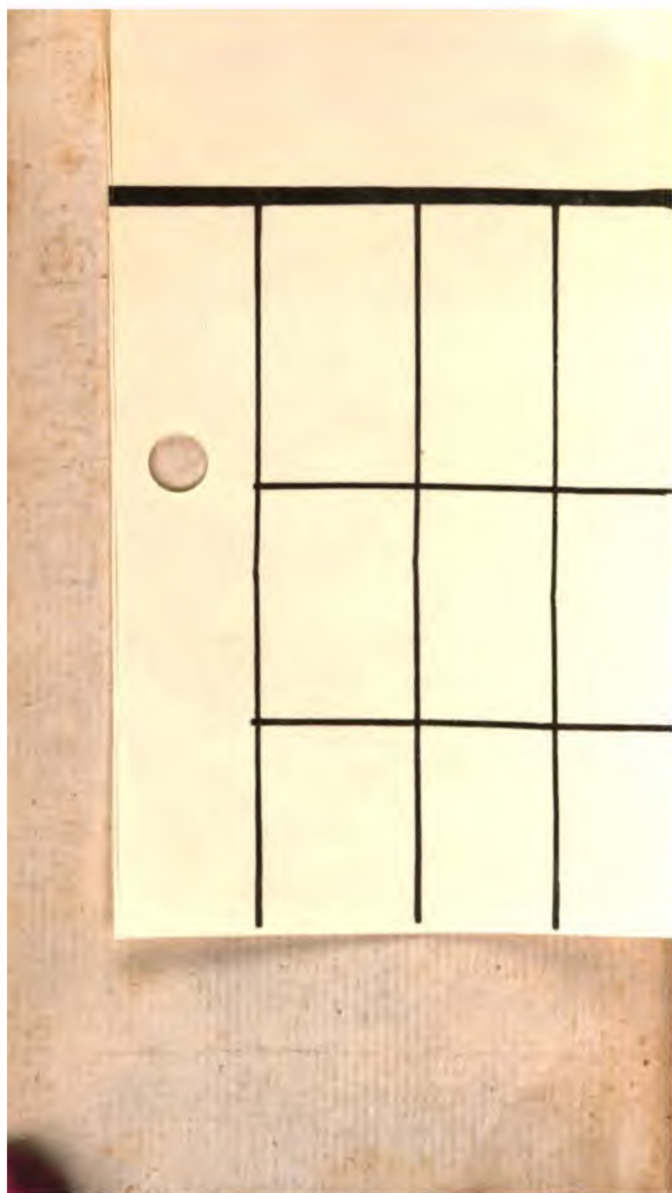
et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.





[redacted]



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

PQ
2
.A6
1775
v.5-6

Ref.-Stacks
Gottschalk
10.8.54
89303

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Éloge de Nicolas de Catinat, Maréchal de France. Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1775. Par M. de la Harpe. Brochure in-8°. de 67 pages ; à Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Saint-Séverin.

TREIZE Membres de l'Académie, qui se trouvoient à la séance particulière où l'on examinoit les ouvrages envoyés au concours, ont, d'une voix unanime, couronné cet *Éloge* comme un chef-d'œuvre d'élégance, d'harmonie & de correction. Plusieurs mêmes d'entr'eux ont dit qu'il étoit

écrit en Prose comme les Tragédies de *Racine* le sont en Vers. Malgré tout mon respect pour les lumières de ce Tribunal auguste, j'ose appeller de sa décision, & je me flatte de vous prouver, Monsieur, que ce Discours, au contraire, est très-médiocre, &, sur-tout, très-mal écrit. En voici le début qui est un des plus beaux endroits de l'ouvrage. » Dans cette foule de Génies » célèbres en tout genre, que la Na» ture sembloit avoir de loin préparés » & mûris, pour en faire l'ornement » d'un seul règne, l'orgueil de nos » annales & l'admiration du monde ; » dans ce siècle resplendissant de » gloire, dont tous les rayons vien» nent se confondre & se réunir au » Trône de Louis XIV, j'observe » avec étonnement un homme qui » prenant sa *place* au milieu de tous » ces grands hommes, sans avoir rien » qui leur ressemble, & sans être ef» facé par aucun d'eux, forme seul » avec tout son siècle un contraste » frappant, digne de l'attention des » Sages & des *regards* de la Postérité. » *Placé* dans une époque & chez une

» Nation où tout est entraîné par l'en-
» thousiasme, lui seul, dans sa marche
» tranquille, est constamment guidé
» par la raison. Sur un théâtre où l'on
» se dispute les *regards*, où l'on bri-
» gue à l'envi la *place* la plus bril-
» lante, il attend qu'on l'appelle à la
» sienne, & la remplit en silence, sans
» songer à être *regardé*. Quand l'ido-
» lâtrie vraie ou affectée qu'inspire le
» Monarque, est le principe de tous
» les efforts, est dans tous les cœurs
» ou dans toutes les bouches, il ne
» s'occupe que de la Patrie, n'agit
» que pour elle, & n'en parle pas.
» Autour de lui tout sacrifie plus ou
» moins à l'opinion, à la mode, à la
» Cour ; il ne connoît que le devoir,
» le bien public & sa propre estime.
» Autour de lui le bruit, l'ostentation,
» l'esprit de rivalité semblent insépa-
» rables de la gloire qu'on obtient
» ou qu'on prétend, & se mêlent
» à toute espèce d'héroïsme ; seul il
» semble éteindre sa gloire, étouf-
» fer sa renommée, & ne dissi-
» mule rien tant que ses succès & ses
» avantages, si ce n'est les fautes

» d'autrui. Tous les hommes illustres » de son temps sont marqués par la » nature d'un signe particulier & ca- » ractéristique qui annonce d'abord le » talent dont elle les a doués ; il sem- » ble indifféremment né pour tous, » &, suivant le témoignage remarqua- » ble qu'un de ses ennemis * lui ren- » doit devant leur Maître commun, » *on peut également faire de lui un Gé-* » *néral, un Ministre, un Ambassadeur,* » *un Chancelier* : & en effet il paroît » en réunir les qualités, sans en exer- » cer les fonctions. Enfin (& c'est ce » qui le distingue plus que tout le » reste) parmi tant d'hommes rares » qui offroient à la grandeur de leur » Monarque le tribut de leurs talens, » aucun n'est exempt de préjugé ni de » foiblesse ; ces grandes ames sont » égarées par de grandes passions, » ou dominées par les erreurs du vul-

* *Louis XIV* vouloit faire M. *de Catinat* Major des Gardes. Le Duc *de la Feuillade*, Colonel de ce Régiment, n'aimoit pas *Catinat*; il dit au Roi : *Sire, vous pouvez faire de lui un Chancelier, un Ministre, un Ambassadeur, un Général d'armée, mais non pas un Major des Gardes.* Voyez la Vie *de Catinat*.

» gaire ; ſeul il poſſède cette raiſon » ſupérieure, cette inaltérable éga» lité d'ame, cette Philoſophie en un » mot, ſi étrangère à ſon ſiècle, ca» ractère principal qui marque toutes » les actions, tous les momens de sa » vie. Ces traits ſinguliers & vraî» ment admirables, dont aucun n'eſt » exagéré, & que l'on peut recueillir » dans nos Hiſtoires, me frappent & » m'attirent comme malgré moi vers » le grand homme dont les interprêtes » de la Nation & de la Renommée » inſcrivent aujourd'hui le nom dans » leurs faſtes ».

Je conçois que la Nature *prépare de loin* des Génies célèbres; mais, qu'elle les *mûriſſe de loin*, c'eſt-à-dire avant qu'ils ſoient nés, j'avoue que cela me paſſe. Je n'entends pas davantage *ce ſiècle dont tous les rayons viennent ſe confondre & ſe réunir à un Trône.* Et puis *dans ce ſiècle.... j'obſerve un homme qui forme avec tout ſon ſiècle :* quelle peſanteur ! Vous avez remarqué ſans doute que ces deux *ſiècles* n'en font qu'un. Qu'eſt-ce que *l'orgueil de nos Annales ?* Qu'eſt-ce qu'*une idolâtrie*

qui est dans toutes les bouches ? L'auteur dit que *Catinat ne s'occupe que de la Patrie, n'agit que pour elle, & n'en parle pas. Et n'en parle pas !* Quelle chûte oratoire ! On dit très-bien *prétendre à la gloire ;* mais *la gloire qu'on prétend* n'est pas François. *Catinat* semble *éteindre sa gloire.* Que veut dire M. *de la Harpe* par cette expression ridiculement métaphorique ? *Catinat n'allumoit* ni *n'éteignoit sa gloire.* Elle sembloit seulement lui être indifférente : pour que l'on pût dire qu'il *éteignoit sa gloire*, il eût fallu que, lorsqu'on vantoit ses actions, il eût pris plaisir à les nier ou à les rabaisser : & c'est une fausse modestie qu'il n'a jamais eue. Qu'est-ce encore qu'une *Philosophie* qui est un *caractère ?* Qu'est-ce qu'un *caractère qui marque toutes les actions, tous les momens d'une vie ?* Quoiqu'il en soit, M. *de la Harpe* veut bien accorder de la Philosophie à *Catinat ;* mais il assûre qu'elle étoit *étrangère à son siècle.* M. *de la Harpe* me permettra de penser que *Descartes*, *Gassendi*, *Vauban*, *Fénelon*, *Molière*, *la Fontaine*, &c, pouvoient mériter le nom

de *Philosophes*. Il est vrai que leur Philosophie ne leur a jamais fait produire des ouvrages aussi utiles à la société que les *Pensées* de M. *Diderot*, *l'Esprit* de M. *Helvétius*, *le Systême de la Nature*, *l'Epître à Uranie*, *la Pucelle*, le quinzième Chapitre du *Bélisaire* de M. *Marmontel*, &c. C'est ce genre de *Philosophie* qui leur étoit *étranger* & qui ne l'est point à notre siècle. J'en demande pardon à M. *de la Harpe* : ce même genre de *Philosophie* n'étoit pas moins *étranger* à *Catinat*. N'admirez-vous pas, Monsieur, ces *traits singuliers* qui *attirent* M. *de la Harpe comme malgré lui vers le grand homme* qu'il célèbre. Cette *attraction* n'est pas un phénomène à mes yeux; elle me paroît dans l'ordre des choses. Les Astres s'attirent les uns les autres, & peut-être ne s'est-il jamais présenté deux génies qui eussent ensemble autant de rapports que *Catinat* & M. *de la Harpe*. Cette raison supérieure, cette modestie rare, cette noble générosité, cette ame si calme, si simple, si peu jalouse, si exempte de fiel, que *Catinat* a montrée constam-

ment, ſe manifeſte tous les jours dans M. *de la Harpe*? Ne le voit-on pas pardonner à ſes ennemis, prôner ſes rivaux, ſe placer au-deſſous d'eux, relever leur mérite, taire leurs défauts? Qui ne connoît le peu d'importance qu'il attache à ſes productions? Qui peut ignorer qu'il ne ſe loue point, qu'il ne ſouffre pas même qu'on le loue, qu'il ſupporte avec la plus douce réſignation la critique de ſes ouvrages, qu'il n'a jamais composé de ſatyre contre perſonne? Eſt-il entré dans aucune intrigue, dans aucune ſecte, dans aucune querelle Littéraire? Eſt-il queſtion de lui dans tout ce qu'il donne au Public? Son amour-propre, s'il en a, choque-t-il celui des autres? Il eſt évident que, dans deux carrières différentes, *Catinat* & M. *de la Harpe* ont entr'eux une analogie ſi marquée, qu'il eſt probable que, ſi le ſage M. *de la Harpe* eût vêcu ſous LOUIS XIV & *Catinat* ſous LOUIS XVI, *Catinat attiré*, à ſon tour, *comme malgré lui*, ſe ſeroit vû obligé, par cette force *attractive*, de faire l'éloge de M. *de la Harpe*.

L'Orateur Académique entre en matière. Il dit, au ſujet de la naiſſance de *Catinat* & de la profeſſion qu'il avoit d'abord embraſſée, qu'il quitta le Barreau pour avoir perdu une cauſe qu'il croyoit juſte & non pas *inconteſtable*, comme s'exprime M. *de la Harpe* : une Vérité eſt *inconteſtable* ; ce n'eſt pas le terme propre pour une Cauſe. Le Panégyriſte obſerve que ſon héros étoit propre à tous les genres de ſervice militaire. » Nous pourrons dans » la ſuite, dit M. *de la Harpe* d'un ton » fort échauffé, *lui rendre graces au nom* » *de la Patrie* de tous les différens tra» vaux entrepris pour elle, & qui, » nous le montrant ſous différens » points de vue, nous apprendront » tout ce qu'il pouvoit être : voyons » d'abord ce qu'il a été, &c ». L'orateur eſt louable de prévoir, avec tant de ſagacité, ce qu'il pourra faire quand l'occaſion s'en préſentera. Mais qu'il eſt beau de voir M. *de la Harpe* rendant fièrement *graces à Catinat*, *au nom de la Patrie*, qui ſans doute l'en a chargé ! Quand on a de pareilles fonctions à remplir, il eſt certain qu'on ne

sçauroit en parler trop tôt ; ce petit avertissement étoit nécéssaire : car M. *de la Harpe* nous assûre, deux lignes plus bas, que son *sujet le presse & l'entraîne, & que le tableau de l'Europe se présente à ses regards.* Dans ce tableau, il retrace les années brillantes du regne de LOUIS XIV qui affectoit envers les autres Puissances une hauteur infléxible. » Ombre Royale, s'é» crie-t-il, Ombre auguste, ce n'est » pas dans ce Lycée où tu as été in» voquée tant de fois que j'oserois » t'adresser un reproche : c'est toi» même, au contraire, que j'atteste » ici, toi dont la voix doit se faire » entendre & répéter un aveu qui » honora *tes derniers momens* en ins» truisant la Postérité ». M. *de la Harpe* veut parler des *derniers momens* de LOUIS XIV : il auroit dû voir qu'il parle des *derniers momens* de son *ombre.* Il est sujet à ces petites méprises. » Le Vulgaire, selon lui, ne se rap» pelle *les noms* de *Fleurus* & de *Sta» farde*, &c, que comme des titres de » la valeur nationale ; le Moraliste » *n'y voit que des jours de destruction ;*

» le Militaire *y cherche les leçons dé-*
» *taillées & approfondies de son Art;*
» l'Orateur citoyen, chargé *d'y retracer*
» *le génie de son Héros*, ne peut qu'en
» saisir les principaux traits, &c ». Suivez cette phrase, Monsieur, & vous trouverez que le Moraliste *dans ces noms ne voit que des jours*, le Militaire *cherche dans ces noms des leçons de son Art*, & que, *dans ces* mêmes *noms*, *l'Orateur* est *chargé de retracer le génie de son Héros.* Je le demande à M. *de la Harpe* lui-même : de telles négligences sont-elles excusables dans un Discours fait pour *l'Académie du beau parlage*, comme l'appelloit assez plaisamment le fameux Chimiste *Rouelle?* Mais, du beau langage, du langage vraiment neuf, en voulez-vous, Monsieur? Lisez ce qui suit : « Les derniers rayons
» du soleil qui, tombant sur leurs ar-
» mes, (les armes des ennemis) sem-
» blent dénombrer leurs bataillons ;
» les tourbillons de poussière élevés
» entre leurs colonnes qui se rappro-
» chent & se resserrent de momens
» en momens : tout lui annonce que
» l'ennemi médite une action géné-

» rale ». *Les rayons du ſoleil qui ſemblent dénombrer des bataillons* ! Je l'avoue, Monſieur, ce ſublime me ſubjugue, &, quoique l'Envie ſoit toujours prête à me déchirer de ſes ſerpens dès que M. *de la Harpe* écrit de la Proſe ou des Vers, il n'y a pas moyen de me défendre de la plus profonde admiration pour la ſupériorité de ſes talens, quand il laiſſe échapper de pareils traits de génie. Ce ſuperbe début eſt celui de la deſcription de la bataille de *Stafarde*. M. *de la Harpe* nous a dit qu'il étoit fort *preſſé* & même *entraîné* par ſon ſujet : malgré tant de motifs de pourſuivre ſa narration, il s'arrête tout court, lorſqu'on s'y attend le moins, pour comparer la manière de combattre des Anciens avec la nôtre. « Ce » Général qui montra le caractère d'un » Sage à la tête des armées, qui *ſou-* » *mit tous les objets à ſes études* & à » ſes réfléxions, nous pardonnera » *ſans doute*, dit-il avec ſa chaleur » ordinaire, de ſuſpendre un *moment* » le récit de ſes triomphes pour ob- » ſerver le ſpectacle de nos guerres

» opposées à celles de l'Antiquité ».
M. *de la Harpe* a raison de n'en pas *douter ;* il *n'est* pas *douteux* que *Catinat* ne doive tout oublier pour profiter du *moment* favorable & venir s'instruire à l'école d'un si grand Maître. Mais je *doute* que le Lecteur pardonne à M. *de la Harpe* une digression, qui, non-seulement fait perdre de vue le sujet principal, mais qui blesse l'Histoire, la Vérité, & le Goût. Ce parallèle commence par la surprise que témoigne l'auteur des changemens prodigieux qu'a dû produire *la découverte des explosions du salpêtre, ce pas que l'homme semble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre, & qui n'a fait qu'ouvrir un chemin plus prompt vers la mort.* Que dites-vous, Monsieur, de cette *découverte* qui est *un pas pour dérober le tonnerre?* Et ce *pas qui ne fait qu'ouvrir un chemin plus prompt!* Comme cela est écrit! *Un chemin prompt!* M. *de la Harpe* revient à la journée de Stafarde, & finit par dire que LOUIS XIV, *parmi les titres de son regne, peut compter une Victoire de plus.* Cette chûte n'est-elle pas

bien neuve & bien saillante ? Il est vrai qu'on en peut dire autant de toutes les batailles qui se sont données depuis le commencement du monde.

L'auteur loue *Catinat* d'avoir épargné le sang à la guerre, & d'avoir été bien différent de ces Héros qui sacrifient l'humanité à la gloire ; puis tout à coup, cédant à la violence des mouvemens qui le dominent : » Si » j'étois forcé, s'écrie-t-il, de louer » un de ces Héros destructeurs, je » croirois, je *l'avoue*, au milieu de » mes louanges, *m'entendre appeller* » par des mânes plaintifs, &, envi- » ronné de spectres menaçans, trans- » porté sur un champ couvert d'osse- » mens & de tombes, *m'entendre* » *dire* par cette foule de victimes : » c'est ici que nous avons été immolés » à l'orgueil d'un homme & enlevés » à la Patrie » ! M. *de la Harpe* ne peut se dispenser *d'avouer* en même temps que voilà bien du fracas pour une prosopée aussi courte, aussi maigre, aussi sèche & aussi froide. C'étoit bien la peine d'invoquer les mânes de toute

une armée pour leur faire dire trois ou quatre mots ?

Avant la description de la journée de Stafarde, il s'est arrêté pour considérer les guerres des Anciens : avant de parler de celle de la Marsaille, quoique toujours fort *pressé*, il s'arrête encore pour examiner ce que c'est qu'une bataille, & ce que doit faire le Général. Il nous apprend que *le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instrumens militaires & que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme ;* que *le Général le meut, le dirige, l'anime, & ne le ressent pas ; seul, il n'en a pas besoin.* Quoi, le Général *n'a pas besoin* de l'enthousiasme de l'honneur ! Quoi, *il ne le ressent pas ! Quoi, la pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter ; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie.* Quelle *pensée* philosophique & bisarre l'Orateur prête à un Général ! La *pensée* de vaincre l'ennemi : voilà ce qui *occupe toutes les forces de sa raison recueillie.* M. *de la Harpe* le dit lui-même tout de suite ; » son œil, *toujours attaché sur*

» *la victoire*, *la suit* dans tous les mou-
» vemens qui semblent l'éloigner ou
» la rapprocher ; *il la fixe*, il l'enchaîne,
» &, voyant alors tout le sang qu'elle
» a coûté, il se détourne du carnage
» & *se console en regardant la Pa-*
» *trie* ». Toutes ces belles choses, Monsieur, tiennent lieu de la description de la journée de la Marsaille, & l'on ne peut nier que le lecteur ne soit bien dédommagé de cette légère omission.

Ne croyez pas, Monsieur, que j'aie relevé toutes les phrases à prétention, toutes les expressions ampoulées, tout le jargon philosophique, toutes les antithèses mesquines, qui m'ont révolté dans ce Discours, fastidieux à lire & même à critiquer. Je ne vous ai parlé ni de *ce grand caractère annoncé à notre admiration* ; ni d'un Prince *qui n'appelle que la vertu* ; ni de *ce calme & de ce recueillement qui sembloit lui plaire & l'appeller* ; ni de *la gloire vieillissante qui n'est qu'une ruine illustre* ; ni de *l'orage amassé par la cabale* ; ni de *cette leçon qui perce & jaillit de tous côtés dans un récit*, ni du *Génie à peine naissant de la Marine Françoise qui avoit*

balancé dès ses premiers efforts, & enfin terrassé le Génie de Ruyter; ni de ce même *Génie de la Marine qui avoit porté la foudre sur les rives d'Afrique;* ni de *l'Aigle de l'Empire qui, si terrible sous Charles-Quint, expioit ses anciens ravages, avoit perdu la fierté de son vol, & n'étendoit plus ses aîles que pour fuir devant nos Etendards;* ni du Duc *de Savoie* qui prétendoit *dérober à la France ses fraudes politiques;* ni de *la parole Royale de ce même Duc de Savoie,* qui n'étoit pas *Roi;* ni d'*Eugène* qui *commençoit la carrière de la gloire;* ni de nos soldats traités de *Machines;* ni de ces *Machines dont on a exalté la tête & discipliné le bras;* ni *du fracas des foudres qui grondent, & tombent, & frappent au tour de ces Machines;* ni de *Catinat chargé de disposer trois choses, dont l'usage décide du sort de la guerre, le temps, l'argent & le sang,* comme si l'on pouvoit dire *disposer des choses* & *l'usage du sang;* ni de LOUIS XIV *qui envoyoit à Catinat des Princes, le bâton de Maréchal de France, & ne pouvoit pas lui envoyer d'argent;* ni de la prédilection de l'auteur pour

l'épithète *auguste* qu'il répète jusqu'à la satiété ; l'Ombre de LOUIS XIV est une *Ombre auguste ;* LOUIS XIV est un consolateur *auguste ;* la douleur de *Catinat* est *auguste ;* le spectacle qu'il procure à un enfant qu'il mène aux Invalides est attendrissant & *auguste ;* ni du *vénérable édifice* de l'Hôtel de ces mêmes Invalides ; ni des mots *fracas* & *foudre* qui reviennent sans cesse dans ce Discours ; ni *de ce respect pour l'humanité qui n'est pas le caractère dominant d'une époque de puissance & de grandeur ;* ni de cette maxime si neuve & si noblement exprimée, *il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets ;* ni du Pape, qu'on appelle *un Pontife de Rome ;* ni du *dédale obscur où marche l'avide Coucussionnaire, emportant dans la Capitale, au fond d'un Palais scandaleux, la subsistance des Armées qui remportent dans nos Temples les drapeaux des ennemis ;* ni des *Courtisans qui pensèrent que Catinat, qui avoit tant de connoissances, n'avoit pas celle de la Cour ;* ni de l'épouvante du vulgaire, *quand les tourbillons* (de quoi ?) *passent en ravageant, quand*

tes secousses intérieures de la Terre ouvrent ses entrailles sous les pieds de ceux qui l'habitent, & roulent (des *secousses* qui *roulent!*) *les mers soulevées sur les Villes & les Royaumes;* ni, &c, &c, &c. En voilà suffisamment, Monsieur, pour vous mettre en état d'apprécier ce nouvel ouvrage de M. *de la Harpe*, quant à la partie du style. A l'égard des matériaux qu'il avoit à mettre en œuvre, vous n'y trouverez aucun arrangement, aucun ordre, aucune transition; c'est un long tissu de faits qui ne sont point liés entr'eux, & d'amplifications philosophiques entassées les unes sur les autres. La marche de l'auteur est lourde. En un mot, ce Discours est un des plus amphigouriques, des plus incorrects & des plus fatigans que vous puissiez lire.

O *Catinat*, quelle voix enrhumée
De te louer ose usurper l'emploi?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée
Que les cueillir de si chétif aloi:
Honni seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit: & n'y sçais, à vrai dire,

Remèdé aucun, si non que contre toi
Le même auteur compose une satire.

Cette épigramme est du grand *Rousseau* qui avoit prévû cet *Éloge de Catinat*.

Je suis, &c.

A Paris ce 15 Septembre 1775.

LETTRE II.

Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantès. Traduction nouvelle avec des Notes, ornée de figures en Taille-douce. LA BOHÉMIENNE, *Nouvelle Première. A Paris chez Costard Libraire rue Saint-Jean-de-Beauvais, la première porte-cochère au-dessus du Collège. Brochure in-8° de 71 pages.*

LE nom de l'auteur de *Dom Quichotte* forme un préjugé favorable pour les *Nouvelles* que je vous annonce, Monsieur. Mais, quand vous lirez celle dont on nous donne aujourd'hui la traduction, ce préjugé

ſe trouvera bien juſtifié par le plaiſir que vous fera cette lecture.

L'auteur, dès les premières, lignes, excite le plus vif intérêt en faveur de *la Bohémienne*, c'eſt-à-dire d'une petite aventurière élevée au milieu d'une troupe de voleurs. Car les Bohémiens ne ſemblent être venus au monde que pour cette profeſſion; ils naiſſent de pères voleurs; ils ſont élevés avec des voleurs: on les dreſſe à devenir voleurs errans, & l'amour du vol eſt une paſſion de la Nature dont la mort ſeule peut les guérir. Une des Profeſſes les plus expérimentées de cet Ordre étrange, éleva, ſous le nom de ſa petite fille, un enfant qui fut appellée *Précieuſe*: c'eſt l'héroïne de cette *Nouvelle*. » Elle » devint en peu temps la Nymphe » la plus alerte & la plus ruſée de » tout le *Bohémianiſme*: d'une figure » charmante, de l'extérieur le plus » honnête, non-ſeulement elle l'em- » portoit ſur toutes ſes compagnes, » mais on l'auroit encore diſtinguée » parmi les plus aimables perſonnes » dont la Renommée publiât les agré-

» mens. Ni l'air, ni le soleil, ni tou-
» tes les intempéries du ciel auxquel-
» les les Bohémiens sont exposés nuit
» & jour, ne pouvoient faner l'éclat
» de son teint, ni ternir la fraîcheur de
» sa peau. Ce qu'il y avoit de plus
» remarquable, c'est que, malgré l'é-
» ducation qu'elle devoit avoir reçue,
» tout annonçoit dans *Précieuse* des
» sentimens au-dessus de ses pareilles.
» Sa retenue & sa discrétion ne lui
» faisoient rien perdre de sa gaîté
» folâtre. Personne n'avoit une hu-
» meur plus enjouée; mais sa décence
» en imposoit si fort à tous les Bohé-
» miens, que le plus hardi n'osoit
» chanter des chansons libres devant
» *Précieuse*, ni se permettre la moindre
» parole qui pût allarmer la pudeur ».

Précieuse avoit un fonds intarissable de Vaudevilles, de Rondes, de Branles, de Couplets & de toutes sortes de Vers; sa principale richesse étoit une collection des plus belles Romances, qu'elle chantoit avec une grace particulière. Elle fit grand bruit dans la capitale de l'Espagne le jour de la fête de la Patronne de cette

Ville;

Ville ; c'étoit à qui vanteroit le plus l'élégance de sa taille, la souplesse de ses attitudes, la fléxibilité de sa voix ; souvent il s'élevoit des cris d'étonnement & de plaisir, & les députés de la Fête lui déférèrent d'un commun accord le prix de la Danse. Sa réputation se répandit à la Cour ; elle n'y eut pas un succès moins éclatant ; l'on n'y parloit plus que de ses talens & de sa beauté. Un jeune homme de la figure la plus intéressante en devient éperduement amoureux. Son nom est Dom *Juan de Carcamo*. Il est l'unique héritier d'une famille aussi noble qu'opulente. Il offre ses services à *Précieuse*, qui l'étonne par la sagesse & l'enjoûment de ses réponses : elle lui déclare que le mariage seul la rendra docile à ses vœux ; elle lui prescrit encore des conditions s'il veut qu'elle devienne sa femme : il faut d'abord qu'elle s'assure s'il est réellement Dom *Juan de Carcamo* ; ensuite elle exige qu'il quitte la maison de son père pour les tentes des Bohémiens, & qu'il vive avec eux pendant deux ans. Après ce temps d'é-

preuve, elle consent à l'épouser : mais jusqu'alors elle ne sera que son amie. Peut-être, lui dit-elle, que, dans le cours de ce Noviciat, *Dom Juan* pourra recouvrer la vûe que je lui ai fait perdre ou qui me paroît du moins fort offusquée ; peut-être fuira-t-il alors ce qu'il poursuit avec tant d'ardeur. Dom *Juan* accepte toutes les propositions de *Préciosa*. On prend des informations sur sa famille ; elle est telle qu'il l'avoit annoncée. Il prétexte quelque temps après un voyage de Flandre ; son père lui offre de lui-même les sommes nécessaires pour l'entrètien d'un homme de son rang. Il arrive au lieu & au jour indiqués ; il est reçu avec transport par toute la troupe : on lui donne le nom d'*André*. Le reste du jour est employé à la cérémonie de sa réception. Les détails de cette cérémonie & le discours de l'Orateur sont curieux, & vous les lirez avec plaisir dans l'ouvrage.

André demande par grace qu'on ne le force pas à voler pendant six semaines ; pour dédommager ses ca-

marades de son oisiveté, il leur distribue deux cens écus. Il obtient encore qu'on s'éloigne de Madrid, & la troupe arrive dans une belle prairie à deux lieues de Tolède. Il frémissoit à la seule idée de vol; les larmes des malheureux qu'on venoit de dépouiller couloient jusqu'au fond de son cœur; il les attendoit à l'écart pour leur payer les effets qu'on leur avoit enlevés. Les Bohémiens indignés de cette conduite étoient prêt à se soulever contre lui. Il prit le parti de leur dire qu'il vouloit voler seul; il achetoit à la dérobée des effets de toute espèce qu'il leur apportoit comme le prix de ses travaux. Quelque temps après la troupe s'établit dans un village à trois lieues de Murcie. *André*, *Précieuse* & quelques-uns de ses camarades se logent dans une Hôtellerie qui appartenoit à une riche veuve. Ils donnent des gages pour assurance qu'ils ne voleront rien. Cette veuve avoit une jeune fille qui devient éperdûment amoureuse d'*André* & lui fait des avances: elle n'en essuye que des refus. Comme la troupe alloit partir,

le dépit & la passion lui suggèrent le dessein d'arrêter chez elle par force l'ingrat que ses charmes ne peuvent retenir ; elle imagine de glisser dans les hardes *d'André* deux colliers de corail & deux écuelles d'argent. A peine les Bohémiens sont-ils à vingt pas de la maison qu'elle se met à crier de toute sa force & à implorer le secours de la justice contre des voleurs qui lui emportent son argenterie & ses joyaux. La populace s'attroupe ; la jeune fille dit qu'elle soupçonne principalement *André* qu'elle a vu entrer deux fois dans sa chambre. On fouille dans ses paquets ; on y trouve les colliers & les écuelles. *André* est immobile de surprise. Un des Archers qui étoient accourus l'insulte & le frappe avec violence : *André* furieux s'élance sur ce misérable, lui arrache son épée & la lui plonge dans le cœur. Mais il succombe bientôt sous le nombre : on le charge de fers ainsi que la plûpart de ses camarades, & l'Alcade le renvoye par-devant le Tribunal de Murcie. » Les prisonniers fu» rent conduits le lendemain dans cette

» Ville où l'Alcade entra, triomphant,
» à la tête de ses Records. Tous les
» Bohémiens, hommes & femmes, le
» suivoient garottés deux à deux le
» long d'une grande chaîne. Pour que
» la populace pût distinguer le meur-
» trier, on l'avoit attaché sur un mu-
» let, les fers aux pieds & aux mains.
» *Précieuse* seule étoit libre : le charme
» de sa beauté avoit amolli l'ame de
» ces barbares. On la voyoit sur sa
» petite haquenée auprès de son
» amant, abîmée dans le désespoir,
» & les yeux inondés de pleurs. La
» marche étoit fermée par un peloton
» d'Archers qui faisoient l'arrière-
» garde, les armes hautes. Ce spec-
» tacle avoit attiré tous les habitans
» de Murcie : ils accouroient en foule
» pour insulter & pour maudire l'as-
» sassin & ses complices ; mais, lors-
» qu'ils jettoient les yeux sur la jeune
» Bohémienne, sur ce visage divin
» que les Archers mêmes n'avoient
» pu regarder sans connoître la pitié,
» le plus tendre intérêt succédoit à
» l'indignation : les spectateurs trans-
» portés combloient *Précieuse* d'élo-

» ges, & donnoient à ses camarades,
» & sur-tout au bel *André*, mille té-
» moignages de bienvieillance. Le
» bruit de la grande beauté de *Précieuse*
» parvint bientôt à la femme du Sé-
» néchal : impatiente de voir cette
» jeune merveille, elle obtint de son
» mari que *Précieuse* seroit la seule
» qu'on ne meneroit pas en prison ;
» mais le pauvre *André* fut plongé
» dans un cachot, dont l'absence de
» sa belle Maîtresse augmentoit l'hor-
» reur & l'obscurité. La jeune Bohé-
» mienne, suivie de sa Grand'Mère,
» fut conduite devant la Sénéchale.
» On ne sçauroit peindre l'étonne-
» nement & le plaisir de cette Dame,
» à la vûe de ce bel enfant : elle l'ap-
» pelle ; elle l'embrasse ; elle fait des
» exclamations de surprise & de joie,
» s'informe de son âge, & s'écrie à
» chaque instant qu'elle prend cette
» charmante créature sous sa protec-
» tion. *Précieuse*, pénétrée de recon-
» noissance, se jette aux pieds de
» sa bienfaitrice : elle prend une
» de ses mains qu'elle presse sur son
» cœur, qu'elle arrose de ses larmes,

» qu'elle baise vingt fois avec des » transports de tendresse dont la Sé» néchale étoit enchantée. Heureux » *André!* cette expression si touchante » est celle de l'amour. C'est sur ton » sort que *Précieuse* répand un tor» rent de pleurs. L'espoir de sauver » une vie si chère, ouvre son ame à » tous les élans de la reconnoissance. » Ah! Madame, s'écrie-t-elle, en» couragée par les caresses multi» pliées de la Sénéchale, le Bohé» mien enchaîné n'est point coupable. » Le soldat qu'il a puni a osé le frap» per au visage. Je vous conjure par » ce que vous êtes, d'obtenir de » Monseigneur le Corrégidor qu'il » suspende le châtiment que les loix » prononcent contre le pauvre *An*» *dré*. Si vous trouvez quelques char» mes à la malheureuse, prosternée à » vos pieds, qu'ils obtiennent votre » pitié pour lui. C'est mon amant: » c'est mon époux! Oui, c'est mon » époux, quoiqu'il n'ait pas encore » reçu ma main. Toute la troupe » sacrifiera ce qu'elle possède pour » sauver mon cher *André*. Madame!

» ma Protectrice ! Si vous sçavez ce
» que c'est que l'amour ; si vous en
» avez éprouvé le charme.... Oui,
» vous le connoissez..... Je vous con-
» jure par votre cher époux, d'a-
» voir pitié du mien : sauvez-lui la
» vie ; sauvez-la-moi : je vais mourir
» désespérée. Tandis que *Précieuse*
» prononçoit ces paroles entrecou-
» pées de sanglots, elle ne laissoit pas
» échapper les mains de la Sénéchale
» qu'elle serroit avec un frémissement
» mêlé de crainte & d'espoir. Ses
» yeux immobiles cherchoient à lire
» le destin *d'André* dans les yeux de
» sa bienfaitrice, La Sénéchale at-
» tendrie la pressoit d'une main avec
» beaucoup d'affection. Le charme
» invincible d'une si belle douleur pé-
» nétroit jusqu'au fond de son ame :
» elle se baisse pour embrasser *Pré-
» cieuse :* elle appuie son visage sur ce-
» lui de la jeune Bohémienne, &
» tâche de calmer son désespoir par
» quelques paroles consolantes qu'elle
» peut à peine prononcer. *Précieuse*
» profitant de ces momens d'intérêt,
» prioit de nouveau la Sénéchale de

» se servir, en faveur d'*André*, de
» tout le pouvoir qu'elle avoit sur
» l'esprit de son mari, lorsque le Cor-
» régidor entra. Etonné de la beauté
» de *Précieuse* & du tableau que lui
» présente cette scène de sentiment,
» il s'arrête, les yeux fixés sur sa femme
» & sur la jeune Bohémienne qui pleu-
» roit dans ses bras. *Précieuse* se traîne
» aux pieds de son Juge. Ah ! Sei-
» gneur, s'écrie-t-elle, je demande
» la vie de mon jeune époux. S'il est
» coupable, que je meure pour lui.
» Suspendez au moins de quelques
» jours... Donnez-nous le temps.....
» *André* n'est pas criminel.... il n'est
» que malheureux. Le Corrégidor
» dans l'admiration, sentoit son ame
» s'émouvoir aux plaintes de la jeune
» Bohémienne. Le son de sa voix,
» ses larmes, sa beauté si touchante,
» lui arrachent un soupir de tendresse
» & de pitié. Il détourne le visage
» pour ne pas laisser appercevoir
» quelque marque de foiblesse. La
» Vieille, qui avoit suivi *Précieuse*
» dans l'appartement, se tenoit de-
» bout à quelque distance, pâle, in-

» terdite, la tête baissée & sans pro-
» férer une parole. Elle approche en
» tremblant ; elle prie qu'on daigne
» l'écouter ; ses yeux se portent tour-
» à-tour sur la Sénéchale, sur *Pré-
» cieuse* & sur le Corrégidor, qu'elle
» regarde les uns après les autres
» avec un air d'égarement, de crainte
» & de joie : elle demande qu'on lui
» permette de sortir, & revient à la
» hâte, portant un coffre qu'elle te-
» noit des deux mains. Grace, grace,
» Seigneur, s'écrie-t-elle en se prof-
» ternant le visage contre terre. C'est
» moi qui suis coupable ; mais je vais
» tout réparer, & vous me pardon-
» nerez, si vos entrailles connoissent
» la pitié. Le Sénéchal, sa femme &
» & *Précieuse*, stupéfaits, immobiles,
» les regards fixés sur la Bohémienne,
» attendent ce qu'elle va prononcer.
» Voilà, Monseigneur, continue la
» Vieille en balbutiant, voilà les
» preuves de mon crime. Elle ouvre
» le coffre ; elle en retire d'une main
» tremblante quelque nippes d'en-
» fant. Le Sénéchal se baisse pour les
» examiner. Un billet étoit cousu sur

» le trouſſeau. Il le prend : il lit...
» l'émotion & l'étouffement l'empê-
» chent d'articuler *Conſ..tan...ce d'As...*
» *ve...do*... La nature arrache du fond
» de ſon cœur un cri d'attendriſſe-
» ment & de joie : il tombe dans les
» bras de ſa femme, en entraînant
» *Précieuſe*, avec lui, ſur le ſein de ſa
» mère. Les bras entrelacés, ils ſe
» ſerrent avec amour. On n'entend
» que ces noms, entrecoupés de ſou-
» pirs, de ſanglots & de baiſers, *ma*
» *fille*... *ma chère fille*... *Conſtance*...
» *ma mere*... Ils confondent leurs lar-
» mes, leurs careſſes & leurs tranſports;
» leur ame eſt accablée ſous l'impreſ-
» ſion de cette ivreſſe pure & déli-
» cieuſe, dont la nature au comble
» du bonheur peut ſeule connoître la
» jouiſſance ».

La Vieille étoit à genoux au mi-
lieu de la ſalle, les mains jointes &
fondant en larmes; elle raconte au
Corrégidor les circonſtances de l'en-
lèvement de ſa fille. Le Sénéchal étoit
à Madrid avec ſa femme. La Vieille
frappée de la beauté de cet enfant
épioit depuis ſix mois l'occaſion de

s'en saisir selon la coutume des Bohémiens qui, pour achalander leur troupe, dérobent tous les beaux enfans dont ils peuvent s'emparer. Elle trouva moyen de l'écarter un peu de sa gouvernante, sur le soir, au sortir d'une Eglise, & l'emporta tout à coup dans la campagne où elle se hâta de la dépouiller & d'enfermer ses hardes dans le coffre qu'elle venoit d'ouvrir, étiquettées d'un billet qui refermoit le nom de l'enfant & le jour de sa disparition. A ce récit, le Corrégidor fait éclater son indignation : mais *Précieuse* lui demande la grace de la Vieille d'une manière si touchante qu'il ne peut la lui refuser. Elle lui déclare en même temps que celui qu'il ne regardoit que comme un vil Bohémien, un meurtrier, est innocent, qu'il s'appelle Dom *Juan de Carcamo*, & qu'il a sacrifié pour elle sa naissance & sa fortune. Le Sénéchal & sa femme ne revenoient point de leur surprise ; ils s'intéressent malgré eux au sort de ce malheureux jeune homme, & ils apprennent avec un nouveau plaisir que la sagesse & la vertu de *Précieuse* l'a-

voient toujours retenue dans les bornes du devoir. La Sénéchale presse son mari d'aller donner ses ordres pour délivrer le Chevalier : il répond qu'il va le voir aussitôt, mais qu'il faut procurer à la mère de *Constance* le plaisir de la surprise de Dom *Juan*. Il vouloit leur cacher son dessein qui étoit d'éprouver le courage du Chevalier, & de lui donner assez d'inquiétude pour le punir *de ses fredaines*. Il vole à la prison, interroge Dom *Juan* avec sévérité, lui ordonne de se préparer à la mort, & lui annonce que la jeune Bohémienne qui l'a accompagnée, demande à l'épouser avant qu'il meure. *André* accepte la proposition avec transport, & le Sénéchal va rendre compte à sa femme & à sa fille de ce qui s'est passé dans la prison. *Précieuse* ne pouvoit contenir ses larmes ; la situation de Dom *Juan*, son courage, la vérité de son amour, la mettoient hors d'elle-même. Sa mère employe tout pour la consoler, & le Sénéchal leur promit de les mener à la prison sur la fin du jour. » Dès » que le Corrégidor fut sorti de la

» maison criminelle, le Concierge
» descendit au cachot de Dom *Juan*
» pour le conduire dans une grande
» salle, où l'on avoit commandé de
» lui procurer quelques douceurs.
» Dom *Juan* y monte les pieds & les
» mains libres, mais encore ceint
» d'une chaîne de fer. Il s'assied au-
» près d'une table, la tête appuyée
» sur une main, & abîmé dans une
» confusion d'idées qui ne lui présen-
» toit aucun objet déterminé. On ne
» lui donna pas le temps de débrouil-
» ler ce cahos. Il entend ouvrir la
» porte de la salle, & il voit entrer
» un Prêtre qui s'avance vers lui avec
» une douce gravité. Ce bon Ecclé-
» siastique venoit consoler le Prison-
» nier. Il entretint Dom *Juan* de
» tout ce qui pouvoit remettre le
» calme dans son ame. Il lui présenta
» l'unique objet de consolation qui
» puisse rester à la plûpart des hom-
» mes, lorsqu'ils sont au comble du
» malheur, le secours de la Reli-
» gion; &, sans détruire les espéran-
» ces qu'*André* pouvoit avoir sur l'is-
» sue de son affaire, il sçut, en par-

» lant à son imagination, le préparer
» à tout évènement. La Sénéchale ce-
» pendant pressoit son mari de mettre
» fin aux cruelles douleurs de Dom
» *Juan*, que le Corrégidor trouvoit
» à propos de laisser quelque temps
» dans cette perpléxité. *Précieuse* joi-
» gnit ses instances à celles de sa mère;
» le Sénéchal désarmé, monte en ca-
» rosse avec sa femme & sa fille qui
» portoit encore ses habits de Bohé-
» mienne. Ils arrivent à la prison. Le
» Prêtre entretenoit Dom *Juan* avec
» beaucoup de chaleur, lorsqu'ils en-
» trèrent. Qu'on se représente ce ta-
» bleau. *Précieuse* apperçoit son amant
» chargé de chaînes, & dans l'é-
» quipage du plus vil criminel : elle
» se jette dans les bras de sa mère
» en poussant un grand cri, qui fut
» suivi d'un torrent de larmes. Dom
» *Juan*, qui avoit tourné la tête, de-
» meure d'abord immobile de plaisir,
» de honte & de désespoir. Il sort de
» cet état d'anéantissement, pour se
» précipiter aux pieds de sa maîtresse.
» Il essaye en vain de lui parler : sa
» langue se refuse à la violence de sa

» ſituation : il ne s'exprime que par
» des pleurs & des gémiſſemens. Le
» Prêtre interdit lève les mains au
» Ciel. Approchez, mon Père, lui
» dit le Corrégidor. Ce Bohémien &
» cette jeune fille veulent s'épouſer.
» Vous pouvez les marier en ma pré-
» ſence. Ces paroles portèrent dans
» le cœur de Dom *Juan* une impreſ-
» ſion de joie dont la perſpective hor-
» rible de ſa deſtinée ne pouvoit dé-
» truire le charme. Un tremblement
» univerſel agite tous ſes membres. Il
» prend la main de ſa Maîtreſſe, qu'il
» avance avec la ſienne vers le Prê-
» tre qui va les unir. Ah ! Seigneur,
» s'écrie *Précieuſe*, en jettant un de
» ſes bras au cou de ſon père, & prête
» à ſuccomber à l'état déplorable où
» elle voit ſon amant, voulez-vous
» qu'il expire à vos pieds? C'en eſt
» aſſez, dit le Corrégidor attendri.
» Levez-vous, *André :* non, Seigneur,
» interrompt Dom *Juan ;* je veux
» recevoir à genoux l'unique faveur
» qui puiſſe adoucir l'amertume de
» ma mort. Levez-vous Dom *Juan de*
» *Carcamo*, continue le Sénéchal,

» *André* frémit d'entendre prononcer
» son nom. Il se lève avec un mouve-
» ment de fureur. Malheureuse ! Qu'as-
» tu fait, dit-il à *Constance* ? Que ne
» me laissois-tu mourir inconnu ? Se
» peut-il que ta foiblesse vienne cou-
» vrir ma maison d'opprobre & d'in-
» fâmie ? N'étoit-ce pas assez d'avoir
» à pleurer ta perte ? Faut-il que je
» pleure encore le déshonneur d'un
» père à qui je vais donner la mort ?
» Oui, Seigneur, poursuit-il en s'a-
» dressant au Sénéchal : je suis l'in-
» fortuné Dom *Juan de Carcamo* ; &
» si *Précieuse* vous a raconté les sui-
» tes funestes d'un déguisement que sa
» beauté & la violence de mon amour
» doivent justifier à vos yeux, vous
» aurez sans doute appris que je n'ai
» rien fait d'indigne de ma naissance....
» Cet horrible secret, elle vous l'a
» donc dévoilé !.... La Sénéchale
» transportée de la bonne mine, du
» noble orgueil & de la passion de
» Dom *Juan*, ne peut plus contenir
» les mouvemens dont elle est agitée.
» Ah ! mon fils ! mon cher fils ! s'écria-
» t-elle en se précipitant sur le Che-

» valier ! que l'excès de la joie suc-
» cède dans ton ame aux tourmens
» affreux qui la déchirent. Reconnois
» dans ta chère *Précieuse* ma fille &
» celle du Corrégidor. Le Sénéchal lui
» tend aussi-tôt les bras & l'arrache
» de ceux de sa femme pour l'embras-
» ser étroitement. Oui, Chevalier,
» je veux être ton père, dit le Cor-
» régidor en fondant en larmes.
» *Constance de Ménesses* sera l'épouse
» de Dom *Juan de Carcamo*. Tu n'as
» que trop expié ta faute, si l'on
» peut donner ce nom à l'emporte-
» ment de l'honneur outragé. Dom
» *Juan* ne se connoissoit plus. Tant
» de commotions réitérées l'avoient
» plongé dans une espèce de délire.
» Il embrasse cent fois le Sénéchal &
» sa femme, avec des mouvemens
» qui approchoient de la folie ; & la
» vivacité de ses transports n'étoit
» interrompue que pour jetter sur
» *Constance* des regards enflâmés, &
» où l'ivresse de la joie venoit se con-
» fondre avec l'expression de l'amour
» le plus tendre & le plus passionné ».
On raconte au Chevalier tous les

détails de l'aventure de *Précieuse*, & l'on envoye demander à son père son consentement pour le mariage des deux Amans ; il y assiste lui-même ; on donne la liberté à tous les Bohémiens ; enfin, la mère de cette abominable fille qui avoit été cause de leur désastre, vint elle-même annoncer à l'Alcade de Murcie que le prétendu vol d'*André* étoit une fable de la composition d'une femme en fureur.

Je ne connois point d'ouvrage de ce genre, Monsieur, où il regne plus d'intérêt, plus de variété & d'invention que dans cette *Nouvelle* de *Cervantès*. On y retrouve toute la fécondité, tout le génie de ce célèbre Romancier. La traduction est presque partout élégante & soignée. On ne sçauroit trop recommander à l'homme de lettres à qui nous en sommes redevables, de nous donner la suite de ces Anecdotes, si, comme il y a bien de l'apparence, elles ne sont point inférieures à celle que je viens de vous faire connoître. Il rend justice dans sa Préface à plusieurs Ecrivains qui se sont distingués dans la même carrière,

& particulièrement à M. *d'Arnaud*, à qui le talent de peindre fortement les passions, assûre pour tous les temps le suffrage des ames sensibles.

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Septembre 1775.

LETTRE III.

Eloge de Michel de Montagne, qui a remporté le Prix d'Éloquence à l'Académie de Bordeaux en 1774. Par M. l'Abbé Talbert de l'Académie de Besançon, Chanoine en l'illustre Eglise Métropolitaine de la même Ville, Prédicateur du ROI. *Un Volume in-12 de 146 pages. A Londres, & se trouve à Paris chez Moutard Libraire de la* REINE *rue du Hurepoix. Prix 1 livre 4 sols.*

L'AUTEUR de cet *Eloge* vous est est déja connu, Monsieur, par plu-

ſieurs écrits dont je vous ai rendu compte, & qui ont dû vous donner une idée très-avantageuſe de ſon goût & de ſes talens pour la Littérature & l'Éloquence. Cet *Eloge de Montagne* eſt entièrement fondé ſur les ouvrages de cet auteur illuſtre. M. l'Abbé *Talbert* le conſidère d'abord comme Ecrivain ſupérieur & notre premier-Maître dans l'Art d'écrire ; il le préſente enſuite comme Philoſophe, & celui, qui, avant la renaiſſance des lumières, ait eu les idées les plus ſaines ſur la Morale.

L'Orateur obſerve que la Poëſie reſpire dans tous les écrits de *Montagne*, & que c'eſt elle qui donne à ſon ſtyle le mouvement, l'élévation, la vigueur, ces tours libres, ces expreſſions hardies, ce langage animé qui vit de figures & d'images. » Tranſ» porté, dit il, juſqu'à l'enthouſiaſme » par le preſtige de la Poëſie, *Mon-» tagne* n'en parle qu'en Poëte : ſi on » l'en croit, *elle ne pratique pas no-» tre jugement, elle le ravit & le ravage.* » Perſonne n'a mieux ſenti qu'elle eſt » la langue naturelle du Génie, la

» source vive des grandes beautés.
» Si elle agissoit sur lui avec tant d'em-
» pire, si elle avoit le pouvoir de re-
» muer, de bouleverser son ame,
» c'est que dans son sein étoit allumé
» le feu divin qui fait les Poëtes. Dans
» quelle ligne de son livre ne le voit-
» on pas éclater ? Laisse-t-il reposer un
» moment cette imagination pittoresf-
» que, qui s'imprime profondément
» les objets, & leur donne, dans ses
» tableaux, la couleur, la consistance
» & la vie ; cette brûlante activité,
» qui anime toutes les parties du style,
» qui étend l'intérêt sur tous les dé-
» tails ? Dans ses comparaisons, égale-
» ment ingénieuses & justes, dans ses
» fréquentes métaphores, c'est la na-
» ture entière qu'il appelle au se-
» cours de la pensée : inestimable ref-
» source, dont il faudroit lui repro-
» cher l'abus, si l'on pouvoit lui re-
» procher de plaire ; ressource essen-
» tielle à tout Ecrivain qui pense for-
» tement, & qui veut suppléer à l'infé-
» condité de notre Langue ». L'Orateur
montre combien *Montagne* a sçu maî-
triser la sienne. » La Langue, con-

» tinue-t-il, eſt toujours aſſez nerveuſe
» pour celui qui penſe foiblement;
» mais le grand Ecrivain ne la trouve
» jamais ni aſſez forte, ni aſſez rapide:
» eſt-il donc étonnant que *Montagne*,
» à qui la Langue Romaine étoit ſi
» familière, ait ſenti plier la nôtre
» ſous le poids de ſes penſées, qu'il
» ait écrit qu'*elle ſuccombe à une puiſ-
» ſante conception, qu'elle languit ſous
» vous & fléchit ſi vous allez tendu*, &
» que, *pour éterniſer ſon livre, il l'eût
» fallu commettre à un langage plus
» ferme*. Mais il eſt donné au Génie
» d'ennoblir, de transformer, de
» créer. Preſſé par la vigueur de ſes
» idées, il s'agite, & fait des efforts
» pour les enfanter ſous des traits
» mâles, pour les vêtir d'expreſſions
» auſſi brûlantes qu'elles. La Langue
» Françoiſe eſt une argile molle, qui
» prend de la ſolidité ſelon le degré
» de chaleur qu'on lui communique:
» jamais on n'exerça ſur elle autant
» d'autorité que *Montagne*; perſonne
» ne la rendit plus obéiſſante à toutes
» les paſſions de l'ame: il établit
» & prouva cette maxime: qu'on peut

» l'enrichir, non en l'innovant, mais
» la *remplissant de plus rigoureux ser-*
» *vices, & lui apprenant des mouvemens*
» *inaccoutumés.* En effet, cette Langue
» bornée, timide, sans inversions,
» surchargée de membres inutiles,
» devient tout-à-coup, dans les écrits
» de *Montagne*, une Langue féconde,
» audacieuse, variée, capable de pré-
» cision. Quel art n'a-t-il point d'en
» faire valoir, d'en multiplier les
» avantages, d'y découvrir ces res-
» sources cachées qui ne se mani-
» festent qu'aux esprits du premier
» ordre, comme les veines du mar-
» bre ne peuvent saillir que sous la
» main robuste qui le polit & le fati-
» gue. C'est au Génie à se composer un
» idiôme; *Montagne* s'en fit un, mais
» ce ne fut point au hasard, & il prit
» pour base un excellent principe;
» rendre la pensée lui parut le premier
» but de l'Écrivain. L'esprit doit donc
» commander à l'expression, comme
» le maître à l'esclave. D'après cette
» maxime, *Montagne* s'attache à sub-
» juguer la Langue pour l'enrichir;
» tantôt il l'étend par l'analogie, en
» lui

» lui restituant des membres qui doivent
» lui appartenir ; tantôt il la rend plus
» précise par l'union des mots ; quel-
» quefois il transporte l'expression à
» un autre sens, ou la naturalise si
» elle est étrangère : il ne craint pas
» de la choisir dans le langage de sa
» Province, qu'il érige en dialecte,
» lorsque ses mots sont dignes d'adop-
» tion. Si une expression est néces-
» saire, si elle est forte, peu lui im-
» porte ; sa source lui manque-t-elle ?
» Il osera la créer. C'est ainsi que l'Ar-
» tiste supérieur qui, pour rendre son
» travail plus fini, a besoin d'un ins-
» trument nouveau, l'invente quelque-
» fois & le fabrique lui-même ».

On ne doit chercher, dans les écrits de *Montagne*, ni l'esprit d'analyse, ni une constante régularité, difficile à concilier avec l'ardeur d'imagination, l'abondance des idées, & la manière libre & indépendante qui caractérisoient cet Ecrivain. » Aisément,
» dit M. l'Abbé *Talbert*, on pardonne à
» *Montagne* de perdre de vûe les ti-
» tres de ses Chapitres, & les su-
» jets qu'il annonce : ceux qu'il traite

» paroiſſent toujours les mieux choiſis,
» parce que l'intérêt naît de ſa plume,
» & non des objets diſcutés. Ne crai-
» gnons pas de l'aſſûrer, ce n'étoit
» pas ſans deſſein qu'il ſe livroit à
» cette manière ; elle tenoit au ton de
» familiarité qu'il s'étoit preſcrit, ſoit
» pour attacher ſon Lecteur, ſoit pour
» ſe ménager le droit de tout dire.
» Ce n'eſt point un livre qu'il paroît
» compoſer ; on croiroit qu'il ne veut
» que ſe rendre compte à lui-même.
» Jamais on n'eut moins l'air d'inſ-
» truire en donnant les plus impor-
» tantes leçons ; jamais ſtyle n'imita
» mieux celui de la ſociété, & ne ré-
» pondit plus parfaitement au but de
» ſon auteur. Il n'enſeigne point, il
» converſe ; une morale riante eſt
» dans ſes diſcours un fruit caché ſous
» des fleurs ; il déride le Stoïciſme
» même, & donne à *Zénon* les traits
» d'*Epicure*. Tantôt, aſſaiſonnant la
» raiſon de *Séneque* du ſel d'*Horace* &
» de *Plaute*, il appelle les jeux, les
» graces, la folie même au ſecours de
» la ſageſſe. De-là, cette franchiſe
» d'expreſſion, qui ſe livre ſans con-

» trainte à toute son énergie ; cette » ironie piquante, ces narrations qui » attachent ; en un mot, ce talent de » mettre les plus hauts préceptes à » la portée de l'homme frivole, de » lui donner la lumière lorsqu'il ne » cherche que le plaisir, de lui tendre » d'aimables piéges pour le rendre » heureux & sage ».

Dans la seconde Partie de son discours, l'Orateur, en célébrant *Montagne* comme Philosophe, prévient que les éloges qu'il lui accorde, ne doivent point retomber sur ces hommes superficiels & hardis, qui parmi nous s'érigent modestement en Sages, déshonorent la raison dont ils se disent les dépositaires & les oracles, & ne sont tout au plus que les Mimes de la vraie Philosophie. En vain ont-ils prétendu aggréger à leur secte ce Penseur célèbre ? Il suffit de jetter un coup-d'œil sur l'analyse que trace de sa Philosophie M. l'Abbé *Talbert*, pour s'appercevoir que, si *Montagne* eut vêcu de nos jours, il n'eût été rien moins qu'un Encyclopédiste. Il prétend que, dans

ſa marche irrégulière & au milieu de ſes digreſſions, le Philoſophe Bordelois a un ſyſtême ſuivi, & un but vers lequel il ne ceſſe de tendre : découvrir à l'homme toutes les erreurs pour le rappeller à la Nature ; lui apprendre à n'être trompé ni par les autres, ni par lui-même, ni par l'ignorance, ni par les fauſſes lumières plus dangereuſes encore ; lui enſeigner l'art de jouir & de ſouffrir, de goûter la vie & d'y renoncer : tel étoit le plan des travaux de *Montagne*, & tel eſt l'abrégé de ſes leçons.

C'eſt au genre humain que *Montagne* veut être utile, &, dans cette vue, il établit cette morale univerſelle, cette Philoſophie populaire, que toutes les conditions peuvent adopter. » Il a reconnu que l'homme » n'eſt malheureux que parce qu'il ſe » fuit & cherche la paix hors de lui» même : *nous ne ſommes jamais chez* » *nous*, dit-il, *nous ſommes toujours au-* » *delà*. On exiſte dans l'avenir, & l'on » renonce au préſent ; ſi on le ſaiſit, » c'eſt d'une manière inquiète, ra» pide, diſtraite. Tantôt la violence

» des paſſions, tantôt l'indiſcrétion
» de la jouiſſance anéantit le bonheur:
» ſouvent ce ſont des biens d'opinions
» qui nous arrachent aux véritables.
» Nous abandonnons aux animaux des
» biens *eſſentiels & palpables*, pour
» nous réſerver des avantages *imagi-*
» *naires, fantaſtiques, futurs & abſens*;
» c'eſt *le jouir*, non *le poſſéder*, qui
» *nous rend heureux*. Il eſt des hommes
» qui goûtent le plaiſir comme le ſom-
» meil, ſans le ſentir, ſans le con-
» noître : en un mot, ſi les biens na-
» turels ne nous ſatisfont pas, c'eſt
» que *nous les ſaiſiſſons d'une priſe ma-*
» *lade & déréglée*, & que *l'homme eſti-*
» *mant que ce ſoit par le vice de ces cho-*
» *ſes, ne voit pas que c'eſt par le ſien* ».

Les avantages que le Philophe préconiſe, ſont ceux qui ne ſont point de notre inſtitution, la poſſeſſion de nous-mêmes, le ſuffrage de notre conſcience & de nos ſemblables, le courage dans les douleurs, la modération dans les plaiſirs. *Il faut*, dit-il, *légèrement couler le monde & le gliſſer, non pas l'enfoncer; la volupté même eſt douloureuſe dans ſa profondeur*. En

parcourant les plus célèbres exemples de foibleſſe & de courage, il en tire ces utiles conſéquences : que la douleur *ne tient en nous qu'autant de place que nous lui en faiſons ;* que nous donnons aux choſes *couleur & faveur;* qu'en un mot, tout ce qui nous affecte eſt ſemblable à nos vêtemens qui *nous échauffent, non de leur chaleur, mais de la nôtre.*

Toujours plein du courageux projet de déclarer une guerre univerſelle à l'opinion, *Montagne* parcourt la biſarre variété des mœurs, des principes, des loix ; il ſoupçonne à chaque pas que l'ouvrage de l'homme eſt ſouvent imputé à la Nature. Delà le ſage *Pirrhoniſme* qu'il adopte, pour marcher à la vérité par le doute, ou du moins pour prévenir l'erreur, à laquelle conduit la fauſſe ſcience. En ſuivant l'immenſe chaîne des abus, ſes yeux s'arrêtent ſur le régime de l'éducation, &, au ſimple expoſé de ſes principes ſur cette matière, il eſt aiſé de s'appercevoir que ſes obſervations & ſes vûes de réforme ont ſervi de baſe aux nombreux Traités ſur l'édu-

cation qui nous ont été donnés depuis.
» Que les Interprêtes, les Réforma-
» teurs, les Auteurs des loix, s'écrie
» l'Orateur, viennent à leur tour
» s'instruire dans les *Essais*, & qu'ils
» sachent que ce Philosophe est aussi
» leur maître. Tout ce qui tient à la
» législation, à l'ordre public & so-
» cial, *Montagne* va le discuter sur
» les principes d'une Philosophie aussi
» éclairée que bienfaisante. Déja il
» dénonce au Tribunal de l'équité
» toutes ces ressources, ouvertes à
» la chicane, pour égarer la loi & le
» juge. Il n'épargne ni ces abus qui
» *mettent en trafic la raison même*, &
» *donnent aux loix cours de marchan-*
» *dise*, ni cette révoltante contradic-
» tion de nos mœurs, qui oppose à
» la voix du Législateur celle de l'o-
» pinion & de l'usage, ni tout ce vaste
» & obscur édifice de l'ordre judi-
» ciaire, triste effort de l'esprit hu-
» main qui s'égare dans ses travaux;
» *comme le ver à soie s'embarasse en se*
» *tournant* pour former son tissu, &
» *s'étouffe* dans son propre ouvrage.
» *Quel est*, demande-t-il, *le meilleur*

» *régime d'une Nation? Celui sous le-*
» *quel elle s'est maintenue.* Il voudroit
» des loix simples & d'une exécu-
» tion facile, assez souples pour se
» prêter au temps, qui se livrent, tantôt
» à toute leur activité, tantôt à un
» sage sommeil; des loix à qui l'on ne
» fasse *vouloir que ce qu'elles peuvent*,
» & qui ne soient pas enfin aussi atro-
» ces que les crimes.... Avec quelle
» force sur-tout, quelle éloquente in-
» dignation s'élève-t-il contre l'ab-
» surde barbarie des tortures, ces
» *épreuves de patience plutôt que de vé-*
» *rité*, qui conduisent également au
» mensonge & celui qui les supporte
» & celui qui ne peut y résister; ces
» épreuves qui *exécutent & surpassent*
» *le supplice* que l'on n'ose infliger en-
» core, & qui rendent *monstrueuse la*
» *conscience de notre Justice* ». A la vue
des scènes sanglantes, causées par
les disputes de mots, il observe
» que *la plûpart de nos troubles sont*
» *Grammairiens.* Il desire des loix qui
» punissent ces discussions téméraires;
» il en sollicite encore contre l'oisi-
» veté, ce crime tranquille, qui don-

» neroit la mort à la société, s'il de-
» venoit contagieux. »

Montagne a préconisé toutes les vertus mâles, le désintéressement, la hauteur du courage, l'amour de la vérité. Avant lui, on n'avoit point proposé de placer le mensonge au rang des crimes, parce qu'on n'avoit point senti, comme lui, l'étendue & le poids de cette vérité qu'il a établie : *Nous ne tenons les uns aux autres que par la parole.* * On aime encore sa noble franchise, lorsque nous invitant à être justes envers nous-mêmes, comme envers les autres, il ne craint pas de dire : » C'est lâcheté
» de n'oser parler de soi ; la maxime
» qui le défend est fausse, pusillanime ;
» si c'est un vice de se louer par or-
» gueil, c'est souvent par un orgueil
» plus rafiné qu'on se déprise ; en un
» mot, on doit s'estimer sa valeur,
» &, si *César* parle de lui, je veux qu'il
» se trouve hardiment le plus grand
» Capitaine du monde ** ».

Je finis, Monsieur, par ce morceau

* *Essais* tom. 1, chap. 9.
** Tom. 6, chap. 17.

auquel vous applaudirez : » Il sera
» toujours vrai de dire que, le premier
» parmi nous, *Montagne* fit connoître
» au Génie son indépendance, & l'en-
» hardit à se confier à ses aîles ; que
» sur ses traces, la *Rochefoucault* &
» *la Bruyère* sont descendus dans le
» cœur humain ; qu'ils apprirent de
» lui à étudier l'homme & à le pein-
» dre ; que les germes innombrables,
» déposés dans les *Essais*, ont con-
» couru à la fécondité de notre siècle,
» & que *Montesquieu*, instruit à l'é-
» cole de *Montagne*, s'est enhardi par
» ses leçons à relever le Trône de la
» Philosophie. *Montagne*, *Montesquieu*:
» quel Maître ! Quel Disciple ! Et qu'ils
» me frappent dans leurs rapports !
» Liberté de penser, vues profondes,
» fleur d'esprit délicate & riante,
» éloquence, poësie, style de feu,
» négligence des moindres règles en
» faveur des grandes beautés, vastes
» idées qui, dans *l'Esprit des Loix*,
» comme dans les *Essais*, embrassent
» tout le systême de l'intérêt social :
» tels sont les traits de ressemblance de
» ces deux Génies, nés sous le même

» Ciel, allumés au même foyer,
» parvenus à la même immortalité.
» Qu'a-t-on besoin d'apologie, lorsque les siècles ont parlé? Ils ont
» prononcé sur le sort de *Montagne*,
» & leur jugement est irrévocable. Ni
» les merveilles du siècle de *Louis le*
» *Grand*, ni les richesses du nôtre,
» n'ont pu le faire vieillir; que dis-je?
» Sa gloire a suivi le progrès de nos
» lumières; plus estimé de nous que
» de nos ancêtres, il le sera davantage de nos successeurs: son nom
» doit vivre autant que celui de la
» saine Philosophie, vraiment digne
» d'en donner des préceptes, parce
» qu'elle dirigea sa conduite, & qu'il
» fut en même temps le maître & le
» modèle ».

Vous remarquerez, Monsieur, dans ce Discours, une grande abondance d'idées, jointe à un style analogue & propre à l'éloge du grand homme qu'on y célèbre. L'auteur y a très-bien saisi toutes les nuances du caractère de *Montagne*; il paroît s'être nourri long-temps de la lecture de

ſes écrits, & les traits qu'il en emprunte, & qu'il ſçait placer à propos, ſemblent faire reſpirer, dans cet ouvrage, l'ame même de *Montagne*, & y répandre le charme ſecret que cet agréable & profond Moraliſte a ſçu mettre dans les *Eſſais*. Si toutes nos Académies ne couronnoient que de pareils Diſcours, leur jugement n'exciteroit point de murmures, & le Public s'empreſſeroit d'applaudir à leur impartialité.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

PRIX *propoſé par la Société Royale d'Agriculture de Lyon: Seroit-il avantageux, pour les Villes principales des Provinces, d'y ſupprimer les Communautés & Jurandes des Boulangers? Et, dans le cas de l'affirmative, quels ſeroient les meilleurs moyens de ſuppléer à la fourniture que les Boulangers ſont obligés de faire?* Ce Prix, qui ſera d'une Médaille d'or de trois cens livres, ſera adjugé au meilleur Mémoire ſur cette Queſ-

tion. Toutes perſonnes y pourront concourir, excepté les Membres ordinaires de la Société. Les Auteurs ne ſe feront connoître directement ni indirectement. Ils mettront une deviſe à la tête de leurs ouvrages, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même deviſe, leurs noms & leurs adreſſes. Les Mémoires ſeront adreſſés à M. *de Fleſſelles* Intendant de Lyon. Aucun Ouvrage ne ſera reçu au concours, paſſé le premier Janvier 1776. Le prix ſera remis à l'Auteur couronné, ou à ſon fondé de Procuration.

Portrait de Jean-François de Troy fils peint par M. Aved pour ſa réception à l'Académie, & gravé par M. Halbou; de 9 pouces de haut ſur 6 de large. Un Médaillon ovale renferme le buſte de M. *de Troy*. Cet Artiſte eſtimable joignoit aux connoiſſances profondes de ſon Art le goût & les talens d'un Littérateur. Le feu ROI, qui s'empreſſa de récompenſer le mérite de M. *de Troy* le fils, le nomma ſon Premier

Peintre, & le décora du cordon de S. Michel ; il fut ensuite Directeur de l'Académie de France à Rome où il mourut en 1752. Ce Portrait est gravé avec soin ; mais on y desireroit peut-être plus de goût, plus d'intelligence dans le clair-obscur, & moins de sécheresse dans les contours. Il se vend à Paris chez l'Auteur rue du Fouarre près de la place Maubert.

Portrait de M. Gluck gravé par M. Miger d'après le tableau de M. Duplessis de l'Académie Royale de Peinture ; 10 pouces de haut sur 7 de large, en comprenant la bordure qui est de très-bon goût. On verra sans doute avec le plus grand plaisir le Portrait d'un des plus grands Musiciens de l'Europe, que nous avons admiré sur notre Théâtre Lyrique. La ressemblance est frappante, & la Gravûre a parfaitement rendu le Portrait admirable qui a été exposé au Salon du Louvre ; j'y retrouve l'esprit, le caractère, l'expression & l'enthousiasme que le Peintre a mis sur la toile ; ce n'est

point une froide copie, c'eſt une traduction ſçavante ; &, s'il y a quelque choſe à deſirer du côté du ſtyle, on en eſt bien dédommagé par l'effet & le bon goût de deſſin qui regne dans cette Eſtampe. Elle ſe vend à Paris chez l'Auteur rue Montmartre près de celle de Vieux Auguſtins. On lit au bas de ce Portrait ce Quatrain :

De l'art d'aller au cœur par des accords touchans,
Nul autre mieux que lui n'a montré la puiſſance ;
Et, de tous ſes rivaux, c'eſt le ſeul dont les chants
Ayent charmé ſon païs, l'Italie & la France.

Ces vers ſont d'une platitude & d'une dureté qui contraſtent admirablement avec les accords harmonieux de M. *Gluck*. On m'a néanmoins aſſuré que ce beau Quatrain eſt d'un Académicien François, de M. l'Abbé *A*..... Mais je n'en crois rien : il n'eſt pas poſſible qu'un membre illuſtre de l'Académie verſifie auſſi mal, & qu'il ignore ſur-tout qu'*ayent* ne peut s'em-

ployer comme une ou deux ſyllabes ; ni au commencement, ni au milieu d'un vers.

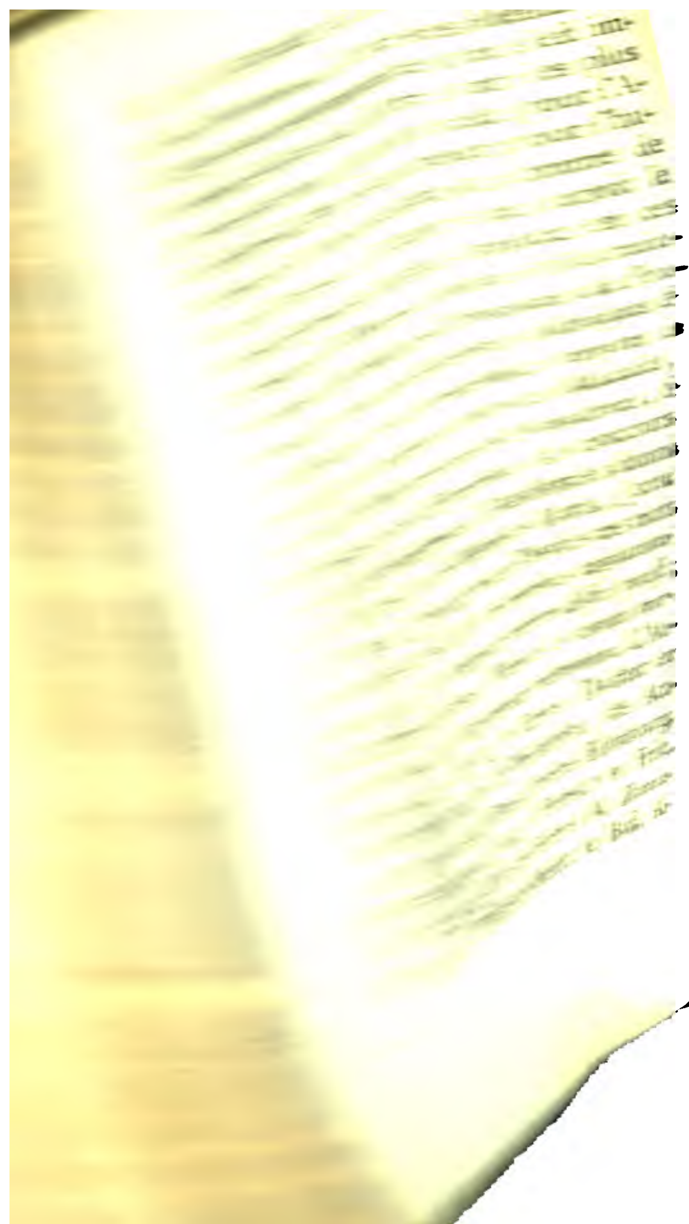
Prix Extraordinaire propoſé par l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1778. Le ROI, voulant délivrer le plutôt qu'il ſera poſſible ſes Sujets de la gêne qu'entraîne avec elle la forme uſitée juſqu'à préſent en France pour la recherche & la fabrication du Salpêtre, a penſé qu'aucun moyen ne feroit plus propre à accélérer l'exécution de ſes vûes bienfaiſantes que d'exciter, par la propoſition d'un Prix au jugement de l'Académie Royale des Sciences de Paris, les Sçavans de toutes les Nations à s'occuper de cet important objet. L'Académie, conformément aux ordres de SA MAJESTÉ, propoſe, en conſéquence, pour le ſujet d'un *Prix Extraordinaire*, qui ſera proclamé à l'aſſemblée de Pâques 1778, de trouver *les moyens les plus prompts & les plus économiques de procurer en France une production & une récolte de Salpêtre plus abondantes que celles qu'on obtient préſentement, &*

sur-tout qui puissent dispenser des recherches que les Salpêtriers ont le droit de faire dans les maisons des Particuliers. Ce Prix sera de quatre mille livres, & Sa Majesté a jugé à propos d'y joindre deux *Accessit*, le premier du prix de 1200 livres, le second de celui de 800 livres. Les Mémoires ne seront admis pour le concours que jusqu'au 1[er] Avril 1777 inclusivement; mais l'Académie recevra jusqu'au dernier Décembre de la même année les supplémens & les éclaircissemens que voudront envoyer les Auteurs des Mémoires qui lui seront parvenus dans le temps prescrit. Les ouvrages seront écrits en François ou en Latin. L'Académie, pour faciliter le travail & les recherches de ceux qui voudront concourir, a cru devoir, en proposant ce Prix, faire entrer dans son *Programme* imprimé à l'Imprimerie Royale, une notice assez détaillée de l'opinion des Physiciens & des Chimistes sur l'origine & la génération du Salpêtre & sur l'état actuel de nos connoissances sur cet objet.

Distribution de Prix & sujets proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon. L'Académie avoit proposé, pour le Prix de Mathématiques de l'année 1771, la Question suivante : *Quels sont les moyens les plus faciles & les moins dispendieux de procurer à la Ville de Lyon la meilleure eau, & d'en distribuer une quantité suffisante dans tous ses Quartiers ?* Elle continua le même Sujet pour l'année 1775, & proposa le Prix double, consistant en deux Médailles d'or, chacune de la valeur de 300 liv. Depuis, MM. les Prévôt des Marchands, & Echevins de cette Ville, considérant l'importance du Sujet, ont ajouté aux deux Médailles une pareille somme de 300 liv. L'Académie, dans sa Séance Publique du 29 Août dernier, a proclamé le Prix, & a décerné la Couronne au Mémoire (coté N° 3.) dont la Devise est *Lympha fluat, sed quàm facilis, quàm largior. Van. Præd. Rust.*, contenant le Projet d'amener à Lyon, au moyen d'un Canal de dérivation, les

eaux du Rhône, qui, par les analyses exposées, sont démontrées très-salutaires. A ce Mémoire sont joints 1° une Carte Topographique du cours du Rhône, dans l'espace que comprend le Canal; 2° un Dessin très-étendu, présentant les plans, coupes, profils & élévations des divers ouvrages de maçonnerie qui entrent dans sa composition; 3° un Devis circonstancié qui renferme les dimensions & les constructions relatives à chaque espèce d'ouvrage; 4° enfin un toisé général & un détail estimatif. L'Auteur est M. *Ferregeau*, Elève au Corps des Ingénieurs des Ponts & Chaussées. Dix Mémoires ont concouru. On y trouve divers projets de Pompes à feu, de Machines Hydrauliques, d'Aquéducs, &c. L'Académie doit des éloges à plusieurs de ces Mémoires, notamment à celui qui lui a été envoyé par le R. P. *Féri*, son Associé, qui s'est nommé, & n'a pas eu l'intention de concourir.

Dans la même Séance, l'Académie a procédé à la distribution du Prix qu'avoit proposé, en l'année 1773,



face, Auteur du Mémoire (coté N° 6) qui a pour Devise : *Non nobis licet esse tam disertis qui Musas colimùs severiores.* Mart.

La même Académie propose pour le Prix de Physique fondé par M. *Christin*, qui sera distribué en 1776, le Sujet suivant : *L'Electricité de l'Atmosphère a-t-elle quelque influence sur le corps humain? Quels sont les effets de cette influence?* Toutes personnes pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens Titulaires & les Vétérans ; les Associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en François ou en Latin. Les Auteurs ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés francs de port, à Lyon, à M. *de la Tourrette*, ancien Conseiller à la Cour des Monnoies, Secrétaire Perpétuel pour la Classe des Sciences rue Boissac ; ou à M. *Bollioud Mermet*, Secrétaire perpétuel pour la Classe des

Belles-Lettres rue du Plat ; ou chez *Aimé de la Roche* Imprimeur-Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette. Aucun ouvrage ne sera reçu au Concours passé le premier Avril 1776 ; le terme est de rigueur. L'Académie décernera le Prix dans l'Assemblée publique qu'elle tiendra après la Fête de Saint-Louis : ce Prix est une Médaille d'or, de la valeur de 300 livres ; elle sera remise à l'Auteur couronné ou à son fondé de Procuration.

L'Académie avoit proposé pour les Prix de l'année 1774 fondés par M. *Adamoli*, le Sujet qui suit : *Trouver des Plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'Ipécacuanha, le Quinquina & le Séné.* N'ayant pas été suffisamment satisfaite des Mémoires qu'on lui a adressés, elle a continué le même Sujet à l'année 1776, en annonçant les Prix doubles ; &, pour faciliter le succès du Concours, elle s'est déterminée à généraliser sa demande ; les Prix seront décernés à ceux qui lui auront communiqué, *dans le regne végétal, les découvertes les plus importantes, relativement à la matière médi-*

tale. Une seule découverte utile sera dans le cas de mériter les Prix; mais elle doit être établie sur des faits constatés d'une manière authentique, & suffisamment détaillés par les Auteurs pour qu'on puisse facilement répéter leurs expériences, avec les précautions qu'inspirent la prudence & l'amour de l'humanité. Les conditions sont les mêmes que celles ci-dessus. Les Prix proposés consistoient en deux Médailles: la première en or, de la valeur de 300 livres; la seconde en argent, du prix de vingt-cinq; l'une & l'autre seront doubles, & distribuées en 1776, après la Fête de Saint-Pierre. Les Mémoires ne seront admis à concourir que jusqu'au premier Avril de la même année.

Enfin, la même Académie avoit demandé pour le Prix des Arts encore fondé par M. *Christin*, & qui devoit être distribué en 1774: *Quels sont les moyens les plus simples & le moins sujets à inconvéniens, d'occuper dans les Arts Méchaniques, ou de quelqu'autre manière, les Ouvriers d'une Manufacture d'étoffe, dans les temps où elle éprouve une cessation de travail; l'ex-*

périence ayant appris que la plûpart de ces Artisans sont peu propres aux travaux de la campagne ? L'Académie s'est vûe contrainte, à regret, de renvoyer également ce Prix, dont la distribution revient tous les trois ans; mais elle a cru devoir continuer ce Sujet, important pour la Ville de Lyon, & doubler le prix. Elle a arrêté en même temps de conserver le droit du Concours aux ouvrages déja reçus, en invitant les Auteurs à développer davantage les moyens qui seroient nécessaires pour mettre à exécution les projets qu'ils proposent; l'Académie a principalement en vûe l'Auteur d'un Mémoire intéressant, écrit en Latin, dont la devise est : *Homo sum, humani nil à me alienum puto. Terent.* Les conditions comme ci-dessus. Le Prix sera double, consistant en deux Médailles d'or, chacune de la valeur, de 300 liv. On n'admettra aucun Mémoire au Concours, passé le premier Avril 1777. La distribution se fera la même année après la Fête de S. Louis.

Je suis, &c.

A Paris ce 30 Septembre 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Eloge du Maréchal de Catinat. A Edimbourg, & se trouve à Paris chez les Marchands de Nouveautés. Brochure in-8° de 88 pages.

L'AUTEUR de cet *Eloge*, qui a obtenu le premier *Accessit* du prix d'éloquence de l'Académie Françoise, est M. *Guibert*, Officier déja connu par un ouvrage de Tactique qui a eu beaucoup de succès il y a quelques années. Son Discours qui, comme celui de M. *de la Harpe*, n'a aucune division, est un narré très-étendu des exploits & des vertus de *Catinat*, coupé sans cesse par une infinité de réfléxions, dont la plûpart

ſont judicieuſes, vraies, bien préſentées : mais leur grand nombre fatigue, & donne au régit un peu de lenteur.

On trouve dans cet *Eloge* des détails qui paroiſſent avoir échappé aux autres Panégyriſtes de *Catinat* : celui-ci, par exemple, qui expoſe le commencement de ſa fortune, & où l'on peut obſerver le caractère de ce guerrier Philoſophe, tel qu'il fut dans tout le cours de ſa vie. » On aſſié» geoit Lille; on venoit d'emporter » une partie du chemin-couvert. Après » ce ſuccès, l'Officier qui comman» doit l'attaque avoit mal diſpoſé les » troupes; les ennemis ſe raſſemblent, » marchent à elles, les repouſſent; une » mine joue, la terreur augmente, tout » ſe précipite, tout fuit vers la tran» chée. *Catinat* avoit obſervé la faute, » il en voit les ſuites, il court, il ar» rête les fuyards, il les ramène : » étrange aſcendant de la valeur qui » a conſervé le ſang froid ! Officiers, » Soldats, tout ſe taît, tout l'écoute, » lui, jeune, inconnu, Officier d'un » grade ſubalterne & d'une arme étran-

» gère au lieu de l'action : on le suit, » il chasse les ennemis, vole à un an- » gle où il juge qu'il doit exister un » fourneau, en prévient l'effet, re- » tourne aux troupes, les dispose, &, » par un couronnement de défense, » habilement établi, assure la posses- » sion du chemin couvert. *Louis XIV* » arrivoit dans le moment à la tran- » chée ; il apprend à la fois l'échec » qu'ont essuyé ses troupes & le suc- » cès rapide qui l'a suivi. Des bles- » sés qui passent devant lui, disent » qu'un jeune Officier, qui se trouvoit » volontairement à l'attaque, a tout » réparé, tout conduit. Il envoie cher- » cher cet Officier ; on ne le trouve pas » dans le chemin couvert ; il s'étoit » dérobé aux applaudissemens sans » dire son nom ; on suit ses pas, » on le joint, il retournoit vers sa » tente, ne pensant point avoir fait » une action extraordinaire, lorsque » le ROI l'attendoit pour le récom- » penser, & que toute l'armée célé- » broit ses louanges ».

M. *Guibert* rapporte un autre exploit de *Catinat* qui n'a presque point été

célébré, & qu'il regarde comme une de ses plus sçavantes expéditions. Il s'agissoit d'empêcher les ennemis de faire le siége de Suze. Ils étoient au nombre de 45 mille hommes : l'armée de *Catinat* étoit à peine de 25000.
» La prise de Suze ouvroit aux enne-
» mis le chemin de la Savoye qu'on
» venoit de soumettre ; elle faisoit
» craindre pour Briançon, & cepen-
» dant il étoit hasardeux de s'opposer
» à cette entreprise avec des forces
» très-inégales, & contre un ennemi
» qui avoit intérêt de combattre. *Ca-*
» *tinat* forme alors le projet le plus
» hardi & le plus sçavant. Pour assié-
» ger Suze, il falloit que les ennemis
» l'investissent ; &, pour en faire l'in-
» vestissement, ils étoient obligés de
» se diviser. C'est dans ce moment
» qu'il espère pouvoir les attaquer
» avec avantage. Il part, avec dix-
» huit Bataillons choisis, du camp de
» Pignerol. Arrivé au col de la Fe-
» nestre, il apprend que les ennemis
» paroissent à la vûe de Suze. Ses trou-
» pes, excédées, ne pouvoient plus
» le suivre. Il va seul joindre *Larrey*,

» Maréchal de Camp, qui comman-
» doit douze Bataillons dans cette
» Ville. Il obſerve les mouvemens
» que les ennemis faiſoient pour in-
» veſtir la Place, ſort à la tête des
» douze Bataillons, attaque & bat
» ſucceſſivement différens corps, trop
» éloignés les uns des autres pour
» pouvoir ſe ſoutenir, & ramène
» toute cette armée en déſordre juſ-
» qu'à ſon ancien camp. Les dix-huit
» Bataillons, qu'il avoit laiſſés en ar-
» rière, arrivent le même ſoir, &
» les ennemis, déconcertés, prennent
» leurs quartiers d'hyver. Cette ac-
» tion, pourſuit l'auteur, qui leur
» coûta cinq ou ſix cens hommes,
» eut des ſuites plus importantes que
» la plûpart des batailles, & cependant
» les Hiſtoriens en font à peine men-
» tion. Aveugles diſpenſateurs de la
» renommée, vulgaire crédule, qui
» leur ſervez d'écho, c'eſt en appré-
» ciant ainſi les actions des Généraux,
» que vous forcez tous ceux que la
» vertu ne contient pas, à enſanglan-
» ter leurs lauriers pour en augmen-
» ter l'éclat. C'eſt votre ſtupide en-

» cens qui fait que tant de Princes
» ont pourſuivi la vaine gloire aux
» dépens de la gloire réelle, qui ne
» peut être fondée que ſur le bonheur
» des hommes ».

Je vous ai fait connoître, Monſieur, la plûpart des Anecdotes concernant *Catinat*, en vous rendant compte de ſa vie : elles ſont preſque toutes rapportées dans ces différens Diſcours Académiques. Il y a cependant dans celui-ci quelques circonſtances particulières qui donnent une idée plus préciſe de ce grand homme. Son ſilence ſur les brigues de ſes ennemis & le peu de joie qu'il éprouvoit à la vûe de leurs échecs à la guerre, ſont ſur-tout bien admirables. *Feuquières* fut un de ceux qui le perſécutèrent avec plus d'acharnement. *Catinat* ne l'employoit pas moins, parce qu'il le croyoit habile, & qu'il ne vouloit pas ſacrifier le bien public à ſon reſſentiment. Soit par ſa faute, ſoit par mauvaiſe volonté, ce même *Feuquières* contribua au malheureux ſuccès du ſiége de Coni. *Catinat* ſe contenta de mander au Roi : » L'at-

» taque de Coni auroit mieux réussi, » si elle eut été plus régulièrement » conduite ». Il avoit de même passé sous silence une expédition sur Veillanne que *Feuquières* lui avoit fait manquer l'hyver précédent. Il avoit souffert qu'il fît insérer sous main dans la Gazette de Hollande un article qui le justifioit. Il sçavoit qu'il entretenoit une correspondance secrette avec *Louvois*; qu'il lui rendoit compte de tout; qu'il lui donnoit sans cesse des projets; qu'il l'accusoit auprès de ce Ministre de lenteur, de timidité; qu'il tâchoit de se faire un parti dans l'armée, & il n'en étoit pas ému. » Pourquoi ferois-je du mal à M. *de Feuquières*, disoit-il? Son ambition le » fait plus souffrir que ses intrigues » ne me nuisent ».

La partie militaire dans ce Discours est très-détaillée, & il y a lieu de croire qu'elle est supérieurement traitée; il n'étoit pas aisé qu'elle tombât dans des mains plus habiles. On y rencontre cependant des termes techniques que j'aurois voulu que l'auteur supprimât. Je n'aime

point à trouver après des tirades d'éloquence : *tous les postes établis sur sa ligne de défense devenoient inutiles par le mouvement qu'il alloit faire en avant d'elle ..... Ils sont obligés de rejetter leur aîle en arrière, & cette aîle sans appui est ensuite débordée & prise en flanc pendant l'action.* Il se trouve aussi dans cet ouvrage des particularités très-curieuses, sans doute, mais que l'auteur auroit dû rejetter dans des Notes; tels que ces mots ridicules écrits par *Chamillard* à *Catinat* : *je suis un Robin qui fait son Noviciat dans la guerre; ainsi, entre vous & moi, tout ce que je dis ne veut rien dire.* Ces sortes de citations, ce me semble, ne sont guères d'un genre à pouvoir entrer dans un Discours dont le style doit être noble. Mais une belle repartie que je ne connoissois pas, & que l'auteur a bien fait d'employer dans le corps de son ouvrage, est celle que fit *Catinat* à un Officier qui, le voyant rallier une seconde fois ses troupes après une charge infructueuse, lui disoit : *où voulez-vous que nous allions ? A la mort ? La mort est devant nous*, répond *Catinat* : *mais*

la mort est derrière. Les plus célèbres persfonages de l'Antiquité n'ont jamais rien dit de plus vif ni de plus sublime.

Malgré les défauts que je vous ai fait remarquer, Monsieur, l'auteur de ce Discours, dans les beaux morceaux de son ouvrage, qui sont en grand nombre, me paroît infiniment supérieur à tous ceux qui ont concouru avec lui. M. *de la Harpe* a une médiocrité tout-à-fait égale. Quand M. *Guibert* s'élève, il est excellent. Sa péroraison, sur-tout, doit donner de son talent la plus haute idée. Je vais vous en transcrire une partie. L'Orateur souhaite que l'exemple de *Catinat* donne à la France des hommes qui lui ressemblent. » Il naîtra peut-» être, continue-t-il, de plus grands » Généraux ; mais il n'y aura jamais à » la fois d'ame plus élevée & plus sim-» ple, de cœur plus droit, d'esprit » plus juste : & ce sont ces qualités » dont la nature semble être devenue » avare. Dans la situation où nous » sommes, ce sont de grandes vertus » qu'il nous faut, plutôt que de grands » talens. De grands talens jetteront

» un éclat passager ; ils pourront nous
» redonner quelques succès & pal-
» lier nos maux ; mais de grandes ver-
» tus, & sur-tout des vertus austères,
» peuvent seules régénérer la Nation.
» Oui, ce sont des vertus que j'ap-
» pelle au secours de mon pays ; ce
» sont celles de *Catinat* que j'évoque
» de sa tombe, & dont je voudrois
» entourer les berceaux de nos en-
» fans : c'est sur-tout son dévoûment
» au bien public, son indifférence
» pour la fortune, son désintéresse-
» ment. Avec une seule génération
» imbue de ses principes, tous nos
» maux seroient réparés. L'Etat est
» accablé de dettes, le peuple gémit
» sous le poids des impôts. Eh ! mal-
» heureux que nous sommes, ces
» maux sont notre ouvrage ; c'est nous
» qui assiégeons le Trône ; c'est nous
» qui fomentons les abus ; c'est nous
» qui en sommes les complices. Que
» peut le Souverain le plus heureuse-
» ment né, au milieu de cet esprit
» universe de déprédation & d'avi-
» dité ? On abuse de tous ses mouve-
» mens ; on trompe ses vertus ; on

» égare sa bienfaisance ; à peine peut-
» il suffire à repomper, par les op-
» pressions du fisc, l'or que nos com-
» plots lui arrachent. Il passe sa vie à
» faire des malheureux au loin, &
» des ingrats autour de lui. Ayez le
» désintéressement, la noble écono-
» mie de *Catinat*, ô vous, d'abord,
» frères de notre jeune Monarque,
» vous que le devoir fait ses premiers
» sujets, & la nature ses premiers
» amis ; ô vous ensuite Princes de son
» Sang, Grands du Royaume, Hom-
» mes principaux de tous les états,
» qui entourez le Trône, & qui vi-
« vez de ses faveurs ; songez que vous
» composez au plus quatre ou cinq
» mille individus, & que vous dé-
» vorez la substance de plusieurs mil-
» lions d'hommes. Imitez *Catinat* ;
» sçachez, comme lui, vous conten-
» ter de peu, & répondre, *j'ai tout*
» *ce qu'il me faut* : rendez des richesses
» à l'Etat, d'abord en exigeant moins
» de lui, ensuite en attachant plus
» de prix à l'opinion, à l'honneur,
» en grossissant le trésor du Souve-
» rain par ce supplément intarissable.

» O vous particulièrement qui cou-
» rez la carrière que *Catinat* a courue,
» c'eſt à vous qu'il a laiſſé ce bel
» exemple ! Sans doute il vous faut
» un ſalaire ? Ce ſalaire eſt le juſte
» prix de votre temps, de vos dan-
» gers, de vos travaux ; c'eſt le dé-
» dommagement que l'Etat vous doit
» pour vos héritages quelquefois né-
» gligés. Il vous faut des récompenſes.
» Eh ! qui plus que *Catinat* tâcha d'en
» mériter ! Qui ſentit avec une joie
» plus franche & plus noble les hon-
» neurs qu'il obtint ! Mais que ces
» récompenſes conſiſtent plutôt en
» honneurs qu'en argent. Qu'avez-
» vous beſoin de vous environner
» de luxe ? Le luxe vous confond avec
» les autres profeſſions, & une pau-
» vreté noble vous diſtingueroit d'el-
» les. Rappellez-vous qu'elle fut ſur
» cela l'opinion, ou plutôt, ſi j'oſe
» m'exprimer ainſi, la religion de
» *Catinat*. Il reçut avec tranſport le
» Bâton de Maréchal de France ; il
» lui étoit donné par les acclamations
» de ſon armée & au milieu de ſes
» victoires ; & il refuſa le Cordon

» Bleu qu'on lui offrit quelques an-
» nées après sa retraite, parce que,
» ne rendant plus de services à l'E-
» tat, il ne se croyoit plus en droit de
» recevoir de lui. Il ne voulut jamais
» de traitement au-delà de ses ap-
» pointemens. Ses affaires se trouvant
» dérangées par les dépenses de la
» guerre, il s'enferma à Saint-Gra-
» tien pour les réparer. Ah ! si le
» sort vous a donné un asyle cham-
» pêtre, aimez cet asyle comme lui;
» sçachez-vous y retirer dans les
» temps d'inaction, &, quand l'injus-
» tice vous opprime, n'allez pas mon-
» trer à la Cour un visage mécon-
» tent ou une vieillesse inutile; vivez
» à la campagne; là, on met à cou-
» vert sa fierté & sa vertu; là, les
» dégoûts s'adoucissent, les ressenti-
» mens se calment, l'ambition n'a
» plus d'alimens, les évènemens des
» Cours ne paroissent plus que les
» songes de l'Histoire, & le nom des
» Rois est à peine entendu ». Quand
M. *de la Harpe* écriroit toute sa vie,
& que sa vie fût aussi longue que
celle des Patriarches, je suis bien con-

vaincu, Monsieur, qu'il ne viendroit jamais à bout de produire un morceau qu'on pût mettre en parallèle avec celui que vous venez de lire ; & il y en a plusieurs autres que je pourrois citer & qui vous feroient le plus grand plaisir. Aussi les suffrages des Membres de l'Académie ont-ils été quelque temps partagés, à ce qu'ils ont dit, & cette Compagnie a fini par déclarer qu'elle regrettoit de n'avoir pas un second Prix à donner. Comme il n'y avoit plus que des *Accessit*, il a bien fallu que M. *Guibert* s'en contentât.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Octobre 1775.

LETTRE V.

Réponse d'un Amateur à un Article du JOURNAL DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE *concernant la Comédie du* CÉLIBATAIRE.

PLUSIEURS Journalistes, dont le mérite & le succès sont attachés en

partie à la célérité avec laquelle ils parlent des Ecrits nouveaux, se hâtent, Monsieur, de prononcer sur les Ouvrages dramatiques, avant que le grand jour de l'impression leur ait procuré l'avantage de les lire attentivement, & d'apprécier leurs beautés & leurs défauts. *Le Célibataire* de M. *Dorat*, Comédie nouvelle en cinq Actes, en vers, donnée, pour la premiere fois, sur la Scène Françoise, le mercredi 20 Septembre dernier, vient de subir, dans le *Journal de Politique & de Littérature*, n° 28e, tom. 3e, page 155, un de ces jugemens précipités qui n'a pas, à beaucoup près, un suffrage unanime : je ne puis décider si ce jugement est faux ou vrai. Je me suis fait la loi de ne rendre un compte détaillé des Pièces de Théâtre, que lorsqu'elles sont imprimées : c'est alors que, dépouillées de la pompe illusoire du spectacle & du jeu quelquefois séduisant des Acteurs, on peut, ce me semble, les louer ou les critiquer avec connoissance, & motiver ses éloges & ses censures. Tout ce que je puis vous dire, c'est que *le*

Célibataire m'a fait le plus grand plaisir à la première représentation, & qu'il a été joué depuis avec un succès soutenu. * En attendant que je puisse l'examiner dans le silence du cabinet, je vous envoie, Monsieur, une *Réponse* que j'ai reçue à l'Article du *Journal de Politique & de Littérature* au sujet de cette Pièce. Cette *Réponse* m'a paru solide & bien écrite.

Eloigné de tous les tourbillons, de tous les cercles, de tous les partis, mon jugement, Monsieur, n'est point offusqué par des préventions aveugles, par des haines de commande, par ce froid enthousiasme de nos Sectaires à la mode, &c. Mais, pour n'être ni prôneur gagé, ni détracteur par état, je n'en aime pas moins les Lettres; elles occupent mes loisirs, elles charment ma solitude; j'estime sur-tout ceux qui les cultivent noblement, qui

* Cette Comédie a été interrompue à la cinquième représentation par l'indisposition d'un Acteur, & par le Voyage de Fontainebleau, où les Comédiens sont obligés de se rendre pour le service de la Cour. Elle sera reprise & continuée après ce Voyage.

mettent leur orgueil à perfectionner leurs Ouvrages, non à déprimer ceux de leurs rivaux, & qui, dédaignant la célébrité acquise par l'intrigue; impriment aux productions de leur esprit le caractère d'une ame honnête & courageuse. Voilà les hommes que je distingue, que je lis de préférence; voilà ceux dont les succès deviennent les miens; je jouis de leur gloire & je partage leur bonheur. Dans le petit nombre des Ecrivains de cette classe, M. *Dorat* tient, sans contredit, un des premiers rangs. Je lui rends cette justice d'autant plus volontiers, que, ne le connoissant pas personnellement, je suis l'interprète de la voix publique, qui, à la longue, ne trompe jamais. Si, dans l'effervescence de l'âge & de l'imagination, il a mis quelquefois de la légèreté dans ses premiers essais, il me semble qu'il ne s'en est permis aucune dans sa conduite. D'après cela, j'avoue, Monsieur, que je n'ai pu me défendre d'un mouvement de joie à la premiere représentation de son *Célibataire*. Fatigué d'ailleurs des convulsions d'un pathétique forcé,

ou des bouffonneries qui, depuis quelque temps, déshonorent la Scène, je respirois en écoutant une Comédie, dont l'exposition est simple, le nœud bien tissu, les développemens naturels, le dénoûment plein à la fois de force & de vérité. Je savois gré au Public d'applaudir avec transport une Pièce écrite d'un style agréable, sans manière, sans entortillage, & dialoguée avec une précision dont il y a très-peu d'exemples, même dans nos modèles. Je n'étois entouré que de gens qui éprouvoient la même impression, & je croyois bonnement que l'éclat d'un triomphe aussi peu équivoque en imposeroit à la jalousie & feroit taire la malignité.

Quel fut mon étonnement, quand, après quelques représentations, dont j'ai été le témoin assidu, & qui toutes ont été aussi nombreuses que la première, quand j'appris, dis-je, le déchaînement de quelques sociétés, les manœuvres de la cabale, la fureur des propos que l'on prend pour des jugemens, mais sur-tout quand, parcourant un *Journal* soi-disant *de*

Politique & de Littérature, j'y lus une ſatyre, où, ſous le voile de l'impartialité, on s'étudie à transformer en défauts toutes les beautés qui m'avoient préciſément frappé dans cette Comédie. L'auteur de cet Article n'eſt ſurement pas M. *Linguet*. Trop de motifs doivent éloigner un pareil ſoupçon. Quel qu'il ſoit, Monſieur, il imagine de faire parler les *Cenſeurs* de la Pièce, & ces *Cenſeurs* ne parlent pas en Critiques ſévères, mais en ennemis furieux. Ce n'eſt ni la raiſon qui examine, ni le goût qui diſcute; c'eſt l'animoſité qui juge, c'eſt la haine qui prononce. Je vais relever tous les reproches qu'on fait à M. *Dorat* : vous n'en trouverez pas un ſeul qui ne ſoit dicté par la rage de nuire, & par le plaiſir barbare d'empoiſonner un ſuccès qu'il eſt impoſſible de conteſter.

La première obſervation, c'eſt *qu'il eſt contre les règles du Théâtre & de la raiſon que le Héros de la Pièce finiſſe par ſe marier.* Il eut été bien plutôt *contre les règles du Théâtre & de la raiſon* que le Héros de cette Pièce ne ſe mariât point. Comment conce-

voir, en effet, que l'on eût souffert sur la Scène un homme qui, pendant deux heures & demie, auroit fait la Satyre la plus vive du lien le plus respectable, si ce même homme, déja puni par une passion contrariée, rendant malheureux tout ce qui l'entoure, malheureux lui-même par un systême auquel il ne veut point renoncer, si cet homme qui résiste à toutes les raisons, n'étoit, pour ainsi dire, subjugué par le sentiment; *Terville* alors seroit un monstre. Eh! que devenoit le but de l'Auteur? N'étoit-il pas entièrement détruit? J'ajoute que la manie du Célibat n'est qu'une opinion, & qu'une opinion se rectifie. Il y a, je crois, une distinction à faire; elle peut même servir de principe à ceux qui se livrent à l'étude de l'art dramatique: c'est qu'il est permis au Théâtre de corriger les travers de l'esprit; ce ne sont que les vices du cœur qu'il est essentiel de punir. S'il y a jamais eu une Pièce où le Héros pût être corrigé à la satisfaction des Spectateurs, c'est très certainement le *Célibataire*. Pourquoi? Parce qu'encore une fois, une erreur

n'est point un vice incorrigible, parce que la persévérance de *Terville* auroit produit un dénoûment sans intérêt, & très-dangereux pour les mœurs. M. *Dorat* a répondu lui-même à cette objection, quand il fait dire à *Terville* par *Verseuil*:

Eh! ne te vante point d'avoir un caractère!
Crois-tu que c'en soit un d'être Célibataire;
Par écart de l'esprit, abus de la raison,
Préparant les ennuis de l'arrière saison.

Quelle adresse dans ces Vers du 4e Acte, qui préparent le dénoûment sans le laisser prévoir! C'est *Terville* qui parle:

La sensibilité, par son impression,
Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raison?
L'Homme ne peut-il donc former une entreprise?
Eh! Qu'est-ce que l'esprit quand le cœur le maîtrise!

Venons, Monsieur, aux autres inculpations dont les *Censeurs* chargent sur-tout le caractere principal; car

c'eſt à lui qu'ils en veulent ; *Terville*, diſent-ils, ne peut être réputé un vrai *Célibataire*, puiſqu'il eſt ſuppoſé dans la première jeuneſſe. Mais, comment ſuppoſe-t-on dans la première jeuneſſe un homme dont on dit :

Il a paſſé trente ans, je n'ai plus d'eſpérance.

C'eſt-à-dire, continuent-ils, *dans un âge où les perſonnes les plus déterminées à ſe ſoumettre au joug conjugal, commencent à peine à y ſonger*. Quoi, Monſieur, ce n'eſt pas entre trente & quarante ans que l'on ſonge à ſe marier ! *Terville*, homme de qualité, poſſeſſeur d'une grande fortune, fait pour aller à tout, eſt depuis long-temps perſécuté par ſa famille, & principalement par ſon oncle qui s'explique ainſi en parlant à la *Marquiſe* :

Il s'eſt déja, Madame, offert dix mariages
Qui lui garantiſſoient les plus grands avantages,
La faveur de la Cour, les graces, les moyens
De ſervir & ſon Prince & ſes Concitoyens.

Comment douter, après cela, qu'il

ne soit plus dans l'âge de contracter le nœud qu'il redoute ; mais, fidèle au plan qu'il s'est fait, il se refuse au sacrifice qu'on exige, non par *une manie d'enfant*, comme le prétendent les *Censeurs*, mais par des principes profondément enracinés ; non *par le vertige de la Philosophie du jour*, mais par l'abus d'une Philosophie faite pour séduire & pour entraîner, par une suite de réflexions, par un coup d'œil assez juste sur la société & sur les malheurs dont elle offre le tableau : voilà ce que les *Censeurs* appellent un *raisonneur imberbe ; il est annoncé*, (ce sont toujours les *Censeurs* qui parlent) *comme un Petit-Maître fort vanté* : pas un mot de cela dans la Pièce. *Terville* est annoncé comme un homme qui s'étourdit, qui se distrait. Son *Valet* dit à *Nérine* :

Souvent je l'ai surpris poussant de longs soupirs.

Voici comme le peint *Montbrisson* :

S'il avoit moins d'esprit, & s'il combinoit moins,
Je pourrois augurer le succès de mes soins,

Mais un fou qui raiſonne, un fou qui ſe croit
ſage,
Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
Il eſt né délicat, honnête, généreux,
Il fait taire ſon cœur, il ſera malheureux.

Eſt-ce là, Monſieur, le portrait d'un *Petit-Maître* ? J'ai vu la Pièce cinq fois de ſuite, j'en ſçais même pluſieurs détails, & je ne me rappelle pas, dans tout le rôle de *Terville*, un ſeul vers qui caractériſe la *fatuité.*

Ils ſont d'autant plus étonnés (les *Cenſeurs*) *que l'Auteur ait ainſi manqué ſon ſujet, qu'il en a lui-même préſenté le germe dans le rôle de ſon Saint-Géran, vieux garçon rebuté de ſa ſolitude, las d'être abandonné dans ſa caducité à des domeſtiques qui le volent, à des héritiers qui ſouhaitent ſa mort.* Voilà, ſelon eux, le *Célibataire*, celui qu'il falloit mettre en Scène : & voilà, ſelon moi, Monſieur, celui qu'il ne falloit placer que ſur le ſecond plan du Tableau. Rien n'eût été plus triſte à préſenter au Public que la ſolitude d'un vieux libertin pillé par des fripons. Ce n'eût été qu'une copie miſérable

sérable du *Légataire* de *Regnard*. Il valoit bien mieux faire paroître *Saint-Géran*, comme l'a fait l'Auteur, pour montrer au *Célibataire*, encore assez jeune pour intéresser, tous les inconvéniens de l'état qu'il embrasse. Par ce moyen, la morale est en action; les réfléxions naissent de la gaîté même; le *Célibataire* honnête & sensible, que la société réclame, est instruit par celui qu'elle abandonne, & ce vers du vieux *Saint-Géran*,

Je vois qu'excepté moi, tout le monde est heureux,

laisse dans l'ame une impression qui remplit le but de l'Auteur, & réunit, en quelque sorte, en un seul trait, toute la moralité de l'ouvrage. Les *Censeurs* ajoûtent que *Terville paroît successivement un philosophe réfléchi, un jaloux emporté & un amoureux sans égards*. Que dites-vous, Monsieur, de ces objections? Il paroît un *philosophe*, parce que c'est son rôle de l'être; il est *jaloux*, parce qu'il est passionné; &, si l'on permet à un *Célibataire* d'être *amoureux*, pourquoi

lui interdiroit-on la jalousie ? Quant au reproche incroyable qu'on lui fait d'être un *amoureux sans égards*, il n'a certainement pas le plus léger motif. Il ne parle de *Julie* qu'avec la plus extrême délicatesse ; il ne prononce son nom qu'avec trouble : ne voulant pas l'épouser, par l'effroi d'un lien qui peut faire deux malheureux, il lui destine pour époux un homme estimable, plein d'agrémens & de vertus, &, lorsqu'il apprend que *Verseuil* est marié, le croyant aimé de celle qu'il adore en secret, il s'écrie par un mouvement d'ame, qui ne vous est surement pas échappé,

> Ciel ! Qu'entens-je ! Et *Julie* !
> Et son amour trompé qui peut troubler sa vie !
> Ce qu'elle aime, est hélas ! dans un autre lien !
> Quel tourment pour son cœur ! Quel remords pour le mien !

Est-ce là le langage d'un *amoureux sans égards*, d'un *Petit-Maître*, d'un *raisonneur imberbe*, d'un *maniaque*, d'un *enfant :* car telles sont les aimables qua-

lifications que l'on donne à *Terville.*

Les *Censeurs sont choqués d'entendre son oncle, au moment où il va essayer de le convertir, parodier l'invocation de la Henriade.* Je ne conçois pas où ils voyent cette Parodie, & j'avoue que je ne comprends rien à cette critique; les vers sur lesquels elle tombe ne me sont point restés dans la mémoire. Tout ce que je sais, c'est que tout le rôle de *Montbrisson* est plein de vérité, de naturel, de l'éloquence du cœur, opposée aux raisonnemens de son neveu. Je n'y ai remarqué nulle part ces *moralités triviales* dont parlent les *Censeurs*, & moins encore la prétendue *copie du Capitoul de Toulouse dans la Métromanie*; il n'existe pas le rapport le plus éloigné entre les deux Scènes des deux ouvrages; les caractères n'y sont pas les mêmes, l'objet en est différent, les moyens le sont aussi; le *Capitoul* veut dégoûter l'*Empirée* de la fureur des vers; *Montbrisson* veut ramener son neveu aux devoirs de la société, aux liens qui en sont la base, aux vertus du Citoyen: cette Scène est le combat de l'opinion

& du ſentiment, combat qui intéreſſe toutes les ames honnêtes, parce que le but en eſt infiniment utile. Autre choſe eſt de fronder la folie d'un cerveau malade, ou d'attaquer le ſyſtême dangereux d'un Philoſophe qui peut nuire d'autant plus qu'il tire d'un mauvais principe des conſéquences qui peuvent trouver des partiſans.

Mais, ce à quoi vous ne vous attendez pas, Monſieur, c'eſt que ces éternels *Cenſeurs* apperçoivent *de l'indécence* dans le rôle de *Julie. Julie indécente!* Elle qui parle toujours le langage de la vertu la plus naïve & la plus vraie; elle, qui, victime d'une paſſion, la dévore en ſilence, la dérobe aux yeux de celui qui l'a fait naître; tremble que *Montbriſſon* n'en ſoit inſtruit, ne ſe permet pas même l'indiſcrétion la plus légere avec *Nérine* qui la preſſe de parler, n'avoue enfin ſon ſecret à Mde *de Verſeuil*, que quand elle ſe voit pénétrée par elle! Elle, qui, plutôt que de reſter dans une maiſon où ſon honnêteté pourroit être compromiſe, ſe détermine à fuir un bienfaiteur qu'elle aime tendrement,

ne lui fait l'aveu de son amour que pour fonder sa retraite, & le supplie même de ne lire, qu'en son absence, la lettre qui contient ses secrets ! C'est un caractere aussi pur, aussi tendre, aussi courageux, qui scandalise les *Censeurs* du *Célibataire !* Vous conviendrez, Monsieur, qu'il est impossible qu'il y ait de la bonne foi dans leurs imputations. *Julie* écrit à *Montbrisson*, que, lorsqu'on a le malheur d'aimer *Terville*,

Il faut vivre coupable ou mourir malheureuse.

L'Auteur a voulu dire que *Julie* se croit coupable de s'avouer même un penchant qu'elle doit étouffer. Voilà ce que M. *Dorat* a sans doute entendu par *vivre coupable* ; mais les *Censeurs* entendent toute autre chose ; ils trouvent ce dernier vers *révoltant* : *Julie* leur paroît par-tout une fille sans frein, sans pudeur, & qui doit affermir le *Célibataire* dans sa résolution. Ils prétendent de plus *qu'il n'y a presque pas un rôle dans la Pièce qu'on ne pût en retrancher sans y nuire ; que le Valet & la Soubrette n'y sont absolument*

rien ; que Verseuil & la Marquise sont des accessoires, &c. Tout cela, Monsieur, n'a pas même une apparence de vérité. Sans *Verseuil* & la *Marquise*, point d'exposition, point de nœud, point d'intrigue, point de dénoûment. Les *Censeurs* assurent que *leur stratagême n'est ni vraisemblable, ni utile à l'action, ni ingénieux* : & moi je trouve, au contraire, que rien n'est plus piquant, plus heureux, plus adapté au sujet de la Pièce, plus analogue au but moral qui doit en résulter, que ce mariage caché qui place à côté de *Terville* le bonheur du lien même dont il est l'ennemi. Quand leur mariage se découvre, il voit deux heureux dans deux époux ; cet incident tient au fond de la Pièce ; il en est l'ame ; qu'on l'en détache, elle croule par ses fondemens. Quant à la *Soubrette* & au *Valet*, ils sont, ce me semble, ce qu'ils doivent faire ; ils servent au développement du caractère principal, ils participent aux malheurs & aux inconvéniens qui en résultent. La *Fleur* est martyrisé par le systême dont il n'a que la singe-

rie ; ce qui eſt très gai, très comique, très utile même à l'enſemble de l'ouvrage ; par-tout on y retrouve la vérité inconteſtable de ce vers,

La Raiſon peut tromper, mais jamais la Nature.

Malheur à l'eſprit aride & froid qui ſoumet au compas de l'analyſe ce mouvement d'une ame vraie, cette penſée conſolante pour l'humanité, & qui reſtera gravée dans tous les cœurs ſenſibles. *La Nature*, diſent géométriquement les *Cenſeurs*, *trompe encore plus ſouvent que la Raiſon, au moins depuis que la Société a perverti toutes les impulſions naturelles* ; auſſi l'Auteur n'a-t-il point voulu parler de la *Nature pervertie*, mais de cette Nature primitive dont les impreſſions ſont ſi douces, ſi chères, ſi précieuſes, & valent mieux, à coup sûr, que tous les calculs de la Raiſon.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'il n'y a eu qu'une voix ſur le ſtyle du *Célibataire*. On l'a trouvé par-tout plein de naturel, d'élégance, d'un ton irréprochable ; tantôt gai, tantôt nerveux, brillant dans les détails, rem-

pli de grace & de fenſibilité. Eh bien, les *Cenſeurs* déclarent qu'il leur a paru *froid*, *languiſſant*, *hors quelques tirades du 5e Acte* ; &, pour le prouver, ils citent ce vers, remarquable, diſent-ils, par ſa forme ſentencieuſe,

On eſt ſûr d'être aimé, quand on s'obſtine à
l'être.

Aſſurément l'Auteur ne s'attendoit guère qu'on pût relever un vers auſſi indifférent, & auquel il eſt impoſſible qu'on attache la moindre importance. Il eſt, autant que je puis m'en ſouvenir, dans la bouche du *Célibataire* ; *Terville* veut, par un goût, ſe diſtraire d'un ſentiment ; il fait ſa cour à Mde de *Verſeuil*. On lui fait appercevoir les obſtacles de ſon entrepriſe ; mais, comme il cherche à ſe faire illuſion, il dit vaguement, & avec une légéreté que ſa ſituation permet,

On eſt ſûr d'être aimé quand on s'obſtine à
l'être.

Ce vers n'eſt ni brillant, ni ſentencieux ; il n'annonce aucune préten-

tion; mais il eſt dans le caractère; il dit ce qu'il doit dire, & il ne peut dès-lors prêter à la critique & au perſiflage dont les *Cenſeurs* l'ont honoré.

D'après le réſumé que je viens de faire, vous voyez clairement, Monſieur, combien ſont injuſtes & maladroits les *Cenſeurs* que l'auteur de l'Article fait parler. *Il y auroit de l'imprudence*, dit-il, *de rendre compte d'une Pièce de Théâtre avant que de l'avoir lue imprimée.* Pourquoi donc en rend-il un compte auſſi peu exact, en fait-il une analyſe auſſi infidelle, & qui peut être démentie par tous ceux qui ont vu l'ouvrage? Pourquoi dire qu'un Philoſophe de trente-cinq ans eſt un *raiſonneur imberbe*, qu'un Philoſophe ſenſible (& *Terville* l'eſt partout) n'eſt qu'un *Petit-Maître éventé*; qu'une jeune perſonne, pleine de vertus, de diſcrétion & de décence, a le ton d'une Courtiſanne effrenée; que *Montbriſſon*, ce défenſeur éloquent de tous les liens honnêtes, de tous les devoirs ſacrés pour les hommes, n'eſt qu'un *moraliſte trivial*; que les deux Perſonnages qui mènent la Pièce

ſont *inutiles à la Pièce*, & qu'un ſtyle qui a réuni tous les ſuffrages eſt *froid*, *languiſſant*, & calqué ſur celui de la *Métromanie*, tandis qu'entre la *Métromanie* & le *Célibataire*, il n'y a pas l'ombre d'une reſſemblance. Je vous avouerai, Monſieur, que je ne conçois pas cet acharnement contre un homme qui ne croiſe perſonne dans la carrière des Lettres, qui n'a obtenu juſqu'ici aucune récompenſe de ſes travaux, à qui ſon talent n'a valu que de la gloire & des injures; contre un homme qui a de tout temps rendu juſtice à ſes concurrens, que j'ai vu plus d'une fois applaudiſſant aux nouveautés les plus médiocres, & qui, dans ſes écrits pleins d'aménité, a loué, avec une candeur bien rare, tous les Ecrivains eſtimables qui courent la même carrière que lui. Ce déchaînement là ſeul doit le tranquilliſer ſur le ſort de ſa dernière production. On aura beau dire, accumuler extrait ſur extrait, le *Célibataire* eſt une vraie Comédie, ſagement conduite, très bien dénouée, auſſi gaie qu'elle pouvoit l'être d'après le ſujet,

& débarrassée de tous les vices qui infectent notre Théâtre depuis tant d'années. Point de ressort forcé, point de situation qui tombe des nues. Comme la marche en est simple, on l'a trouvée languissante : c'est le même reproche qu'on fit au *Méchant* dans sa nouveauté ; on se déchaîna, on écrivit, on composa des Brochures bien lourdes ; les Cotteries se liguèrent, l'Envie frémit de rage, la Médiocrité pâlit, les Journalistes se contredirent, & la Pièce resta. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un désastre arrivé dans un Village de Brie.

Vous êtes trop bon citoyen, Monsieur, pour ne pas vous intéresser vivement à tous les malheurs qui affligent l'humanité: c'est ce qui m'engage à vous faire part d'un désastre arrivé à *Dontilly* en Brie, village où je m'amuse à faire valoir un Fief. Cet endroit touche à un Bourg, connu sous le nom de *Donnemarie*, à trois

lieues de Provins. Ils ſont, l'un & l'autre, ſitués en pente, & au milieu de collines qui les environnent preſque de toutes parts. Deux ruiſſeaux vont ſe réunir à l'oueſt du Bourg de de *Donnemarie*, dont ils baignent les murailles.

Le 26 Septembre dernier à 4 heures après midi, il ſe forma dans le Ciel un nuage épais, & il s'éleva un vent des plus furieux. Les éclats du tonnerre furent fréquens juſqu'à la fin de l'orage. La pluie ne fut point abondante, & même fut ſouvent interrompue juſqu'à 7 heures. Alors je ſentis un léger tremblement de terre qui dura une minute & quelques ſecondes. Il fut ſuivi d'une averſe d'eau qui continua juſqu'à huit heures trois quarts. Le débordement, occaſionné par la chûte des torrens & des ruiſſeaux, fut ſi conſidérable, que l'eau s'éleva à la hauteur de 18 pieds dans les canaux qui bordent les murs de *Donnemarie*, & de 4 pieds ſur le chemin de ce Bourg à *Montereau-ſur-Yonne*. Trente toiſes du rempart & cent de mon enclos, qui s'étend juſ-

qu'à ce chemin, furent renversées. Aussitôt toute la partie basse de *Donnemarie* & de *Dontilly* fut inondée. L'eau se porta impétueusement dans les caves, dans les granges, dans les boutiques & dans tous les rez-de-chaussée. L'impulsion & le séjour de l'eau n'ont pu qu'ébranler & miner les murs des maisons qui, pour la plûpart, crouleront par la suite.

Dans cette calamité publique, c'est un bonheur qu'il n'y ait eu que trois personnes de noyées, un vieillard, une fille & un enfant. Bien loin de m'affliger, Monsieur, du dommage que j'essuie en particulier, je suis dans le cas de m'en réjouir. Si le mur de mon enclos n'eût point été emporté, la résistance qu'il auroit opposée à l'écoulement des eaux, les auroit fait nécessairement refluer dans le Bourg dont les trois quarts auroient été submergés. Les chefs du lieu, occupés à faire un Procès-Verbal de la perte, l'évaluent à 60000 livres. Le dégat des terres, dont les engrais & les guérets ont été entraînés, est encore très-considérable. Ce

malheur est d'autant plus affreux que les habitans du pays sont plongés dans la misère, la récolte de 1774 ayant été stérile, & celle de 1775 très-médiocre.

Je gémis, Monsieur, de ce que ma fortune ne me permet pas de donner à une multitude d'infortunés tous les secours que mon cœur voudroit leur prodiguer. Je ne doute point que, si un tableau naïf & fidèle de leur désastre est mis sous les yeux de la Cour, ils ne trouvent des ressources dans la générosité d'un Prince aussi bienfaisant que juste.

Comme une pluie abondante de deux heures n'auroit pas dû naturellement produire de si grands ravages, & qu'il est à craindre qu'on ne soit exposé à de pareils accidens, je me suis attaché à remonter aux causes. Je les ai trouvées dans le peu de capacité des canaux, destinés à recevoir les ruisseaux dont je vous ai parlé; ils devroient avoir trois fois plus de largeur, trois fois plus de profondeur & plus de pente. On fit la faute, il y a plusieurs années, de réunir deux ruisseaux dans un lit. Pour éviter les en-

gorgemens, il faudroit ménager à chaque ruisseau un écoulement particulier. Il conviendroit pour cela de former un Canal dans toutes les proportions requises, parallèle à celui qui baigne les murs de *Donnemarie*, & de le prolonger au-delà de ce Bourg. M. *de Trudaine*, connu par la supériorité de ses lumières & par son zèle pour le bien public, vertus héréditaires dans sa maison, M. *de Trudaine*, adoré dans cette Province, où l'on trouve à chaque pas des monumens de sa munificence, feroit à portée de faire faire, presque sous ses yeux *, les réparations indispensables.

Permettez-moi, Monsieur, d'observer, que depuis que l'Agriculture, qui est la source de la population & la base de toutes les richesses de l'Etat, a été sagement encouragée par le Gouvernement, on a défriché presque toutes les collines & les montagnes. Depuis cette époque, les grandes pluies

* Le Château de *Montigny*, appartenant à M. *de Trudaine*, n'est éloigné que d'une lieue de *Donnemarie*.

entraînent toutes les terres neuves ; en conséquence, le volume, la pesanteur & l'impulsion de l'eau se sont considérablement accrus. De-là, la nécessité de donner plus de capacité & d'inclinaison aux canaux consacrés à l'écoulement des eaux du Royaume. L'observation que j'ai l'honneur de vous faire me rappelle que, dans un voyage que je fis à *Tournon* en Vivarais en 1771., plusieurs personnes me montrèrent avec admiration des montagnes, rivales des Alpes, défrichées jusqu'à leur sommet. Je me rappellois de les avoir vues, dans ma première jeunesse, couvertes de pins, de sapins & de chênes aussi anciens que le monde. Je ne pus m'empêcher de me récrier contre les attentats de la cupidité. Je dis qu'il étoit étonnant que, sous un Ciel où il ne pleut jamais, où, par conséquent, les pâturages sont rares & stériles, & où l'on a la manie d'élever de grands troupeaux de bœufs, on se fût privé des ressources que la Nature fournissoit. Il est à remarquer que dans ce pays

les branches de pin & de ſapin ſervent de litière aux beſtiaux, & qu'on les y nourrit, l'hyver, avec les feuilles des arbres ; de manière que les forêts y ſont, en quelque ſorte, des prairies artificielles. Je repréſentai aux perſonnes avec qui je converſois que les avantages de ces défrichemens ne ſeroient que momentanées ; que les lavaſſes d'eau laiſſeroient bientôt à nud les maſſes effroyables de rochers ; que les terres qu'elles entraîneroient feroient groſſir prodigieuſement les rivières, les ruiſſeaux, & les rendroient infiniment plus formidables. Peu de jours après mes prédictions, le *Doux*, petite rivière qui coule à l'eſt de *Tournon*, ſe déborda. Les lames d'eau portèrent un lit de ſable à 300 pas dans le Rhône, & formèrent une digue qui avoit 600 pas de longueur. Cette digue immenſe, qu'une armée de 100000 hommes n'auroit pas élevée dans l'eſpace de trois ans, fut l'ouvrage de trois jours : tant les forces de la Nature ſont ſupérieures à celles de l'Art, qui n'en eſt qu'un bien foible imitateur. Le Rhône, rétréci dans ſon

lit, se jetta vers le Dauphiné, & emporta par son impétuosité les deux tiers d'une grande isle qui appartient à M. le Prince *Soubise*. S'il fût survenu une crue du fleuve & du *Doux* simultanée, le premier, resserré par le banc de sable & par le cours extrêmement rapide du second, auroit entraîné le reste de l'isle, & *Tain* petit Bourg célèbre par ses vins. Le Rhône se seroit creusé un lit au pied du côteau de l'Hermitage. Cet évènement auroit causé la ruine de bien des villes & villages. Vous voyez, Monsieur, combien les entreprises de l'industrie aveugle peuvent influer sur les mutations & les dégradations des Etats, & combien il importe qu'elles soient éclairées & dirigées par les lumières du Ministère. Je suis persuadé que le nouveau *Sully*, dont le digne émule de *Henri le Grand* a fait choix, portera son attention & ses vues sur des objets aussi essentiels.

J'ai l'honneur d'être &c.

BLANELREN.

Je suis, &c.

A Paris ce 9 Octobre 1775.

LETTRE VI.

Vues d'un Politique du seizième siècle, sur la législation de son temps, également propres à réformer celle de nos jours ; ou Choix des Arrêts qui composent le Recueil de Raoul Spifame, connu sous le titre de DICÆARCHIÆ HENRICI REGIS CHRISTIANISSIMI PROGYMNASMATA *; avec des Observations & une Table générale & raisonnée de tout l'ouvrage. Par M. Auffray, des Académies de Metz & de Marseille. Un Volume in-8° de 300 pages ; à Paris chez Claude-Jacques-Charles Durand Libraire rue du Foin Saint-Jacques.*

MONSIEUR *Auffray* a mis à la tête de ce Recueil un *Discours Préliminaire* qui débute ainsi : » On trouve dans le » 23e Volume de l'Histoire de l'Aca- » démie des Belles-Lettres, page 271,

» une bonne Notice sur la personne
» & sur les ouvrages de *Raoul Spi-
» fame*, par M. *Secousse*. Ce livre,
» *très-rare*, lui a paru en même
» temps *singulier*, & avec juste raison.
» Nous renverrons à cette Notice pour
» ce qui regarde *Spifame*. » Voilà ce
que M. *Auffray* ne devoit pas faire.
Le Lecteur aime à connoître tout de
suite & sans embarras l'auteur d'un
livre; il est fâché qu'on le renvoie à un
autre ouvrage qu'il n'a pas sous la
main, & qu'il est obligé d'aller cher-
cher dans sa Bibliothèque ou dans une
autre. Je vous épargnerai, Monsieur,
la peine de vous déplacer, & je vais
suppléer au silence de M. *Auffray* par
rapport au personnel de *Spifame*, per-
sonnel qui n'est pas moins *singulier*
que ses écrits. Je me servirai de l'arti-
cle de M. *Secousse*, en l'abrégeant.

Raoul Spifame, Avocat au Parle-
ment de Paris, tiroit son origine de
Barthélemi Spifame, qui, ayant quitté
Luques sa patrie vers le milieu du 14e
siècle, pour venir s'établir à Paris,
laissa de grands biens qu'il avoit ac-
quis par le commerce. Les descen-

dans de ce *Barthélemi* possédèrent, en France, des charges considérables dans la Robe & dans la Finance. *Raoul Spifame* étoit fils de *Jean Spifame* Seigneur de Paffy, Notaire & Secrétaire du Roi, & Tréforier de l'Extraordinaire des Guerres. Il étoit frère de *Jacques-Paul Spifame* Evêque de Nevers, qui, féduit par les erreurs de *Calvin* & plus encore par une femme qu'il aimoit & qu'il entretenoit, fe retira à Genève en 1559; il s'y fit eftimer de *Calvin*, & rendit de grands fervices aux Proteftans; mais, accufé d'avoir fait un faux contrat & de faux fceaux, foupçonné de plus de négocier fecrettement pour rentrer dans l'Eglife Romaine, il fut condamné à avoir la tête tranchée; ce qui fut exécuté à Genève le 23 Mars 1566. *Raoul Spifame* étoit mort trois ans auparavant à Melun, dans le mois de Novembre 1563, & y avoit été enterré dans l'Eglife de Saint-Etienne. La famille des *Spifames* a fini dans la perfonne de *Jean Spifame*, Chevalier, Seigneur des Granges, mort en 1643.

Raoul Spifame ne manquoit ni de

ſens, ni d'imagination, ni même de connoiſſances ; mais il avoit un caractère d'originalité, une trempe de biſarrerie, une ſorte d'aliénation d'eſprit, qui le firent interdire. Cette interdiction ne fit que l'irriter, & ſon reſſentiment éclate dans pluſieurs endroits de ſon livre. Il publia d'abord en un Volume *in*-8° trois cens neuf Arrêts de ſa compoſition; il s'étoit propoſé de les porter juſqu'à 500; ce qui auroit pû former un ſecond volume; il n'a jamais paru, & ſa mort ſans doute a privé le Public de ce ſecond Tome. Les 309 Arrêts qui nous reſtent de lui, en ont impoſé à quelques Ecrivains, qui, bonnement, les ont pris pour des pièces authentiques du regne de *Henri II.* Ce ſont des Arrêts factices, fabriqués par un particulier ſans aveu, qui s'aviſe de faire, ſous le nom de ſon Souverain, toutes les loix qui lui paſſent par la tête, & qui, dans ſon Cabinet, établit une manufacture d'Arrêts, dans leſquels il embraſſe preſque toutes les parties de l'adminiſtration. On ne peut nier que cette

idée ne ſoit neuve & même aſſez plaiſante. Voici quelques exemples des Arrêts de *Raoul Spiſame*. Comme il étoit en procès avec ſes frères, il les déchire par-tout, & forge contr'eux des Arrêts infâmans. Il n'épargne pas ſa propre fille, qu'il déshonore par un autre Arrêt ſuppoſé. Il ſe piquoit d'Eloquence & de Poëſie. Si l'on peut s'en rapporter à lui, le Parlement rendit un Arrêt qui lui défendoit de faire imprimer ſes ouvrages de Droit & de Poëſie. Le Roi, de l'autorité duquel *Raoul* diſpoſe au gré de ſon imagination, caſſe l'Arrêt du Parlement, permet à *Raoul* de faire imprimer *ſes Œuvres Oratoires & ſes Poëſies ; &, pour avoir par lui réparation de ce qu'il ſe prétend par ledit jugement injurié & ſcandaliſé*, le Roi ordonne que *Gilles le Maître* (depuis Premier Préſident) qui avoit préſidé lorſque cet Arrêt du Parlement avoit été rendu, ſera ajourné devant lui à certain jour, auquel *Spiſame* donnera ſes concluſions, & *le Maître* ſes défenſes au contraire. Le Roi, dans d'autres Arrêts, le comble de faveurs

& de louanges ; il le prend sous sa protection & sa sauve-garde ; il l'adopte pour son fils par *arrogation civile.* Les Juges du Châtelet & ceux du Parlement, sont, par Lettres-Patentes, punis rigoureusement pour les jugemens iniques rendus par eux contre *Spisame ;* il est ordonné que les Lieutenans Criminel & Particulier seront arrêtés prisonniers, que le Lieutenant Civil sera ajourné à comparoître personnellement, pour leur être fait leur Procès criminel & extraordinaire. Les Présidens & les Conseillers du Parlement ne sont pas mieux traités. Par d'autres Arrêts, la mémoire de son frère aîné *Gaillard Spisame* est flétrie ; il y est condamné comme un Concussionnaire, qui, par des rapines soutenues des falsifications les plus criminelles, a fait périr M. *de Lautrec*, & perdre à la France le Royaume de Naples. Le discrédit dans lequel il étoit tombé au Palais, & sa jalousie contre ses confrères qu'il croyoit surpasser par ses talens & par sa science, allumèrent sa bile contre les Avocats. Il y a dans son Recueil

un Arrêt fort long qui contient un Réglement, où le nouveau Législateur s'élève contre leur luxe & contre celui de leurs femmes, &, par occasion, il fait le même reproche aux Médecins & à leurs femmes. L'Arrêt porte enfin que, dans le cas où les Avocats ne voudroient pas se soumettre aux Réglemens qui y sont contenus, le Roi abolit *l'état d'Avocat comme superflu & non nécessaire, mais dommageable & pernicieux à sa République & Justice, de même que les Médecins furent autrefois chassés de Rome au grand heur & félicité de cette Ville; d'autant que ses habitans ne jouirent jamais d'une meilleure santé que depuis l'expulsion des Médecins.*

La Notice que, dans son *Discours Préliminaire*, M. *Auffray* nous donne de la collection de *Raoul Spifame*, est plus ample que celle de M. *Secousse*. Nous y apprenons que les 309 *Arrêts*, qui ne sont que des projets, sont présentés par l'auteur comme rendus en 1556 par le Roi *Très-Chrétien Henri II, en sa Justice Royale,*

» pour vivifier bien des parties de
» cette grande Cité, qui ne le sont
» pas assez. On a certainement pro-
» fité des vues de notre Politique,
» comme le remarque M. *Secousse*, dans
» la formation de l'Isle du Palais, en
» la réunissant à deux autres : envi-
» ronnée de Quais qu'il demandoit ;
» cette Isle nous présente le beau
» terrein où nous voyons maintenant
» la Place Dauphine, la Statue de
» l'immortel *Henri*, & le beau Pont
» auquel *Henri III* mit la premiere
» pierre en 1578. Il demande encore
» qu'il y ait des Egoûts, que les Rues
» soient pavées & élargies, les Cul-
» de-Sacs percés ; il ajoute : *ou il y*
» *aura jardins le long desdites rues,*
» *seront les places sur lesdites Rues nou-*
» *velles baillées à rente, ou autrement*
» *distribuées par diverses habitations, à*
» *la charge d'y faire maisons, ou autres*
» *bâtimens avec ouvriers de métier, pour*
» *les faire tenir par pauvres gens, ad ce*
» *que par ce moyen, tout le Pays, qui,*
» *de présent est vuide, vague & inhabi-*
» *té, soit rempli de gens de bien, secou-*

» *rables l'un à l'autre, &c.* ». Paris offre
» encore beaucoup de ces lieux *vui-*
» *des, vagues, inhabités*, & de *ces rues*
» *à jardins*. La plupart des maisons
» Religieuses entourées de longues &
» hautes murailles, forment des dé-
» serts & des rues peu sûres au mi-
» lieu des endroits les plus fréquentés.
» On pourroit citer une foule de ces
» lieux isolés ; mais nous fixerons
» seulement ceux que les longs murs
» de l'Abbaye de Saint-Germain des
» Prés présentent, dans presque toute
» la longueur des rues de *Saint Benoît*
» & du *Colombier*. Ce vuide est singu-
» lièrement frappant, sur-tout, quand
» on sort des Cours de cette Abbaye,
» où l'industrie en liberté multiplie
» les hommes, répand par-tout l'ac-
» tivité, & fait qu'un *voisin peut être*
» *aisément secourable à son voisin*. On
» ne sauroit regarder comme une chose
» bien difficile de rendre habitables
» les deux parties des rues de *Saint-*
» *Benoît* & du *Colombier*, & on le
» pourroit faire, à la satisfaction du
» Public & des propriétaires de ce beau

» population, & ceux qui place-
» roient leurs fonds sur cet objet, au-
» roient la certitude de ne les point
» voir fondre sous leurs yeux, ainsi
» qu'il arrive, presque toujours, dans
» des entreprises peu réfléchies. Nous
» avons développé cette idée avec
» une sorte de plaisir, sans cependant
» lui donner toute l'étendue dont elle
» seroit susceptible, & nous avoue-
» rons que l'utilité & les avantages
» qui résulteroient de son exécution,
» nous semblent mériter la plus grande
» attention ». Ces idées me paroissent, en effet, de nature à obtenir, non seulement le suffrage des gens de Lettres, mais celui de tous ceux qui aiment le bien public. Il est, parmi nous, des hommes qui, à de grandes richesses, joignent des lumières & du goût pour les sciences & les arts; il seroit à souhaiter qu'ils s'emparassent de ce projet; ils y trouveroient, comme le dit fort bien M. *Auffray*, sûreté pour leurs fonds; il pouvoit ajouter l'avantage de faire passer leurs noms à la postérité; sans rien donner du leur,

ils n'en feroient pas moins regardés comme *Bienfaiteurs*, & ce titre est toujours glorieux.

Il est bon d'observer, pour l'honneur de *Spifame*, qu'outre ses projets concernant la police & l'embellissement de la Capitale, on trouve dans son Livre le germe de plusieurs Loix & de plusieurs établissemens utiles. Par exemple, les différentes époques auxquelles l'année commençoit dans les différens Etats, & quelquefois dans le même, étoient une source d'embarras & de confusion. En France, lorsque, dans le Languedoc, l'année commençoit au premier de Janvier, dans les autres Provinces du Royaume elle commençoit au jour de Pâques. Un des *Arrêts* de *Spifame* porte que, dans la suite, l'année commencera dans toute la France au premier de Janvier; & cette sage disposition devint, peu de temps après, une Loi générale du Royaume, par l'Article 39e de l'*Ordonnance* donnée à Paris au mois de Janvier 1563, & confirmée par celle qui fut don-

» terrein. En effet, le pourtour de
» ces longs murs feroit beaucoup plus
» utilement occupé, si, à leur place,
» on élevoit un édifice voûté, garni
» de boutiques & d'entrefols, au-
» deffus defquels regneroient deux
» vaftes galeries, où l'on placeroit
» la nombreufe Bibliothèque de cette
» maifon, & les précieux manufcrits
» qui en dépendent. Ce riche dépôt,
» auffi cher aux gens de Lettres par
» le libre accès qu'ils y ont tous les
» jours matin & foir, que par le
» nombre des fecours qu'ils y trou-
» vent, eft trop reíferré dans l'ef-
» pace qu'il occupe : d'ailleurs, conf-
» truit en bois, il tient encore à des
» bâtimens qui l'expofent journelle-
» ment aux ravages des incendies :
» malheur dont l'idée feule fait fré-
» mir, en rappellant celui de la Bi-
» bliothèque de *Saint Remi* de Reims.
» Ce n'eft qu'en ifolant ces fortes d'é-
» difices, qu'on peut les mettre à
» l'abri d'accidens d'autant plus fu-
» neftes, que les fuites entraînent des
» pertes irréparables. Une Compagnie

» qui se chargeroit de cette entreprise, » obtiendroit sûrement, des proprié- » taires de ce bel emplacement, des » conditions qui leur assureroient un » bénefice d'autant plus certain, qu'elle » n'auroit rien à redouter des capri- » ces de la mode, des vicissitudes des » saisons, &c. On pourroit se flatter » aussi de trouver, de la part du Gou- » vernement, toute la protection qui » dépendroit de lui, pour l'établis- » sement des nouveaux habitans de » cette sorte de Colonie. Dans la » construction de cet édifice, nous » dirions, volontiers, de ce monu- » ment, car c'en seroit un, tout » le monde y trouveroit son compte; » les propriétaires disposeroient avan- » tageusement d'un fonds, dont la » totalité leur reviendroit dans la » suite, & jouiroient sur le champ » d'un magnifique emplacement pour » leur Bibliothèque : ils auroient de » plus, ainsi que les gens de Lettres, » la douce satisfaction de la voir à » l'abri de tout accident. Cette par- » tie de Paris y gagneroit sûreté &

relié & couvert, comme il appartient lui être présenté, pour être mis en sa Bibliothèque & Librairie, &c. C'est ce qui a été exécuté en 1617, par les Lettres de *Louis XIII*, qui exigea deux Exemplaires en blanc.

On pourroit tirer du Recueil de *Spifame* plusieurs autres établissemens ou réglemens utiles à l'Etat & à la Société, qu'il a, pour ainsi dire, annoncés dans son Ouvrage, & qui, en tout ou en partie, ont eu leur exécution dans la suite, soit par des ordres publics, soit par un usage qui s'est insensiblement établi. Il a donné des *Arrêts* pour ordonner qu'il sera créé un Parlement à Metz; que le nombre des Fêtes sera diminué; que les Prédicateurs seront approuvés par les Evêques; que les Moines mendians feront la moisson; que toutes les quêtes seront défendues; que tous les *Métiers puants* seront mis hors de Paris, &c, &c, &c.

On trouve, à la fin du Volume publié par M. *Auffray*, la Table générale & raisonnée de tout l'Ouvrage

de *Spifame*. Elle préfente des Articles intéreffans, & l'on eft quelquefois fâché que l'Editeur n'ait pas rapporté les *Arrêts* qu'il a cru devoir exclure de fa collection. Telle qu'elle eft, elle mérite d'être confultée, & le fera fans doute par les perfonnes en place, & par toutes celles qui aiment & cultivent le grand art de conduire les hommes. Dans un temps où tous les Gouvernemens de l'Europe femblent à l'envi s'occuper des moyens de rendre leurs peuples heureux, un Ecrit de ce genre, qui peut les aider à remplir leurs vûes, ne fçauroit être que bien accueilli, & nous devons de la reconnoiffance à M. *Auffray* de nous l'avoir fait connoître prefque dans fa totalité. Je penfe, comme lui, que *Raoul Spifame* fut, pour fon fiècle, ce que l'Abbé *de Saint-Pierre* a été pour le nôtre, & que, malgré les difparates de ces deux Politiques, les hommes d'Etat, qui négligeroient de les confulter, ne connoîtroient pas leurs véritables intérêts. M. *Auffray* nous a rendu, par rapport à *Spifame*, le

même ſervice que nous avons reçu du rédacteur judicieux qui nous a donné *les Rêves d'un homme de bien qui peuvent être réaliſés, ou les vûes utiles & praticables de l'Abbé de Saint-Pierre* *, dont je vous parlois en dernier lieu. Nous avons bien d'autres Ouvrages anciens qui mériteroient de reparoître ainſi, d'après l'examen d'Ecrivains intelligens. Cette ſorte de travail que nous dédaignons, relativement à la haute idée que nous avons de nos lumières, prouveroit que nos pères ne nous ſont pas inférieurs, & qu'en bien des occaſions ils pourroient être nos maîtres; ſingulièrement dans la ſcience du Gouvernement où nous nous croyons des Aigles.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

RAPPORT, *fait par ordre de l'Académie des Sciences, ſur les effets des Va-*

* Un Volume *in*-12 à Paris chez la veuve *Ducheſne* Libraire rue Saint-Jacques.

peurs Méphitiques dans le corps de l'Homme, principalement sur la Vapeur du Charbon; avec un précis des moyens les plus efficaces pour rappeller à la vie ceux qui ont été suffoqués. Troisième Edition, à laquelle on a ajouté, 1° un Extrait de ce que l'on a écrit de plus important sur la cause de la mort des Noyés & sur les moyens de les rappeller à la vie; 2° des Remarques sur la méthode la plus avantageuse d'appeller à la vie quelques enfans qui paroissent morts en naissant. Par M. Portal Médecin Consultant de MONSIEUR, *Professeur de Médecine au Collége Royal de France, de l'Académie des Sciences de Paris, de l'Institut de Bologne, de la Société Médicale d'Édimbourg, de la Société des Sciences de Harlem, & de celle de Monspellier. Brochure in-12 d'environ 100 pages; à Paris de l'Imprimerie de Vincent rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.* Comme tous les objets indiqués par ce titre sont également intéressans pour l'Humanité, on ne peut que sçavoir gré à M. *Portal* de les avoir réunis dans une même Brochure. Que de personnes

suffoquées par le charbon ou par d'autres vapeurs, que de noyés, que d'enfans nouveau-nés, ont péri faute de secours ! Combien de citoyens de ces trois classes qu'on a crus morts & qu'on a enterré vivans, quoiqu'il eût été facile de leur rendre la vie & la santé, si l'on eût connu le traitement & les remèdes nécessaires en pareil cas. Ceux que M. *Portal* propose dans ces Mémoires qu'il remet sous les yeux du Public, ont été employés avec des succès si soutenus qu'ils ont été adoptés dans toutes les Villes où ils sont connus ; c'est ce qu'on a pu voir dans les Gazettes & dans les Journaux qui se sont empressés d'en publier les heureux effets. Il est inutile que j'entre ici dans aucun détail à cet égard. Il suffit de lire cet ouvrage pour se convaincre de son utilité. J'observai seulement que nous sommes redevables de cette troisième Edition à M. le Contrôleur Général, dont les lumières & le patriotisme s'étendent sur tout ce qui peut contribuer au bien public. C'est lui qui a chargé M. *Portal* de faire

réimprimer ses Mémoires, pour en envoyer des exemplaires à tous les Intendans des Provinces, qui les distribueront gratis dans les villes & dans les campagnes de leurs départemens. Comme il n'est point de méthode, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs, qu'on ne puisse perfectionner, M. *Portal* prie Mrs les Intendans & les gens de l'Art, de lui faire parvenir, par la voie de M. le Contrôleur Général, les observations diverses qu'on pourra faire au sujet des traitemens proposés dans cet ouvrage; il se fera un devoir de mettre à profit celles dont l'expérience aura confirmé la justesse & la solidité.

La Sultane: c'est le titre d'une superbe Estampe de 16 pouces de haut sur 13 de large, gravée par M. *Beauvarlet* d'après le Tableau de *Carle Vanloo*, & faisant le pendant d'une autre que M. *Beauvarlet* a donnée au Public sous le titre de *la Confidence*; elles se trouvent l'une & l'autre chez l'Auteur rue du petit Bourbon près de la Foire Saint-

Germain. Dans celle que je vous annonce aujourd'hui, Monsieur, on voit une jeune femme couchée sur des carreaux, à laquelle une Esclave Maure présente du caffé ; ces deux figures sont drapées dans le costume Asiatique. Ce que le burin a de plus doux, de plus suave, se trouve réuni dans cette Gravûre ; la tête de la jeune femme sur-tout est d'une fraîcheur étonnante ; en général, cette Estampe est d'un effet agréable, & ne peut qu'ajouter à la grande réputation que M. *Beauvarlet* s'est acquise. Le prix de *la Sultane* est de 12 livres.

Portrait de Madame la COMTESSE D'ARTOIS. *Médaillon de 13 pouces de haut sur 10 de large, gravé par M. Brookshaw. A Paris, chez Haines, rue de Tournon.* Vous pouvez vous attendre, Monsieur, à retrouver dans cette gravûre la froideur & la monotonie d'une manière noire. Quant à la ressemblance, il y en a si peu, que ce sera le portrait de *Madame la* COMTESSE D'ARTOIS ou de qui l'on voudra ; je ne jurerois pas que ce

n'ait été d'abord celui de quelque Princesse d'Angleterre ou d'Allemagne, auquel on aura changé le nom, les armes, & ajoûté quelques fleurs de lys sur le manteau. Le Tableau qui a servi à la gravure de ce Portrait est un de ces enfans malheureux que le père n'ose reconnoître, & qui ne sont avoués de personne; mais, ce qu'il est très important de sçavoir, c'est le nom de l'Ouvrier qui a gravé celui de la Princesse & le sien au bas de l'Estampe; ainsi, quand ce Portrait seroit ressemblant, le nom du Peintre doit peu vous intéresser sans doute; mais il est bon que vous sachiez que c'est *du Bussi* qui en a gravé la Lettre.

L'Aventure Fréquente & le Temps Perdu, deux Estampes faisant pendant, d'environ 14 pouces de haut sur 11 de large, gravées l'une & l'autre par M. Halbou; la première d'après M. Scheneau, & la seconde d'après M. Wille le fils. A Paris, chez l'auteur, rue du Fouarre. Je m'étendrai peu sur ces deux Sujets, qui ne sont pas mieux exécutés qu'il n'ont été

composés. Le premier représente une jeune fille, dont l'attitude & les ajustemens expriment le désordre ; elle paroît s'abandonner à la douleur. Derrière elle, on apperçoit un gros lourdaut d'Ecolier, le doigt sur la bouche, mais dont la figure ne paroît pas assez intéressante pour avoir occasionné tant de regrets. On voit, dans le second, une de ces femmes, moins dangereuses encore que méprisables, qui prodigue vainement ses caresses à un séxagénaire. Je vous fais grace, Monsieur, des allusions grossières dont on a voulu enrichir ces Estampes. Lorsque *Baudouin*, *Fragonard*, & quelques autres Artistes de génie égayent leurs crayons sur des sujets plaisans, l'imagination sourit, & la pudeur sans allarmes applaudit au voile que les graces répandent sur le Tableau ; ici rien ne fait pardonner le genre.

La Défense de la Religion, de la Morale, de la Vertu, de la Politique & de la Société, dans la réfutation des Ouvrages qui ont pour titre : l'un,

SYSTÈME SOCIAL OU PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE ET DE LA POLITIQUE ; AVEC UN EXAMEN DE L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MŒURS ; l'autre, LA POLITIQUE NATURELLE ou DISCOURS SUR LES VRAIS PRINCIPES DU GOUVERNEMENT. Par le R. P. CH. L. Richard, Professeur en Théologie, de l'Ordre & du Noviciat Général des FF. Prêcheurs; un Volume in-8°. *de 400 pages ; prix 4 liv. 10 sols relié. A Paris, chez Moutard, Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue du Hurepoix.* Plus les écrits contre la Religion se multiplient parmi nous, Monsieur, & plus les Chrétiens, éclairés des lumières de l'Evangile, de la Raison, de la saine Philosophie, redoublent de courage pour combattre les esprits prétendus forts. Le P. *Richard* est un des plus zèlés, des plus intrépides & des plus redoutables défenseurs de la croyance de nos péres. Nous avons déja de lui quelques Livres, dans lesquels il réfute, avec

ſuccès, les erreurs ou plutôt les abſurdités des Incrédules. Dans la nouvelle production que je vous annonce, il attaque & détruit deux ouvrages impies, également dangereux, & par le fond même des choſes qu'ils renferment, & par la manière ſéduiſante dont elles ſont préſentées. Le premier, qui eſt diviſé en trois Parties, & qu'on dit imprimé à Londres en 1773, a pour titre : *Syſtême Social*, &c. Le ſecond, partagé en deux Tomes, & imprimé, dit-on auſſi, à Londres, la même année que le premier, eſt intitulé : *La Politique Naturelle*, *&c ; par un ancien Magiſtrat*, ſoi diſant. Comme ces deux ouvrages n'ont qu'un même objet & un même but, le P. *Richard* n'a pas cru devoir les ſéparer dans ſa réfutation, qui vous paroîtra ſolide, lumineuſe, convainquante pour tout homme qui cherche de bonne foi la vérité, & dont les yeux ne ſont point couverts du funeſte bandeau des préjugés, des paſſions, de l'ignorance, ou du faux ſçavoir de nos Docteurs modernes.

Lupiologie ou Traité des Tumeurs connues sous le nom de Loupes ; avec des détails sur les effets & la manière d'agir des Caustiques ; des recherches sur le Ganglion, le Goître, les Tumeurs enkistées des paupières, la Ranule, l'Hydropisie de la moëlle épinière ; & des réfléxions sur les moyens de perfectionner l'art de guérir : un Volume in-12 de plus de 500 pages ; par M. Girard, Docteur en Médecine, Correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, Conseiller-Médecin Ordinaire du Roi, Intendant des Eaux Minérales de Bagnols & de Saint-Laurent,

Platon souhaitoit que chaque Médecin s'attachât particulièrement à un genre de maladie ; ce seroit, en effet, le moyen d'avoir un corps complet de doctrine sur chaque partie de l'art de guérir. Cette heureuse idée de *Platon*, M. *Girard* vient de l'exécuter par rapport aux Loupes. Il a divisé son Livre en trois Parties ; la première présente la théorie des Loupes, la nature & les caractères essentiels de ces tumeurs, leurs différences, leur siège, le méchanisme de leur formation, leurs causes,

leurs phénomènes, les accidens qu'elles peuvent produire, & le jugement qu'on en doit porter. L'auteur, dans la seconde Partie, considère tout ce qui a rapport au traitement varié des Loupes; les diverses voies qu'on a tentées pour les détruire; l'essence, les effets, la manière d'agir des substances corrosives, le choix qu'il convient d'en faire, &c. La troisième Partie a pour objet quelques tumeurs particulières, dont les unes doivent être rangées parmi les Loupes; les autres forment une classe à part, quoiqu'elles aient des traits d'analogie avec les précédentes.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Octobre 1775.

Faute à corriger dans le N° précédent.

Page 21 ligne 25 dans l'Epigramme du grand *Rousseau* contre *l'Eloge de Catinat* par M. *de la Harpe*,

Que *les* cueillir de si chétif aloi.

Lisez

Que *los* cueillir de si chétif aloi.

Los est un vieux mot de notre Langue, formé du mot Latin *Laus*, qui veut dire *louange*, *gloire*.

Faute à corriger dans le présent N°,

Page 81 ligne 1, *la mort est derrière*, lisez *la honte est derrière.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Conseils à un Jeune Poëte. Pièce de Vers qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1775. Par M. de la Harpe. Brochure in-8° de 16 pages. A Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Saint-Séverin.

JE n'ai pas été content, Monsieur, de l'*Eloge de Catinat* par M. *de la Harpe*, quoique couronné à l'Académie Françoise, & je me flatte de vous avoir prouvé que je ne devois pas l'être. Mais, si la Prose de ce grand Ecrivain me paroît lourde, incorrecte,

contournée, ſa Poëſie, en revanche, couronnée à la même Académie, me ſurprend, m'enchante, m'enlève. Depuis long-temps je n'ai rien lû de ſi merveilleux que ſes *Conſeils à un Jeune Poëte*. Les beautés y ſont ſemées avec une telle profuſion, qu'il faut, pour ainſi dire, s'arrêter & méditer ſur chaque mot. Je me ſens *attiré* à prendre ce parti dans l'examen de cette pièce, qui mérite que je la rapporte toute entière, comme une des plus belles productions du 18e ſiècle. C'eſt ce que l'Académie en a penſé, & c'eſt ce que vous en penſerez vous-même, quand l'analyſe la plus ſcrupuleuſe vous l'aura fait connoître. Parcourons enſemble, Monſieur, ce tréſor inépuiſable d'idées, de poëſie & de ſentiment. Je ferai tous mes efforts pour vous faire ſentir le génie qui éclate dans chaque vers.

Oui, la Gloire *t'appelle*, *& ce n'eſt pas en vain*.

Ne reconnoiſſez vous point, à ce début, une inſpiration vraîment poëtique ?

Oui, *ſur ton front naiſſant*, marqué *d'un ſceau divin*.

Un front naissant n'est-il pas heureusement trouvé ? *Marqué d'un sceau divin* ne finit-il pas admirablement ce Vers ?

Le Ciel *mit un rameau* de ce laurier fertile
Qui reverdit encore au tombeau de *Virgile*.

mit un rameau me paroit charmant; cela peut paroître plat au premier coup-d'œil; mais, en y faisant réfléxion, on trouve, dans *mit un rameau*, une grace inexprimable. *Qui reverdit au tombeau* est d'une construction gênée & peu Françoise; mais cette petite faute caché sûrement une beauté dont je vous ferai part quand j'en aurai fait la découverte.

Viens, Apollon *t'appelle* au Parnâsse François.

Quelle facilité dans ce Vers! Quelle richesse & sur-tout quelle variété d'expressions! *La Gloire t'appelle*, *Apollon t'appelle*.

Mais de nombreux écueils en défendent l'accès.

L'auteur de cette Pièce les a tous franchis. Reste à sçavoir si l'on peut

dire qu'un Mont (car le Parnaſſe en eſt un) a des écueils. Oui ſans doute, on le peut dire, puiſque M. *de la Harpe* le dit.

Les rangs y ſont ſerrés, il faut fendre la preſſe.

Vers d'une harmonie d'autant plus imitative qu'il eſt très-dur. Il ne faut s'attacher, dans ces ſortes de vers pittoreſques, qu'à la force de l'idée. C'eſt parmi *les écueils* que *les rangs ſont ſerrés* : c'eſt encore parmi *les écueils* qu'il faut *fendre la preſſe !*

Un peuple de rivaux *& t'aſſiége & te preſſe.*

Et te preſſe & t'aſſiége vous auroit peut-être paru tout auſſi bon ; mais la richeſſe de la rime a déterminé l'auteur. *Fendre la preſſe, t'aſſiége & te preſſe :* en effet, quelle opulence de rime !

Tu ſçais, lorſqu'autrefois le Héros des Troyens
Alloit chercher ſon père aux champs Elyſiens.

Comme on pourroit ſe tromper à ce dernier vers, & croire qu'il eſt dans le genre niais, il eſt important qu'on ſache qu'il a été décidé du genre ſimple.

Quels monstres effrayans, *réels ou fantastiques*,
Du Ténare à ses yeux occupoient *les portiques*.

Quels monstres effrayans suffisoit; mais il falloit rimer à *portiques* : & de-là *réels ou fantastiques* ; c'est comme si le Poëte disoit au Lecteur : choisissez *fantastiques ou réels*, *réels ou fantastiques* ; pourvu que j'aye ma rime, le reste m'est indifférent. *Les portiques du Ténare* : jolie expression ! C'est dommage qu'elle ne soit pas juste ; car le *Ténare* est lui-même le *portique* des Enfers de la Mythologie. C'étoit un Promontoire de Laconie au sommet duquel on voyoit un gouffre immense qui servoit d'entrée ou de *portique* aux Enfers.

Rappelle ce Tableau, le Poëte en ses vers
A peint notre Parnasse en peignant les Enfers.

Il faudroit *rappelle-toi ce tableau* ; mais *rappelle ce tableau* est certainement plus court ; & *toi*, de plus, l'hémistiche n'y étoit pas ; ce qui a déterminé l'auteur à le supprimer. *Appelle*, *appelle*, *rappelle !*

Malgré tant d'ennemis placés *à la barrière*,
Tu franchiras *le seuil sans assoupir Cerbère.*

Le seuil, *la barrière*, *les portiques* : l'auteur n'oublie rien, comme vous voyez. D'ailleurs, la comparaison de *Cerbère* est d'une nouveauté qui frappe. *Le seuil sans assoupir Cerbère* : comme tout cela est doux à prononcer ! *Sans assou* ! O *Racine*, ton secret est retrouvé !

Mais, suis *dès-lors en paix la route du Talent.*

Dès-lors en paix ; expressions très-animées. *La route du Talent*, métaphore heureuse !

Tranquille Citoyen d'un *Etat turbulent.*

D'un Etat turb.... Rien de plus coulant ! Pardon, Monsieur, je relève tout, parce que tout est beau.

Sauve-toi des travers que *ce siècle accumule*.

Ce siècle accu... toujours de l'harmonie !

Fuis *des divers partis* la *guerre ridicule*,

Autre vers d'une dureté bien louable !

Ris tout bas, si tu veux, des querelles du temps.

Pourquoi pas *tout haut* ? D'ailleurs, *guerre ridicule*, *ris*, forment une cacophonie intéressante, &, quand l'au-

teur déchire l'oreille, il a toujours ses raisons.

Mais n'inscris point ton nom parmi les combattans.

Vous direz peut-être qu'il falloit pour la justesse, *parmi ceux des combattans*: critique minucieuse.

Vois, sans nul intérêt, *si tu sçais être sage*,
Tout ce peuple Ecrivain, vrai fléau de notre âge,
Qui, du premier des Arts *faisant un plat métier*,
Pense acheter un nom en vendant du papier.

Respirons, Monsieur. *Vois sans nul intérêt, si tu sçais être sage*: quel sens profond renferme ce dernier hémistiche, & que dites-vous *de ce peuple écrivain? Peuple auteur* auroit été hardi; mais *Peuple écrivain* l'est bien davantage.

Qui du premier des Arts *faisant un plat métier*.

On ne s'avisera pas, je crois, de faire ce reproche à *la tête pensante*, à l'esprit créateur & vaste qui a conçu le plan de cette admirable Epître.

Pense acheter un nom en vendant du papier : anthithèse saillante ! Image noble, Vers délicieux !

Des lourds Compilateurs *la tourbe famélique*,
Et des bâtards d'*Young l'essaim mélancolique.*

Une tourbe famélique, un *essaim de Bâtards* : quelle foule d'idées gracieuses !

Ces Drames *qui font peur* & *ne font pas pleurer.*

Ces drames *qui font & ne font pas* : tournure prosaïque, mais belle ! *Qui font peur & ne font pas pleurer* : contraste ingénieux & piquant.

Ces Apôtres du goût *peu faits pour* l'inspirer,

Peu faits pour, rien de plus Poëtique ! *L'inspirer* n'est pas le mot propre ; mais qu'est-ce que cela fait ?

Docteurs sans mission, &, *du haut de leurs Chaires*,
Prêchant un siècle ingrat qui n'en profite guères.

Et du haut de leurs Chaires : image majestueuse ! Cet hémistiche est dans le le goût d'*Homère*. *Un siècle ingrat* est très-bien ; mais le moyen de tenir à *qui n'en profite guères* !

Et ces codes rimés, où de *jeunes* Profès,
Enseignant l'art des vers qu'ils n'apprendront jamais,
Attaquent tous les jours, *d'une ardeur non commune*,
Vingt réputations, *sans* pouvoir *s'en* faire une.

De jeunes Profès : expression pétillante d'esprit, quoique sans justesse ; car, quand on est *Profès* on n'est pas *jeune*, &, quand on est *jeune*, on n'est pas *Profès*. *Enseignant l'art des Vers qu'ils n'apprendront jamais* : trait de modestie de M. *de la Harpe* ; c'est sûrement de lui qu'il veut parler. *D'une ardeur non commune* : quelle facilité de dire des choses inutiles ! *Sans* pouvoir *s'en* : quelle harmonie !

Recueils *de toute espèce*, anecdotes, bons mots,
Esprits des grands Auteurs rédigés par des sots.

On voit bien que M. *de la Harpe* a peur pour son esprit : ; car enfin il n'y a que des *sots* qui puissent le *rédiger* : le moyen d'atteindre à sa hauteur !

Ces Almanachs du Pinde *où la Presse indignée*
Entasse en gémissant tous les Vers de l'année.

Que dites vous de la *Presse qui gémit*

d'indignation ? L'auteur en veut à l'*Almanach des Muses.* Rien n'est plus malin que ce petit passage. Aussi, pourquoi l'Editeur de cet *Almanach* a-t-il assez peu d'intelligence & de goût pour ne pas former, chaque année, sa collection toute entière, des vers sublimes ou touchans de M. *de la Harpe ?* Que ce Recueil seroit intéressant & précieux !

Enfin ce *long amas* d'ouvrages renommés,
D'écrits à grande marge avec *pompe imprimés*,
Qui, portés par la Gloire au-delà du Tropique,
Vont charmer tous les ans les Colons d'Amérique.

L'auteur s'élève, avec une fureur bien utile, contre les Brochures qui n'ont pas de petites marges, & qui ne sont pas mal imprimées. D'ailleurs, il traite de sots tous ces pauvres Colons d'Amérique, &, d'un trait de plume, il ridiculise une des Parties du Monde.

Je me tairai, dis-tu : mais, pour fuir le danger,
Me faut-il donc à tous demeurer étranger ?
En aimant mes rivaux, éviter mes confrères,
Et renfermer loin d'eux mes travaux solitaires

Je me tairai, *dis-tu* : beau mouvement de ſtyle ! J'ai vu des perſonnes qui auroient mieux aimé *tu te tairas*, *dis-tu*. Pour moi, j'aime beaucoup mieux *je me tairai*, *dis-tu* ; d'autant que, dans *tu te tairas*, *dis-tu*, il ſe trouve *tu te tu*. *Me faut-il donc à tous demeurer étranger* : ce ſont là de ces Vers, par exemple, qu'il faut lire & relire avant d'en appercevoir toutes les fineſſes ; *demeurer étranger* eſt divin. *En aimant mes rivaux*, *éviter mes confrères* : ce mot de *confrères* a quelque choſe d'attendriſſant qui fait plaiſir. *Et renfermer loin d'eux mes travaux ſolitaires* : un autre auroit mis *& renfermer loin d'eux mes travaux* ; mais, quoique *ſolitaires* ſoit une cheville, ſur-tout après *renfermer loin d'eux*, l'Académie a trouvé que c'étoit une épithète de *génie*, & tous les *confrères* rimeurs doivent en paſſer par-là.

Par le commerce actif des Arts & des Eſprits,
La raiſon croît, s'étend, les talens ſont nourris ;
Le goût eſt épuré, la vérité circule.

Quels Vers ! Chaque mot eſt une penſée, & vous remarquerez, Monſieur,

que les *R* y sont accumulées pour les délices de l'oreille.

Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule,
La cabale inquiète & les faux jugemens,
Les lâches passions, les vains ressentimens :
Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire.

Il y a dans ces Vers, Monsieur, une obscurité imposante que vous serez sûrement curieux de pénétrer. *Les préjugés aussi, l'erreur, le ridicule ;* remarquez, s'il vous plaît, combien de choses sous-entendues : *les préjugés aussi, l'erreur aussi, le ridicule aussi. La cabale inquiète & les faux jugemens :* façon de parler familière, mais qui devient neuve, puisqu'elle est employée par M. *de la Harpe. Les lâches passions, les vains ressentimens :* on sçait trop combien l'auteur en est loin. *Tel est des liaisons l'ascendant ordinaire. La cabale inquiète, les faux jugemens, les lâches passions, les vains ressentimens ;* car chaque substantif est flanqué de son épithète : tout cela *est l'ascendant des liaisons !*

Par elles la Jeunesse ou s'égare ou s'éclaire.

Je ne vois pas trop quelles lumières

peut puiser la *Jeunesse* dans la foule des vices dont on vient de faire l'énumération : c'est ma faute sans contredit.

Choisis donc : souviens-toi que ce choix important
Fait le sort de la vie & celui du Talent.

Choisis donc : autre mouvement dans le style. *Ce choix important fait le sort de la vie & celui du talent. Important* & *talent* rimes pauvres, pour contraster avec la richesse de *presse* & *presse*. Le talent de M. *de la Harpe* n'a plus besoin de *choisir* ; son sort est fait : il a eu, d'année en année, huit Médailles d'or, chacune du poids de cinq cens livres, & ce sont huit garants d'immortalité.

Interroge ton ame, & crois la Renommée.
Tous ceux de qui la voix par les Muses formée
Sçait, d'après leurs leçons, donner à *tout* moment
Un plaisir à l'oreille, à l'ame un sentiment;
Qui chantent la Nature, & qu'elle-même inspire;
Ceux qui des vérités ont étendu l'empire, ..

Qui portent dans nos cœurs si doucement
émus,
Le charme des beaux Arts & celui des Vertus;
Ceux qui défendant l'homme & ses droits
qu'on outrage,
Des traits de l'Eloquence ont armé leur courage:
Ce sont là tes amis, si tu *sçais* les chercher.
Sous leurs sévères yeux hâte-toi de marcher.
Que leur maturité guide ta jeune audace;
Qui les aime & les suit peut monter à leur
place.

Cette tirade, Monsieur, ne vous paroît-elle pas sublime?

Interroge ton ame, & crois la Renommée.

Saisissez-vous le rapport & la liaison intime de ces deux idées? Quelques Censeurs pitoyables trouveront peut-être qu'on peut *croire la Renommée* sans *interroger son ame*, ou *interroger son ame* sans *croire la Renommée*; mais ce sont-là de ces difficultés puériles qui ne doivent point arrêter l'essor du génie dans *la route du talent*. *Tous ceux de qui la voix sçait donner à tout moment un plaisir à l'oreille, à*

l'ame un sentiment : je serois tenté de demander à M. *de la Harpe* où sont tous ces gens-là, à moins que ce ne soit Mrs *Marmontel*, *Suart*, *Arnault*, &c, qui diront à leur tour de M. *de la Harpe* ce qu'il veut bien penser d'eux.

Qui chante la Nature & qu'elle-même inspire.

Ce Vers donne la clef des autres. Il désigne, à ne pas s'y méprendre, l'auteur si admirable du Poëme des *Saisons*.

Ceux qui des Vérités ont étendu l'Empire.

Ceci regarde ce Bel-Esprit Géomètre qui porte dans le cœur de M. *de la Harpe si doucement ému, le charme des beaux Arts & celui des Vertus.*

Ceux qui défendant l'homme & ses droits qu'on outrage
Des traits de l'éloquence ont armé leur courage.

J'ai beau parcourir tous les Fauteuils Académiques, je ne trouve point à qui appliquer ces deux beaux Vers. *Tous ceux de qui, ceux qui....qui*

chantent, qui portent, ceux qui défendant, ce sont là tes amis si tu sçais les chercher.

Sous *leurs sévères yeux hâte-toi* de marcher

Essayez, Monsieur, de prononcer ce Vers; il est si bien fait que je vous défie d'en venir à bout.

Que leur maturité guide ta jeune audace.

Une *maturité qui guide une jeune audace!*

Qui les aime & les suit, peut monter à leur
place.

Et voilà, Monsieur, la noble ambition de M. *de la Harpe*. Il ne les *aime* guères, mais il les *suit*; & cela pourquoi? Ce n'est pas pour profiter de leurs leçons auxquelles il se croit bien supérieur, mais pour *monter à leur place* dont il a grande envie.

*Mais, dis-tu, que de temps, que d'étude & de
soin*

Pour plaire à des Esprits dont je me sens *si
loin!*

Que cette récompense est pénible & *lointaine*.

N'allez pas croire, Monsieur, que c'est M. *de la Harpe* qui parle : c'est ce jeune homme à qui ce grand Ecrivain veut bien donner des *Conseils*, quoiqu'il ait mis sur son *front naissant un rameau du laurier de Virgile*. C'est ce *jeune Profès*, à qui M. *de la Harpe* dit toujours *dis-tu ?* On reconnoît, au ton humble de l'élève, les avis & les instructions du Maître. *Mais, dis-tu, que de temps, que d'étude : tu, temps, tu* ; quelle vivacité de style ! *Pour plaire à des Esprits dont je me sens si loin* : c'est toujours le jeune homme qui dit ces belles choses là. *Que cette récompense est pénible & lointaine* : cela signifie : *qu'il en couteroit de temps & de peine pour atteindre à cette récompense !* Voilà ce que j'ai deviné après bien des efforts. *Récompense pénible, récompense lointaine ! Lointaine*, sur-tout, est à merveille, d'autant que, dans le premier Vers, nous avons déja vu dont *je me sens si loin* ; ce qui seroit disette dans un autre, est abondance chez M. *de la Harpe*.

Je t'entends : la jeunesse, & confiante & vaine,
A ses premiers essais *sourit avec plaisir* ;
Et cet âge toujours est pressé de jouir.

Ils ne laisseront pas obscurcir sa lumière.

Voici une *lumière* qui tombe des nues, pour venir se joindre aux *éclairs*, aux *étincelles*, aux *lueurs* & aux *clartés* dont nous venons d'être éblouis.

Et leurs vastes regards étendront sa carrière.

Vastes regards : expression créée. Personne, avant ce vers, n'auroit osé la risquer. Eh bien, on l'osera. Et cela, pourquoi ? Parce que *les vastes regards* de M. *de la Harpe* ont étendu l'horison de la Littérature.

On s'arrête souvent après quelques efforts.

C'est ce qu'a fait M. *de la Harpe*. Mais quel repos ! C'est le calme d'*Achille* ; il en naîtra des prodiges.

Mais de l'art mieux que toi, connoissant les trésors,
Que leur jugement sûr t'en montre les ressources ;
Et dans toi du Génie interroge les sources.

Le jeune Eleve de M. *de la Harpe* ne connoît point les trésors de l'Art ; il

n'a ni jugement ni génie ; cela n'empêche pas qu'il n'ait mis sur son *front naissant* un *rameau du laurier de Virgile. Que leur jugement sûr t'en montre les ressources.* Quelle dureté, mais quelle énergie dans ce vers ! *Et dans toi du génie interroge les sources* : c'étoit tout à l'heure *interroge ton ame* ; l'expression est la même ; l'idée est toute nouvelle ; l'on regagne d'un côté ce qu'on perd de l'autre.

Quand ils verront tes pas *affoiblis & lassés*,
Que leur voix *t'encourage & te crie*, avancez.

Tes pas affoiblis ne suffisoient pas ; *lassés* est une belle rédondance.

Que leur voix t'encourage & te crie, avancez.

Voilà vraîment du dramatique. *Ne vous découragez pas ; poursuivez votre route ; avancez, mon ami, avancez.*

Et, d'un dernier effort que la fortune avoue,
Va tourner près du but sans y briser ta roue.

Cela est très entortillé, très obscur. Eh ! tant mieux : on en a plus de plai-

sir à démêler le sens de l'auteur. Voici le commentaire que j'en ai fait. *Va tourner près du but d'un dernier effort que la fortune avoue sans y briser ta roue :* il n'est pas question de choc auparavant ; on n'y voit que des pas *affoiblis & lassés*. Qu'importe ? La Métaphore n'en est pas moins heureuse. Voici de l'érudition.

Des bords du Sénégal le sauvage habitant,
Que le Ciel n'a pas fait pour un travail constant,
Saisit quelques grains d'or dans des sables mobiles,
Content de remporter ces dépouilles faciles :
Il y borne sa vue ; il ne soupçonne pas
Les richesses du sol qu'il foule sous ses pas..
Mais plus industrieux, les *enfans de l'Europe*
Surprennent les Métaux *sous leur brute enveloppe*,...
Dans son cours tortueux suivent l'or qui les fuit,
Fouillent la veine errante au moment *qu'elle luit*,
Ne l'abandonnent pas, & leur main obstinée
La redemande encore à la terre indignée,

L'en arrache, & triomphe, & rend à l'Univers
Ces trésors ignorés que *gardoient les Enfers.*

Avant de hasarder quelques remarques, convenons d'abord, Monsieur, de toute la sublimité de ce morceau. Mais, croyez-vous que les *Enfans de l'Europe*, tout industrieux qu'ils sont, aillent fouiller les mines du Sénégal? Et, puisqu'ils *fouillent la veine errante au moment qu'elle luit*, pensez-vous que l'auteur ait pu dire *ces trésors ignorés*? Comment *ignorent-ils* ce qu'ils cherchent, & ce que leur avidité remporte? Mais ces contradictions ne sont rien; il est quelquefois permis *au génie* de n'avoir pas le sens commun; &, quand on a trouvé *fouillent la veine errante au moment qu'elle luit*, & *la brute enveloppe*, & *les dépouilles faciles*, & tant d'autres choses rares que cette tirade contient, on doit faire bien peu d'attention aux petits scrupules de la Critique. N'avez-vous pas admiré, d'ailleurs, cette foule de & qui aident la période à se traîner jusqu'à la fin?

C'est ainsi que la force, à la constance unie,
Jusqu'en ses profondeurs va sonder le Génie.

Le Génie, c'est M. *de la Harpe*; *ses profondeurs*, c'est la Pièce qui nous occupe; *la force à la constance unie*, c'est le travail qu'il a fallu pour la concevoir & pour l'exécuter.

Et lui-même jamais n'enfanta qu'à ce prix
Ces prodiges frappans dont le monde est
épris.

Ces prodiges frappans: toujours l'Epître des *Conseils à un Jeune Poëte dont le monde est épris*; l'application se soutient.

Je sçais que, par un Art plus court & plus fa-
cile,
Tu pourras, négligeant & ta Muse & ton style,
T'assurer quelque temps de stériles honneurs,
Des Lecteurs en Province, à Paris des Prô-
neurs,
Et, *d'ouvrages oiseux se succédant sans cesse*,
Fatiguer le Burin, le Public & la Presse.
Tu le peux, j'y consens.

Des Lecteurs en Province, à Paris des Prôneurs

Prôneurs : ce qu'il y a d'heureux pour M. *de la Harpe*, c'eſt que la Province & Paris ſe réuniſſent en ſa faveur, & tout cela ſans le ſecours de la *Prônerie* ; car quel homme de Lettres fut jamais moins *prôné* que M. *de la Harpe* ? Il eſt doux & ſimple ; il ne ſe doute point de ſon talent ; il a la candeur du *Génie* : les *Enfans de l'Europe* le ſavent ; il ſe fâche ſeulement *contre les ouvrages oiſeux ſe ſuccédant ſans ceſſe* ; il n'aime point qu'*on fatigue la Preſſe ; il déteſte le Burin*, *les grandes Marges* ; mais il permet pourtant qu'on employe ces foibles reſſources de la Médiocrité : *tu pourras*, *tu le peux*, *j'y conſens*.

Mais quel ſera ton ſort ?

Avec les Connoiſſeurs le *Temps* toujours d'accord,
Qui ſeul au mauvais goût n'a jamais fait de grace,
Le *Temps*, s'il eſt ainſi, marquera-t-il ta place
Parmi les Ecrivains cenſurés & relus ?
Par-tout le petit nombre eſt celui des Elus,

Celui des bons Esprits qui, jaloux de bien
faire,
Ont soumis leur travail à l'amitié sévère,
Et voulu *qu'en tout temps* son austère coup-
d'œil
Tourmentât la paresse & corrigeât l'orgueil.

Que pensez-vous, Monsieur, du *Temps toujours d'accord avec les Connoisseurs*? Cela veut dire que le *Temps* s'y connoit. *Qui seul au mauvais goût n'a jamais fait de grace* : ce vers a d'autant plus de mérite qu'il ressemble parfaitement à de la prose. *Le Temps, s'il est ainsi, marquera-t-il ta place?* Que de graces dans *s'il est ainsi! Marquera-t-il ta place* : quelle douceur! *Parmi les Ecrivains censurés & relus.* Eh! qui, dans ce siècle, peut se flatter de ce double avantage, si ce n'est M. *de la Harpe? Par-tout le petit nombre est celui des Elus.* Vous attendiez-vous, Monsieur, à ce vers charmant? On voit bien que M. *de la Harpe est un Elu, un bon esprit jaloux de bien faire, qui soumet son travail à l'amitié sévère*, & qui veut absolument

qu'on corrige son orgueil ; car il eſt difficile de n'en pas avoir avec tant de ſupériorité.

La Médiocrité trop ſouvent eſt fertile.
Tel qui, bien moins fécond, plus ſoigné, plus docile,
Eût pu ſe diſtinguer des vulgaires eſprits,
Etouffa ſon talent ſous ſes nombreux écrits.

Ces quatre vers, Monſieur, ſont plus importans que vous n'imaginez. Quelques gens prétendent que l'auteur n'a voulu faire qu'un portrait vague; d'autres ſoutiennent, & peut-être avec quelque vraiſemblance, que c'eſt M. *de Voltaire* qu'il a déſigné. C'eſt de tous les Ecrivains de ce ſiècle le plus fécond ; &, comme M. *de la Harpe* a le goût très difficile, il eſt poſſible qu'il ne le trouve pas aſſez *ſoigné*, ni aſſez *docile* ; car il doit avoir pris ſon pli ; & voilà pourquoi il n'a pu *ſe diſtinguer des vulgaires eſprits* ; voilà pourquoi ſon talent eſt étouffé, tandis que celui de M. *de la Harpe* brille d'un éclat auſſi pur que durable. Il eſt certain,

Monſieur, que je crois M. *de Voltaire* très-*indocile*. L'auteur de cette Epître a eu beau faire pluſieurs voyages chez lui; il paroît que le Chantre de *Henri IV* n'en a guères profité. Quoi qu'il en ſoit, ces quatre vers ſont pleins de ſens; &, ſans compter la petite malice, ils offrent des beautés qui forcent l'admiration.

Il brigua la louange, & n'obtint pas la gloire.

La *louange* pour M. *de Voltaire*, la *gloire* pour M. *de la Harpe*.

Veux-tu ſur le Parnaſſe illuſtrer ta mémoire?
Crains au premier ſuccès accueilli, careſſé,
Par la voix des flateurs nonchalamment bercé,
Au murmure indulgent des louanges trompeuſes,
De goûter du repos les douceurs dangereuſes;

Je n'entends pas trop ce que ſignifie un *ſuccès careſſé*, un *ſuccès bercé nonchalamment par la voix des flateurs*. Mais le génie de ce grand Poëte n'a rien de commun avec la foibleſſe de mon intelligence; d'ailleurs, on eſt bien dédommagé de cette légère obſcurité par *les louanges trompeuſes*, *les dou-*

ceurs dangereuses & le murmure indulgent.

Oppose à tes rivaux un travail assidu,
Et songe encore à vaincre après avoir vaincu.

Ce dernier vers peut servir de devise à M. *de la Harpe*. A peine a-t-il *vaincu* qu'il *songe à vaincre*; &, pour lui seul, autant de triomphes que de travaux.

Ainsi *croît & s'étend le talent qu'on renomme.*

C'est son secret qu'il nous dit là.

Et la soif des succès est l'instinct du grand homme.

C'est là, selon moi, Monsieur, le vers le plus étonnant de toute la Pièce. Ce *grand homme* qui le termine, on voit aisément qui c'est. Une *soif*, qui est un *instinct*, est une de ces hardiesses qu'atteint bien rarement la timidité de ce siècle. C'est cette *soif* là, cette *soif* démesurée, qui a fait faire à M. *de la Harpe* *Timoléon* qui est tombé, *Gustave* qu'on

a sifflé, *Pharamond* qu'on a hué, *Mélanie* qui est oubliée, des *Opuscules* dont on n'a pu même se défaire chez ses *Colons d'Amérique*, une *Traduction de Suétone*, quelle Traduction! des discours sur la Paix, des discours sur la Guerre, des Chansons qu'on ne chante point, des Satyres qu'on ne lit point, & même quelques petits Libelles dictés par l'amour de la Littérature. Tous ces inconvéniens n'ont point ralenti sa course. *Des amis sages* lui crient: *avancez*, & il *avance*. Il a peu de succès, parce qu'il excite l'envie; mais, moins il a de gloire, plus il en est altéré; il en a la *soif*; elle est *l'instinct du grand homme*; elle est le sien.

Mais c'est peu que du Pinde ouvrant tous les
sentiers,
Et préparant pour toi des moissons de lauriers,
Des guides respectés dirigent ton courage;
C'est peu que de ta force ils t'enseignent l'usage;
Ils nourriront dans toi ces nobles sentimens
Qui relèvent l'éclat & le prix des talens.

Oui, quoi *qu'en tous les temps* l'injurieuse Envie
Se plaise à raconter les fautes du Génie,
Crois qu'il est rare au moins que d'illustres Esprits
Soient vils dans leur conduite, & grands dans leurs écrits.

Ces vers là prouvent que M. *de la Harpe* a des *guides respectés* qui *dirigent son courage*, qui lui *enseignent l'usage de sa force*, qui *lui ouvrent tous les sentiers du Pinde*, qui lui *préparent des moissons de lauriers*, *nourrissent dans lui ces nobles sentimens qui relèvent l'éclat & le prix des talens*. Ces vers prouvent encore que l'*injurieuse Envie* s'est plu *à raconter les fautes de M. de la Harpe* ou *du Génie*, comme on l'aimera mieux. Ils prouvent qu'il est un *esprit illustre*, *grand dans ses Ecrits*, *noble dans sa conduite*; & c'est ce que confirme la tirade suivante.

Il est une fierté par la gloire inspirée,
Par l'amour du devoir noblement épurée,

Orgueil des cœurs bien nés, qui distingue à
nos yeux
Et le grand Ecrivain & l'Artiste fameux.

La fierté, l'orgueil, la gloire, le grand Ecrivain : tout cela est clair, tout cela caractérise l'aimable auteur de cette Epître.

Vois des Arts en nos jours les plus brillans
modèles,
A l'honneur, au *bon goût* également fidèles,
Repoussant à la fois & le vice & l'ennui,
Et méritant la gloire, & l'aimant dans autrui ;
Offrant à l'amitié de nobles sacrifices,
Exemples d'un pays dont ils sont les délices ;
Laissant mourir loin d'eux les Libelles impurs
Fabriqués par la haine en ses antres obscurs.
Ainsi, tandis qu'un chêne honneur d'un beau
rivage,
Rassemble les Pasteurs sous son auguste om-
brage,
Sur le bord d'un marais, dans le creux d'un
vallon,
Sifflent de vils roseaux battus par l'aquilon.

Vois des arts en nos jours les plus bril-

sans modèles. Où sont-ils ? *A l'honneur, au bon goût, également fidèles.* Où sont-ils ? *Repoussant à la fois & le vice & l'ennui, & méritant la gloire & l'aimant dans autrui :* encore une fois, où sont-ils ? Les libelles *impurs, fabriqués par la haine en ses antres obscurs :* ce sont toutes les critiques que l'on fait des ouvrages de M. *de la Harpe. Ainsi, tandis qu'un chêne,* c'est encore lui ; *honneur d'un beau rivage,* toujours lui ; & ceux qui ne l'admirent point, ce sont les *vils roseaux qui sifflent sur le bord d'un marais, dans le creux d'un vallon, & qui sont battus par l'Aquilon,* dont le souffle n'agite seulement pas *l'ombrage auguste du chêne :* ce qui me paroît de la plus grande justesse.

Ah ! ton ame du moins sera toujours nourrie
Du respect des grands noms qu'honore ta Patrie.

Une ame *nourrie du respect* ! Bien, très-bien ! *Du respect des grands noms* à la place *du respect pour les grands noms :* encore mieux !

Jamais l'élève heureux des *Vernets*, des *Vanloos*,

N'alla de *Raphaël* diffamer les pinceaux,
Et n'infulta, dans Rome, *en ſon caprice étrange*,
Des chefs-d'œuvres éclos des mains de Michel-Ange.

Le *Raphaël* & le *Michel-Ange* de ces vers, c'eſt à coup ſûr M. *de la Harpe*, que l'on a *diffamé*, *inſulté*, c'eſt-à-dire cenſuré ; ce qui eſt un vrai ſcandale pour toute la Littérature. *En ſon caprice étrange* eſt d'une mélodie, d'une mélodie ! Ah !

De qui hait les talens j'augure toujours mal.

Voilà de ces vers qui paroiſſent faciles au premier coup d'œil, mais qui doivent coûter de grands efforts au génie créateur qui les produit. *J'augure toujours mal de qui hait les talens* ; ou, par une inverſion tout-à-fait heureuſe, *de qui hait les talens j'augure toujours mal.*

Muſes, vous repouſſez le ſacrilége impie
Dont la main viola les Autels du Génie.

Je vais tâcher, Monſieur, de vous expliquer le ſens de ces deux vers tel qu'il s'eſt préſenté à mon eſprit,

Les *Muses*, à qui le Poëte s'adresse, ce sont sans doute les membres augustes de l'Académie Françoise ; *le sacrilège impie* que l'on *repousse*, c'est moi, dont la main a violé *les autels du Génie*, c'est-à-dire de l'auteur de cette Epître. C'est, je crois, rendre service aux races futures que d'éclaircir un texte aussi précieux ; & qui, dans la suite des temps, exerceroit à jamais la patience des Commentateurs.

Tu vivras éloigné de ces lâches fureurs.
Le Temple des beaux Arts est l'asyle des mœurs.

L'expression *éloigné des fureurs* ne vous paroît-elle pas bien saillante ?

Dans ce séjour sacré la France voit paroître
D'illustres citoyens, *des Grands dignes de l'être.*
Laisse quelques Esprits tristement prévenus
Penser, dès *qu'on est grand, que l'on n'est rien de plus.*

Un autre auroit dit *penser que, lorsqu'on est grand*, & il auroit arrangé son vers d'après cette construction

qui du moins eût été Françoife. Mais le talent fupérieur plie la langue à fes idées, & l'admiration doit confacrer jufqu'à fes fautes.

A la Ville, à la Cour, des mortels refpectables
Ont joint l'efprit du monde au goût des Arts
aimables.
Le talent fe polit dans leur fociété,
Acquiert plus d'agrément & *plus d'urbanité*,
Ce tact heureux & fin, ce ton, cet art de
plaire,
Aux mœurs, comme à l'efprit, parure néceffaire.

Tous ceux qui connoiffent M. *de la Harpe* ont penfé, avec juftice, que, dans ces vers, il s'étoit encore peint fans y fonger. En effet, qui, plus que lui, fe diftingue par le *goût des arts aimables*; quel talent, plus que le fien, *s'eft poli* dans le commerce de ces mortels privilégiés dont il fait l'éloge; enfin, qui, plus que lui, brille par *l'agrément*, *l'urbanité*, *ce tact heureux & fin*, ce *ton*, fur-tout ce bon ton, cet *art de plaire*, *parure des mœurs & de l'efprit ?*

La *Feuillade* & *Vendôme* & *Chaulieu* vieilliſſant,
Préſidoient aux eſſais de *Voltaire* naiſſant.
Le Héros de Denain, l'enfant de la Victoire,
Aimoit à le couvrir des rayons de ſa gloire.

L'*Enfant de la Victoire*, les *rayons de ſa gloire* : comme tout cela eſt neuf !

Il goûtoit leurs leçons, & ces Maîtres choiſis
Le formoient *au bon goût* du ſiècle de *Louis*.

Il *goûtoit* leurs leçons, le formoient au *bon goût* : comment ne pas goûter de pareils vers ?

Il eſt, il eſt encor d'auſſi parfaits modèles
Du jugement exquis, des graces naturelles.
Attire leurs regards ſur tes heureux eſſais ;
Mérite enfin qu'un jour honorant tes ſuccès
Te donnant pour leçons leurs exemples à ſuivre,
Nivernois & *Beauvau* t'enſeignent *l'art de vivre*.

Le Poëte ne s'eſt pas borné, dans cette Epître, à quelques conſeils ſtériles & vagues ſur l'art d'écrire. Il ſe rejette, ſans qu'il y paroiſſe, ſur les

grandes leçons de la Morale, comme *Horace* & *Montagne*; il pense que *l'art de vivre* est au-dessus même du talent sublime de composer des vers comme les siens; de sorte que cette Epître est à la fois un code de mœurs & de versification.

C'est peu de posséder, il faut sçavoir jouir;
Il *faut goûter* en paix ce qu'on sçut obtenir.

Il *goûtoit* leurs leçons, le formoient *au bon goût*, il faut *goûter* en paix: répétitions qui ont leur prix. D'ailleurs, rien n'est plus nouveau que les idées renfermées dans ces deux vers.

Aux palmes d'Hélicon il est beau de prétendre;
Des mains de l'amitié qu'il est doux de les prendre!

M. *de la Harpe* prouve, tous les ans, combien *il est beau de prétendre aux palmes d'Hélicon*. Mais, ce qu'il prouve encore mieux, c'est qu'il *les prend des mains de la seule amitié*.

Pour moi je puis encor, témoin de tes honneurs,
Je puis à ta couronne attacher quelques fleurs.

L'auteur tombe ici dans une légère inconséquence. Il est convenu, avec son jeune homme, qu'il avoit très-peu de *goût*, encore moins *de génie*; & voilà qu'il nous parle de ses honneurs dont il sera témoin, & d'une couronne à laquelle il veut attacher quelques fleurs !

M. *de la Harpe* vient d'être, tour-à-tour, solide & nerveux, Poëte & Moraliste, Philosophe & grand Peintre ; maintenant il va s'abandonner aux graces de l'imagination.

Apollon a *reçu* tes premiers sacrifices ;
Ce Dieu de mon printemps *a reçu* les prémices.

Est-ce *le Dieu de mon printemps*, ou *a reçu les prémices de mon printemps?*

Cet amour des beaux Arts est souvent séducteur.

Le *bon goût* & les *beaux Arts* reviennent sans cesse, & toujours à la satisfaction du Lecteur éclairé.

Ils ne m'ont point trompé, puisqu'ils font mon bonheur.

Les *Enfans de l'Europe* apprendront sans doute avec plaisir que M. *de la Harpe* est heureux.

Ils enchantent mes jours, & leur riant cortège
Ecarte les soucis dont l'essaim nous assiège.
Je me sauve en leurs bras, j'y trouve le repos.
Le Vieillard au front chauve, à l'infléxible faulx,
De nous à chaque instant ravit quelque partie,
Il moissonne en courant les fleurs de notre vie.

Ce *Vieillard au front chauve* qui *ravit sans cesse quelque partie de nous & qui moissonne en courant* les fleurs de notre vie, ne vous présente-t-il pas, Monsieur, un tableau dont on ne s'étoit pas encore douté? M. *de Voltaire* a dit dans sa *Henriade* :

Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.

Et *la Mothe*, dans *Inès*, avoit dit avant M. *de Voltaire*,

Il moissonne en courant les troupes des Rebelles.

Les Beaux-Esprits se rencontrent : jamais rov erbe ne fut mieux appliqué.

L'esprit jouit encor quand les sens sont flétris :
C'est le dernier soutien de nos derniers débris.

L'esprit jouit ; consonance harmonieuse. *C'est le dernier soutien de nos derniers débris* : ce vers est le dernier effort du talent. Voici maintenant, Monsieur, un épanchement de sensibilité ; car l'auteur a tous les tons, tous les pinceaux, *tous les esprits*, sans compter le sien.

Un jour *mon œil* éteint sous les voiles de l'âge
Ne verra *la Beauté* qu'à travers un nuage.

La Beauté, Monsieur, ne s'attendoit guères à figurer à la fin de cette Épître.

Les parfums du printemps, son éclat, ses couleurs,
Pour *mes sens émoussés* auront moins de douceurs,
Et des airs de *Grétri* l'aimable mélodie
Frappera foiblement mon oreille engourdie.
Alors, toujours sensible aux *charmes* des neuf sœurs,
Puissé-je *encor goûter* leurs dons consolateurs ;

Rassembler avec joie autour de *ma vieillesse*
Ces Ecrivains chéris qu'adora *ma jeunesse*,
Relire & dévorer ces ouvrages *charmans*,
De la raison, *de* l'ame immortels alimens,
Me réchauffer *encor de* leur flamme divine,
Et retrouver *mon cœur* dans les vers *de Racine!*

Comment M. *de la Harpe* parle-t-il de retrouver son cœur dans les vers de *Racine*? Ce cœur-là n'est-il pas peint sans cesse dans tous les siens, dans ses Satyres aimables, dans les Extraits du *Mercure*, dans ses Préfaces pleines d'aménité, &c? Il regne, dans ce dernier morceau, un *égoïsme sensible* tout-à-fait intéressant, & qui caractérise à merveille l'esprit de ce siècle, si fécond en Sages occupés d'eux & de l'Univers. *Mon œil éteint, mes sens émoussés, mon oreille engourdie, ma vieillesse, ma jeunesse, mon ame, mon cœur, moi*, enfin, *moi. Je ne verrai plus la Beauté que sous les voiles de l'âge; je n'entendrai plus la Musique de Grétri; je ne goûterai plus les dons consolateurs des neuf Sœurs; mais je rassemblerai autour de moi mes Ecrivains chéris; mais je re-*

lirai, je dévorerai leurs ouvrages, mais je me réchaufferai de leurs flâmes, mais je retrouverai mon cœur, mon esprit jouira, mon esprit, enfin, *sera le dernier soutien de mes derniers débris!* Avez-vous pu, Monsieur, vous défendre d'une sorte d'attendrissement, en lisant cette tirade où M. *de la Harpe* parle de lui d'une manière si touchante? Pour moi, je vous avoue, que tous ces vers me sont restés dans l'ame; ils y laissent des traces profondes, & je m'applaudis, avec vous, d'en avoir *goûté tous les charmes.*

Je n'ai pas cru devoir vous priver, Monsieur, d'un seul des deux cens trente-six vers qui composent cette Epître; tout m'a paru précieux dans ce morceau, &, si j'en avois omis quelques lignes, j'aurois craint que vous ne m'eussiez accusé de vous cacher quelques beautés. Bien des gens ne pensent pas comme moi, & trouvent détestables ces *Conseils à un jeune Poëte*, J'ai été témoin d'un problême qui s'éleva, au sujet de cette Pièce, dans une maison où je rendois visite: *Est-elle aussi mauvaise, est-elle pire que l'Ode du même auteur sur la Navi-*

gation ? Les uns prétendoient que c'étoit la placer bien bas que de la mettre au-dessous de cette rapsodie prétendue lyrique ; les autres soutenoient que les deux Pièces étoient également plattes, froides, séches, traînantes, dénuées d'harmonie, sans vie, sans couleur ; mais que, quelque peu d'imagination qu'il y eût dans l'Ode, il y en avoit encore moins dans les *Conseils*. Ils disoient de plus, par rapport au fond de l'ouvrage, en m'adressant la parole : » Si vous entrepreniez, Monsieur, de donner » des *Conseils* à un jeune Poëte, vous » auriez la simplicité de lui recommander la lecture des grands modèles de l'Antiquité ; vous l'exhorteriez à méditer dans la solitude, à » ne s'écarter jamais de la Nature, » à fuir le Néologisme, le faux bel-» esprit du siècle, &c. Eh bien, Monsieur, votre jeune Elève, eût-il » le talent le plus décidé, ne feroit pas fortune. Aussi n'est-ce pas » avec ce vieux radotage que M. *de* » *la Harpe* prétend guider le sien ; » voici comme il l'endoctrine : *Mo-* » *quez-vous des Critiques ; tous bas ces*

» *pendant, si vous le pouvez; regardez*
» *d'un œil de pitié ceux qui sont assez*
» *dupes pour ne pas se ranger du parti*
» *qui domine actuellement dans la Lit-*
» *térature; faites-vous des amis dans la*
» *Secte Philosophique; choisissez, & sou-*
» *venez-vous que de ce choix dépend le*
» *sort de la vie & celui du talent; du*
» *reste, fréquentez les grands Seigneurs, &*
» *soyez sûr qu'il est bien agréable d'être*
» *couronné tous les ans par ses amis.*
» Voilà tout le secret, Monsieur; il
» n'en faut pas davantage, & il y a
» dans cette confidence une naïveté
» qui enchante ».

Ces Messieurs firent une autre remarque singulière. Ils disent que l'Académie étoit prête à décerner le Prix, il y a cinq ou six ans, à la Pièce charmante des *Disputes* par M. *de Rhullières*, mais qu'elle rejetta cette Pièce, uniquement parce qu'il s'y trouvoit quelques satyres & quelques éloges, entr'autres de Madame la Comtesse *de Brionne* & de M. le Maréchal *de Broglie*. Dans les *Conseils* de M. *de la Harpe*, il y a des éloges de quelques Seigneurs & autres, qui sont à la vérité de l'Académie, & des critiques, des satyres

même fort dures &, par bonheur, sans esprit, de quelques Ecrivains qui ne sont pas, à la vérité, de l'Académie, laquelle a cru devoir changer de systême en faveur de M. *de la Harpe*. Les auteurs de cette observation s'applaudissoient de ce changement. Il paroît, disoient-ils, que l'Académie va devenir aussi tolérante en fait de critique que sur tout autre objet, puisqu'une page entière de satyre ne l'a pas empêché de couronner les *Conseils* de M. *de la Harpe*. On ne peut se persuader que ce jeune *Aristarque* soit, à cet égard, le seul objet de ses complaisances : *Liberté entière*, voilà désormais le cri universel de la Littérature, dont le gouvernement sera, dès-lors, vraîment républicain ; en un mot, le temps heureux est arrivé où chacun pourra dire, comme le vieil Hermite de Fernex,

Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes Frères.

Tous ces propos, Monsieur, ne peuvent dispenser des hommages que l'on doit à M. *de la Harpe*. Pour moi, je l'avoue, je me prosterne devant

ſon mérite tranſcendant ; l'éclat de ſa gloire m'éblouit. Non-ſeulement il a obtenu, cette année, le Prix d'Eloquence, mais de plus celui de Poëſie. Vous croyez que c'eſt tout, Monſieur, par la raiſon qu'il n'y a que ces deux Prix ; vous vous trompez : il a encore eu le premier *Acceſſit* des vers ; en ſorte que, pour la belle verſification, il eſt à préſent notoire à tous les *Enfans de l'Europe* qu'il n'y a que M. *de la Harpe* ſeul qui puiſſe approcher de M. *de la Harpe* ; il s'eſt vaincu lui-même, & l'a emporté ſur tous les concurrens par une *Epître au Taſſe*, qui, pour peu qu'on veuille en croire ſes amis & ſur-tout lui-même, eſt un chef-d'œuvre. S'il lui prenoit fantaiſie d'envoyer douze pièces de vers à l'Académie, imaginez quel ſeroit l'embarras des Juges! Figurez-vous en même temps l'humiliation de tous ſes rivaux, dont les meilleurs ouvrages ſeroient mis au-deſſous de la plus mauvaiſe des douze pièces de *M. de la Harpe* !

Je ſuis, &c.

A Paris ce 14 Octobre 1775.

LETTRE VIII.

Eloge de Nicolas de Catinat Maréchal de France, Discours qui a obtenu le second Accessit au jugement de l'Académie Françoise en 1775, par M. l'Abbé d'Espagnac. A Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Saint-Séverin; in-8° de 63 pages.

CET *Eloge*, Monsieur, annonce des talens dans M. l'Abbé *d'Espagnac.* Vous y trouverez à la vérité les défauts ordinaires aux ouvrages des jeunes gens: trop de recherche d'esprit, trop d'antithèses; mais vous y remarquerez aussi un pinceau ferme, de la noblesse dans les idées & dans les expressions, & plusieurs morceaux véritablement éloquens. Des connoisseurs en ce genre m'ont assuré que la partie militaire étoit supérieurement traitée. Rien de moins étonnant

étonnant : M. l'Abbé *d'Espagnac* est, à cet égard, à la source des leçons; & l'un des élèves les plus estimés de l'illustre Maréchal *de Saxe* a dû apprendre à son fils à louer dignement le Maréchal *de Catinat.* Je ne vous citerai que les deux morceaux de ce *Discours* qui m'ont le plus frappé. Le premier est le portrait de *Louvois ;* il n'a peut-être jamais été peint avec plus de hardiesse & sous des traits qui le caractérisent davantage. » *Louvois* » n'étoit plus, dit l'Orateur : ce Visir » ambitieux, dont on ne sçauroit dire » ni trop de mal ni trop de bien; qui, » parvenu d'abord à obtenir les places » sans les avoir méritées, donna le » rare exemple ensuite d'en mériter » plus qu'il n'en avoit obtenues; qui » prompt à concevoir, hardi dans l'exé- » cution, vaste dans ses projets, éton- » nant dans les détails, enchaîna tout » par la sublimité de son génie, & » n'aura jamais de rivaux que ceux » qu'il a créés lui-même; mais qui » se faisant haïr autant qu'admirer, » moins haut dans ses sentimens que » dans ses manières, ne posséda l'art

» de connoître les grands Hommes
» que pour les humilier, & fut aussi
» vil en protégeant *Catinat* pour avoir
» souffert ses hauteurs, qu'en persé-
» cutant *Turenne* pour y avoir résisté;
» qui, moins occupé & plus maître
» de la France que de lui-même; ne
» fut ni l'homme des Peuples ni celui
» du Roi; qui, moitié Courtisan, moi-
» tié Despote, le fatiguant alternati-
» vement de ses adulations & de ses
» outrages, sçut auprès de lui se ren-
» dre nécessaire à force d'injustice,
» partagea trente années de faveurs
» entre le soin de flatter & de nuire,
» de ruiner l'Etat pour désoler l'Eu-
» rope, & de désoler l'Europe pour
» se soutenir dans l'Etat ».

L'autre morceau que je veux vous faire connoître termine le Discours de M. l'Abbé *d'Espagnac*; c'est le parallèle de *Catinat* & de *Turenne*, avec lequel il avoit tant de rapports. Le voici. » *Turenne* jetta plus
» d'éclat sur sa vie publique; mais *Ca-*
» *tinat* en répandit davantage sur sa vie
» privée: parvenus tous deux à être
» de grands Hommes dans les po-

» sitions différentes où la Nature
» les avoit placés, & qui formoient
» à tous deux des obstacles pour le
» devenir ; *Turenne*, parce que ses
» parens étoient riches ; *Catinat*,
» parce que les siens étoient pauvres :
» l'un eut la gloire d'ajouter à l'illus-
» tration de ses ancêtres ; l'autre eut
» celle de se créer lui-même ; le pre-
» mier eut plus de peine à se mainte-
» nir dans le Commandement ; le se-
» cond en eut plus à y parvenir : tous
» deux l'occupèrent sans l'avoir de-
» siré, tous deux s'y distinguèrent sans
» se faire valoir : le Héros de l'Alle-
» magne avec plus de réputation, parce
» qu'on lui laissa plus d'occasions,
» plus de pouvoir & plus de moyens ;
» celui de l'Italie avec autant de mé-
» rite, quoiqu'il n'eût rien de tout
» cela. Aussi modestes, aussi prudens,
» aussi désintéressés, également ai-
» més des soldats, haïs de la Cour,
» estimés de leurs Rois, craints &
» admirés de leurs ennemis ; on peut
» dire, avec raison, qu'il eût fallu
» de la part de *Catinat* plus d'actions
» militaires pour paroître au-dessus

» de *Turenne*, & de la part de *Turenne*
» moins de foiblesses, moins de fau-
» tes, plus de fermeté dans le carac-
» tère, pour être mis au-dessus de
» *Catinat* ». De telles Beautés dans la première production d'un jeune homme de vingt-deux ans, ne doivent-elles pas, Monsieur, vous faire concevoir les plus flatteuses espérances pour les ouvrages qu'il peut donner dans la suite ? En général, ce Discours est un peu trop historique & trop antithétique.

Il est suivi de Notes intéressantes où M. l'Abbé *d'Espagnac* a mis à contribution les anecdotes les plus curieuses de la vie de *Catinat*, dont je vous ai rendu compte au commencement de cette année. En voici cependant deux qui sont nouvelles pour moi. Je ne sçavois point que *Catinat* faisoit des vers, M. l'Abbé *d'Espagnac* assûre qu'ils étoient *très-beaux* : les a-t-il lus ? » C'étoit un besoin
» pour lui, ajoute-t-il, & le seul qui
» le dominoit. Il falloit même, dans ses
» Campagnes, malgré les détails im-
» menses de son armée, que tous
» les jours il s'en occupât. Si des ac-

» cidens imprévus l'obligeoient de
» suspendre ce travail, ce délai le
» tourmentoit ; on eût dit qu'éloigné
» malgré lui de l'objet de sa passion,
» il cherchoit à en parler, pour sou-
» lager les maux que lui causoit son
» absence ». *Rien n'est plus vrai*, disoit-
il à *Palaprat* le jour de la bataille de
la Marsaille en lui serrant les mains,
*cela me peine ; mais, depuis huit jours,
je n'ai songé à faire un vers.*

L'autre anecdote que j'ignorois est bien honorable pour *Catinat* ; elle consacre la haute opinion qu'avoit de lui le fameux Prince *Eugène*. » La
» Cour, au commencement d'une Cam-
» pagne, étoit indécise sur le choix de
» ses Généraux, & balançoit entre
» *Catinat*, *Vendôme* & *Villeroy*. On en
» parloit dans le Conseil de l'Empe-
» reur : *si c'est Villeroy qui commande*,
» dit *Eugène*, *je le battrai ; si c'est Ven-*
» *dôme, nous nous battrons ; si c'est Ca-*
» *tinat, je serai battu* ».

Je ne puis finir cet article sans faire quelque reproche à l'auteur sur la légèreté avec laquelle il juge LOUIS XIV dans ses Notes. Selon lui, ce Prince

avoit quelques vertus, beaucoup de présomption, très-peu de talens, presque pas une des qualités qui font aux yeux du Philosophe un grand Roi. Comment! Cette élévation d'ame que LOUIS XIV a sçu communiquer à toute la Nation, n'est pas une des principales vertus qui font les grands Monarques? Et cette autre qualité qui les constitue le plus essentiellement, la connoissance des hommes, l'art de les mettre à leur place, ne l'eut-il pas au plus éminent degré? S'il a fait quelques choix difficiles à justifier, ne l'a-t-on pas vû plusieurs fois élever des sujets pour lesquels il avoit une antipathie marquée, *Villars*, par exemple. *Catinat* lui-même n'avoit-il pas contre lui un obstacle invincible sous tout autre regne, l'inimitié de la personne qui avoit subjugué l'ame du Prince, les intrigues de la puissante Madame *de Maintenon?* LOUIS XIV apprécia seul & récompensa dignement & sans recommandation le vainqueur de Stafarde & de la Marsaille. Ce Monarque immortel avoit, d'ailleurs, quoiqu'on en dise, une foule d'autres qualités qui lui assûrent le respect &

l'hommage de tous les siècles: il fut un des Rois les plus appliqués au soin du Gouvernement; il fut un de ceux qui déployèrent plus de fermeté dans l'administration, plus de constance & de grandeur d'ame dans l'adversité; enfin, ce qui devroit bien lui faire trouver grace aux yeux de ceux qui sont supposés parler devant l'Académie Françoise sur laquelle il a jetté tant d'éclat, il est peut-être de tous les Rois celui qui a le mieux connu le prix des Arts & des Lettres, & la prééminence qu'ils peuvent donner à une Nation sur toutes les autres. Je ne prétends point dissimuler ses défauts; mais, s'ils furent grands ainsi que ses vertus, ce n'est point aux gens de Lettres à les exagérer. Quel siècle que celui-ci, Monsieur! Il semble qu'il se fasse une gloire de rabaisser tout ce que l'autre admiroit. Je n'ose prévenir le jugement de la Postérité; mais je souhaite qu'à son tribunal nous puissions gagner à la comparaison.

Je suis, &c.

A Paris, ce 16 Octobre 1775.

LETTRE IX.

Brutus à Servilie. Pièce qui a obtenu le second Accessit au jugement de l'Académie Françoise en 1775. Par M. Duruflé. A Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Saint-Séverin.

Vous me demanderez, Monsieur, pourquoi je ne vous parle pas de l'*Epître au Tasse* qui a remporté le premier *Accessit*, avant de vous rendre compte de celle-ci qui n'a eu que le second. La raison en est simple. M. *de la Harpe*, qui en est l'auteur, a jugé à propos, par excès de modestie sans doute, de la dérober aux applaudissemens peu équivoques avec lesquels le Public a coutume d'accueillir ses Poësies Académiques. Il l'a refusée impitoyablement aux instances de son Imprimeur. Je ne puis donc en cette occasion faire fumer sur son Autel mon encens ordinaire, & tous ceux qui

aiment à me voir remplir cette fonction, y auront sans doute du regret. Parlons sérieusement, Monsieur : comme je pense que c'est mon sentiment particulier, quel qu'il soit, que vous vous attendez à trouver dans ces Feuilles, sans vouloir lui donner plus d'importance qu'il n'en mérite, je vous dirai avec franchise que c'est à la pièce de M. *Duruflé* que j'aurois donné le prix de Poësie, si j'avois eu l'honneur d'être un de ses Juges, comme j'aurois donné celui d'Eloquence au beau discours de M. *Guibert*. Les caractères de *Brutus* & de *César* sont tracés de main de Maître par M. *Duruflé* ; la versification est noble & simple ; les pensées sont fortes, & tout l'ouvrage est plein de traits où l'auteur fait de l'Histoire l'usage le plus heureux. Je ne vous citerai que deux tirades qui justifieront cet éloge. La situation que M. *Duruflé* a choisie est belle. Il suppose que *Brutus* écrit à *Servilie* après la mort de *César*, & dans l'instant où il vient de découvrir qu'elle est sa mère & que *César* étoit son père. Il se

livre dans le début à ses premiers transports, puis il continue dans ces vers :

Le Ciel qui conserva mes jours infortunés,
Au parricide, hélas, les avoit condamnés.
Que dis-je ? O mon pays !.... Je me trouble & m'égare !
Croyez que votre fils n'a point un cœur barbare.
Quand les vœux du Sénat, quand les cris des Romains
Au meurtre de *César* encourageoient mes mains,
Soit que d'un Dieu plus doux la voix mal entendue
M'ait parlé dans la nuit sur mes yeux étendue ;
Soit que de la Nature un effrayant avis
Vînt arrêter le bras de son malheureux fils ;
Je ne sçais quelle horreur qui précède le crime,
Dans mon cœur, malgré moi, défendoit ma victime :
Et *César*, accablant mon génie abattu,
Un moment imposa silence à ma vertu.
Tout prêt à le frapper, mon ame épouvantée
Déja voyoit son ombre errante, ensanglantée,
Qui, terrible, accourant de la nuit du trépas,

Accufoit dans *Brutus le plus grand* des ingrats.
Souvent j'ai cru l'entendre à fon heure fu-
prême :
Contre fes affaffins il m'imploroit moi-même.
Que vous dirai-je enfin ? Mon œil chargé de
pleurs,
Et mon trouble muet ont trahi mes douleurs.
Vous avez tous frémi de mon défordre ex-
trême,
Vous, ma mère, & *Porcie*, & *Caffius* lui-
même.
J'ai fait plus : ce fecret que j'ai dû vous cacher,
Je l'ai dit : une époufe a fçu me l'arracher.
D'un fer teint de fon fang *l'épreuve* volon-
taire
M'apprit qu'elle fçauroit & fouffrir & fe taire.
Romaine en fa douleur, elle n'a point pleuré.

Le morceau fuivant eft encore fupé-
rieur à celui que vous venez de lire.
Brutus expofe les attentats multipliés
dont *Céfar* s'eft rendu coupable.

Dix ans, vous avez vu fon altière impru-
dence
Fatiguer du Sénat la longue patience;
Et nous laiffant à peine un nom de liberté,
Affecter d'un vainqueur l'infultante fierté.

Ce rang de Dictateur, ce nom sous qui tout tremble,
Qui ne fait qu'un pouvoir des pouvoirs qu'il rassemble,
Dans ses superbes mains avoit mis à la fois
Les faisceaux des Consuls & le sceptre des lois.
Sa vaste ambition, contente en apparence,
Mais gênée en effet dans un pouvoir immense,
Déceloit tous les jours aux regards de *Brutus*
L'homme dans qui *Sylla* vit plus d'un *Marius*.
Dédaignant ces honneurs entassés sur sa tête,
Et les retenant tous comme un bien de conquête,
Il dévoroit le Trône, &, premier Citoyen,
Tant qu'il n'étoit pas Roi, croyoit *n'être encor rien*.
Quand la terre en silence obéissoit au Tibre;
Ne voyant qu'un Empire & qu'un seul Peuple libre,
Il s'est dit : à ce Peuple osons donner des fers;
Rome, esclave à mes pieds, enchaîne l'univers.
L'ingrat! ... Rome, oubliant une guerre fatale,
Sembloit l'avoir absous des crimes de Pharsale;

Il pouvoit, trop heureux, au sein de tant d'honneurs,
Jouir de sa clémence, & regner sur les cœurs.
Rome légitimoit sa grandeur criminelle :
Il aima mieux ravir tout ce qu'il tenoit d'elle.
Je l'ai vu déja Roi, dans son espoir altier,
Las de feindre, & montrant le tyran tout entier,
Par un oracle faux menaçant Babylône,
Faire mentir les Dieux pour demander un Trône.

Je ne sçais si je me trompe, Monsieur ; mais il me semble que ces vers-là valent un peu mieux que ceux de M. *de la Harpe* : au moins ont-ils de l'harmonie, de la clarté, une tournure ferme, de l'énergie ; au moins ne peut-on leur reprocher ni amphigouri, ni faux brillant, ni mauvais goût.

Discours d'un Nègre à un Européen. Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoise en 1775 ; par M

Doigni. A Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Saint-Séverin aux Armes de Dombes, in-8° de 15 pages.

Je vous rends compte de ces Pièces, Monsieur, dans l'ordre où je crois qu'elle doivent être placées, en exceptant cependant celle de M. *de la Harpe* qui semble tout-à-fait hors de rang, soit par le jugement qu'en a porté l'Académie, soit par celui qu'en a porté le Public. Après l'Héroïde de *Brutus*, je mettrois donc immédiatement ce *Discours d'un Nègre à un Européen*, dont le sujet est peut-être le plus beau qui ait été traité cette année. Ce Nègre est supposé le tenir à son maître dans l'instant où celui-ci vient de l'acheter. J'aurois mieux aimé que l'auteur eût choisi le moment où l'Esclave vient d'en être maltraité. L'explosion auroit été plus violente, & les Discours du Nègre plus justifiés encore par sa situation. Les parties qui composent cette Pièce ne

sont pas toutes également bien liées ; il y a quelques endroits vagues, quelques vers négligés ; mais il y a aussi plusieurs morceaux pleins de force & même d'éloquence, & ils ne peuvent que faire honneur au talent & à la sensibilité de ce jeune Ecrivain, qui mérite sans contredit beaucoup d'encouragemens. Une des meilleures tirades est celle où sont décrits les mauvais traitemens dont les Européens accablent leurs Esclaves.

Combien nous gémissons sur ces coupables bords,
Qui, pour notre malheur, produisent des trésors !
Sous la verge de fer d'un conducteur terrible,
Et que nos *hurlemens* rendent plus infléxible,
Nous marchons, attelés comme de vils troupeaux
Au char humiliant des auteurs de nos maux ;
Enfermés dans le sein des plus profonds abymes,
Nous cherchons ces métaux, ces alimens des crimes

Que l'orgueilleuse Europe a bientôt épuisés;
En insultant aux pleurs dont ils sont arrosés.
D'un air lourd & brûlant le souffle nous dévore.
Nous mourons mille fois, & nous vivons encore.
A peine pouvons-nous maudire notre sort:
On nous ôte le droit de nous donner la mort;
Et, loin de consoler, d'adoucir nos misères,
Nos femmes, dans les pleurs, gémissent d'être mères,
Au berceau, par pitié, ravissent nos enfans,
Leur prodiguent la mort dans leurs embrassemens,
Ou déchirent, bravant le Maître qui nous brave,
Les flancs infortunés qui portoient un Esclave.

L'Esclavage des Américains & des Nègres, Pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoise en 1775. Par M. de Sacy. A Paris chez Demonville Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Saint-Séverin aux Armes de Dombes, in-8° de 12 pages.

CETTE Pièce, comme vous voyez, Monſieur, eſt à peu-près ſur le même ſujet que la précédente; mais le ſtyle & la verſification en ſont beaucoup plus foibles. Ce que j'y ai trouvé de mieux eſt l'apoſtrophe ſuivante.

O Terre, dont jamais les entrailles ſacrées
Par des Peuples heureux ne furent déchirées;
Ouvre au fier Eſpagnol tes antres mugiſſans;
Vomis pour le punir tes funeſtes préſens,
Prodigue tes tréſors, comble ſon eſpérance:
Ta libéralité ſuffit à ta vengeance.
Bientôt, regorgeant d'or, ſes ſuperbes vaiſſeaux
D'un fardeau dangereux fatigueront les eaux,
Et leurs flancs *vomiront* avec tant de richeſſes,
De cent tourmens divers ſources enchantereſſes,
Les maux des citoyens, les querelles des Rois,
Et le ſombre égoïſme & le mépris des lois;
L'amitié n'aura plus que de mourantes flâmes;
L'intérêt en deſpote aſſervira les ames,
Et, cédant ſon empire à ce maître nouveau,
L'amour, de déſeſpoir, éteindra ſon flambeau.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

INTRODUCTION *à la Description de la Lorraine & du Barrois. Par D. Un Volume in-8° de plus de 500 pages ; prix 4 livres broché ; à Nancy chez Babin Libraire, & à Paris chez la Veuve Savoye Libraire rue Saint-Jacques.* M. *Durival* l'aîné, Lieutenant Général de Police Honoraire de la Ville de Nancy, est auteur de cette *Introduction* à un ouvrage plus considérable, qui parut pour la première fois, il y a près de vingt ans, sous le nom de *Mémoires sur la Lorraine*, mais auquel M. *Durival* a fait un grand nombre d'additions & de corrections. Il en prépare une nouvelle édition qu'il fera bientôt imprimer avec le titre qui lui convient de *Description de la Lorraine & du Barrois.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Auteurs qui, dans ces derniers temps, ont travaillé sur ces Pays, ont copié les *Mémoires* mot pour mot, sans faire attention aux changemens arrivés dans l'état &

dans l'adminiſtration de la Province depuis la publication de ces *Mémoires.* Ils ſont tombés, en conſéquence, dans des erreurs groſſières, dont la correction occupe M. *Durival.* Il ſeroit bien à deſirer qu'on nous donnât ſur chaque Province un ouvrage ſemblable à ſa *Deſcription de la Lorraine & du Barrois*, à laquelle il met la dernière main. En attendant que nous jouiſſions de ce fruit précieux de ſon travail, vous lirez avec plaiſir, Monſieur, l'*Introduction* que je vous annonce, & vous jugerez par ſon mérite de celui de la *Deſcription.* Cette *Introduction* eſt elle-même un ouvrage ſupérieurement fait, & très-intéreſſant. C'eſt une Hiſtoire abrégée, mais curieuſe, de la Lorraine & du Barrois, depuis la plus haute antiquité juſqu'à la mort du dernier Duc le feu Roi de Pologne *Staniſlas I.* L'auteur, à chaque regne, indique, avec une préciſion admirable, les révolutions, les loix, les mœurs, les évènemens remarquables, les Sçavans, les hommes de Lettres, les Artiſtes qui ſe ſont diſtingués, les traits qui caractériſent le moral de chaque Souverain, les

anecdotes piquantes, les coutumes ſingulières. Par exemple, en parlant des obſéques du Duc *François I*, qui furent faites avec pompe aux Cordeliers de Nancy le 17 Août 1546, M. *Durival* obſerve que c'étoit alors l'uſage de conduire à l'Offrande dans l'Egliſe, en tournant derrière l'Autel, les Chevaux du Prince défunt. On fit encore la même choſe en 1608, à la pompe funèbre du Duc *Charles III*, où parurent quatre Chevaux; le premier étoit un *Cheval d'honneur;* le ſecond étoit *bardé pour bataille;* le troiſième étoit un *Cheval de ſecours*, & le quatrième *de ſervice.* Les perſonnes du deuil portoient le bonnet carré. Je pourrois, Monſieur, extraire de cette *Introduction* pluſieurs autres faits importans ou agréables; je me borne à vous aſſûrer que c'eſt un des Livres les plus exacts, les plus précis, les plus inſtructifs, les plus amuſans même, autant que le comporte ce genre, qui aient paru depuis bien des années.

Cours de Science Politique & de Grammaire Allemande. M. *Junker*, Docteur de l'Univerſité & Membre Ordinaire

de l'Académie des Belles-Lettres de Gottingue, recommencera le 22 Novembre prochain son *Cours de Science Politique*, aussi bien que celui *de Grammaire Allemande*, & les continuera, comme il a fait jusqu'ici, pendant six mois, tous les lundis, mercredis & vendredis, le premier depuis 10 heures jusqu'à midi, & le second de midi à une heure. Dans le *Cours de Science Politique*, il explique successivement les principes du Droit Naturel, du Droit Politique (ou de la Théorie de la Société Civile,) & du Droit des Gens Naturel; puis il fait connoître la constitution, tant Physique que Politique, & le Droit Public des principaux Etats de l'Europe, après avoir préalablement développé les événements qui ont produit la présente forme de Gouvernement de chaque Etat. Il passe ensuite au Droit des Gens Conventionnel, vulgairement appellé le Droit Public d'Europe, ayant pour objet les obligations & les droits réciproques des Nations, fondés sur les Traités de paix, d'alliance, de com-

merce, &c; desquels Traités il fait une analyse raisonnée & pragmatique, en commençant par ceux de *Munster* & d'*Osnabruck*; il finit par communiquer des observations solides sur les intérêts des Princes, aussi bien que sur les fonctions de Négociateur, d'Ambassadeur & de Ministre Public : toutes connoissances dignes d'occuper la jeune Noblesse, utiles sur-tout à ceux qui ont l'intention de voyager avec fruit, & nécessaires à quiconque se destine aux Négociations. Le prix de ce *Cours* est de six louis pour les six mois; & celui de la Grammaire Allemande, de trois louis, qui se payent d'avance. Les personnes qui voudront suivre l'un ou l'autre, sont priées de se faire inscrire quelques jours auparavant. M. *Junker* demeure *rue S. Benoît, Fauxbourg Saint-Germain, chez le Bourrelier de MONSIEUR, au second étage.*

Les Présens du Berger, & les Sermens du Berger; deux Estampes faisant pendant, de 13 pouces de haut sur 17 de large, gravées par M. Lempereur

de l'Académie Royale de Peinture de Paris, & de celle de Vienne, d'après les Tableaux de M. Pierre, premier Peintre du Roi. A Paris, chez l'auteur, rue Saint-Jacques, près du Petit Marché. La première de ces Estampes offre un riant Paysage, où l'on voit un jeune Berger qui vient de dénicher un nid d'oiseaux, dont il fait présent à sa Maîtresse; la jeune Sœur de la Bergère regarde le nid avec la naïve curiosité de son âge, tandis qu'une autre prend soin du troupeau. Auprès de ce Grouppe est une Fontaine, ornée de deux Enfans qui tiennent une urne, dont l'eau va se perdre dans un étang. Le sujet de la seconde Estampe est une Pastorale charmante, où M. *Pierre* a représenté un jeune Amant aux genoux de sa Bergère, & lui serrant, avec tendresse, la main qu'elle vient de lui abandonner. La Bergère annonce, par son attitude, la douce émotion que lui cause l'aveu qu'elle vient de faire. Témoins de leur bonheur, plusieurs autres Bergers & Bergères semblent y applaudir avec le

plus vif intérêt. Ces deux Sujets sont gravés avec cette douceur & cette suavité qu'on remarque dans les ouvrages de M. *Lempereur.*

La Mélancolie. C'est le titre qu'on a donné à une petite Estampe d'environ 7 pouces de haut sur 5 de large, représentant une jeune Femme assise, la tête appuyée sur sa main, gravée dans la manière du crayon, par Madame *Massard*, d'après le Dessin de M. *Greuze.* Il faudroit être bien injuste pour ne pas donner des encouragemens & des éloges à une jeune Artiste, qui débute dans la carrière avec autant de succès. Ce sujet est exécuté avec la plus grande intelligence ; & l'on y reconnoît parfaitement la touche large, moëleuse, énergique de l'Original que Madame *Massard* a traduit. Cette Estampe se vend chez l'auteur, rue Saint Hyacinthe, près de la Porte Saint-Jacques.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Octobre 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Septième Lettre à M. de Voltaire, ou Entretiens sur le Poëme Epique relativement à la Henriade; par M. Clément. A Paris chez Moutard Libraire de la REINE, DE MADAME *&* de *Madame la* COMTESSE D'ARTOIS *rue du Hurepoix. Un volume in-8°, de 200 pages.*

LA *Henriade* est attaquée de toutes parts, Monsieur, & je doute qu'elle puisse tenir encore long-temps contre les assauts multipliés qu'on lui livre. Le *Commentaire* de M. de *la Beaumelle* lui a déja porté de terribles coups.

M. *Clément*, à ſon tour, marche aujourd'hui contr'elle avec des forces non moins redoutables. Il ſuppoſe qu'il a eu des *Entretiens* avec un des admirateurs de M. *Voltaire* au ſujet de ce Poëme ; & c'eſt de ces *Entretiens* qu'il entreprend de nous rendre compte. Le défenſeur de la *Henriade* lui demande d'abord s'il eſt du nombre de ceux qui refuſent d'appeller cet ouvrage un Poëme Epique. » Moi, répond » M. *Clément*, je l'appellerai tout » comme vous voudrez, pourvu » qu'en même temps vous me per» mettiez de dire que c'eſt un Poëme » manqué, dont le ſujet eſt mal pré» ſenté, dont le plan & l'économie » ſont mal entendus, dont la forme » eſt tout-à-fait défectueuſe, où la » machine du Merveilleux eſt ſi mince, » ſi frêle, amenée avec ſi peu d'art, » qu'elle n'y tient en rien, & n'y ſert » que de rempliſſage, au lieu d'en » être le principal reſſort; qu'outre » cela, ce Poëme n'a ni action, ni » intérêt, ni caractères, ni paſ» ſions, ni dramatique, ni ſublime, » ni aſſez de grande Poëſie ; ſans par-

» ler de tous les vices de style dont » il est rempli. Or, si vous croyez » qu'un Poëme Epique peut se passer » de toutes ces qualités-là, vous pou» vez hardiment appeller la *Henriade* » le chef-d'œuvre des Poëmes Epi» ques ».

Comment supposer, reprend l'adversaire de M. *Clément*, que M. *de Voltaire*, qui a tant de connoissances en tout genre, qui a tant d'esprit, de talent, qui a fait un *Essai sur la Poësie Epique*, n'ait pas sçu ce que c'étoit qu'un Poëme Epique, & néanmoins ait entrepris de nous en donner un? La réponse à cette objection est précieuse par son ingénuité; elle est de M. *de Voltaire* lui-même, qui, dans un de ses derniers ouvrages *, déclare franchement qu'il a *fait jadis un Poëme Epique, sans savoir ce que c'étoit*. Quant à l'*Essai*, il n'est propre qu'à confirmer cet aveu par les assertions erronées dont il est rempli. On y lit que *le Poëme Epique est une espèce d'ouvrage dans lequel les hom-*

* *Questions sur l'Encyclopédie. Tome VII page 150.*

mes sont convenus d'approuver souvent le bisarre sous le nom de Merveilleux ; que l'ILIADE *est pleine de Dieux & de combats peu vraisemblables ;* que *beaucoup de personnes préfèrent le* PARADIS PERDU *avec quelqu'espèce de raison ;* & le PARADIS PERDU, *cependant, est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardiesse que de choix ;* que le CLOVIS *de Desmarets & la* PUCELLE *de Chapelain sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*ILIADE ; que *le talent d'Homère étoit de faire des Tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une Fable intéressante ;* qu'*on ne fait nulle difficulté de mettre le Tasse à côté de Virgile & d'Homère, malgré ses fautes & la critique de Despréaux ;* qu'*il a plus de feu qu'Homère avec plus de variété ;* que *ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*ILIADE, *mais que ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits & mieux soutenus ;* enfin, qu'*il a peint ce qu'Homère crayonnoit, &c.* Il est donc bien constaté que M. *de Voltaire* a fait un Poëme Epique, sans

ſé douter de ce genre d'ouvrage. C'eſt une vérité prouvée, tant par ſon propre aveu que par ſes diſſertations. Cela ſeul pourroit épargner la peine d'un exâmen de la *Henriade*. Mais, dit l'Interlocuteur de M. *Clément*, il ſeroit abſolument poſſible qu'un auteur s'égarât dans la ſpéculation & réuſsît dans la pratique; ils entrent donc en matière; ils examinent d'abord le ſujet de ce Poëme. M. *Clément*, d'après la plupart des Critiques qui l'ont précédé, y trouve duplicité de Héros & de ſujet. Le premier ſujet eſt le Siège de Paris par *Henri III* juſqu'à la fin du cinquième chant où il meurt; le ſecond ſujet eſt le même Siège de Paris par *Henri IV*, pendant les cinq deniers chants. Le Poëte annonce que le Héros qu'il va célébrer eſt *Henri IV*, & l'on voit à l'ouverture du Poëme que le Chef de l'entrepriſe eſt *Henri III*, que le Héros annoncé eſt ſubordonné à ce Chef, & qu'il travaille pour lui pendant cinq chants entiers.

M. *Clément* jette un coup d'œil rapide ſur tous les vices d'économie

de la *Henriade*, sur le voyage ridicule de *Bourbon* en Angleterre, sur le peu de vraisemblance qu'*Elisabeth* ne soit pas instruite de tout ce qu'il lui raconte, sur l'inutile & foible tempête qu'il essuie dans le passage, & qui le porte dans une Isle où un vieillard lui dit infructueusement sa bonne aventure; enfin, sur tous les autres évenemens du Poëme, dont les combats de *Henri IV* sont la moindre partie, puisqu'ils n'occupent pas six cens vers. Etoit-il besoin de faire un Poëme Epique, s'écrie l'Observateur, pour y mettre aussi peu de faits héroïques? Y a-t-il quelqu'exemple d'une action plus vuide, plus dénuée de grands mouvemens & d'intérêt? » L'auteur a eu raison de ne pas dire » dans son début *je chante les com-* » *bats*; car c'est ce qu'il chante le » moins. Il pouvoit dire : *je chante* » *un Héros qui fait un petit voyage sur* » *mer, qui vient livrer un petit assaut* » *à Paris, qui fait un long rêve, qui va* » *en bonne fortune, & revient brave-* » *ment prendre Paris par famine* ».

M. *Clément* reproche à M. *de Vol-*

taire un défaut que beaucoup d'autres ont relevé : car, en donnant la critique d'un même ouvrage, il est impossible que des gens éclairés ne se copient pas les uns les autres. Le Vieillard de l'Isle de Jersey, dit M. *Clément*, prédit à *Henri IV* qu'il ne montera point sur le Trône qu'il n'ait embrassé la Religion Catholique. » Cet oracle n'est pas obscur :

Mais, si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.

» Le Poëte ajoute que *Henri* fut pé-
» nétré de ce discours comme *d'un*
» *trait de flamme* ».

Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brilloit pas encore.

» *Henri IV*, si bien édifié, ne laisse
» pas de parler assez cavalièrement
» de la Religion à *Elisabeth* ; &, à
» son retour, après la mort *de Valois*,
» sachant qu'il ne sera reconnu Roi
» de France qu'après avoir abjuré le
» culte réprouvé, il n'en fait nulle

» mention ; il continue de verser le » sang de ses Sujets, quoique ce soit » en pure perte, & qu'il soit ins- » truit, de la part du Ciel, que tous » ses meurtres, que tous ses com- » bats n'y feront rien, s'il ne change » de Religion. Vous voyez claire- » ment que voilà *Henri IV* devenu » inhumain & odieux par inconsé- » quence, ou plutôt par celle de » l'auteur. Dès le commencement de » son Poëme, il répand un nuage af- » freux sur toute la conduite de son » Héros ».

L'auteur du *Parallèle de la Henriade & du Lutrin*, avoit dit presque dans les mêmes termes : » Quelle est la conduite » du Héros que l'on nous donne à » admirer ? Il assiège son Peuple ; il » en fait un carnage affreux ; il le ré- » duit par une famine horrible. Cette » conduite le mène-t-elle au dénoû- » ment ? Point du tout ; elle est abso- » ment inutile, &, qui pis est, le » Héros sçait qu'elle doit l'être. Un » Vieillard inspiré qu'il écoutoit com- » me *Dieu même*, lui avoit dit dès » le commencement ;

Mais, si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.

» Si cet Oracle eût été rendu dans le
» Ciel seulement, que *Henri IV* ne
» l'eût ni entendu lui-même, ni com-
» pris, s'il eût été obscur, enveloppé,
» mystérieux, le Héros eut été peut-être
» excusable; mais il parloit *os ad os* avec
» le Prophète, sans équivoque, sans
» détours. Que penser d'un Héros dont
» l'action, très cruelle en elle-même,
» est en même temps fondée sur l'im-
» prudence & l'étourderie? C'est
» bien alors que se vérifie la maxime
» *d'Horace*:

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.
Des sotises des Rois les peuples sont punis.

» Le Peuple avoit tort de rejetter
» *Henri IV*, par la raison qu'il étoit
» Protestant: mais aussi *Henri IV* avoit
» tort de l'être, suivant l'esprit du
» Poëme qui est dans les principes
» Catholiques. Que devoit donc faire
» *Henri IV?* Se convertir, & ensuite
» combattre. Le Poëte auroit supposé,

» s'il eût voulu, des défiances de la » part du Peuple ; *Henri* auroit été » alors dans tout ſon droit, les Li» gueurs dans tout leur tort, & le » Peuple à l'ordinaire auroit été le » ſeul à plaindre ». M. *Clément*, dans la ſuite de ce premier *Entretien*, donne à-peu-près le même plan de réforme pour cet endroit du Poëme.

Il montre que M. *de Voltaire* n'a pas profité, à beaucoup près, de tout ce que l'Hiſtoire pouvoit lui fournir ; qu'il ne devoit pas ſe contenter d'y prendre deux ou trois épiſodes, qui, après tout, ſont moins eſſentiels à un Poëme que le tiſſu de l'action ; qu'il auroit pu y découvrir la ſemence de toutes les paſſions de la Ligue ; qu'il y auroit trouvé d'excellens traits pour peindre les caractères de ſes perſonnages, comme d'*Aumale*, *Mayenne* & l'Envoyé du Roi d'Eſpagne, perſonnages qui n'ont aucune phyſionomie dans ſon Poëme, & qui ſemblent ne prendre aucune part à l'action ; qu'il y auroit puiſé les caractères des Ducs de *Nemours* & de *Mercœur*, qui n'étoient pas moins ar-

dens que les autres, & dont l'auteur ne fait pas mention. L'Hiſtoire pouvoit ne lui être pas moins utile à l'égard de ſon Héros. *Henri IV* tira des ſecours non ſeulement de l'Angleterre, mais du Dannemarck, des Proteſtans d'Allemagne, des Suiſſes, & même ſecrettement de *Ferdinand*, Grand Duc de Toſcane. Le Grand Seigneur *Amurat*, entendant parler des actions héroïques de *Henri IV* & de la difficulté qu'il trouvoit à s'établir ſur le Trône, ſe détermina à lui offrir des ſecours. *Dom Antonio*, Roi de Portugal, détrôné par le Roi d'Eſpagne qui le faiſoit pourſuivre & avoit mis ſa tête à prix, vint trouver *Henri IV* pour lui prêter ſon bras, & ſe venger en même temps du Roi d'Eſpagne : tous ces événemens auroient contribué à nourrir l'action du Poëme, & à y jetter un grand éclat.

Non ſeulement M. *de Voltaire* n'a pas fait uſage des matériaux que lui préſentoit l'Hiſtoire ; mais il n'y a rien ou preſque rien dans ſon Poëme qui ſoit de ſon invention. On ne peut ſe diſſimuler que la manière dont il

fait aller son Héros en Angleterre pour faire le récit de la Saint Barthélemi à *Elisabeth*, &c, jusqu'à la tempête, ne soit une imitation mesquine de la tempête qu'*Enée* essuie, de son arrivée chez *Didon* & du récit de la prise de Troye que le Prince Troyen fait à la Reine de Carthage. L'épisode des amours de *Henri IV* est une copie très foible des amours d'*Armide* & de *Renaud*, qui sont déja bien froids en comparaison de ceux de *Didon* & d'*Enée*. La vision ou le songe de *Henri IV* ressemble à la descente d'*Enée* aux Enfers ; & cette idée du songe est prise du *Saint-Louis* du P. *Lemoine*. Le combat des deux *d'Ailly* qui ne se reconnoissent qu'au moment où le père a tué le fils, est imité du combat de *Tancrède* & de *Clorinde*. Les personnages allégoriques, la *Discorde*, la *Religion*, l'*Amour*, la *Politique*, étoient déja tout imaginés avant M. *de Voltaire* ; ils sont dans le *Lutrin* & dans les *Allégories* de *Rousseau*.

A toutes ces remarques, l'admirateur de la *Henriade* reste confondu ; il ne trouve rien à répliquer. Je crains bien, dit-il tout stupéfait, que vous

ne triomphiez encore davantage au ſujet du Merveilleux de la *Henriade* : car je vous avoue que c'eſt la partie qui m'en a toujours paru la plus médiocre, relativement au Merveilleux des anciens Poëmes Epiques. Il a raiſon de s'attendre à voir ſon auteur favori maltraité ſur cet article ; M. *Clément* profite de ſon avantage. Il fait voir comment M. *de Voltaire*, égaré par les faux principes qu'il s'efforce d'établir contre le Merveilleux dans ſon *Eſſai ſur la Poëſie Epique*, & ne voulant pas néanmoins choquer entièrement, dans ſon Poëme, le goût des amateurs de l'Antiquité, a cru ſatisfaire à tout en faiſant apparoître une ou deux fois *Saint-Louis* à ſon Héros, & en y joignant deux ou trois allégories empruntées de côté & d'autre. » Quelle inconſéquence n'eſt-ce » pas, ſelon notre croyance, que » *Henri IV* ſoit favoriſé du Ciel ſans » être converti, & que le Ciel ſoit » pour l'ennemi de la Religion Catho- » lique contre le parti qui défend » cette Religion ! L'auteur a traité » tout cela légèrement, ſuivant ſa

» façon de penser particulière ; mais
» il devoit sentir que sa Philosophie
» blessoit en même temps les droits
» de la Poësie & ceux du bon sens ».

» La construction de son Poëme a
» fort embarrassé M. *de Voltaire* pour
» le Merveilleux dans les cinq pre-
» miers chants ; il n'a pas voulu faire
» descendre un Saint ni un Ange pour
» son inutile *Valois* ; mais il n'a pas
» osé non plus faire intervenir aucun
» agent céleste pour *Henri IV* Pro-
» testant, tandis qu'il n'y en auroit
» pas eu pour *Valois* Catholique ; il
» s'est donc déterminé à ne mettre
» en mouvement sa grande machine
» du Merveilleux qu'au sixième chant.
» On sent par-là, mieux que jamais,
» combien son plan est ridiculement
» conçu. Ou il ne falloit point du
» tout de Merveilleux, ou il falloit
» qu'il commençât avec le Poëme :
» car on ne s'attend guères à cette
» apparition subite d'un Saint qui,
» ne s'étant point mêlé de la moitié
» de l'action, ne paroît pas avoir
» grande raison de se mêler du reste.
» Puisque cette machine surnaturelle

» devoit servir au dénoûment du » Poëme, elle devoit agir dès le pre- » mier moment de l'action, présider » à tout, & former le nœud qu'elle » devoit dénouer; si non l'on voit un » auteur embarrassé qui ne sait point » lier toutes les parties de son sujet, » qui a fait un chant, ensuite un autre, » sans avoir rien prévu, sans trop » savoir où il ira; & puis, se voyant » tout-à-coup arrêté par la difficulté » de dénouer un nœud si mal tissu, » fait tomber du Ciel aussi-tôt une » machine pour sortir d'embarras. » Rien ne découvre davantage le peu » de ressources qu'un auteur a dans » son génie, & le peu de connois- » sance qu'il a de son art ».

M. *Clément* ne critique pas avec moins de raison le songe de *Henri IV*, où *Saint-Louis* lui fait voir tout ce qui se passe au Ciel & aux Enfers. Le Poëte dit que *Henri IV* s'endormit, & que *Saint-Louis* l'enleva au ciel dans un char de lumière, ainsi que le fut jadis le maître d'*Elisée*. Il en résulte que ce n'est point un songe, & que le Roi suit réellement le Saint dans les

Cieux, quoiqu'en dormant. Le Saint lui fait voir toutes ces merveilles ; mais ce n'eſt ni des yeux du corps, puiſqu'ils ſont fermés par le ſommeil, ni des yeux de la foi que le Héros n'a pas encore. Qu'on juge combien cette équivoque d'un homme emporté miraculeuſement au ſéjour céleſte, & qui voit tant de choſes, les yeux fermés, jette un louche ridicule ſur ce Merveilleux. L'auteur augmente encore cet embarras, en ne faiſant point deſcendre ſon Héros ſur un char comme il eſt monté : il dit ſeulement que *les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſèrent*. On eſt plus incertain que jamais ; &, ce qui d'abord ſembloit un prodige, finit par ne paroître plus qu'un ſonge. Mais ce qui montre le plus de ſtérilité dans l'imagination, eſt le Merveilleux qui ſert de dénoûment au Poëme. L'auteur dit que *Saint-Louis*

Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris, il le conduit lui-même,

Avec un pareil dénoûment, il pouvoit allonger l'action tant qu'il auroit voulu, faire cinquante chants, mettre son Héros dans un embarras toujours nouveau; &, quand il en auroit été las, faire descendre son Saint & sa machine pour couper le nœud.

Le Critique ne fait pas plus de grace au chant des amours de *Henri IV*, & de *Gabrielle d'Estrées*. Selon lui, c'est un véritable amour de Garnison. » Le Roi, dit-il, va à la chasse; un » orage qui survient, comme dans » l'*Enéide*, l'oblige d'entrer en un » château voisin; d'*Estrées* vient au- » devant de lui, & aussi-tôt le Poëte » vous dit : *Qu'eût pu faire d'Es-* » *trées?* Comme elle ne peût rien » faire, elle se rend au Héros, & » tout est conclu, sans qu'ils se soient » tenu le moindre discours. *Mornay* » arrive; le Roi quitte sa Maîtresse » sans lui rien dire, & elle le laisse » aller sans dire un seul mot. Ne » voilà-t-il pas un amour & une pas- » sion bien dignes d'un Poëme Epi- » que? Cependant ce bel épisode tient

» un chant tout entier; & j'ai vu, dans
» la Préface d'un certain Editeur de
» la *Henriade* (1), ce neuvième chant
» comparé au quatrième livre de
» *l'Enéïde*. Concevez-vous une flat-
» terie plus révoltante, que de met-
» en parallèle le morceau de l'Anti-
» quité où la passion de l'amour est
» peinte avec les couleurs les plus vi-
» ves & les plus pathétiques, dont
» tous les mouvemens sont expri-
» més tour-à-tour avec tant de grace,
» de feu, de délicatesse, d'éloquence &
» de force, avec ces amours insipides
» & muettes de la *Henriade*, où tout
» est conclu en deux vers, en un
» mot, avec une jouissance de Ser-
» rail ».

M. *Clément* passe à l'examen des caractères. Ceux du Duc de *Guise*, de *Médicis*, de *Coligny*, lui semblent peints d'une manière brillante; mais ce ne sont pas les Héros du Poëme. Pour les autres, ce sont moins des caractères que de simples portraits.

(1) M. *de Marmontel*, de l'Académie Françoise.

Les grands Poëtes, anciens & modernes, pour faire connoître les caractères qu'ils donnent à leurs Héros, les font agir & parler eux-mêmes d'après les mœurs & les sentimens convenables à ces caractères. *M. de Voltaire* prend le Lecteur par la main, le conduit dans une galerie, & lui dit : « Avant que de vous montrer » mes Héros en action, je suis bien » aise de vous faire voir le portrait » de chacun d'eux ; cela vous aidera » à les connoître distinctement & à » les démêler, quand vous les verrez » ensemble ; faites donc attention. » Celui-ci est fait de telle façon ; » celui-là a telle vertu, tel défaut ; & » j'ai mis le nom de chacun au bas » de son portrait, afin que vous puissiez y avoir recours, s'il vous arrivoit de prendre l'un pour l'autre, &c ». Encore le Censeur prouve-t-il que la plûpart des Héros de la *Henriade* ne ressemblent pas aux espèces d'enseignes qui les annoncent. *Mayenne*, par exemple, est peint dans son portrait comme un

capitaine d'un courage héroïque ; comme un politique sage ; &, dans le cours du Poëme, dès le premier péril, il est incapable *de rien faire*. Que peut, dit le Poëte,

Que peut faire *Mayenne* en ce péril pressant ?

Ce *courage héroïque* est toujours de même nature. *Mayenne* se laisse battre en toute occasion ; on ne voit pas de lui le moindre exploit ; on ne sait pas s'il donne un seul coup d'épée. Pour sa *sagesse* & sa *politique*, elles se laissent confondre, dans l'assemblée des Etats, par la harangue fanatique de *Potier*, auquel il ne peut répondre le plus petit mot.

Enfin, M. *Clément* examine la narration de la *Henriade*, & il prouve qu'elle est maigre, didactique, monotone, fatigante. Le Poëte ôte presque la parole à ses Héros : » Il s'arrête avec complaisance sur les portraits, les maximes, les réfléxions, » les déclamations morales & satyriques, en un mot, surtout ce qui

» peut faire briller le bel-esprit : mais » tout ce qui doit être action, grands » tableaux de Poësie, peintures de » caractères, passions, scènes drama» tiques, enfin tout ce qui fait l'Epo» pée est étranglé ; c'est un récit dé» charné & sans vie ; c'est un sque» lette de Poëme Epique qu'on a cou» vert comme on a pu de lambeaux » éparpillés de toute espèce, de tou» tes couleurs, dont la bigarrure fait » un singulier contraste avec le corps » étique qui en est affublé ».

Je ne puis ici, Monsieur, que resserrer dans un court espace, & souvent même indiquer seulement, les différens points de cette intéressante discussion. Mon dessein n'est que de vous faire naître l'envie de lire vous même cette *Lettre* en entier. Vous y verrez comme tous les raisonnemens & les principes de l'auteur se développent & se fécondent sous sa main. C'est une des meilleures dissertations Littéraires qu'on nous ait données depuis long-temps. Le style n'a pas une couleur brillante : mais il est sage, simple & correct ; &, pour le

fond des choses, je suis comme l'interlocuteur qu'introduit M. *Clément*; je ne sais, en vérité, ce qu'il y a à répondre à tout cela. Peut-être les partisans de M. *de Voltaire* feront-ils comme ils ont déja fait en tant d'occasions différentes : ils ne répondront rien à toutes ces critiques, & ils répéteront par-tout que personne ne les lit. J'oubliois de vous dire que M. *Clément* propose l'esquisse d'un autre plan pour la *Henriade*. Il n'y a pas de comparaison avec celui de M. *de Voltaire*, pour l'ordonnance du sujet, la disposition, la richesse, la poësie & l'imagination.

L'*Avertissement* qui précéde cette *Lettre* est remarquable : c'est un long passage de *Quintilien* au sujet de *Sénèque*; il n'y a pas un mot qui ne convienne à M. *de Voltaire*. Le second *Entretien* sur la *Henriade* est sous presse; il aura pour objet la partie des détails & du style.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Octobre 1775.

LETTRE XI.

Eloge de Nicolas de Catinat Maréchal de France, présenté à l'Académie Françoise; suivi de Notes Historiques & Morales; par M. l'Abbé du Rouzeau. A Paris au Palais. Un Volume in-8°. de 114 pages.

CET Eloge commence par une singularité : une petite phrase de l'*Essai sur les Eloges* de M. *Thomas* lui sert de texte. Ce laborieux panégyriste a dit: *Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un Village.* » Qu'importe, s'écrie avec raison » M. l'Abbé *du Rouzeau*, qu'importe » au plus vertueux des hommes la » pompe fastueuse d'un mausolée ? » Qu'importe sur-tout au plus mo» deste ce vain tribut de louanges » si souvent prodiguées à l'orgueil » & au néant » ?

Ce discours vous plaira, Monsieur,

par un mérite qui lui eſt particulier ; les autres Eloges de *Catinat* ont une marche purement hiſtorique ; c'eſt ſa vie écrite d'un ſtyle oratoire, ornée ou chargée de toutes les réfléxions qu'elle a fait naître. L'ouvrage de M. l'Abbé *du Rouzeau* eſt véritablement un Diſcours ; ſon but eſt marqué ; ſa diviſion ſur-tout eſt extrêmement heureuſe ; il conſidère *Catinat* ſous trois aſpects différens ; il peint en lui le grand Capitaine, le Citoyen vertueux, le Sage accompli ; & de ces trois manières d'enviſager ſon Héros, il réſulte un portrait qui ne peut convenir qu'au grand homme qu'il célèbre.

Les détails de la première Partie où il montre le Guerrier, ſont à-peu-près les mêmes pour le fond que ceux des autres Diſcours ; ce qui eſt inévitable dans des ouvrages ſur le même ſujet. Je vous extrairai cependant, de cette première Partie, le morceau ſur les devoirs d'un Général d'Armée. Quand M. *Thomas* fait l'éloge d'un Magiſtrat ou d'un Miniſtre, il ne manque preſque jamais de

de commencer par une tirade brillante, où il se demande à lui-même: *Qu'est-ce qu'un Ministre? Qu'est-ce qu'un Chancelier?* &c. Et là-dessus il donne une longue énumération des devoirs de ces différentes places. M. l'Abbé *du Rouzeau* a jugé à propos d'imiter en cela M. *Thomas*. » Qu'est-ce qu'un » Général? Car je ne donnerai point » ce nom au Guerrier qui aura fait » les plus brillantes campagnes, mais » à celui qui aura fait les plus sa» vantes. Je ne donnerai point ce » nom à celui qui aura remporté plus » de victoires, mais à celui qui les » aura mieux remportées. Je ne don» nerai point ce nom à celui qui aura » formé les projets les plus hardis & » les plus vastes, mais à celui qui » aura formé les plus sages & les » mieux combinés pour le succès. Je » ne donnerai point ce nom enfin » à celui qui aura laissé à la Fortune » son empire ordinaire dans un com» bat, mais à celui qui aura sçu la » maîtriser avant une bataille. Si la » guerre est un art, si cet art a ses » principes, la préférence que j'ac-

» corde ici à la ſcience ſur le coura» ge, à l'expérience ſur la bravoure, » à la ſageſſe ſur la témérité, au ſang» froid ſur l'emportement, à la pru» dence ſur la force, au Génie ſur la » Fortune ; cette préférence, dis-je, » ne ſauroit être conteſtée, & dès» lors il faut qu'elle devienne une » règle fixe pour diſcerner les Géné» raux vraîment grands d'avec ceux » qui ne furent que des Généraux heu» reux & téméraires ; pour placer » les *Fabius* avant les *Aléxandres*, les » *Turennes* avant les *Charles XII*, » avant les *Condés* (*) mêmes, &c ». Les antithèſes ſont peut-être trop prodiguées dans cette citation ; elle a encore un défaut qu'on retrouve dans d'autres endroits de ce Diſcours : c'eſt la répétition des mêmes mots au commencement de chaque phraſe :

* *Condé*, ce foudre de guerre, fut, ſans contredit, le premier Capitaine de ſon ſiècle ; mais il n'en fut que le ſecond Général. Je ne l'outrage point. Il fut aſſez grand homme pour placer *Turenne* avant lui. *Si j'avois à me changer*, diſoit-il, *je voudrois être changé en M. de Turenne : c'eſt le ſeul homme qui puiſſe me faire ſouhaiter ce changement-là.*

je ne donnerai point ce nom ; je ne donnerai point ce nom ; il faut laisser cette manière aux Sermonaires ; du reste, ce morceau est bien vu, bien pensé, & sur-tout approprié à l'Eloge de *Catinat*.

Dans la seconde Partie, vous trouverez le développement le plus satisfaisant de toutes les vertus de ce grand homme, qui semble avoir pris plaisir à les cacher. Patriotisme, humanité, sensibilité, désintéressement, modestie, amour de la justice : *Catinat* a porté au plus haut degré toutes ces qualités dont l'assemblage est si rare, & dont aucune n'échappe à son Panégyriste. Il y a même des endroits écrits avec beaucoup de chaleur, tels que celui où il réfute les personnes qui prétendent qu'il faut souvent hasarder à la Guerre, contre la maxime de *Catinat* qui étoit *de ne point se risquer contre des forces égales, jusqu'à l'instant où il pouvoit prendre l'ennemi en faute, & faire pencher la balance de son côté. Son grand principe étoit de faire la guerre en Géomètre, & de ne livrer bataille qu'après l'avoir, en quelque*

forte, gagnée démonstrativement.

Le morceau sur l'*amour de la justice* est un de ceux que vous aimerez le plus dans cette seconde Partie. » Enfin, » dit l'Orateur, la justice étoit assise » à côté de tant de vertus chez *Ca-* » *tinat*. Reine immortelle de toutes les » autres, elle achevoit le Héros en » lui. Né dans son sanctuaire, élevé, » pour ainsi dire, sous ses aîles, » il avoit été instruit de bonne » heure à la connoître & à la défen- » dre, il avoit comme reçu de » ses propres mains son glaive & sa » balance. Il lui fut fidèle : il ne » quitta jamais ses attributs sacrés ; » il les porta avec lui dans les camps : » ce fut par elle qu'il loua & blâma, » qu'il récompensa & punit toujours. » *Catinat*, à la tête des Armées, fut » un Magistrat intègre. Jamais sa » bonté naturelle ne nuisit chez lui à » sa justice. Le plus humain, le plus » compatissant des hommes, le Père » même de ses soldats, en devenoit » quelquefois le Juge le plus sévère, » sitôt que les Loix avoient parlé. Ja- » mais le cri du ressentiment, même

» le plus juste, ne put étouffer chez » lui celui de la justice : c'étoit pour » ses ennemis & pour ses rivaux qu'il » sollicitoit les plus grandes graces, » sitôt qu'ils avoient fait quelque belle » action, ou qu'il avoit reconnu quel- » que mérite en eux. Jamais la voix » de l'Amitié ni celle de la Nature » ne purent balancer chez lui celle » de la justice : ce fut pour ses amis » & pour ses parens qu'il se montra » toujours le plus réservé à demander » les moindres faveurs ; ce fut pour » eux qu'il prit toujours les plus gran- » des précautions, pour s'assurer qu'ils » en étoient bien dignes. Cette ame » droite & honnête craignoit qu'un » sentiment, souvent aveugle, n'en » imposât à son équité naturelle ; cette » ame héroïque préféroit la justice à » tout, à l'Amitié, à la Nature même ».

La troisième Partie de cet Eloge n'est point inférieure aux deux premières, & finit, comme le Discours de M. l'Abbé d'*Espagnac*, par un excellent parallèle de *Turenne* & de *Catinat.* Vous lirez ensuite, avec plaisir, d'excellentes Notes, tantôt Hif-

toriques, tantôt Philoſophiques, ſur ce dernier. Il en eſt pluſieurs qui préſentent les vûes les plus utiles. L'auteur, par exemple, dans une de ces Notes, donne la liſte des grands hommes qui n'ont pas cru s'avilir en ſervant ſous des Généraux qui leur étoient, ou égaux, ou inférieurs en grade. *Turenne* aida le grand *Condé* à gagner les batailles de Lens & de Fribourg; *Boufflers*, qui étoit l'ancien de *Villars*, non-ſeulement conſentit, mais demanda même à ſervir ſous lui. On a vu, dans tous les Eloges de *Catinat*, ce grand homme ſervant, avec le zèle le plus ardent & le plus pur, ſous *Villeroi*, qu'on lui avoit envoyé pour ſucceſſeur, & qui inſultoit à ſa prudence; on l'a vû réparant ſes fautes ſans aigreur, ſans raillerie, ſans aucune eſpèce de reſſentiment. Nos Militaires, dit M. l'Abbé *du Rouzeau*, croiroient-ils ſe déshonorer en ſuivant de pareilles traces?

Je ſuis étonné, Monſieur, que l'Académie n'ait fait aucune mention de ce Diſcours; il me ſemble qu'il en méritoit une, & des plus hono-

rables : c'eſt un des Eloges de *Catinat* où il eſt le mieux peint ; il y a du talent, de l'élégance & de ce naturel précieux, dont tant d'Ecrivains prennent à tâche de s'éloigner dans ce ſiècle, & auquel toutes les Académies de la Capitale & des Provinces devroient bien chercher à nous ramener.

Eloge du Maréchal de Catinat, dédié à lui-même. Diſcours qui n'a point concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe. A Paris chez Quillau au Magaſin Littéraire rue Chriſtine, & chez Ruault rue de la Harpe. Brochure in-8° de 54 pages.

L'Auteur de ce Diſcours l'avoit compoſé dans le deſſein de concourir pour l'Académie Françoiſe. Des raiſons, dont il ne rend point compte, l'ont empêché de le préſenter. Il a cru que l'Eloge d'un des hommes les plus recommandables par ſon admirable ſimplicité, ne devoit pas être écrit avec emphaſe ; il a pris un ſtyle analogue

au héros modeste qu'il a voulu louer, & qu'il appelle le *la Fontaine des Guerriers*. » C'est ta Philosophie, lui dit-» il dans une *Epître Dédicatoire à* » *ses Mânes*, qui t'a valu l'honneur que » t'a fait l'Académie de proposer ton » Eloge : c'est ta Bonhommie qui me » l'a fait entreprendre ». Je me bornerai à vous rapporter deux morceaux de ce discours, pour vous en faire connoître la manière. La sage conduite de *Catinat* en Italie est le sujet du premier : personne, peut-être, n'en a aussi bien tiré parti que l'Auteur de cet Eloge ; jugez-en vous-même. » Observons un mo» ment *Catinat* en Italie, obligé de » concilier ensemble le pétulant Fran» çois & le sombre Piémontois, de » contenir, dans le désœuvrement de » la Paix, les Troupes d'une Nation » dont l'effervescence est augmentée » par celle du climat, dans des con» trées où son indiscrétion l'a tou» jours ruinée, de modérer enfin des » soldats sans discipline, qui sont ou » cruellement maltraités, ou impunis » dans tous leurs excès, suivant le

» caprice ou les vûes des Officiers, » maîtres absolus de leur vie. Sous » un autre Général, les cachots, les » gibets serviroient de frein aux sol» dats, & la sévérité la plus révol» tante subjugueroit les Officiers. *Ca» tinat*, plus humain, n'enchaîne ses » troupes que par l'amour du travail » & l'attrait du plaisir. Au lieu de » captiver des imprudens, il en fait » des sages, & les amène à son ca» ractère en se prêtant au leur. Il a » sur-tout cette condescendance pour » les Officiers, aux goûts desquels il » sçait s'accommoder. Aux plus dissi» pés, il fournit des Bals, des Spec» tacles; à de plus recueillis, il pro» cure des jardins rians; aux plus sé» rieux, il confie des détails & des » occupations qui les flattent. Pour » les concilier tous avec la Nation, » il leur en fait adopter jusqu'à un » certain point les mœurs, & ména» ger les préjugés. Dans des circons» tances délicates, où il falloit en » imposer à une populace supersti» tieuse, il se conduisit de manière » qu'il arracha à *Innocent XI*, ennemi

» de la France, cet aveu : *Voilà un*
» *homme d'une rare prudence* ; espèce
» de canonisation, si cette expression
» est permise, qui met *Catinat* au rang
» des Sages par la même bouche qui
» déclare les Saints ». Vous voyez, Monsieur, que le style sans prétention que l'auteur a choisi de préférence, ne l'empêche pas de montrer à propos de l'esprit & de la philosophie.

L'autre morceau que je veux vous citer termine le Discours, & vous donnera une opinion très-avantageuse du talent de l'auteur. » La Cour,
» poursuit-il en parlant de *Catinat*,
» ne goûtoit point un homme si diffé-
» rent d'elle ; il n'avoit point ces de-
» hors brillans qui font le mérite de
» ce séjour d'illusion. Dans la Capi-
» tale, où il ne frappoit point les yeux
» par son luxe, on le connoissoit à
» peine ; à l'Armée, on l'adoroit. Il
» s'éleva par son seul mérite en le
» cachant. Ses envieux, car il n'eut
» point d'ennemis, cherchèrent à lui
» porter des coups qu'il dédaigna de
» parer ; tel est le témoignage que

» rend de lui Madame *de Maintenon*
» qui ne l'aimoit pas. Elle ajoute
» qu'on l'accusa d'être incrédule,
» mais sans la petite vanité de l'af-
» fecter, & qu'il mourut enfin tran-
» quille, ne craignant rien, ne de-
» sirant rien, n'espérant rien, peut
» être même ne croyant rien ». Des
jeunes gens qui affichent l'Incrédu-
» lité par ton, le loueront, sur cet
» article, d'avoir devancé le siècle
» de la Philosophie; des gens pieux,
» le supposant véritablement incré-
» dule, déploreront le néant de ses
» vertus humaines, &, le mettant avec
» les *Socrates*, les *Catons*, les *An-*
» *tonins*, diront que, vain comme
» eux, il a reçu sa vaine récompen-
» se. Pour nous, qui laissons au scru-
» tateur des cœurs à juger de l'inté-
» rieur des hommes & ne pouvons
» les apprécier que par leurs actions,
» nous voyons dans *Catinat* un vrai
» Citoyen qui eût fait la gloire de
» Sparte ou de Rome, s'il fût né dans
» ces Républiques; un Roi qui, sur
» le Trône de *Marc-Aurèle*, en eût

» peut-être été le rival ; un Sage qui
» adoroit son Dieu & chérissoit les
» hommes ; un Héros au-dessus de la
» carrière militaire qu'il a parcourue,
» au-dessus du théâtre qu'on a donné
» à ses exploits, au-dessus de sa gloire
» même, étranger dans les Cours ;
» mais digne, par ses vertus & ses ta-
» lens, d'être adopté par toutes les
» Nations & tous les siècles.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, contenant une Anecdote sur une des Fables de la Fontaine.

Je crois que l'anecdote suivante sur une des meilleures Fables de l'immortel *la Fontaine*, vous fera plaisir, Monsieur, & que vous en ferez part à vos Lecteurs, en l'insérant dans votre *Année Littéraire*. Je la tiens, cette anecdote, de feu M. l'Abbé *d'Olivet* ; la source en est bonne, comme vous sçavez. Vous avez lu & relu cent fois l'ingénieux Apologue intitulé *le Curé & le Mort*. Permettez-moi de le co-

pier ici, pour le mettre ſous les yeux de ceux de vos Lecteurs qui ne ſe le rappelleroient pas.

Un Mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte ;
Un Curé s'en alloit gaîment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre défunt étoit en carroſſe porté,
Bien & dûment enpaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas, qu'on nomme bière ;
Robe d'Hyver, robe d'Eté,
Que les Morts ne dépouillent guère.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit, à l'ordinaire,
Maintes dévotes Oraiſons,
Et des Pſaumes, & des Leçons ;
Et des Verſets, & des Répons.
Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire ;
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire *Jean Chouart* couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor ;

Et des regards sembloit lui dire :
Monsieur le Mort, j'aurai de vous ;
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus coûts *.
Il fondoit là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs.
Certaine Nièce assez proprette,
Et sa Chambrière *Paquette*
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un Heurt ** survient, adieu le Char.
Voilà Messire *Jean Chouart*
Qui du choc de son mort a la tête cassée ;
Le Paroissien en plomb entraîne son Pasteur ;
Notre Curé suit son Seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est ce Curé *Chouart* qui sur son Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au Lait.

Le nom de ce Curé *Chouart* n'est point, Monsieur, inventé à plaisir pour

* *Frais, dépenses.*
** *Choc, Cahot.*

la rime. Il a réellement existé ; il étoit d'une famille très-distinguée dans la Touraine, Conseiller du Roi, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Curé de Saint-Germain le Vieux, Doyen de Messieurs les Curés de cette Ville, ami de *Boileau*, de *Racine*, de *la Fontaine*, &c. Un jour que ces illustres auteurs s'égayoient à table avec quelques flacons de vin de Champagne, le sévère *Despréaux*, prenant tout-à-coup un air grave, se mit à prêcher *la Fontaine* sur le scandale de sa séparation d'avec sa femme. *Racine* seconda son ami avec cette éloquence douce & insinuante qui lui étoit naturelle. *Eh bien, Messieurs*, dit *la Fontaine*, *puisque vous le voulez, j'irai voir cette femme ; elle dit pourtant que je suis un mal-propre.* Le Curé M. *Chouart*, qui étoit du nombre des convives, vint à la charge, & voulut à son tour sermonner le Fabuliste. Mais le bonhomme, l'arrêtant tout court par un *Tu quoque, mi Brute*, le pria d'entonner un beau *Gloria in Excelsis.* Pour l'intelligence de ce

Gloria, il faut sçavoir que M. *Chouart*, à la Messe de Paroisse, après l'intonation du *Gloria* & du *Credo*, quittoit l'Autel, montoit à son appartement pour attiser son feu & faire bouillir sa marmite : *voilà de la besogne taillée pour vous*, disoit-il à ses Chantres, *n'allez pas si vîte.*

La Fontaine, à son retour de Château-Thierry, fit, pour se venger du Curé, la Fable en question ; mais, il faut rendre justice à la vérité,

> Certaine Nièce assez proprette,
> Et la Chambrière *Paquette*

ne doivent leur existence qu'à l'imagination du Poëte qui les a malicieusement placées dans le Presbytère du Curé. Il est constant que M. *Chouart* n'eut jamais de domestiques mâle ni femelle. Une pauvre femme, vendeuse d'herbes ou de fruits, ouvroit la porte aux Paroissiens qui avoient affaire au Pasteur. J'ai l'honneur d'être votre, &c, CHOQUET *Prêtre.*

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Octobre 1775.

LETTRE XII.

Epître sur les Avantages des Femmes de trente ans. Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoise en 1775 ; par M. de Murville. A Paris chez D. C. Couturier père Imprimeur-Libraire aux Galeries du Louvre ; in-8° de 13 pages avec une Gravûre.

Ce sujet, Monsieur, demandoit, pour être traité avec succès, beaucoup d'esprit, de légèreté, de délicatesse, de connoissance du monde : c'est précisément ce que vous chercherez envain dans tout le cours de l'Epître de M. *de Murville.* Elle est triste, pesante, sans graces, & conséquemment très-ennuyeuse, quoiqu'elle n'ait que cinq ou six pages. Voici le début de la pièce.

Oui, je pense, *Daphné*, qu'une femme à trente ans
Ne doit point regretter les jours de son printemps,

Et que cet âge heureux, loin de nuire à ses
charmes,
Ajoûte à leur éclat, & leur prête des armes.

On ne dira pas que M. *de Murville*, dans ces Vers, ait fait un grand effort d'esprit & de travail pour chercher une tournure poëtique. Otez les rimes, il ne reste qu'une Prose très-insipide. Laissez-les, il n'y a guères d'apparence que ce soit de la Poësie. Suffit-il, dit l'auteur à sa *Daphné*, d'unir à la beauté, la naïveté & la fraîcheur du jeune âge ?

Crois-moi : pour que le Sèxe allume dans notre ame
Un amour plus durable, *une plus forte flamme* ;
Il faut que, parcourant un cercle moins borné,
Son esprit, par les arts & les talens orné,
Mette dans tout son jour cette raison féconde
Que l'âge développe, & *que mûrit le monde*.
Mais, si quelque Beauté, montre, dès son printemps,
Ces dons, *presque toujours les fruits tardifs du temps*,

Bientôt, voyant l'écueil où l'on peut la conduire,
Craignant d'être séduite, en cherchant à séduire,
Cette Beauté timide immole à son devoir
Le *plaisir dangereux de les faire valoir.*

Avez-vous jamais lu, Monsieur, des Vers aussi forcés, aussi peu naturels? Que veut dire une *forte flamme*, & cet *esprit* qui *met dans son jour* une *raison féconde que mûrit le monde? Mais si quelque Beauté, cette Beauté ... montrer des dons, presque toujours les fruits tardifs du temps :* quelle chaleur! Quelle harmonie! & *immoler à son devoir le plaisir dangereux de les faire valoir.* Quelles expressions poëtiques! Quelle chûte heureuse!

Vous n'en n'êtes pas quitte, Monsieur : pour avoir une idée complette de la manière de cet auteur, il faut que vous jettiez encore un coup-d'œil sur les vers suivans ; ils terminent cette Epître si courte, qui le paroît si peu. Il est question d'une Femme de trente ans qui aime M. *de Murville* pour lui-même. C'est à cet âge, s'é-

crie-t-il, qu'*affermie par les ans dans la vertu, notre amante devient notre meilleure amie.*

Pour *donner du relâche au chagrin* qui nous
tue,
Elle sçait prodiguer à notre ame abattue,
Ces secours précieux, & ces *tendres discours*
Plus doux, plus *consolans encor que les secours*;
Et déployant son zèle, en ressources fertile,
Prouve qu'elle nous aime, *en se rendant utile.*
Mais nous savons aussi, par un juste *retour*
De ses soins assidus la payer à son *tour*.
De son amour pour nous, nous lui *rendons
l'usure.*
Aimés avec excès, nous l'aimons sans mesure.
L'amour dont nous brûlons, & qu'elle a mérité,
Peut-être a moins d'éclat, *mais plus de vérité.*
C'est un sentiment pur, autant qu'inaltérable,
Qu'une douce habitude a rendu plus durable;
Qui, nourri par lui-même, & s'accroissant
toujours,
N'a d'autre terme enfin que celui de nos *jours*:
Et *charmé des vertus*, *dont le Ciel la décore*,
Quand les sens sont muets, *le cœur* lui parle
encore.

Il faut convenir que *donner du relâche*

au chagrin est une belle expreſſion ! J'aime encore beaucoup ces *ſecours précieux* & ces *diſcours plus conſolans que les ſecours* : mais le plus joli vers, le plus riant, le plus pittoreſque, c'eſt ſans contredit, *prouve qu'elle nous aime en ſe rendant utile*. D'ailleurs, je crois n'avoir pas beſoin de vous faire remarquer *l'uſure de ſon amour*, *de cet amour dont nous brûlons*, *& qu'elle a mérité*, *& qui a moins d'éclat & plus de vérité*, non plus que ces rimes en *our* qui reviennent ſi ſouvent, & ce *cœur* qui eſt *charmé des vertus dont le ciel la décore*. Eſt-ce ainſi, Monſieur, qu'on devoit chanter les Femmes de trente ans ? Ce ſtyle ne plairoit pas même à celles qui en ont ſoixante.

M. *de Murville* écrit en Proſe auſſi légèrement qu'en vers. Il ſe juſtifie dans une *Préface* de n'avoir pas fait *un ouvrage de conſéquence qui corrige les hommes*, & *leur donne des leçons d'humanité*. » Mais, pourſuit-il, outre » *que* parmi ceux qui compoſent le Pu- » blic, juge né de tout ouvrage *qui* » ſort de l'impreſſion, il eſt fort peu » de gens *qui* ſe donnent la peine de

» lire une pièce de vers un peu sé-
» rieuse, je puis d'ailleurs alléguer
» une raison *qui* sûrement me servira
» d'excuse chez les hommes sensés ».
Cette raison, c'est que M. *de Murville* a un procès. Etoit-il juste, pourra-t-on lui répondre assez naturellement, d'en faire payer les dépens au public ?

Vous croyez peut-être que ce M. *de Murville* est un jeune auteur qui débute pour la première fois dans la carrière Académique : détrompez-vous, Monsieur ; il est bon que vous sachiez désormais à qui vous avez affaire. M. *de Murville* n'est autre que M. *André* dont vous avez admiré l'année dernière la belle *Ode sur la Nuit*. Il a probablement trouvé le nom d'*André* trop bourgeois ; la célébrité de l'illustre Perruquier de ce nom lui a fait peur ; il en a voulu prendre un plus poëtique ; mais celui de *Murville* n'est que romanesque. M. *André* n'est ni le premier ni le seul qui ait imaginé de se distinguer par un autre nom que le sien. De jeunes Rimailleurs de ce siècle lui en ont donné l'exemple. Je croyois que le ridicule jetté par *Pi-*

ron dans sa *Métromanie* sur ces changemens de noms, les auroit corrigés. Le Valet du *Métromane* le cherche par-tout dans une maison de campagne, où il sçait que son Maître a dû se rendre. Il a beau le demander; on ne le connoît point; enfin, il le déterre par hasard. Il se plaint d'avoir fait tant de courses & de questions inutiles pour le trouver:

DAMIS.

Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui, j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères:
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères

Et, parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom, maintenant, c'est donc?

DAMIS.

DE L'EMPIRÉE:

Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

DE L'EMPIRÉE? Oui-dà, n'ayant sur l'horison
Ni feu, ni lieu, qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.

Ces traits n'ont fait aucune impression sur nos petits faiseurs de vers; &, depuis que le grand *Arrouet* a pris le nom pompeux de *Voltaire*, presque tous, sottement persuadés sans

ſans doute qu'en l'imitant à cet égard, ils auront ſon eſprit & ſes talens, ont la fureur de ſe défaire, comme lui, de leurs noms de famille. Ils ne voient pas que c'eſt s'aſſimiler aux filles de mauvaiſe vie, aux laquais parvenus, aux aventuriers, aux eſcrocs, à tous les êtres les plus vils de la ſociété, qui changent de nom dans l'eſpérance de faire perdre de vûe leur origine ou leur mauvaiſe conduite, & d'en effacer la honte. Le nom, pour un homme de Lettres, *ne fait rien à l'affaire*, ainſi que le *temps*, comme dit *Molière*. Ce n'eſt pas ſon nom qui doit l'illuſtrer; c'eſt lui-même qui doit illuſtrer ſon nom, fût-il des plus communs. *Corneille*, *Racine*, *Rouſſeau*, *Buffon*, *Greſſet*, &c, ne ſont pas aſſurément, en eux-mêmes, des noms bien ſonores, bien merveilleux; & cependant quel éclat, quelle admiration, quel reſpect, ne leur attachons-nous pas? Un jeune homme de ma connoiſſance, qui a du talent, a fait contre ces métamorphoſes nominales une ſatyre qu'il doit publier inceſſamment, qu'il eſt venu me lire

… derniers, & dans …

… qu'il y avoit d'excel…

… j'en ai retenu ces …

… , quelle est …

… plus de …

… qu'il se donne, un sot …

… sot.

… retenue ;

… son nom que …

… d'une Lettre de l'A…

… Feuilles au sujet du …

… l'Hôpital.

… Monsieur, que l'…

… proposé, pour …

… de l'année pr…

… en vers Alexa…

… *de l'Iliade*, & …

… voulans donn…

ans, le jour de *Saint-Louis* 1777, l'Eloge de *Michel de l'Hôpital*, *Chancelier de France*. Un jeune Avocat de ma connoiſſance, qui a beaucoup de talent & non moins d'ardeur de le faire paroître, d'après le deſſein qu'il a formé de traiter ce dernier ſujet, eſt venu me demander des renſeignemens ſur cet illuſtre Chancelier. Je lui ai prêté les livres où il en étoit queſtion, & je lui en ai indiqué d'autres où il trouveroit des matériaux. Mais, pour lui procurer des notions plus certaines, j'ai écrit à un Sçavant de mes amis, très au fait de notre Hiſtoire, & ſur-tout de celle du ſeizième ſiècle. Voici la réponſe que j'en ai reçue ; elle m'a paru mériter que je vous en fiſſe part.

Je ſouſcris, Monſieur, à votre obſervation ſur la marche littéraire que l'Académie Françoiſe tient depuis quelques années dans le choix des ſujets pour les Prix d'Eloquence. Propoſer les *Eloges des grands Hommes de la France*, c'eſt un attrait pour tous les vrais Citoyens qui aiment le Roi &

la Patrie. Mais cet attrait ne deviendroit-il pas plus vif, si ces hommages étoient rendus avec la noble candeur qui convient à ce genre d'éloquence, sans prétentions gigantesques, sans enflure hydropique, sans allusions épigrammatiques, sans antithèses sautillantes? Vous m'annoncez, Monsieur, que le Prix proposé pour 1777 est l'*Eloge de Michel de l'Hôpital, Chancelier de France.* Vous me confiez qu'un jeune Athlète, dont vous excitez l'émulation, veut se mettre sur les rangs; vous me demandez des notices sur la vie du Chancelier; j'aurois grande envie de vous en donner d'assez étendues; mais je suis à soixante lieues de Paris; je n'ai pas mes livres, & je ne puis vous dire que ce que ma mémoire me rappelle; faites-en l'usage qu'il vous plaira pour votre Elève; j'abandonne le tout à votre prudence & à votre amitié.

C'étoit sans doute un grand Magistrat que ce prédécesseur de l'immortel *d'Aguesseau.* Je me souviens d'avoir lu dans M. *de Thou*, qu'il

retraçoit, dans toutes ses actions, le cœur, les mœurs, la science & le jugement des plus sages Législateurs, de *Solon*, de *Lycurgue*, de *Carondas*, même de *Platon* : ce sont les termes du *Tite-Live* François. A ce magnifique Eloge, M. *de Thou* ajoute un autre. A l'endroit où il parle du recueil des poësies *posthumes* du Chancelier, il assure que ses vers le diputent avec toute l'antiquité pour la pureté du style & la beauté des pensées. M. *de Thou* ne borne pas là son admiration; après avoir dit que *l'Hôpital* avoit la physionomie d'*Aristote*, il fait entendre que ce Magistrat avoit aussi le génie du Prince des Philosophes Péripatéticiens.

Je ne vous donnerai pas, Monsieur, la liste de tous ceux qui ont célébré le Chancelier. Mais, ce que je ne dois pas vous taire, c'est que, malgré les hommages que lui rend M. *de Thou*, il n'a pas été entièrement justifié du reproche qu'on lui fait d'avoir été l'ami, le protecteur de la *Nouvelle Réforme*. Vous sçavez

que M. *de Thou* n'en étoit pas l'ennemi, & c'est, en partie, à cause de sa modération, souvent trop affectée pour les *Réformés*, qu'il doit l'enthousiasme qu'on a marqué pour lui dans les Editions de Londres & de Genève.

Dieu nous garde de la Messe de M. de l'Hôpital : c'étoit le diction général à la Cour & à la Ville sur le Chancelier dont l'Académie propose aujourd'hui l'Eloge. N'oubliez pas, Monsieur, que le fameux *Théodore de Bèze* a placé son portrait parmi ceux des plus illustres *Auteurs*, *Propagateurs*, *Protecteurs* & *Martyrs* de la Nouvelle Réforme. Je vous renvoie à son Recueil imprimé à Genève, & qui est rempli d'emblêmes.

Le Chancelier *de l'Hôpital* mourut en 1573. Ses ouvrages (*Sermones seu Epistolæ*) parurent à Paris en 1585, *in-fol. Colomiès*, Protestant, vante la bonté de cette Edition dans sa *Bibliothèque Choisie*, imprimée à la Rochelle en 1682, *in-12*, & dit qu'elle est préférable à celle de Ge-

nève de 1592. Il obſerve qu'on ne trouve pas, dans l'une & dans l'autre de ces Editions, deux Poëmes du Chancelier *de l'Hôpital*, dont l'un a pour titre *Roma*, & l'autre *Philautia*; ces Poëmes ſe voient dans un Recueil de Poëſies Latines, imprimé l'an 1590. L'on ne trouve pas non plus, dans ces deux éditions, l'Epitaphe *entière* du Médecin *Petrus Montaureus*. M. *de Thou*, dans les *Thuana*, dit la raiſon de cette omiſſion; l'Hiſtorien *de Thou*, Père, parle auſſi de cette Epitaphe dans l'Eloge de *Montaureus*.

Outre ces Poëmes, le Chancelier en avoit encore compoſé d'autres qui n'ont pas été imprimés; au moins *Colomiès* le préſumoit : c'eſt à *Pierre Pithou* qu'on doit la conſervation des *Sermones* ou *Epiſtolæ* de *Michel de l'Hôpital*; il les découvrit chez un Paſſementier, au moment qu'il alloit s'en ſervir pour envelopper les paſſemens qu'il vendoit; ſans le haſard qui mena *Pithou* chez cet homme, c'en étoit fait des œuvres littéraires du Chancelier. Cette anecdote

ſe trouve dans *Colomiès* ; elle rappelle l'anéantiſſement de bien des titres & manuſcrits, opéré par l'impéritie ou l'ignorance des Relieurs & des Epiciers.

On a auſſi ſauvé le Teſtament du Chancelier *de l'Hôpital*, daté du 12 Mars 1573. *Colomiès* l'a corrigé ſur trois copies ; cette Pièce eſt piquante ; elle détaille la vie du Chancelier depuis ſon berceau. Son père, *Jean l'Hôpital*, avoit été Médecin du Connétable *de Bourbon*. La Médecine paſſe, en général, pour une ſcience aſſez conjecturale, & il y a long-temps qu'on ſoupçonne les plus célèbres *Eſculapes* de douter ſur pluſieurs objets importans ; *l'Hôpital* avoit peut-être hérité d'une partie des préjugés paternels.

Il faut pardonner au Chancelier tout ce qu'il dit dans ſon Teſtament pour l'apologie de *Catherine de Médicis*, ſa protectrice, Princeſſe d'ailleurs aſſez indifférente ſur l'Article de la Religion. Le Chancelier attaque, dans le même Teſtament, les *Partiaux*, autrement les partiſans

de la Maiſon de *Guiſe*. Je lui paſſe toutes ces ſorties ; mais je ne puis approuver l'adreſſe avec laquelle il tâche d'affoiblir l'idée du danger qui devoit réſulter de la *Conjuration d'Amboiſe*. Que ſeroient devenues la Religion Catholique & l'Autorité Royale, ſi cette trame eût réuſſi ? L'entrepriſe manqua, il eſt vrai ; mais l'eſprit qui l'avoit dicté n'étoit pas moins perturbateur, & du foyer, couvert pour un moment, il en ſortit bientôt après une nouvelle flamme qui embraſa tout le Royaume.

Michel de l'Hôpital dit, à la fin de ſon Teſtament : *Quant aux funérailles & ſépulture, (que les Chrétiens n'ont pas en grande eſtime,) je laiſſe à ma femme & domeſtiques d'en faire ce qu'ils voudront.* Cet endroit a été relevé par *Génebrard* (*), dans ſon

* *Gilbert Génebrard*, Religieux de Cluny, l'un des plus ſçavans hommes du 16e ſiècle, étoit de Riom. *Pierre Danès*, né à Paris, autre ſçavant perſonnage du même ſiècle, ſe démit en 1576 de ſon Evêché de Lavaur en faveur de *Génebrard*, qui fut depuis Archevêque d'Aix. *Pierre Danès* mourut

Oraison sur la mort de *Pierre Danès*. Si nous consultons *Colomiès*, il nous dira qu'on ne doit pas s'en étonner. *Fuit enim Genebrardus vitâ quàm stylò temperantior* : c'est ainsi qu'en parle M. *de Thou* ; mais sans répéter la critique de *Génebrard*, il est bon d'observer que l'usage des *Réformés* est encore aujourd'hui d'enterrer, sans pompe & sans distinction, dans leurs cimetières, les morts de leur communion, même les plus qualifiés.

Peut-être ignorez-vous, Monsieur, qu'on a traduit en François l'*Epître* du Chancelier *de l'Hôpital* au Cardinal *de Lorraine*, sur le Sacre de *François II* & sur la manière dont un Prince doit gouverner son Royaume. Il en est dit un mot dans les *Pensées Ingénieuses des Anciens & des Modernes*, *édition* de Paris 1689, *in*-12.

Vous trouverez, Monsieur, dans le Catalogue de M. *Secousse*, les titres des *Mémoires Historiques*, écrits par le même grand homme. C'est une

à Paris en 1577 à 80 ans, & *Génebrard* à Semur en 1597 à 60 ans. Tous deux ont laissé des ouvrages.

ſorte de Sommaire inſtructif des Traités de paix & d'alliance ; mais c'eſt, en général, peu de choſe, à l'exception du ſtyle qui a beaucoup d'affinité avec celui du *Teſtament*. On peut auſſi voir, dans la *Bibliothèque Hiſtorique de la France* par M. *de Fontette*, l'énumération de pluſieurs Traités du Chancelier *de l'Hôpital*, & celle des Ecrivains qui ont rapporté ſa vie. *Bayle* a donné, dans ſon *Dictionnaire*, un très-long article ſur cet illuſtre Magiſtrat. Il le juſtifie du reproche d'*Athéïſme*, qu'un Evêque célèbre lui avoit fait ; mais la logique *de Bayle*, pour détruire les ſoupçons qu'on a eus ſur la Catholicité du Chancelier, ne diſſipe pas entièrement les nuages ; au reſte, il faut lire avec la plus grande précaution cette apologie : c'eſt un morceau aſſez inſidieux ; le Chancelier eſt l'idole *de Bayle*, & l'on ſçait d'avance à quels Dieux ce Philoſophe *Coſmopolite* offroit *in petto*, par prédilection, ſon encens.

Voilà les notions préliminaires que je vous adreſſe, Monſieur, pour ai-

der votre Protégé dans la compofition de l'Eloge qu'il médite ; faites-lui pefer, fans partialité, tout ce qu'ont écrit du *Lycurgue* ou *Carondas* François, les Catholiques & les Proteftans ; mais qu'il ne foit pas enthoufiafte, & qu'il fe fouvienne que, fi dans le XVIe fiècle, on fe préfervoit difficilement de la chaleur des opinions & des fyftêmes, cette intempérie ou cette effervefcence n'a pas encore totalement ceffé. J'ai l'honneur d'être, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

NOUVEAU Dictionnaire Univerfel & Raifonné de Médecine, de Chirurgie & de l'Art Vétérinaire ou *Le Médecin de Campagne ; contenant des connoiffances étendues fur toutes ces parties, & particulièrement des détails exacts & précis fur les Plantes ufuelles, avec le traitement des maladies des Beftiaux ; Ouvrage utile à toutes les claffes de citoyens, fur-tout aux habitans de la campagne, & mis à leur portée. Par une Société de*

Médecins; *6 vol. in-8° d'environ 600 pages chacun. A Paris chez la Veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques*, & *de Lalain Libraire rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise*. Nous avons déja, Monsieur, un *Dictionnaire de Santé*, un *Dictionnaire de Chirurgie*, un *Dictionnaire de Physiologie*, un *Dictionnaire d'Anatomie*, un *Dictionnaire de Chimie*, un *Dictionnaire de Botanique*, un *Dictionnaire de Pharmacie*, *un Dictionnaire de Matière Médicale*, un *Dictionnaire des Plantes*, un *Dictionnaire d'Hygiène*, un *Dictionnaire du Diagnostic*, un *Dictionnaire des Pronostics*, un *Dictionnaire Vétérinaire*, *&c*. Cette séparation des diverses parties de l'art de guérir a une multitude d'inconvéniens. 1° Elle oblige à acquérir un grand nombre de volumes. 2° Elle devient incommode pour ceux qui ne sçavent pas à laquelle de ces parties appartient le terme dont ils cherchent l'explication; souvent ils consultent trois ou quatre de ces Livres avant de trouver ce qui leur est nécessaire. 3° Elle fait que l'on a six ou huit fois l'explication des mêmes mots. 4° Enfin ce

qui intéresse les personnes auxquelles ces ouvrages sont destinés, se trouve mêlé avec une multitude de choses qui leur sont inutiles. Ces considérations ont fait présumer que l'on verroit avec plaisir un *Dictionnaire* qui, pour l'instruction, eût les avantages des ouvrages précédens, sans en avoir les défauts, c'est-à-dire où l'on trouvât facilement un exposé succinct & clair des connoissances les plus intéressantes & les plus pratiques des diverses parties de l'art de guérir. On a donné à ce Livre le titre de *Nouveau Dictionnaire Universel & Raisonné de Médecine, de Chirurgie, & de l'Art Vétérinaire* ou *Le Médecin de Campagne.* Cet ouvrage peut être regardé comme une *Encyclopédie pratique Médicale, Chirurgicale, Physiologique, Anatomique, Chimique, Pharmaceutique, Vétérinaire, &c.* Mais, outre la connoissance & le traitement des maladies des hommes & des animaux, ce Livre contient encore les instructions d'Anatomie, de Physiologie ou économie animale, de matière Médicale, de Pharmacie, de Chimie, d'Hygiène

ou de l'art de conserver la santé, &c, qui sont nécessaires pour mieux distinguer & traiter les maladies. Ainsi *Le Médecin de Campagne* tiendra lieu de Bibliothèque de Médecine, de Chirurgie, &c, aux Chirurgiens de campagne, aux Curés, aux Sœurs, aux Dames de Charité, à tous ceux qui veulent donner des secours aux malades & aux blessés, ou sçavoir si ceux qui les soignent ne les négligent pas; il servira aux Maréchaux & à tous ceux qui ont ou des chevaux, ou des vaches, ou des moutons, ou des chiens malades ou blessés; enfin, il instruira les gens du monde, autant qu'ils doivent l'être, dans les diverses parties de l'art de guérir. Cet Ouvrage se vendra, jusqu'au premier Janvier 1776, 7 liv. 4 s. en feuilles, broché 8 livres 4 sols, relié 13 livres 4 sols. Passé ce temps, on le vendra 24 livres en feuilles.

Les Délices du Printems, *les Travaux de l'Eté*, *la Récolte d'Automne*, *les Plaisirs de l'Hyver*. Ce sont les titres de quatre Estampes faisant pendant, d'environ 10 pouces de haut sur 7,

de large, deſſinées par M. *Queverdot* & gravées par M. *Fruſſotte* ; à Paris chez l'auteur, rue des Grands Degrés, & chez *le Pere* & *Avaulés*, Marchands d'Eſtampes, rue Saint-Jacques. La premiere repréſente, ſous un treillage, deux Amans qui vont être ſurpris par une vieille femme ; la ſeconde offre un repas champêtre ; la troiſième, un Villageois cueillant des fruits, qu'une jeune femme reçoit dans une corbeille ; la quatrième une jeune Femme, ſoutenue par un Vieillard, à laquelle un Petit-Maître attache des patins. Ces Sujets ſeroient aſſez intéreſſans, s'ils étoient compoſés avec génie, deſſinés avec grace, drapés avec choix, & ſi les figures, au lieu d'être roides, meſquines & maniérées, annonçoient du caractère, de l'expreſſion & du ſentiment : ce reproche ne regarde pas ſeulement le Deſſinateur ; car il ſeroit aſſez difficile de vous dire, Monſieur, ſi ces Eſtampes ſont plus mal gravées qu'elles n'ont été deſſinées, & s'il eſt poſſible d'employer la pointe ou le burin avec autant de dureté, de

féchereffe, de mauvais goût, & d'ignorance des premiers principes de l'art.

Cours de Langue Angloife. M. *Roberts*, Profeffeur de Langue Angloife, commencera fon Cours le 16 de Novembre, à onze heures du matin. Les perfonnes qui voudront le fuivre, enverront leurs noms d'avance; c'eft tout ce qu'il demande. Ce *Cours* durera quatre mois, & il y aura leçon tous les jours, les Fêtes exceptées. M. *Roberts* eft perfuadé que ce temps fuffit pour bien apprendre l'Anglois, c'eft-à-dire, pour pouvoir entendre tous les Auteurs Anglois, & pour prononcer, de manière à fe faire entendre, au milieu de Londres même: cependant, pour qu'on puiffe parler cette Langue avec affez de facilité, l'Auteur prolongera le Cours jufqu'à cinq mois, pourvu qu'on lui en témoigne le moindre defir. Ce dernier mois fera réfervé entièrement pour la converfation, dans laquelle on ne parlera qu'Anglois.

M. *Roberts* penſe qu'il ne ſera pas inutile de faire voir & de faire comparer avec l'original pluſieurs morceaux traduits de l'Anglois, où les Traducteurs ſe ſont trompés eſſentiellement ; ce ſera, peut-être, un moyen pour prévenir de pareilles fautes. Le bonheur d'être utile & de contribuer, quoique foiblement, à l'éducation publique & aux progrès de la Littérature, eſt le ſeul motif qui fait entreprendre ce *Cours*, & ſera la ſeule & la plus flatteuſe récompenſe que l'Auteur puiſſe recevoir. Il demeure à Paris, *rue Pavée Saint-André des Arcs, chez le ſieur Tourillon Tapiſſier.*

Cauſes Célèbres, Curieuſes & Intéreſſantes, de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées ; Tomes IX & X. Ce Journal des *Cauſes Célèbres*, dont je vous ai parlé ſouvent, Monſieur, ſe continue avec le plus grand ſuccès. Les Tomes IX & X que j'ai ſous la main, réuniſſent, comme les précé-

dens, l'utile & l'agréable. Le neuvième Tome contient trois causes. La première présente l'Histoire d'un mariage contracté entre un domestique & la fille de son Maître qu'il avoit enlevée. La singularité des faits & l'importance des questions qui y sont traitées avec intérêt & clarté, rendent ce morceau très-piquant pour toute sorte de Lecteurs.

La seconde cause est un véritable phénomène en Jurisprudence : c'est une demande en dissolution de mariage, par un mari qui accuse sa femme d'impuissance. Le Rédacteur a eu l'art d'entrer dans tous les détails nécessaires pour l'intelligence de cette singulière affaire, sans blesser les droits de la pudeur.

La troisième cause est une affaire criminelle, jugée par le Conseil Supérieur de l'Isle de Corse. Le développement des artifices, employés par l'accusateur pour perdre l'accusé & lui ravir son bien, n'est pas un trait indifférent pour l'histoire du cœur humain. On y voit combien il est

dangereux d'avoir des intérêts à démêler avec un homme verſé dans l'étude & la pratique de la chicane, & qui abuſe de ſes connoiſſances dans cet art funeſte pour envahir le bien d'autrui.

Le dixième Tome ne renferme qu'une ſeule affaire ; c'eſt celle de *Calas*. Tout le monde en a entendu parler ; mais peu de perſonnes ont connu le principe & les progrès de la procédure qui a conduit ſur l'échafaud cet infortuné père de famille, ainſi que les moyens qui ont été portés au pied du Trône contre l'Arrêt qui l'avoit frappé, & qui ont opéré la réhabilitation de ſa mémoire. On ſçaura gré, ſans doute, aux Auteurs de ce Journal, d'avoir tracé le tableau général de cette affaire auſſi célèbre qu'importante.

Les ſouſcriptions de ce Journal vraîment curieux & piquant, ſe délivrent, pour Paris, chez *Lacombe*, Libraire, rue Chriſtine, & pour la Province, chez M. *des Eſſarts*, Avocat au Parlement, l'un des Auteurs

de cet ouvrage, Fauxbourg Saint-Germain, rue de Verneuil, la troisième porte cochère avant la rue de Poitiers. Il est actuellement composé de douze Volumes par an, chaque Volume de huit feuilles & demie d'impression. Le prix pour Paris est de 18 livres; &, pour la Province, de 24 livres, franc de port. M. *Richer*, Avocat au Parlement, connu par plusieurs ouvrages de Jurisprudence, & sur-tout par la rédaction intéressante des *Causes Célèbres*, si lourdement & si platement compilés par *Gayot-de Pitaval*, contribue par ses travaux au Journal dont il est ici question; l'annoncer pour un des Coopérateurs de ces nouvelles *Causes Périodiques*, c'est en faire l'éloge.

Cours d'Histoire Naturelle & de Chimie. M. *Bucquet*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Professeur de Pharmacie, Censeur Royal, commencera ce *Cours* le Lundi 13 Novembre prochain, à onze heures précises du ma-

tin. Il le continuera les Lundis, Mercredis & Vendredis de chaque semaine à la même heure, dans le Laboratoire de M. *de la Planche*, Maître Apothicaire, rue de la Monnoie. On trouve chez *Didot le jeune*, Libraire de la Faculté de Médecine Quai des Augustins, une *Introduction à l'étude des Corps naturels, tirés du Regne Minéral & du Regne Végétal*. Cette *Introduction* est nécessaire pour suivre ce *Cours* avec fruit.

Etrennes du Parnasse, *&c.* Vous connoissez, Monsieur, les *Etrennes du Parnasse* qui forment sept petits Volumes. *Fétil*, Libraire rue des Cordeliers, chez lequel on les trouve, propose les sept Volumes pour 6 livres, au lieu de 11 livres 8 sols qu'ils se vendoient. Ce rabais aura lieu jusqu'à la fin de Décembre prochain. Les sept Volumes en question présentent des *Recherches & des Réfléxions sur la Poësie en général, sur la Poësie Latine en particulier, sur son origine, ses progrès, sa décadence, sur*

les Théâtres Romains, *sur le génie de la Langue Latine & sur le caractère des Poëtes Latins*, *&c.* La même collection donne une *Notice des Poëtes Grecs*, qui contient la vie de chaque Poëte, les jugemens sur ses Ouvrages, avec un choix des plus beaux morceaux, traduits ou imités du Grec en vers François.

Outre ces sept Volumes, qui sont l'ouvrage d'un homme d'esprit & de goût, le même Libraire a, dans le même format, six Volumes d'un *Choix de Poësies Françoises* qu'il donnera, jusqu'au même terme, pour 3 livres; ensorte qu'avec 9 livres, vous pourrez orner votre Bibliothèque de treize jolis Volumes. Les sept premiers méritent sur-tout que vous en fassiez l'acquisition. Il y a aussi dans les six derniers de fort bonnes Pièces. Mais l'Epigraphe qui est à la tête de chaque Volume, *erat quæ tollere velles*, est très-juste.

Manuel d'Epictète. De tous les anciens Philosophes, *Epictète* est celui dont la doctrine & la morale ap-

prochent le plus du Christianisme. Le P. *Mourgues*, Jésuite, fait mention d'un ancien Monastère de Religieux qui avoient pris pour leur règle l'*Enchiridion* ou *Manuel* de cet illustre Stoïcien, en y changeant quelques petites choses. Quoi qu'il en soit, *Marc Aurèle*, Saint-*Augustin*, Saint-*Charles Borromée*, &c, &c, &c, prenoient plaisir à lire ses ouvrages. Il y a eu plusieurs Editions de son *Manuel*, en Grec, en Latin & en François. Vous apprendrez, avec plaisir, Monsieur, que *Pissot*, Libraire Quai des Augustins entre la rue *Gît-le-Cœur* & la rue du *Hurepoix*, en va donner incessamment une nouvelle Edition avec les Commentaires de *Simplicius* (*), de la Traduction de *Dacier*. Cette Edition, qui est presqu'achevée, sera très-bien exécutée, & servira de suite à la *Bibliotheque des Philosophes*.

* Philosophe Péripatéticien au cinquième siècle. Il a fait aussi sur *Aristote* des Commentaires où il y a des choses très-curieuses.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Octobre 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles.

VOICI, Monsieur, un papier non cacheté que j'ai trouvé hier par hazard dans une promenade publique. Il est adressé à M. *de la Harpe*, & peut lui être utile. Comme je ne sçais pas sa demeure, j'ai imaginé que le plus sûr moyen de le lui faire parvenir, étoit de vous prier de l'insérer dans vos Feuilles ; car, quoiqu'il en dise, il paroît, par tous ses écrits, qu'il est un de vos Lecteurs les plus assidus ; & l'on voit évidemment dans le dernier

Mercure *, qu'il dévore avec avidité *l'Année Littéraire*, sans en perdre un seul mot, & qu'il en médite même jusqu'à l'*Errata*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Représentations à M. de la Harpe, par un de ses Amis, sur ses deux Articles du Mercure d'Octobre 1775, second Volume.

A QUOI pensez-vous donc, mon cher *de la Harpe*, & voulez-vous achever de nous décrier ? J'ai parcouru deux ou trois jours de suite différentes sociétés qui s'intéressent aux Nouvelles Littéraires: je n'ai entendu qu'une voix contre vous au sujet de vos deux derniers articles du *Mercure*. Le mauvais effet qu'ils ont produit est incroyable. Quel déchaînement, a-t-on dit ! Quel orgueil ! Quel torrent de fiel & d'injures ! En effet, mon cher Ami, quand vous auriez raison pour le fond, il est certain que, pour la forme, vous

* Voyez le MERCURE DE FRANCE, *Octobre second Volume*, page 115.

avez tort. La raison a bien de la peine à se faire accueillir, lorsqu'elle paroît sous des dehors aimables : quel accueil voulez-vous qu'on lui fasse, quand vous la présentez déguisée en Furie ? Vous nous avez tous consternés ; nous ne sçavons plus comment vous défendre ; nous sommes convenus enfin, que je me chargerois de vous instruire de la désolation de vos Amis. Vous me connoissez pour un de vos plus zélés partisans : ainsi vous me pardonnerez les vérités que l'amitié va m'arracher.

D'abord, il ne faut pas vous dissimuler que vos deux Prix, celui de Poësie sur-tout escorté de votre glorieux *Accessit*, ont fort mal réussi dans le monde. Nous avons eu beau vous prôner, vous exalter, dire que vous êtes *un homme d'une classe à part, qu'il y a toujours un intervalle immense entre vous & vos rivaux* : personne ne veut plus nous croire. Par bonheur, votre Prose trouve encore quelques partisans, en petit nombre, à la vérité : mais, pour votre Poësie, convenez-en vous-même avec nous, (cela ne

nous passera pas) il faut être bien intrépide pour entreprendre de la faire admirer. Donnez donc un peu moins de peine à vos Amis, & mettez-y un peu plus du vôtre. Je vous le demande au nom de toute la Philosophie affligée: soignez davantage vos vers; qu'ils soient au moins distingués de la Prose. Dans le dernier siècle, la Poësie étoit presque toute en images : nous autres Philosophes „ *nous avons changé cela ;* nous avons établi, depuis quelques vingtaines d'années, que des pensées toutes sèches lui suffisent avec des rimes bonnes ou mauvaises: mais vous, vous ne mettez dans vos rimes ni images, ni pensées; cela est aussi un peu trop hardi. Par quel bout voulez-vous qu'on les prenne pour qu'on en fasse l'éloge ? Aussi cette année, personne n'a osé le tenter ; vos Amis ont gardé un silence prudent, & le champ est resté libre à la malignité des gens du monde. Le lendemain de la Séance, j'ai rencontré au Salon de Peinture, des femmes de Qualité qui se disoient les unes aux autres avec cette infléxion de voix allongée que vous connoissez ;

» Mais, Madame, cela est plaisant ! On » veut nous faire trouver ces vers - là » bons! Et pour qui nous prend donc M. » d'*A****»? A tout cela, point de réponse; il n'y avoit plus que la bordée des Journalistes à laisser passer, &, l'année prochaine, on vous auroit recouronné avec le même sang froid. Cela étoit d'autant plus immanquable, qu'aucun des concurrens n'eût été assez dupe pour entrer en lice avec vous, n'espérant pas même *l'Accessit ;* vous auriez été seul à concourir au Prix ; vous l'auriez obtenu : on n'auroit eu rien à nous dire. Votre impatience a tout détruit en une minute. Quoi ! vous, l'auteur des *Conseils à un jeune Poëte*, vous vous avisez de choisir précisément l'instant où vos lecteurs sont encore tout frais de l'ennui que vous leur avez causé, (permettez cette franchise d'expression à un Ami) pour tomber pesamment sur des vers mille fois supérieurs aux vôtres * ! Mon cher

* Voyez l'extrait de la satyre de M. *Gilbert* intitulée *le Dix-huitième Siécle*, ARTICLE DE M. DE LA HARPE, dans le *Mercure d'Octobre* 1775, second Volume, page 114.

de la Harpe, cela n'eſt pas adroit ; & ce n'eſt pas ainſi que nous ſommes venus à bout de nous faire autrefois tant de ſectateurs. Quand quelqu'un des nôtres avoit publié un mauvais ouvrage en vers ou en proſe, on ne nous entendoit pas ſouffler le mot ; nous le laiſſions s'écouler paiſiblement ; nous parlions encore moins des bons ouvrages de nos adverſaires. Seulement, lorſqu'il leur échappoit quelque morceau foible, nous ſaiſiſſions avec ardeur l'occaſion de les déprimer. Quant aux livres de nos amis que nous vantions, ils avoient au moins des défauts brillans : mais, dans vos vers, il n'y a rien de brillant, pas même les défauts. Mon cher Ami, leur publication étoit le vrai moment de l'humilité, le moment du ſilence. Vous avez bravement pris le parti contraire : vous n'avez donc pas prévu que la première idée qui viendroit à l'eſprit du lecteur, ſeroit de comparer votre pièce avec celle que vous critiquez, & que le parallèle ne ſeroit pas à votre avantage ! Car nous avons beau vous ai-

mer & détester le satyrique *Gilbert* : nous ne pouvons changer les faits ; il suffit de mettre une page de vos *Conseils* à côté d'une page du *Dix-huitième Siècle*, pour voir que le Ciel, trop partial sans doute, vous a refusé impitoyablement le talent de la versification, & qu'il en a favorisé votre rival. Un jeune homme, qui s'est trouvé dans une de ces sociétés dont je vous parlois tout à l'heure, l'a parfaitement senti ; il faut que ce soit quelque *Fréroniste* : car il vous a joué un tour abominable. Il a demandé un moment d'audience, & s'est mis à lire d'un bout à l'autre votre Pièce Académique. Bon Dieu, combien j'ai souffert ! Je ne puis vous l'exprimer. Vous avez sagement dérobé à la connoissance du Public la Pièce qui vous a procuré *l'Accessit* : ah ! que vous auriez bien fait de renfermer dans le même tiroir celle qui a remporté le Prix ! Il y avoit là par malheur des gens qui se connoissent en Poësie. Les cruels ! ils ont fait remarquer toutes les tournures prosaïques de votre Epî-

tre, toutes les constructions traînantes, tous les termes impropres, & le style flasque; & la froideur, & la sécheresse, & le défaut total d'harmonie, & le vuide immense d'idées: que sçai-je, mon bon ami? ils ne finissoient pas, & l'on n'étoit encore qu'au milieu de la Pièce. Cela auroit duré trop long-temps: on les a priés de laisser achever, sans observations, vos malheureux *Conseils*. Je gage que vous ne devineriez jamais ce qui est arrivé: des bâillemens épouvantables ont pris, d'abord aux connoisseurs, puis aux femmes, puis à vos amis qui ont long-temps résisté: mais je crois, en vérité, que vous n'auriez pu vous y refuser vous-même, & qu'on vous auroit vû à la fin bâillant tout comme un autre à la lecture de votre propre ouvrage. Le même jeune homme a lu ensuite la satyre de ce mauvais sujet de *Gilbert*. Vous devez vous imaginer que je me suis fort élevé contre lui au sujet de ce qu'il dit de M. *de Voltaire*. Oh, vous auriez été content de moi! Je n'ai fait grace à aucun des petits défauts de cette pièce, qui, hélas! ne

ſont que trop faciles à corriger : mais tous mes efforts n'ont pu empêcher le plaiſir que les beautés ont fait à l'aſſemblée. Les portraits ont ſemblé piquans, variés, &, quoique vous en diſiez, pleins de ſel & d'eſprit. Il n'y a pas juſqu'à la peinture des

Grammairiens Jurés, Immortels par Brevet,

qui n'ait beaucoup diverti. Le ton de la verſification a été jugé ferme, énergique, ſoutenu; on a principalement remarqué cet art dont s'applaudiſſoit *Deſpréaux* de rajeunir des idées ordinaires par des tournures & des expreſſions neuves, & cet autre non moins précieux de varier ſes périodes avec autant d'élégance & de facilité, que ſi le Poëte n'avoit pas les entraves de la meſure & de la rime. » Ob-
» ſervez encore, ajoûta quelque en-
» thouſiaſte, que ce talent de bien
» faire des vers eſt la choſe du monde
» la plus rare. Il n'a été donné au ſu-
» prême degré qu'à deux ou trois
» hommes dans le dernier ſiècle, &,
» dans le nôtre, très-peu d'écrivains

» l'ont connu. Si l'auteur de la Pièce » qu'on vient de lire veut redoubler » de soins & de travail, il peut ob- » tenir un jour parmi eux une place » distinguée. » Dans ce moment, mon cher *de la Harpe*, je me mettois à la vôtre. Plus on louoit *Gilbert*, plus j'étois désespéré: mais je n'étois pas à la fin de mes tourmens. Après toutes ces maudites lectures, ne voilà-t-il pas notre perfide jeune homme qui reprend la parole? » Eh bien, Mes- » sieurs, s'écria-t-il, le croiriez-vous? » L'auteur de ces *Conseils* si ennuyeux, » pour ne rien dire de plus, l'auteur » de cette Pièce qui vous a fait si lon- » guement bâiller, traite avec le mé- » pris le plus insultant celui à qui vous » ne pouvez refuser votre estime, » quoique vos opinions diffèrent beau- » coup des siennes. Lisez le second » *Mercure* d'Octobre: vous y verrez » M. *de la Harpe* prétendant que l'ou- » vrage de M. *Gilbert* est *le plus sou-* » *vent dénué de goût, d'esprit & de bon-* » *nes plaisanteries*, &c. Il le met au » rang de *ces jeunes Rimailleurs qui re-*

» *gardent la tournure d'un vers comme*
» *le plus grand effort de l'esprit humain*;
» il le qualifie *d'apprentif satyrique*; il
» assure qu'il ne peut *qu'en avoir pitié*; il
» lui rappelle avec une hauteur dédai-
» gneuse des préceptes d'*Horace* qui
» recommandent de faire un tout, un
» ensemble; comme si les Pièces de
» vers de M. *de la Harpe* avoient *un*
» *tout*, *un ensemble* bien merveilleux!
» *Voilà*, ajoûte M. *de la Harpe* de
» ce ton qui n'appartient qu'à lui, *ce*
» *qu'on ne peut persuader à tant de jeu-*
» *nes têtes, qui, lorsqu'elles sont par-*
» *venues à faire trente vers bien tournés,*
» *sur deux ou trois cens mauvais ou mé-*
» *diocres, croient avoir atteint le comble*
» *de l'art. Elles ne font pas réflexion*
» *que, depuis cent cinquante ans que*
» *l'on fait des vers, il y a une langue*
» *poëtique devenue commune, dont on*
» *apprend les tournures & les expressions*
» *avec quelque travail, à moins qu'on*
» *ne soit né avec des organes absolument*
» *rebelles à l'harmonie.* Mais, cette
» *Langue devenue commune*, par quelle
» fatalité est-elle si étrangère à M. *de*
» *la Harpe*, qui, depuis douze ou

» quinze ans, n'a pu parvenir en» core qu'à l'écorcher ? Comment se » fait-il qu'on ne trouve presque ja» mais dans ses Poësies de ces tour» nures & de ces expressions si faciles » à saisir ? Il faut qu'il soit né avec » de bien malheureux organes » ! Dites-moi, mon cher Ami, ce que je répondrai pour vous une autrefois, quand j'entendrai faire de pareilles objections ? Car je vous avouerai que cette fois-ci, je suis demeuré tout confondu. J'ai même eu le désagrément de voir vos meilleurs Amis réduits à vous blâmer, & à convenir que, lorsqu'on fait d'aussi mauvais vers, il faut absolument être modeste, & ne pas déchirer ceux qui en font de meilleurs.

Des aventures aussi désagréables, mon cher *de la Harpe*, m'ont dégoûté pendant quelques jours de la société. J'avois le chagrin d'entendre médire de vous par-tout où j'allois ; je me suis renfermé chez moi le reste de la semaine ; &, comme ce qui m'a paru révolter le plus généralement les lec-

teurs, eſt la *Lettre* * que vous avez adreſſée à *Lacombe* contre M. *Linguet*, je me ſuis mis à la parcourir : voici mes obſervations. Je vous confierai avant tout que je ne reviens pas de la ſurpriſe que m'a cauſé votre excès de colère contre ce pauvre *Journaliſte de Politique & de Littérature*. Il me ſemble qu'à votre place, je lui aurois fait des remercîmens ; &, dans le vrai, vous lui avez obligation. Quoi ! M. *Linguet* haſarde cinq ou ſix critiques aſſez douteuſes ſur cinq ou ſix endroits de votre Diſcours ; il n'en donne pas davantage ſur votre pièce de vers, tandis qu'il en pouvoit faire près de trois cens bien fondées ſur l'un & l'autre ouvrage ; vous en êtes quitte pour quelques plaiſanteries aſſez légères ; &, au lieu, de lui témoigner votre reconnoiſſance, comme il devoit naturellement s'y attendre, vous vous mettez dans une fureur qui n'a point d'exemple ! Vous ſoulevez contre ſa perſonne toutes les puiſſances de l'Académie Françoiſe ! Vous

* Voyez le même *Mercure* ſecond Volume d'Octobre 1775, page 131.

tourmentez votre génie à inventer contre lui de nouveaux genres d'invectives ! Ah ! mon bon Ami, il y a là dedans de l'ingratitude : car il est évident que M. *Linguet* ne pouvoit rien faire de mieux en votre faveur, ni vous donner de marque moins équivoque de la sincérité de sa réconciliation *.

Un ami doit vous représenter encore que cette terrible Epître au Libraire du *Mercure*, commence par une des contre-vérités les plus révoltantes qui soient sorties de votre plume ; vous imprimez hardiment, vous attestez même le Public qu'il *ne vous est jamais arrivé de prendre la plume pour défendre vos ouvrages* : J'avoue que vous pouvez avoir de bonnes raisons pour compter sur le prompt oubli dans lequel tombent successivement vos satyriques opuscules. Mais prenez-y donc garde : il suffit qu'un seul de ceux que vous croyez vos ennemis ait la malice de rappeller les deux défenses de la superbe traduction de *Sué-*

* Le bruit se répandit, il y a environ un an, que ces deux auteurs s'étoient réconciliés.

tone; il suffit qu'il ressuscite un moment la nombreuse suite de *Mercures* où vous parlez sans cesse de vous & de vos productions, pour vous ôter à jamais toute espèce de créance auprès de ce Public que vous attestez.

Le sort de vos Ecrits, que vous appellez vos *enfans*, ne vous touche point; *je les abandonne assez volontiers*, dites-vous, *à leur destinée orageuse; je leur laisse le soin de se produire & de se défendre dans le monde; ils ont besoin d'être d'un tempérament robuste; car leur éducation est communément dure & pénible.* Ceci est apparemment pour la Province. Un homme comme vous, cependant, devroit songer à tout en même temps, & ne pas oublier la Capitale, où l'on est mieux instruit. On y est fort étonné, mon cher *de la Harpe*, de vous voir calomnier ainsi votre tendresse paternelle : car il ne faut que vous entrevoir dans la société, pour surprendre à chaque instant les mouvemens de cette vertu qui s'échappent de votre ame. D'ailleurs, on rencontre par-tout ceux de vos élèves à

qui vous avez confié l'*éducation de vos enfans*, & à qui vous les avez tant de fois recommandés les larmes aux yeux; l'on sçait combien vous êtes difficile sur les Eloges qu'ils sont chargés de leur donner dans les papiers publics. L'un d'eux, entr'autres, (je vous le nommerai pour peu que cela vous fasse plaisir,) se plaignoit amèrement à moi de la peine qu'il avoit à vous contenter sur cet article. Le pauvre jeune homme intéressoit tous les assistans; il étoit désespéré; il étoit prêt, disoit-il, à laisser là *le père & les enfans! ma foi!* s'écrioit-il ensuite, *qu'il les éleve & qu'il les loue lui-même!...* Pour moi, je suis convaincu que vous vous êtes souvent vu forcé de prendre ce dernier parti, qui, après tout, est encore le meilleur. Mais vous appellez cela *une éducation dure*! Songez donc que vous êtes démenti dans le Volume même où votre Diatribe contre M. *Linguet* est insérée. Le dernier né de ces chers enfans, y est-il dit *, p. 60,

* Même second Volume du *Mercure d'Octobre*.

surpasse déja tous ses frères ; » son » mérite a été *senti avec transport* ; il » *fait verser*, dès qu'il paroît, *des* » *larmes d'attendrissement & d'admira-* » *tion* ».. Avouez-le, de bonne grace, mon cher *de la Harpe* : vos *enfans* sont de vrais *enfans gâtés* ; ils n'ont jamais reçu de correction que de main étrangère, & je suis fâché de vous le dire : mais je gagerois bien qu'ils ne vivront pas long-temps.

Vous me donnez un autre sujet d'inquiétude : je vois, avec peine, que vous vous y prenez fort mal pour faire votre cour à l'Académie. Quoi ! vous lui dites que *la déclamation, l'enflure & le faux-esprit n'ont jamais pu approcher d'elle*, tandis que la plûpart des ouvrages qu'elle a couronnés sont cités par-tout comme des modèles de *faux-esprit, d'enflure & de déclamation* ! Qu'est-ce que c'est que ces Eloges-là, M. *de la Harpe*? On sçait bien que ce n'est point la faute de cette Compagnie, si on ne lui présente pas plus souvent de meilleurs ouvrages ; que c'est celle de la dépravation du goût qui devient uni-

verſelle : mais pourquoi toucher une corde ſi délicate ? pourquoi n'être pas plus adroit dans vos panégyriques? Oh ! ſi vous continuez ainſi, mon bon Ami, j'ai bien peur que vous ne finiſſiez par vous brouiller avec l'Académie à force de la louer.

Voyez d'ailleurs combien je me plais à vous rendre juſtice, quand j'en trouve l'occaſion ! Je vous fais mon ſincère compliment de vos ſavans préceptes ſur les *Métaphores*. Vous établiſſez qu'un Ecrivain ne doit employer cette figure que *lorſqu'il n'eſt point paſſionné*. La remarque ſeroit admirable, ſi elle étoit plus neuve ; mais je redoute pour vous la concluſion qu'on en peut tirer ; car mon amitié me met à vôtre ſujet dans des tranſes continuelles ; je crains que les gens malins ne diſent que ; conſéquemment à vos principes, vous devez ne pas mettre une ſeule *Métaphore* dans vos Critiques où vous êtes toujours *paſſionné*, & verſer à grands flots les *Métaphores* dans vos Pièces d'Eloquence & de Poëſie où vous êtes toujours tranquille & froid.

Encore des complimens, mon aimable Ami, sur l'héroïsme avec lequel vous souscrivez à tous les Eloges que M. *Linguet* donne à M. *Guibert*. En vérité, cela est beau à vous, & vous faites bien de vous féliciter vous-même de ne pas fouler aux pieds ceux que vous avez vaincus! Quel excès de générosité! Quel effort de clémence! Oui, vous avez raison d'être surpris de ce qu'ils ne viennent pas tous en foule vous *embrasser*, sur-tout l'auteur d'*Orphanis* & de l'*Epître à Racine* que vous avez traité avec une douceur, une bonne foi, une aménité, une modération, que vous seul avez sçu porter à un si haut degré.

D'autres complimens enfin, mon cher *de la Harpe*, sur le ton vraîment pathétique dont vous vous plaignez de l'inexcusable partialité du *Journaliste de Politique & de Littérature*. Il appuie, selon vous, dans ses Extraits, sur les meilleurs endroits de l'ouvrage de M. *Guibert*, & il passe légèrement sur les beautés du vôtre. Effectivement, cela est d'une injustice

presque aussi affreuse que celle de l'auteur du *Mercure d'Octobre* qui ne finit pas en rapportant les morceaux les moins mauvais de l'Eloge couronné, & qui, glissant avec adresse sur les excellens endroits de l'ouvrage de M. *Guibert*, ne dit pas un seul mot de la sublime péroraison qui termine ce beau Discours. Au reste, vous avez commis une indiscrétion, permettez-moi de vous le dire. Vous n'auriez pas dû nous faire voir, chez Mademoiselle***, la dernière lettre que vous avez reçue de *Papa-Grand-homme*; il s'y extasie aussi très-longuement & avec chaleur sur le talent de M. *Guibert*, & il vous complimente assez sèchement sur votre petite éloquence; en un mot, il a tout-à-fait l'air d'imiter le mauvais procédé de M. *Linguet*. Comment n'avez-vous pas senti que l'effet de cette lecture n'ajoûteroit pas à votre triomphe? Tant il est vrai qu'il y a certaines lettres de M. *de Voltaire* qu'il faut se garder de montrer à personne, pas même à ses meilleurs amis!

Mais le plaisir que j'ai à vous faire des complimens, *me presse, m'entraîne*, & m'écarte du principal objet de ces observations : je vous en ai déja dit quelques mots à deux ou trois reprises. Ce point est si important pour vous, que je ne puis me dispenser de m'y arrêter un instant avant de finir. Il s'agit du ton que vous prenez dans la Littérature ; il est si extraordinaire que je suis persuadé qu'il suffira de vous rappeller vos propres expressions, pour vous en faire rougir vous-même de honte. Vous trouvez *tout simple*, représentez-vous à M. *Linguet*, *qu'on metté en injures la force qu'on n'a pas en raisonnemens*. Mais, si jamais personne n'a vomi tant & de si grosses injures que celles que vous accumulez dans votre *Lettre à Lacombe*, n'est-ce pas avouer la foiblesse de vos raisons ? Dites-moi un peu, M. *de la Harpe* : que répondriez-vous à un Critique qui se piqueroit d'avoir reçu les plus belles leçons de *l'art de vivre*, s'il vous écrivoit en propres termes qu'il s'est *moqué de vous*, qu'*on n'a jamais poussé l'impudence plus*

loin que vous, que c'eſt aux autres *à voir ſi vous n'avez pas trop compté ſur le mépris qu'on auroit pour vous ?* Que répondriez-vous à quelqu'un qui vous appelleroit, à chaque page, *cet homme;* qui, ne ceſſant lui-même d'entretenir le Public de ſa perſonne, vous reprocheroit l'*égoïſme le plus dégoûtant*; qui vous diroit modeſtement que vous *oſez donner des leçons à ceux dont vous ne ſeriez pas digne d'en recevoir*; c'eſt-à-dire à lui-même ? Que répondriez-vous à un Ecrivain qui, en parlant de la Critique que vous exercez, l'appelleroit *le mépriſable métier de cette eſpèce de gens*; qui, étant lui-même le Cenſeur le plus frénétique qui ait jamais paru, vous compareroit, vous Journaliſte, vous ſon confrère, à *ces monſtres qui occupent les Portiques du Ténare, & ſur le corps deſquels paſſe l'homme de mérite, ſans même s'appercevoir s'ils lui mordent les talons*; s'ils vous diſoit : *l'homme médiocre & vil mange avec eux dans la même auge, & aboie comme eux aux paſſans;* s'il ajoutoit effrontément : Monſieur, *vous aimez les figures :* j'eſpère que *vous entendrez le ſens de*

celles-ci ? Enfin, que diriez-vous si, avec ce langage infernal, il marquoit audacieusement la place de ses adversaires à l'entrée du Ténare, & la sienne au milieu de l'Elysée ? Je connois votre zèle, mon cher Ami : toutes les facultés de votre ame se révolteroient contre un pareil délire ; vous invoqueriez à grands cris tous ceux qui aiment & cultivent les Lettres, tous ceux qui s'intéressent encore à leur gloire, toutes les personnes honnêtes ; vous attesteriez le Public que le vrai talent est toujours accompagné de la modestie ; que cet horrible ton n'a jamais été celui des *Corneilles*, des *Racines*, des *Molières*, des *Fénelons*, des *Montesquieux*, &c ; qu'il n'est personne sur la terre dans la bouche duquel il fût excusable (*) ;

* M. *de Voltaire* est le seul de nos grands Ecrivains qui se soit permis les injures. Mais elles n'ont point chez lui ce caractère de présomption forcenée qui déplaît à l'Ami de M. *de la Harpe*. M. *de Voltaire* ressemble à ceux qui, au moindre sujet de colère, se livrent à la mauvaise habitude de laisser échapper des juremens. On en connoît la valeur dans leur bouche ; ils ne choquent personne.

qu'il ne conviendroit pas même à ces grands hommes dans le plus vif accès du ressentiment, & qu'ils s'en seroient crus déshonorés.

Pardon, mon cher *de la Harpe*, j'oubliois que c'est vous-même qui avez été assez malheureux pour vous abandonner à cet excès de fureur, dans le moment où vous allez présenter une nouvelle Tragédie au Public, & que vous avez le plus besoin de son indulgence. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen d'amortir un peu l'effet de ce coup funeste que vous avez voulu porter à votre antagoniste, & qui est retombé sur vous : c'est de vous rétracter promptement, &, quoi qu'il vous en coûte, dans les termes les plus humbles & les plus modérés. Vous comprenez qu'on ne croira pas à votre rétractation ; mais votre Diatribe pourra être attribuée à la vivacité d'un premier mouvement ; vous ne l'aurez pas moins lancée dans le Public, & vos Amis diront que la moindre représentation de leur part a suffi pour ramener le calme dans votre belle ame,

ame, & la rendre à toutes les affections dignes de la supériorité de votre génie.

Je suis, &c.

A Paris ce 26 Octobre 1775.

LETTRE XIV.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur une Comédie Allemande.

J'AI vû, Monsieur, dans l'Année Littéraire 1772 Tom. 2, page 239, l'analyse de plusieurs pièces du Théâtre Allemand, recueillies & traduites en François par Mrs *Junker* & *Liébault*, entr'autres celle qui a pour titre le *Trésor* Comédie de M. *Gellert*. Vous vous êtes arrêté avec plaisir sur cette Pièce qui vous *a paru intéressante & d'un vrai comique. La générosité d'un Vieillard qui s'expose à perdre jusqu'à sa réputation pour être fidèle à son ami est un trait admirable, & l'idée*

de la Scène entre Raps & Anſelme eſt digne de Molière. Ce jugement eſt ſans contredit celui d'un homme qui ſent, & qui ſçait apprécier les bonnes choſes ; je ne releverai donc ici qu'un très-léger défaut de mémoire qui vous a, pour le moment, fait perdre de vûe celui à qui ces bonnes choſes appartiennent ; cette Pièce n'eſt point originale ; vous ſerez bientôt au fait lorſque je vous aurai nommé *Plaute*. Le *Tréſor* de M. *Gellert* n'eſt autre choſe qu'une verſion du *Trinummus* du Poëte Comique de Sarcines : il ne faut, pour s'en convaincre, que jetter les yeux ſur votre Extrait, & le comparer avec l'argument de *Priſcien* que je vais tranſcrire pour vous éviter la recherche.

Theſaurum abſtruſum abiens peregrè Charmides,
Remque omnem amico Callicli mandat ſuo.
Iſtoc abſente male rem perdit filius ;
Nam & ædes vendit : has mercatur Callicles.
Virgo indotata ſoror hiſtius poſcitur.
Minus quo cum invidiâ ei det dotem Callicles,
Mandat qui dicat aurum ferre ſe à patre.

Ut venit ad ædes, hunc deludit Charmides
Senex, ut rediit; quoius nubunt Liberi.

La Scène que vous rapportez est, dans *Plaute*, la seconde du quatrième Acte. Le *Sycophante* ou *Fourbe*, est l'homme aposté & payé par *Callicle*, pour feindre qu'il est porteur de la dot de la jeune personne. *Charmide* est le marchand d'Athènes qui, de retour de ses voyages, se dispose à rentrer chez lui, lorsqu'il apperçoit devant sa porte le même *Sycophante*.

CHARMIDE (*à part.*)

C'est une espèce de champignon que cet homme-ci ; la tête lui cache tout le corps... C'est un Illyrien ; il en a la figure & l'accoutrement..... .... Plus je l'envisage..... il a une physionomie qui ne revient point: avec quelle attention il regarde !.. Le voilà qui s'arrête : comme il va furetant de l'œil les alentours ! Il fixe cette maison : sur ma parole, c'est quelque filou, quelque rodeur de nuit, qui sonde le local, pour venir faire son coup : il faut l'épier, voyons.

SYCOPHANTE (*à part.*)

Voilà juſtement l'endroit qu'on m'a indiqué ; c'eſt ici qu'il faut faire jouer nos batteries, frappons.

CHARMIDE (*à part.*)

Il va droit chez moi ; il étoit temps d'arriver : on veillera cette nuit.

SYCOPHANTE.

Hola hé ! à la porte, quelqu'un pour ouvrir.

CHARMIDE (*haut.*)

Parlez donc, l'ami, que demandez-vous ? A qui en voulez-vous ?

SYCOPHANTE (*haut.*)

J'ai fait là-deſſus ma déclaration en entrant dans la ville ; je ſuis inſcrit chez le Cenſeur. Au ſurplus, je cherche la demeure du jeune *Lesbonique* & celle d'un autre perſonnage portant, comme vous, des cheveux blancs,

& qu'on appelle *Callicle*; j'ai des Lettres à leur remettre.

CHARMIDE (*à part.*)

C'eſt de mon fils, c'eſt de mon ami qu'il parle là.

SYCOPHANTE.

Ne pourriez-vous pas me dire cela, bon vieux père?

CHARMIDE.

Et pour quelle affaire, s'il vous plaît? Qui êtes-vous? D'où êtes-vous? D'où venez-vous?

SYCOPHANTE.

Voilà bien des choſes à la fois; par où voulez-vous que je commence? Parlons poſément: queſtionnez-moi par article, ſi vous voulez que je réponde. Vous ſçaurez tout: mon nom, mes exploits, mes voyages...

CHARMIDE.

Volontiers, si cela vous arrange; eh bien, d'abord, le nom?

SYCOPHANTE.

Mon nom? C'est-là le difficile: vous ne sçavez sûrement pas, bon homme, jusqu'où la réponse à cette question peut nous conduire.

CHARMIDE.

Je ne vous entends pas.

SYCOPHANTE.

Apprenez que, pour avoir le temps de prononcer mon nom, il faut se lever avant l'aurore, & qu'à peine est-on au bout, il est heure de se mettre au lit.

CHARMIDE.

C'est-à-dire, selon vous, que, pour apprendre ce nom fameux, il faut apporter son dîné & de la lumière. (*A part*) oh! le fourbe!

SYCOPHANTE.

J'en ai un autre à la vérité d'une bien moindre étendue, & qui peut faire l'équivalent d'un tonneau à mettre le vin.

CHARMIDE.

(*A part*) l'impudent ! Je ne me trompe point. (*Haut*) &, dites-moi, ces gens dont vous cherchez la demeure, vous doivent-ils quelque chose ?

SYCOPHANTE.

A moi ? Rien : je n'ai charge que de remettre deux Lettres de la part du père du jeune homme : ce père est mon ami....

CHARMIDE (*à part.*)

Le père son ami ! Deux Lettres de moi ! Mon homme s'enferre, je le tiens, il faut s'en amuser.

SYCOPHANTE.

Or donc, ce père qui est mon ami...

Voulez-vous bien m'écouter?

CHARMIDE.

J'écoute.

SYCOPHANTE.

Vous remettrez, m'a-t-il dit, la Lettre que voilà à mon fils; l'autre que voici est à l'adresse de *Callicle* mon ancien camarade.

CHARMIDE.

(*Bas*) Voyons jusqu'où ira la plaisanterie; (*Haut*) & il étoit alors?

SYCOPHANTE.

Il étoit... par ma foi, très-bien dans ses affaires.

CHARMIDE.

Je demande où il étoit.

SYCOPHANTE.

Il étoit en Séleucie.

CHARMIDE.

Et ces deux Lettres ? Vous les tenez.. ?

SYCOPHANTE.

De lui directement.

CHARMIDE.

Et comment eſt-il donc fait, votre ami ?

SYCOPHANTE.

Il eſt d'abord... oui.. plus grand que vous, à peu-près d'un pied & demi.

CHARMIDE.

(*Bas*) Voilà une hiſtoire qui s'enchevêtre ; je ſuis plus grand, abſent que préſent. (*Haut*) Vous le connoiſſez, dites-vous ?

SYCOPHANTE.

Si je le connois ! belle queſtion ! nous faiſions ordinaire enſemble.

O v

CHARMIDE.

Son nom ?

SYCOPHANTE.

Celui d'un tout-à-fait galant homme.

CHARMIDE.

Il s'appelle ?

SYCOPHANTE.

On le nomme....

CHARMIDE.

Comment ?

SYCOPHANTE.

On le nomme... attendez....

CHARMIDE.

Eh bien !

SYCOPHANTE.

On le nomme.... maudite mémoire !

CHARMIDE.

Vous êtes embarraſſé.

SYCOPHANTE.

Je le mâchois & remâchois tout-à-l'heure, ce peſte de nom ; je l'ai tout d'un coup avalé.

CHARMIDE.

Votre ami ? Sous la dent ? mais cela n'eſt pas bien.

SYCOPHANTE.

Je l'avois là..ſur le bord des lèvres, il n'y a qu'un inſtant... ſi nous cherchions par les lettres... ce nom commence par un *C*.

CHARMIDE.

Par un *C*... *Callias* ?

SYCOPHANTE.

Non.

CHARMIDE.

Callippe ?

SYCOPHANTE.

Non.

CHARMIDE.

Callimaque ?

SYCOPHANTE.

Vous n'y êtes pas... il y a du *char* dans ce nom.

CHARMIDE.

Charès.

SYCOPHANTE.

Ce n'eſt point cela.

CHARMIDE.

Charidème ? Charmide ?

SYCOPHANTE.

Charmide . . le voilà . . *Charmide* : que les Dieux le confondent !

CHARMIDE.

Maudire ainſi ſon ami ! Cela n'eſt pas honnête.

SYCOPHANTE.

Eſt-il reſté aſſez long temps fourré dans mes dents ? Le bélître !

CHARMIDE.

Oh ! le bélître ! Et fi, parler ainſi des abſens ?

SYCOPHANTE.

Pourquoi ſe cache-t-il, le ſot ?

CHARMIDE.

Il falloit l'appeller par ſon nom ; il auroit répondu. Au reſte, où l'avez-vous laiſſé ?

SYCOPHANTE.

Je l'ai laiſſé à *Rhadamante*, dans l'Iſle Cercopienne.

CHARMIDE.

(*Bas*) demander moi-même où je ſuis ! Cela n'eſt-il pas fou ? (*Haut*) oh

çà, & de vos Voyages, qu'en dirons-nous ? . . . Si cependant cela vous fatigue. . . .

SYCOPHANTE.

Me fatiguer ! Moi ? bon, je suis enchanté de pouvoir vous en faire le récit. Nous débarquâmes d'abord dans l'Arabie en Pont.

CHARMIDE.

L'Arabie en Pont ! . . Est-ce qu'il y a une Arabie en Pont ?

SYCOPHANTE.

Oui, l'Arabie en Pont. Cette Arabie-là n'est pas celle d'où vous sçavez qu'on tire l'encens ; c'est une autre Arabie qui produit l'absynthe & la sariette.

CHARMIDE.

(*Bas*) Ce goguenard-là n'a pas, je crois, son pareil . . Voyons comment il se tirera de-là . . (*haut*) Et votre nom, à vous ?

SYCOPHANTE.

La Grippe, mon nom ordinaire

s'entend, mon petit nom.

CHARMIDE.

La Grippe! Ceci prête à la plaisanterie... comme si vous disiez, *ce qu'on me confie, autant de perdu*; n'est-ce pas? .... C'en est assez.

SYCOPHANTE.

A la bonneheure. Mais enseignez-moi donc ceux pour qui sont mes deux Lettres?

CHARMIDE.

Encore un mot. Que diriez-vous, *la Grippe*, si l'on vous montroit ici ce même *Charmide*, celui de qui vous dites tenir ces Lettres? Le reconnoîtriez-vous bien?

SYCOPHANTE.

Si je le reconnoîtrois, moi? Vous me prenez donc pour un hébété? Si je le reconnoîtrois! Un homme avec qui j'ai passé toute ma vie? Et ces

mille Philippes d'or que j'apporte de sa part à son ami *Callicle*, les auroit-il confiés à un inconnu ? &c.

J'en resterai là, Monsieur, & je pense que ces traits suffisent pour prouver, je ne dis pas les rapports, mais l'identité des deux ouvrages ; celui de M. *Gellert* pourroit, comme vous voyez, s'intituler *les Noms Changés*. *Anselme* est le vieux *Charmide*, *Lelio* est le jeune *Lesbonique*. *Raps* dont la racine Allemande est *Rappuse*, *Pillage*, répond au *Tax* du Poëte Latin & à mon *la Grippe*, & ainsi du reste. *Plaute*, en annonçant sa Pièce au peuple Romain par l'organe de la *Luxure* qu'il personifie dans son Prologue, lui fait dire :

> Huic Græcè nomen est *Thesauro* fabulæ,
> *Philemo* scripsit ; *Plautus* vertit *barbarè*.

Je ne doute point que le Traducteur Germanique n'ait eu la même délicatesse vis-à-vis de ses compatriotes : je desirerois seulement que Mrs *Junker* & *Liebault*, qui se proposent de donner une suite au Théâtre Allemand, indiquassent dorénavant par quelques

Notes les ſources dans leſquelles leurs auteurs paroîtront avoir puiſé ; ſans cette précaution, ils auront manqué leur objet, s'ils ont en vûe de faire connoître les progrès que l'art du Théâtre a pu faire en Allemagne. Au ſurplus, ce n'eſt point ici un plagiat que je vous dénonce ; je n'ai entendu que ſuppléer à une omiſſion.

J'ai l'honneur d'être, &c. GIRAULD. Ancien Préſident au Conſeil de Châlons & Membre de l'Académie de cette Ville.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Octobre 1775.

LETTRE XV.

AU ROI DE SARDAIGNE, ſur le Mariage du PRINCE DE PIÉMONT avec MADAME CLOTILDE DE FRANCE. Poëme, par M. Ducis, Secrétaire de MONSIEUR. A Paris de

l'Imprimerie de P. Fr. Gueffier rue de la Harpe; in-4° de 8 pages.

M. *Ducis* ne pouvoit choiſir pour objets de ſes vers des perſonnes plus auguſtes & plus dignes de l'amour & de l'admiration des peuples. Le jeune & ſage Monarque qui occupe le Trône de la France, LE ROI DE SARDAIGNE héritier des vertus & des talens de ſes ancêtres, le PRINCE DE PIÉMONT qui ſçaura perpétuer un ſi noble héritage, MADAME CLOTILDE qui parmi nous excite des regrets ſi touchans, &, dans la Cour étrangère qu'elle embellit, des transports ſi vifs de ſatisfaction & d'allégreſſe; enfin, MONSIEUR dont le goût pour les Lettres leur promet un nouveau ſiècle de gloire: voilà ce que l'auteur s'eſt propoſé de célébrer dans ce Poëme, qui décèle, en général, beaucoup de talent. Le Mariage du PRINCE DE PIÉMONT & de MADAME CLOTILDE en eſt le ſujet principal. Voici le debut de l'ouvrage.

Formidables remparts d'inégale ſtructure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la Nature;
Enorme entaſſement de rocs audacieux
Que l'œil ſurpris voit croître & monter juſqu'aux Cieux;
Dépôt des longs frimats qui blanchiſſent vos têtes,
D'où tombent les torrens, où ſifflent les tempêtes;
Inacceſſibles monts, où l'Aigle des Romains
S'étonna qu'*Annibal* eût créé des chemins;
Rochers majeſtueux, perdus dans les nuages,
Je m'élève avec vous par-delà les orages.
Daignez me recevoir, ſommets religieux,
Où l'eſprit des Mortels commerce avec les Dieux.
Mais quel ſouffle ſacré, ſous ces forêts antiques,
Agite tout-à-coup leurs ſapins prophétiques?
Dieux, quel eſt ce Vieillard qui s'avance vers moi!
Mon cœur, à ſon aſpect, frémit d'un ſaint effroi.

Sa marche est noble & grave, & son air est
auguste ;
L'âge n'a point courbé son corps mâle & robuste ;
Ses longs cheveux blanchis, agités par les
vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les
ans.
Sans doute, de ces monts c'est l'antique Génie.

C'est effectivement lui-même qui vient s'applaudir de ce qu'il a prévu dès long-temps le beau jour qui nous luit ; il annonce à la Sardaigne tous les Héros que doit lui donner un si noble hymenée : ce qui amène naturellement l'éloge du feu Roi de Sardaigne & celui de VICTOR AMEDÉE, actuellement regnant.

La famille de M. *Ducis*, tant du côté paternel que du maternel, est, de temps immémorial, établie en Savoie. Il nous apprend dans une Note que son père, un des hommes les plus vertueux qui soit sorti de ces

montagnes, ne pouvoit lui parler du feu Roi EMMANUEL ſon Souverain qu'avec des larmes d'admiration & de tendreſſe. Toutes ces circonſtances particulières à l'auteur produiſent un des morceaux les plus intéreſſans du Poëme. Après le Diſcours du *Génie de la Sardaigne*, M. *Ducis* pourſuit ainſi :

Sous ſa roche, à ces mots, le Vieillard ſe retire.
Je marche ; un doux penchant vers le hameau m'attire.
O champs ſemés de fleurs ! O fertiles ruiſſeaux !
Fontaine, où vont le ſoir s'abreuver les troupeaux,
Salut ! Je vous vois donc, innocente prairie,
De mes ſimples ayeux vénérable Patrie !
O mon Père ! c'eſt-là que tu reçus le jour.
C'eſt-là que ton berceau, que ton premier ſéjour,
De ta préſence encor me rappelle les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.

Que je rends grace au Ciel qui, ſage en ſes
faveurs,
M'a laiſſé pour tous biens & ton ſang & tes
mœurs!
Mon cœur, formé du tien, plein de ta chère
image,
S'arrête avec tranſport ſur ce doux payſage.
Que j'aime à voir de loin ces bœufs du joug
laſſés,
Vers leurs tranquilles toits traînant leurs fronts
baiſſés!
La nuit vient. J'apperçois, au travers de ſes
voiles,
Rayonner dans les Cieux l'or tremblant des
étoiles.
Aſtres, conduiſez-moi vers cet humble ſé-
jour,
Où l'homme oublie en paix les fatigues du
jour!
J'approche, &c.

L'auteur rencontre ſous le chaume une famille d'heureux habitans de la campagne. La jeune *Amarillis* ſaiſit l'inſtant qui cauſe la joie publique, pour demander à ſon père qu'il veuille bien

accorder sa main à son jeune amant : le Vieillard se rend à leurs vœux, & les exhorte à imiter, s'il se peut, les vertus de leurs maîtres.

Feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN étoit lié d'une tendre amitié avec le ROI DE SARDAIGNE actuel, alors PRINCE DE PIÉMONT. Il existe une correspondance suivie entre ces deux Princes, qui prouve, dit l'auteur, que l'amitié peut n'être pas étrangère sur le Trône. Il étoit donc naturel que l'Eloge de feu MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, ne fût pas omis dans le Poëme de M. *Ducis*.

O toi de qui la perte à la France est nouvelle,
Que ton fils sur le Trône a choisi pour modèle;
Toi, dont l'abord glaçoit le Flatteur étonné,
Prince, connu trop tard, & trop tôt moissonné,
C'est ainsi que ton ame, au Peuple dévouée,
Sous le chaume en secret vouloit être louée!
Hélas! de tes beaux jours consumant le flambeau,
La Mort t'a lentement traîné dans le tombeau.

Ton nom n'a point péri ; ta douloureuſe idée
Arrache encor des pleurs à *Victor Amédée.*
Son égal en vertus, ſon rival en bienfaits,
De quel bonheur ſon regne eût comblé ſes
Sujets ! &c.

Un regne qui comble des Sujets de bonheur eſt une expreſſion qui n'eſt pas trop exacte. Il eſt d'autres vers dans cet ouvrage qu'il ſeroit à deſirer que M. *Ducis* eût corrigés ; tels que ceux-ci que dit le *Génie de la Sardaigne* au ſujet des rejettons futurs de cette Monarchie :

Tout fier de leur valeur, je m'écrirai : *voilà*
Ce qu'a fait leur Ayeul aux champs de Guaſ-
talla.

Ce *voilà* rejetté à la fin du premier vers produit un mauvais effet ;

Du bonheur de ſon peuple, il cherche *les*
moyens,
Et *les choix* de ſon père ont tous été les ſiens.

Ces deux vers ne vous paroiſſent-ils pas encore bien proſaïques ?
Riſqueriez-vous

Risqueriez-vous en Poësie *les choix* au pluriel ? D'ailleurs, ce Poëme est composé de morceaux peu liés les uns aux autres. On s'attend que la fiction du *Génie* sera le fond de l'ouvrage entier ; elle n'occupe que les deux premières pages. Malgré ces critiques, vous trouverez, je vous le répète, Monsieur, un talent réel dans cette nouvelle production de M. *Ducis*. Vous avez dû remarquer la superbe peinture des Montagnes de Savoie dans le premier morceau que je vous ai cité ; &, dans le second où l'auteur parle de son père, la versification la plus douce & la plus harmonieuse, jointe à des sentimens qui font honneur à son ame. Enfin, Monsieur, il n'est, je crois, personne qui ne convienne que cette pièce est infiniment au-dessus de la plûpart de celles qui paroissent en foule sur les événemens publics.

Vie de Nicolas de Catinat. A Lausane aux dépens de la Société ; & à Paris

au Palais Royal. Brochure in-8° de 32 pages.

CETTE Brochure, qui a paru avant les ouvrages sur *Catinat*, m'est parvenue la dernière de toutes. Elle est le fruit des loisirs d'un honnête & franc Militaire, qui ne brille guères par l'élégance & la correction du style ; aussi a-t-il soin de prévenir qu'il fait *assez peu de cas des mots & des phrases*, & qu'il *prise plus un jour d'un homme vertueux que toute la vie d'un bel-esprit.* Tel qu'il est, ce petit ouvrage intéresse, tant par le ton de franchise & de vérité qui y regne, que par beaucoup d'anecdotes sur *Catinat*. Je vous en ai déja fait connoître le plus grand nombre, en vous parlant d'une autre Histoire de ce Guerrier philosophe *, & de tous les Eloges Académiques que l'on vient de publier. Mais il est plusieurs traits caractéristiques que je vais emprunter de cette dernière vie.

* *Mémoires pour servir à la vie de Nicolas de Catinat.* Un Volume *in-12* très-intéressant, de plus de 300 pages ; à Paris chez la Veuve *Duchesne* Libraire rue Saint-Jacques.

La famille de *Catinat*, depuis longtemps dans le Parlement de Paris, étoit originaire du Perche. Elle s'y étoit acquis tant de considération & d'estime, que cette Province envoya un *Catinat* aux Etats Généraux de Tours, pour y défendre ses Privilèges, & qu'elle voulut acheter pour un autre une charge de Conseiller, *afin*, dit l'Historien, *d'avoir au Parlement un défenseur intègre & éclairé.*

Quoique *Catinat* ne fût pas riche, il étoit généreux, & même magnifique, suivant les circonstances. Le Courier qui lui apporta la nouvelle de sa nomination à la dignité de Maréchal de France, reçut mille écus. Ce Courier tenoit cette nouvelle d'un Gentilhomme qui étoit tombé malade sur la route, & qui, lorsque sa santé fut rétablie, demanda cette récompense : *Catinat* lui donna la même somme.

Ce que j'aime sur-tout dans cet ouvrage, c'est que l'Auteur ne dissimule pas les défauts de celui dont il écrit la vie. Il observe que *Catinat*, né pour ne conduire que des citoyens

vertueux, favorisoit l'intrigue & l'indiscipline, en n'y opposant que la raison & la sagesse : » Il mettoit sa
» fierté, continue-t-il, à ne comman-
» der que par elles aux autres, comme
» à lui-même. Desirant dans les con-
» seils plutôt ramener que forcer, il
» ouvroit toujours, sans foiblesse, l'a-
» vis le plus sage ; &, quand le plus
» mauvais prévaloit, il cherchoit alors
» sans passion à le rectifier. Tolérant
» les brigues des jaloux, de peur qu'on
» ne crût qu'il vouloit moins punir
» que se venger, il restoit à l'Armée
» pour prévenir le plus de mal qu'il
» pourroit, & s'en alloit, quand la
» cabale ne lui laissoit plus aucun bien
» à faire ».

Après sa retraite, sa fortune se trouva réduite à huit mille livres de pensions qu'on ne lui payoit jamais, & à sept mille livres de rente, reste de patrimoine échappé à la Guerre. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il devoit la conservation de ces derniers débris au fidèle *Vincent* son Valet-de-Chambre, qui, effrayé de ne le voir jamais rien recevoir de la

Cour, vendre tous les jours son bien, emprunter même en son nom, à Gênes & à Milan, pour le prêt des Troupes, se mit au plutôt à lui dérober le plus qu'il pouvoit, afin d'avoir à lui restituer de quoi vivre.

Il étoit souvent arrivé à ses amis de sortir pour lui demander un service, & de le rencontrer, sur le chemin, venant le leur offrir. Son grand chagrin étoit de ne leur être plus bon à rien. Quand il en attendoit quelques-uns, il annonçoit la fête à toute sa maison, & les remercioit, avec attendrissement, de ce qu'en venant chercher un vieux solitaire, ils se chargeoient tout seuls des frais de l'amitié.

Jamais il n'avoit sçu faire sa cour; il approchoit même du Trône avec ce froid empressement qui respecte les Puissances sans les adorer; ce qui explique le reproche d'orgueil que lui faisoit Madame *de Maintenon*; il n'en avoit réellement d'autre que d'être si peu sensible à la disgrace, qu'il en irritoit ses ennemis. » Pour Madame

» *de Maintenon*, qui s'étoit fait une
» modestie comme une plus adroite
» manière d'être, je crois, dit assez
» plaisamment l'Auteur, que, si elle
» eût eu celle de *Catinat*, elle seroit
» morte à Niort, ou veuve de *Scar-*
» *ron* ».

L'amitié étoit pour *Catinat* un besoin ; mais ce sentiment lui suffisoit. On ne put jamais lui faire entendre aucune proposition de mariage. Il rejetta, entr'autres partis, une riche, jeune & jolie veuve, qui devint passionnée pour lui sur sa réputation, & qui le fut encore davantage après l'avoir vu, quoi qu'il eût une figure peu avantageuse, & dans laquelle on ne retrouvoit le grand homme qu'après l'avoir cherché. Il ne chercha point de dédommagement dans la liberté du célibat. Trop occupé pour les conquêtes difficiles, trop délicat pour celles qui le sont moins, trop grave pour cette petite fièvre qu'on nomme amour dédaignée par une ame aussi calme & aussi souveraine d'elle-même, il ne fut pas curieux de la plus légère expérience en ce genre.

Son Historien est bien loin de le peindre comme un incrédule. Il nous apprend que *la Religion & ses grandeurs pouvoient seules le remplir*; qu'il *lisoit tous les jours la Bible*, & que, *frappé de la sublime hauteur & de la majesté de l'édifice de la Religion, il ne se doutoit même pas des efforts de quelques insectes souterreins pour le démolir.*

Du reste, l'auteur se plaint beaucoup d'un certain Editeur qui a imprimé cete vie il y a quelques mois, & qui, sous prétexte de la rectifier, y a fait des corrections ridicules & des retranchemens coupables. *Catinat*, dans un endroit, étoit qualifié de *Chrétien* : cet Editeur y a substitué l'épithète de *Sage*. » Cependant, dit » l'auteur, *Catinat* vouloit être Chré» tien; l'Editeur devoit le laisser faire; » c'est sans doute une foiblesse : mais » j'avois promis, dans le commen» cement, de parler des foiblesses. » On ne peut pas tout réunir; & si » *Catinat* ne fut pas *Philosophe* à la » manière d'aujourd'hui, c'est que les » Grands-hommes en tous points » sont très rares ».

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur un endroit du COMMENTAIRE DE LA HENRIADE.

LES *Voltairiens* ont beau crier, Monsieur, à l'injustice, à la partialité, à la *minucie* : le *Commentaire sur la Henriade par feu M. de la Beaumelle* * est un bon ouvrage de Critique. Je pense qu'il est très-utile, & j'ose même dire que, dans les circonstances présentes, il étoit nécessaire qu'un pareil Livre vît le jour, pour ramener les esprits aux principes absolument oubliés des différens genres de Littérature, surtout de l'Epopée. Les remarques de M. *de la Beaumelle*, en général, sont très-judicieuses, sur-tout celles qui attaquent le fond du soi-disant Poëme de la *Henriade*, & je défie le plus éclairé des partisans de M. *de Voltaire* d'y répondre, même avec quel-

* Deux Volumes *in*-8° belle Edition ; prix 9 livres ; chez *le Jay* Libraire rue Saint-Jacques ; & un seul Volume *in*-4°, prix 18 livres.

que vraisemblance, à moins que, se laissant emporter par un fanatisme ridicule, il ne veuille renoncer à toutes les notions reçues, c'est-à-dire au sens commun. Permettez-moi seulement de vous faire observer, Monsieur, qu'il y a dans le premier Volume, Chant 4[e], page 135, un vers qui m'a frappé, & sur lequel j'attendois des Notes plus étendues. *Henri IV* vient d'arriver de sa folle Ambassade d'Angleterre ; il combat les Ligueurs qui étoient près de se rendre maîtres du Camp de *Henri III*. Le Poëte dit :

Valois, plein d'espérance & fier d'un tel appui,
Donne au soldat l'exemple, & le reçoit de lui.
Il soutient les travaux, il brave les allarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes,
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux.

Le vers en question est,

La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes;

M. *de la Beaumelle* se contente de dire que *c'est la Muse d'Ovide & non celle de Virgile qui a dicté ce vers : d'ailleurs*, ajoute-t-il, *cette maxime isolée est-elle bien placée ?* En effet, Monsieur, je ne connois pas de vers plus parasite que celui-là, plus détaché, plus étranger à ce qui précède & à ce qui suit. M. *de la Beaumelle* pouvoit dire encore, 1° que ce vers conviendroit à quelques amans langoureux de la scène lyrique, auxquels nous entendons dire tous les jours qu'ils *aiment leurs peines*, que leurs *périls sont agréables*, &c ; mais que des vers d'Opéra ne sont point admissibles dans un Chant de Poëme héroïque, où il ne s'agit que d'assauts & de batailles. 2° C'est ici l'essentiel de ma remarque. M. *de la Beaumelle* auroit dû ne pas oublier que ce vers,

La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes ;

est une imitation bien évidente, une espèce de plagiat d'un vers du préambule de la fable du *Meûnier, son fils & l'Ane*, par ce bon *la Fontaine*, dont

M. *de Voltaire* a dit, &, *pour peu que Dieu lui prête vie*, dont il dira tant de mal; & céla pour cause à lui connue, ainsi qu'à toute la France lettrée. Voici le vers de *La Fontaine* :

La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses allarmes.

Le *Commentateur* auroit pû expliquer à quelle occasion ce vers est amené; il auroit dit que, dans ce Prologue, *Racan* consulte *Malherbe* sur le parti qu'il doit embrasser :

A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense;
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la Province établir mon séjour;
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la Cour?
Tout, au Monde, est mêlé d'amertume & & de charmes :
La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses allarmes.

M. *de la Beaumelle* auroit fait sentir,

pour l'inſtruction des jeunes gens, que ce n'eſt point là une ſentence iſolée & miſe pour faire montre de bel-eſprit ; qu'elle tient admirablement au ſujet ; qu'elle fait partie de la narration ; que le lecteur croit la faire lui-même en la liſant ; enfin, qu'elle offre une vérité claire, une image charmante, & non une antithèſe forcée, un choc puérile de mots. J'ai l'honneur d'être, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

LETTRE *à un Ami du Peuple. Brochure in 8° de 38 pages ; à Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez D. C. Couturier père, Imprimeur Libraire aux Galeries du Louvre.* Cette *Lettre* en faveur des *Economiſtes*, eſt très-bien écrite, Monſieur, & c'eſt un des nombreux opuſcules qu'on publie tous les jours ſur l'interminable queſtion de la liberté illimitée ou limitée du commerce des Grains, que vous lirez avec le plus de plaiſir. On y combat aſſez ſolidement, du moins à ce qu'il m'a paru, les détracteurs de

l'Arrêt du 13 Septembre 1774, & les ennemis des *Ephémérifles*. M. *Linguet* eft le principal objet des Critiques & des réfutations. On le met évidemment en contradiction avec lui-même; on diftingue M. *Linguet d'aujourd'hui* de M. *Linguet d'il y a fix ans*. On prouve, par plufieurs citations de fes ouvrages, qu'en 1769 il parloit comme les *Economifles*; c'eft qu'*alors*, dit-on, *il n'étoit pas en guerre avec eux, & qu'il écrivoit tout naturellement fa façon de penfer*. La *Lettre à un Ami du Peuple* eft terminée par une autre *Lettre* dont on avoit envoyé une copie au mois de Juillet dernier à l'Entrepreneur du *Mercure*, & qu'il n'a point jugé à propos d'y faire paroître. L'auteur fe plaint, à cet égard, de fa négligence involontaire ou volontaire. Quoi qu'il en foit, cette feconde *Lettre* contient la defcription d'une Fête intéreffante donnée, au fujet du Sacre du ROI, à *Ozouère-la-Ferrière* en Brie, à fept lieues de Paris, par M. *de Belair* & M. *de Suzy*, Chevalier de Saint-Louis, Porte-Etendard des Gendarmes de la Garde Ordinaire du ROI. On donne auffi dans cette *Lettre* des extraits d'un

Discours *sur la fidélité due aux Rois* qui fut prononcé le jour de la Fête dans l'Eglise d'*Ozouère* par M. l'Abbé *Caron*, Prêtre Habitué de la Paroisse de Saint-Louis en l'Isle à Paris. Les différens passages que l'on rapporte de ce Discours annoncent dans M. l'Abbé *Caron* beaucoup de talent pour la Chaire.

Sujets des Prix proposés par l'Académie de Marseille. L'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille, annonce les sujets des Prix qu'elle distribuera le 25 Août de l'année prochaine. 1°. *Le Siège de Marseille, par le Connétable de Bourbon*, Poëme. 2°. *Pierre le Grand*, Ode ou Poëme. 3°. Un Discours sur *l'influence que le Commerce a eue dans tous les temps sur l'esprit & sur les mœurs des Peuples* : Prix double. L'Académie desire que les Auteurs qui traiteront ce dernier sujet, embrassent un systême, & qu'après l'avoir établi sur des principes solides, ils en confirment la vérité par les preuves tirées de l'Histoire du Commerce, tant ancien que moderne. 4°. *L'Eloge*

de Madame la Marquise de Sevigné. Chacun de ces Prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 livres. Les ouvrages seront adressés francs de port à M. *Mouraille*, Secrétaire perpétuel de l'Académie; ils ne seront reçus que jusqu'au 15 de Mai.

Cours de Mathématiques. M. *de Parcieux*, neveu du feu célèbre Académicien des Sciences de ce nom, commencera le Lundi 13 Novembre prochain, dans son Cabinet, rue *Saint-André des Arcs*, vis-à-vis la rue *Gît-le-Cœur*, un Cours de Mathématiques, dans lequel il enseignera l'Arithmétique, l'Algèbre & la Géométrie de M. l'Abbé *Bossut*; il le continuera tous les Lundis, Mercredis & Vendredis, depuis dix heures & demie jusqu'à midi.

Breviarium Romanum, &c. Editio Novissima, novis curis elaborata & cum plurimis editionibus collata : Parisiis, viâ San-Jacobeâ, sub signis Galli & Libri Aurei, apud A. M. Lottin, Regis & Urbis Typographum; c'est-à-dire, *Bréviaire Romain, &c. Nouvelle Edi-*

tion travaillée avec le plus grand ſoin, & conférée avec un grand nombre d'Editions ; à Paris Rue Saint-Jacques, au Coq & au Livre d'or ; chez A. M. Lottin Imprimeur du Roi & de la Ville. C'eſt à M. *Rondet*, Editeur de ſept Breviaires particuliers * qu'on doit l'édition de ce *Breviaire Romain*. Il remplit exactement tout ce qu'il annonce dans ſon titre : *Editio .... novis curis elaborata & cum plurimis editionibus collata*. C'eſt avec un ſingulier plaiſir qu'on remarque les *Variantes* qu'il a ſçu raſſembler ſur ce texte ancien, & les petites *Notes* qu'il y a jointes. Placées au bas des pages, elles n'interrompent point la récitation : les *Variantes* laiſſent la liberté du choix entre diverſes Leçons, & les petites *Notes* procurent une plus grande intelligence à celui qui eſt tenu de réciter. Cette Edition eſt en 8 ou 4 Volumes ; les 8 Volumes en feuilles ſont du prix de 28 livres, & les 4 Volumes 14 livres. C'eſt exactement la même édition ; mais, au moyen de feuilles de

* Breviaires de *Cahors*, *Carcaſſonne*, *Laon*, *Mans*, *Noyon*, *Poitiers* & *Toulouſe*.

divisions qu'on a imprimées séparément, deux Exemplaires en 4 Volumes en formeront un en huit Volumes. Le prix des huit Volumes est double de celui des quatre ; mais on peut observer que cette double dépense n'est qu'apparente ; attendu que chaque Tome ne restant dans les mains que six semaines au lieu de trois mois, un pareil Exemplaire peut durer trois fois plus de temps qu'un Exemplaire en quatre Tomes, & que d'ailleurs les Volumes en sont plus portatifs. Le prix du même ouvrage relié est différent, suivant la richesse ou la simplicité de la reliûre.

Avis sur les Breviaires, & particulièrement sur la nouvelle Edition du Breviaire Romain, en Latin avec Rubriques Latines, quatre Vol. in 12 *divisibles en huit. Brochure in-*12, *chez le même Libraire.* C'est une Traduction de l'*Avis* que l'Editeur a mis à la tête de cette nouvelle Edition sous le titre de *Monitum*, mais *Traduction développée & généralisée*, de manière que la plûpart des Remarques contenues dans

cet *Avis* sont applicables à tous les Breviaires, principalement en ce qui concerne les Pseaumes, dont environ quatre-vingt Textes y sont éclaircis ou expliqués.

Réflexions sur les avantages inestimables de l'Agriculture relatives aux circonstances présentes. Brochure in-8° de 16 pages; à Paris au Palais Royal & ailleurs. L'auteur s'attache uniquement aux avantages moraux que la Patrie recueilleroit de la culture des terres. Son Opuscule est une espèce de Sermon contre les Libertins, les Philosophes, les Poëtes, les Marchands de frivolités & de modes puériles, les Joueurs, les Filles publiques, les Citoyens désœuvrés, les hypocondres, &c. Il voudroit que tous ces gens-là se retirassent à la campagne pour y labourer les champs. » Dieu, dit-il, n'a prescrit à personne » de faire de mauvais livres, des piè-» ces de Théâtre, &c; mais il nous a » tous assujettis, en la personne du » premier homme, à manger no-» tre pain à la sueur de notre front.......

» Que Mrs les Beaux-Esprits enflés de
» leur science, qui ont désappris jus-
» qu'à celle du Catéchisme ; ces Es-
» prits forts qui n'ont pas la force de
» rendre à Dieu leurs hommages ni
» de croire à sa parole, embrassent
» l'état de Cultivateurs, prennent des
» biens à ferme, & ils oublieront leur
» folle prétention de faire adopter
» au genre humain leurs extravagan-
» ces prétendues philosophiques. Ils
» ont une maladie dont la cause est dans
» le cerveau, & les soins du labou-
» rage leur restitueront les lumières du
» bon sens qu'ils ont perdu. Ils éle-
» veront des bestiaux, & ne tueront
» plus les ames ; ils serviront la Patrie,
» & n'outrageront plus la piété. Sans
» mettre en problême s'il existe une
» Révélation & jusqu'où s'étendent
» les devoirs de la Loi Naturelle, ils
» seront fidèles à observer toutes les
» loix divines & humaines ; ils paye-
» ront au Roi & à l'Etat un léger tribut
» du produit de leurs terres, & n'af-
» foibliront plus dans les cœurs l'es-
» prit de soumission envers les Puis-
» sances, &c. »

Cours d'Histoire Naturelle. M. *Valmont de Bomare*, Démonstrateur d'Histoire Naturelle Membre de plusieurs Académies, &c, ouvrira un *Cours d'Histoire Naturelle, concernant les Minéraux, les Végétaux, les Animaux & les principaux Phénomènes de la Nature*, le Mercredi 6 Décembre 1775, à onze heures très-précises du matin, & en continuera les leçons les Lundis, Mercredis & Vendredis de chaque semaine, à la même heure, en son Cabinet rue de la Verrerie, près de celle des Billettes. Ce même Démonstrateur commencera un second *Cours d'Histoire Naturelle*, le Samedi 9 Décembre 1775 à onze heures & demie très-précises du matin, & en continuera les leçons les Mardis, Jeudis & Samedis de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront y prendre part, sont avertis d'entendre le *Discours sur le spectacle & l'étude de la Nature* qu'on prononcera uniquement à l'ouverture générale, le Mercredi 6 Décembre à l'heure indiquée.

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Octobre 1775.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE CINQUIÈME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

Fin de la Table des Matieres du cinquième Volume de l'Année Littéraire 1775.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.
ANNÉE M. DCC. LXXV.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marſeille, & des Arcades de Rome.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au deſſus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXV.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Almanach des Muses 1775. Un Volume in-12 petit format de 400 pages, prix 1 livre 10 sols ; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, d'année en année, cet *Almanach des Muses* plus considérable & plus intéressant ? Comme on sçait que l'Editeur est doué d'un goût sûr & difficile, & que son choix a le plus grand succès, il n'est pas un seul Poëte, un seul Versificateur, qui n'ambitionne de voir ses ouvrages figurer dans ce ré-

pertoire, devenu l'objet d'une heureuse émulation sur notre Parnasse. Le Recueil de cette année est beaucoup plus ample que ceux des années précédentes, & cette abondance ne nuit point à son mérite.

Madame la Marquise d'*Antremont*, ingrate envers les Muses, n'a porté cette année sur leurs Autels qu'une seule fleur pour offrande. Mais que le coloris en est frais & délicat! On pourroit cependant reprocher à cette voix aimable de chanter toujours sur le même ton. Madame d'*Antremont* fuit la Renommée qui la trahit en dépit d'elle; elle ne veut cueillir sur l'Hélicon que quelques roses; elle ne brigue point le laurier;

Je crains l'éclat, mes vers sont comme les
plaisirs;
Il leur faut l'ombre du mystère.

On retrouve les mêmes idées, les mêmes images, la même modestie dans toutes les autres productions de cette nouvelle *Deshoulières*.

Jolis vers de M. *le Comte de Sainte-Aldegonde* à *Madame la Comtesse de B****.

Frivolité, Philosophie,
Tu réduis tout à l'unisson:
Et ta séduisante magie,
Sous le masque de la Folie,
Laisse deviner la Raison.

*Madame la Comtesse de B*** justifie cet éloge par ses opuscules. Il y a du sentiment dans le Madrigal sur la *Beauté*, de l'esprit & de la vérité dans le *Portrait des François*. Elle finit par leur dire :

Vous n'avez tous qu'un seul jargon
Bien frivole, bien incommode,
Si la raison étoit de mode,
Vous auriez tous de la raison.

Rien de plus léger que *l'Epître aux Turcs*, dont la fin sur-tout est charmante. Vous applaudirez encore aux *Stances* que Madame *de B**** adresse *aux Sauvages*. M. *le Maréchal de**** a dû être bien flatté des vers qu'il a reçus de la même Muse :

Chacun, en ce bon Univers,
A son défaut par excellence :
Je suis novice en l'art des vers
Tout comme vous pour la constance.

Si *M. le Maréchal de* *** eſt *novice en conſtance* comme *Madame de B* *** l'eſt en l'art des vers, ce doit être l'homme le plus conſtant de France. Quelle douceur, quel ſentiment dans *les Regrets d'une Bergère* ! Madame *de B* *** ſaiſit toutes les nuances propres aux ſujets qu'elle traite.

L'*Epître à Laure* de *Gentil Bernard* eſt une des plus jolies Pièces de ce Recueil ; vous y remarquerez du feu, de l'imagination, de la bonne Poëſie, & quelquefois du mauvais goût, comme dans ces vers :

La Nature ſe renouvelle
Aux yeux ſatisfaits d'un amant :
Tout s'épure aux traits de ſa flamme ;
Tout ſe meut par ſon mouvement ;
Et devant lui chaque élément
Reçoit le charme de ſon ame.

Tout ſe meut par le mouvement d'un amant ! & devant lui chaque élément reçoit le charme de ſon ame ! Que veut dire ce galimatias ? A ces taches près, cette Epître peut ſervir de pendant à celle du même auteur à *Claudine*.

M. *Berquin* vous eſt connu, Monſieur, par un Recueil d'Idylles, auxquelles j'ai rendu la juſtice qu'elles méritent. Ce genre demande des graces naïves, un ſtyle ſimple & naturel; vous trouverez ces qualités réunies dans l'Idylle *des Bergères au Bain* que M. *Berquin* a imitée de *Geſſner*.

Il y a de la poëſie & de la facilité dans les vers à un Myrte par M. *Bertin*. Mais les quatre vers ſuivans manquent de juſteſſe, ce me ſemble :

Croiſſez, ô Myrte plus chéri
Que ces ormeaux qui m'ont vu naître !
Un jour votre rameau fleuri
Dans les airs s'étendra peut-être.

Le Myrte a toujours paſſé pour un très-petit arbriſſeau, & M. *Bertin* le repréſente comme un très-grand arbre qui *étendra un jour ſes rameaux dans les airs*. La *Prière à la jeuneſſe*, envoyée par le même, le premier jour de l'an, à M. *l'Abbé de Lille*, honore ſon eſprit & ſon cœur. M. *Bertin* prouve, par pluſieurs autres Pièces

très-jolies, qu'il ne borne pas ses soins à cultiver le Myrte.

Les vers de M. *Blin de Sainmore* à *Madame la Marquise d'Antremont, qui avoit adressé une Lettre à l'auteur à l'occasion de la Requête des Filles de Salency à la Reine*, joignent au mérite d'être bien tournés, celui de renfermer un éloge délicat & juste.

M. *de Bonnard* a mis de l'esprit dans les vers à *Mademoiselle F***, en lui envoyant une petite Figure représentant l'Amour ;* de la chaleur & de la passion dans ceux qui ont pour titre *Comme j'aimois ;* un ton brillant dans l'*Epître à M. Dorat* ; de l'agrément dans les vers à *Madame la Comtesse de B**** ; de l'aménité dans l'Epître à M. *Bertin* ; une Morale piquante de jeune homme & de François dans l'*Epître à la Raison* ; de la précision & de la justesse dans un Distique pour le Portrait de M. *de Buffon.*

Mignone, petite Chienne de *Madame la Comtesse de Bussy*, a été célébrée de son vivant & après sa mort par son ingénieuse maîtresse. L'*Elégie* sur la mort de cette jolie Chienne

est pleine de ſentiment & d'harmonie. *Orphée* redemandant *Euridice*, n'employa pas des ſons plus touchans.

Rêverie de Madame *de C****. Il y regne un abandon de l'ame, un déſordre d'idées qui attache & qui attendrit.

Le chantre mélodieux d'*Héloïſe* ſe fait reconnoître à ſa touche ſonore, à ſa douce ſenſibilité. De quelles couleurs intéreſſantes M. *Colardeau*, dans des *Stances à un Ami*, peint la candeur de ſon ame & les illuſions qui l'ont ſéduit tour-à-tour ! Quelles images ! Quelle verſification !

Brûlant d'amour, & des feux du bel âge
J'idolâtrai de trompeuſes Beautés ;
J'aimois les fers d'un ſi doux eſclavage ;
En les briſant, je les ai regrettés.
J'offris alors aux filles de Mémoire
Un fugitif de ſa chaîne échappé ;
Mais je ne pus arracher à la Gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.
Enfin, j'ai vu de mes jeunes années
L'aſtre pâlir au midi de ſon cours ;

Depuis long-temps, la main des Destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

L'Ode de ce Poëte charmant sur la convalescence de M. *d'Aguesseau de Fresne*, est également remplie de traits de poësie & de sentiment. Le début ne me paroît pas de la plus grande justesse.

Digne Rejeton d'un grand homme
Que doit envier à nos Lys
Le Sénat d'Athène & de Rome, &c, &c.

L'exactitude demandoit *qu'auroit envié à nos Lys*, &c. Il y a encore une expression qui dépare une des plus belles strophes.

Sans doute, lorsque la tempête
Grondoit, lançoit sur toi ses traits;
Dans ces momens où sur sa tête
La Mort *jettoit* ses noirs cyprès, &c.

Je n'aime pas *la Mort* qui *jette ses noirs cyprès*. Il me semble que l'image eût été mieux rendue par ce vers,

Dans les momens où sur ta tête
La Mort étendoit ses cyprès, &c.

ou bien, car je n'aime pas *dans ces momens où*,

> Quand la Mort, planant sur sa tête,
> T'enveloppoit de ses cyprès, &c.

Toute la France a chanté le *Vaudeville des Revenans* par *un Revenant* (M. *Collé*) ; il seroit à souhaiter qu'il y eût des Revenans, s'ils étoient tous aussi gais que celui-ci.

Le mérite peu commun de M. l'Abbé *de Lille* est de rendre supérieurement les détails les plus arides & les plus techniques. Par exemple, dans ses vers qu'on lit ici *sur le Jardin d'A****, pour dire que des allées sont sablées & tirées au cordeau, que des arbres sont taillés, voyez avec quelle élégance & quelle justesse il s'exprime :

> Qu'on vante ces Jardins tristement magnifiques
> Où l'Art, de ses mains symétriques,
> Mutile avec le fer les tendres arbrisseaux ;
> Où des berceaux pareils répondent aux berceaux,
> Où le sable jaunit les terres nivelées,
> Où l'ennuyeux cordeau dirigea les allées, &c.

Le Madrigal du même auteur pour *deux Sœurs*, est d'une ingénieuse précision ; mais la réponse in-promptu sur cette question, *que faut-il faire pour être heureux*, pouvoit ressembler moins à de la Prose.

M. *Dorat* est depuis long-temps en possession d'orner, de ses Tableaux, cette Galerie Poëtique. Vous y trouverez quinze Pièces de ce Poëte ingénieux & fertile, qui toutes riront à votre esprit, par l'imagination, par les graces, la délicatesse & le persifflage élégant qui caractérisent ses écrits. Il pouvoit avertir que sa jolie Pièce de l'*Infidélité* n'est qu'une imitation d'*Ovide* ; toutes les idées appartiennent au Poëte Latin ; lisez la troisième Elégie du troisième Livre *des Amours*. Dans une *Réponse à une Epître* de M. *de Bonnard*, qui appelloit M. *Dorat* son *Général au Parnasse*, M. *Dorat* refuse ce titre glorieux, & le décerne à M. *de Voltaire* :

C'est à Ferney qu'est notre Général.

Plaisant Général, qui dépouille lui-même les morts, & qui donne tou,

jours, le premier, l'exemple du pillage!

M. *François* de *Neufchâteau* se distingue par plusieurs Pièces qui ne sont pas les moins estimables de ce Volume. Le *Discours*, entr'autres, *sur la manière de lire les Vers*, prouve que l'auteur posséde le talent de les faire. Ce petit ouvrage m'a étonné par le parti que l'auteur a sçu tirer de son sujet, par la vérité des portraits, & par le nombre de Vers heureux qu'on y trouve. Je vous conseille, Monsieur, de lire en entier ce *Discours*, qu'on peut regarder comme un petit Poëme didactique, où l'auteur donne des préceptes excellens, revêtus d'une expression juste & brillante. Il y a cependant un endroit où je le trouve inférieur à un autre Poëte. Vous vous rappellez les Vers de la dernière satyre de M. *Clément*, au sujet de *Rameau* qui,

Le sourcil hérissé, l'œil de fureur ardent,
Brisoit l'instrument faux qui faisoit son supplice.

M. *François de Neufchâteau* a voulu

peindre la même chose ; mais quelle différence ! Voici les Vers de M. *François* :

Tel on dit autrefois, que *Rameau*, notre *Orphée*,
Dans son juste dépit, avoué d'*Apollon*,
D'un mauvais Concertant brisa le violon.

De tous les Poëtes qui contribuent à former cette collection, il n'en est pas un seul à qui ses amis ne disent que ses ouvrages sont ce qu'il y a de mieux dans le Recueil. Je crois pouvoir supposer cette adulation générale, puisqu'on m'a tenu plusieurs fois en particulier le même propos ; mais je sçais trop me rendre justice, pour être la dupe de flatteries aussi ridicules. L'Editeur de l'Almanach Poëtique de cette année, a bien voulu y insérer deux petites Pièces de ma composition. Tout ce que je dirai, c'est qu'il m'a paru qu'on n'avoit pas été mécontent des *Vers sur Esope & la Fontaine*, entr'autres de ceux-ci :

La Fontaine ! Dieux ! *La Fontaine !*
Dès qu'il parut au double Mont,

On vit tous les lauriers qui bordent l'Hippocrène,
S'agiter, se pencher, & couronner son front.

A la Nature, à la Raison fidèle,
Toujours Peintre, jamais Auteur,
Il eut *Esope* pour modèle,
Et n'aura point d'imitateur.

Les Regrets : vingt-six Stances de M. *de la Harpe* dont je ne vous parlerai point. Je cherche si M. *de la Harpe* n'a point allégé son porte-feuille d'autres Vers : je cherche en vain ; on ne trouve son nom qu'aux *Stances* précédentes ; mais je me trompois ; on lit aussi un *Quatrain* par M. *de la Harpe*. *L'Anon Retrouvé* vous fera rire ; c'est un Conte tiré des Facéties du *Pogge*. M. *H****, *d'Arras*, a mis du naturel dans sa narration.

Les grandes révolutions de l'année dernière, telles que l'Avénement de LOUIS XVI au Trône & le rappel du Parlement, ont excité la Muse patriotique de M. *Imbert* à les célébrer. La *Lettre d'un Anglois à Paris à son ami à Londres*, renferme des louanges d'autant plus adroites que

l'Anglois ne semble les donner qu'à regret. La *Requête* du même Auteur *au Parlement*, est une plaisanterie dans laquelle M. *Imbert* n'est pas surement compris. Par cette *Requête*, on supplie humblement la Cour de donner un Arrêt qui défende à tout mauvais Poëte d'ennuyer le Public.

M. *le Chevalier de Langeac*, le même qui a remporté un Prix de Poësie à l'Académie Françoise, donne de temps en temps au Public de très-jolies Pièces de Vers. *Expliquez ça; Stances à Chloé*, qui peignent sa légèreté d'une manière piquante. Le même Auteur paroît s'être pénétré de la lecture de *Catulle*; il en a traduit un morceau avec toute la chaleur de l'original. Le *Dialogue sur le Luxe* est, de toutes les Pièces de M. *de Langeac*, celle qui lui fait le plus d'honneur, pour la force des pensées & la vivacité du Dialogue. Son style nerveux & concis n'est point d'un jeune homme. On voit que M. *de Langeac* ne travaille que d'après nos bons modèles.

Si vous aimez, Monsieur, une versification originale, pittoresque, où

il y ait des images, du ſentiment & de la dureté, liſez l'Epître de M. *le Mierre* à M. *de Sauvigny :* ſi vous voulez ſeulement de la dureté, liſez celle du même Auteur à *Mademoiſelle Canavas, célèbre Chanteuſe, qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de ſix Priſonniers François :* c'eſt jouer un mauvais tour à une Cantatrice, dont l'oreille eſt accoutumée à l'harmonie, que de lui adreſſer de pareils Vers.

Le *Ruiſſeau*, Fable très-belle de M. *l'Abbé le Monnier ;* il n'y a qu'une expreſſion qui m'ait choqué. L'auteur peint les vaches qui courent en mugiſſant vers la Fermière :

> Chacune vouloit la première,
> Offrir ſon pis gonflé de lait.

Cette image eſt auſſi trop naturelle.

Les Pièces de M. *de Palmezeaux* ſont remarquables par la fraîcheur du coloris, & par la légèreté du pinceau. L'*Epître à ſon ſiècle* eſt une Satyre fine & ſpirituelle, une ironie agréablement ſoutenue.

Les *Plaiſirs de l'Automne :* Pièce de M. *Rocher*, qui doit faire con-

cevoir de cet auteur l'augure le plus favorable. L'imagination en est vive, riante & féconde ; les vers faciles & soignés.

Ceux de M. *Royou* le jeune, Avocat au Parlement de Bretagne, à Mademoiselle *F**** l'aînée, finissent par un Madrigal très-ingénieux.

Au temps jadis, j'étois plus sage ;
J'abhorrois les longues amours :
Vingt Beautés ont eu mon hommage ;
L'une deux mois, l'autre huit jours.
Il est si doux d'être volage !
Pourquoi faut-il qu'on vous aime toujours !

Toutes les Pièces de M. *de Rulhières* ont un caractère de force, de raison, de vérité, de style, qui n'appartient qu'à lui. Son *Epître à M. de Champfort*, sur le *Renversement de sa fortune*, est pleine de goût, de Poësie & de Philosophie.

M. *Saurin*, de l'Académie Françoise, a répandu beaucoup de sentiment dans une *Epître à son vieux Ami*. Rien n'est plus attendrissant que les regrets de l'auteur sur la perte

de plusieurs gens de Lettres qu'il a connus.

M. *de Voltaire* est le Dieu des Pièces fugitives ; il a une manière à lui, un ton charmant que ne pourront jamais saisir tous nos faiseurs de Madrigaux ; il y a de la douceur & même du sentiment dans les Stances à Madame *de****, sur ses quatre-vingt hyvers. L'Auteur finit par dire très-chrétiennement à Madame *de****.

> Nous naissons, nous vivons, Bergère,
> Nous mourons sans sçavoir comment ;
> Chacun est parti du néant ;
> Où va-t-il ? Dieu le sçait, ma chère.

M. *de Voltaire*, dans cette gambade philosophique, se montre le singe de *Piron*, qui a dit la même chose dans son Epitaphe. On retrouve ici le *Dialogue de Pégase & du Vieillard* que vous avez apprécié avec moi, dans le temps qu'il a paru. M. *de Voltaire* s'est avisé d'adresser une Ode : devinez à qui ? *A la Vérité.* Sans doute l'auteur a voulu lui faire réparation de tous les outrages dont il s'est

rendu coupable envers elle. Le Poëte commence par ce Vers :

Vérité ! C'eſt toi que j'implore.

Il eſt bien temps, doit répondre la *Vérité* ; mais, dès la ſeconde Strophe, M. *de Voltaire* cède à ſon penchant naturel ; il inſulte la Divinité par des Vers contre le *Grand Rouſſeau* qu'il accuſe d'avoir été

Le flateur du Prince *Eugène*,
Et le *Zoïle* des *Céſars*.

Il avoit déja dit de *Boileau*, dans les mêmes termes, & avec la même juſteſſe :

Zoïle de *Quinault* & flateur de *Louis*.

Je ferois un Volume, Monſieur, ſi je vous rendois compte de toutes les Pièces de Vers qui compoſent cet *Almanach* & qui méritent votre ſuffrage. C'eſt avec beaucoup de regret que je me vois forcé de vous indiquer ſeulement celles que je n'ai omiſes dans cet Article que par la néceſſité de me borner. Vous lirez, avec le plus grand plaiſir, les *Regrets d'un Amant*, & des Vers ſur un autre ſujet, par M. le

Marquis *de Bièvre*; une *Épigramme* ou petit Conte de M. *de la Boissière*; un *Madrigal* ingénieux de M. *du Mersan à Madame la Duchesse de Montmorency qui nourrit son enfant*; des *Fables* de M. *de Fumars*; une *Epigramme* traduite d'*Adisson* par M. *Gassendi*; un *Madrigal* de M. *d'Ussieux* à Madame *Quillau*, la femme de l'Imprimeur, *en lui envoyant une Lorgnette de Spectacle*; la petite Pièce de M. l'Abbé *de Reyrac* intitulée *les Souhaits*, que je vous ai fait connoître dans ces Feuilles; plusieurs morceaux de M. le Marquis *de Pezay*; un Quatrain peu connu du grand *Rousseau*; un Quatrain de M. *de la Poujade*; trois Opuscules de M. *Sauterau de Bellevaud*; plusieurs petites Pièces de M. *Sélis*; les *Vers à Madame LA COMTESSE D'ARTOIS, le jour de son Mariage*, par Madame *de Montanclos*, ci-devant Baronne *de Princen*; l'*Idylle de la Fontaine de Vaucluse*, par Madame *Duverdier*; un *Rondeau sur une Minute*, par M. *Mille* Avocat au Parlement; *Philène & Laure*, Pastorale de M. *de Saint-Péravi*; trois Pièces de M. *Doi-*

gni du Ponceau ; une Epître faillante de M. le Duc *de R****, à M. *de Voltaire* ; une *Epigramme* de M. le Marquis *de Saint-Just*, *sur un Ministre qui avoit la pierre*, &c, &c.

Parmi les Pièces anonymes, M. *de la Harpe* a dû distinguer ce Quatrain :

Sçavez-vous d'où vient qu'au *Mercure*
Si souvent on ne trouve rien ?
C'est le Carrosse de Voiture ;
Il faut qu'il parte, vuide ou plein.

C'est dommage que *rien* ne rime pas avec *plein* ; il faut que, dans quelques Provinces, & même à Paris, quelques personnes prononcent *rin* au lieu de *rien*. Quoiqu'il en soit, l'Epigramme est excellente, & pourroit servir d'Epigraphe au *Mercure*.

La *Notice de tous les ouvrages de Poësie qui ont paru en* 1774, termine le Volume. Cette *Notice*, comme toutes celles que l'Editeur nous a données à la suite de chaque *Almanach*, est faite avec beaucoup de raison, de jugement, de sel & de gaîté. Je conçois qu'elle ne doit pas plaire à bien

des Auteurs ; trop de justice & d'impartialité la caractérise, pour qu'elle puisse jamais obtenir leur suffrage.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Novembre 1775.

LETTRE II.

Lettre de M. Moreau, Historiographe de France & Bibliothécaire de la Reine, à M. Fréron.

A Villedavré le dix Octobre 1775.

JE vous dois, Monsieur, des remercîmens de tout ce que vous dites d'obligeant, & sur mon ouvrage & sur ma personne ; mais ce n'est point pour vous les faire que j'ai l'honneur de vous écrire : c'est au contraire pour vous faire observer, dans l'Extrait qui me regarde (N° 19 de vos Feuilles) le seul endroit pour lequel je ne vous en ferai point. En lisant *le trait terrible* qui termine cet Extrait, peu s'en est fallu que je ne

vous aie adressé ces deux Vers de *Corneille* :

Quels foudres lancez-vous quand vous vous
irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés *.

Je vais, Monsieur, vous donner une preuve signalée de l'estime que j'ai pour vous, & du cas que je fais de votre courageuse franchise ; c'est à vous-même que je m'adresse, pour rendre publiques quelques explications auxquelles ce *trait* m'oblige, & dont j'ai voulu que vous fussiez le premier juge.

Je ne suis point fâché que l'on sache, & l'on savoit avant que vous l'écrivissiez, que quelques gens de Lettres, auxquels on a peut être mal-à-propos donné le nom de *Philosophes*, mais dont plusieurs sont certainement respectables par leurs talens & par leurs mœurs, ne m'ont point pardonné la plaisanterie des *Cacouacs*. Je n'ai jamais rougi de ce petit ouvrage ; je ne le désavouerai point ; il eut un succès flatteur pour mon

* *Les Horaces.*

amour-propre

amour-propre, dangereux pour ma fortune ; il me fit des amis qui m'ont fêté, & des ennemis qui m'ont persécuté ; je ne me plaindrai point que vous ayez dit que je n'obtiendrai jamais les *bruyans éloges* de ceux-ci. Mais, puisque vous savez qu'*ils ne m'aiment point*, pourquoi prendre le moment où vous êtes sur mon petit Domaine, pour faire, à main armée, sur leurs vastes possessions, l'excursion la plus violente ? Voulez-vous encore les attirer sur mes terres ? Voulez-vous aigrir un ressentiment dont la cause m'honore, mais dont je voudrois que le temps eût amorti la vivacité ?

Fidèle aux principes de ma jeunesse, résolu de suivre constamment une carrière dans laquelle je puis être utile, j'aurai assez des haines que me fera la vérité, sans y joindre celles que pourroit allumer une attaque indiscrette. Combattez, Monsieur, cela vous va à merveille ; vous avez toujours la cuirasse sur le dos ; le mauvais goût vous trouve sans cesse la lance à la main pour arrêter

principes ; je laissai entrevoir, j'indiquai même le danger des conséquences.

Quant aux Auteurs, non-seulement je ne les attaquai point ; je déclarai même dans un *Avertissement*, que l'on trouvera en tête de toutes les Editions des *Cacouacs*, que jamais je n'en avois eu l'intention ; j'ajoutai que leurs mœurs pouvoient *être en contradiction avec leurs principes ; mais que, s'il leur étoit permis de débiter ceux-ci, il me l'étoit également d'avouer que je les trouvois faux & dangereux.*

Cet impardonnable délit que m'ont tant reproché les plus zélés partisans de la liberté d'écrire & de la tolérance en matière d'opinions, je ne l'ai donc commis qu'en m'appuyant sur une maxime qui m'étoit commune avec eux : j'usois comme eux du droit de dire ce que je pense ; je les blâmois, ils pouvoient me le rendre ; mais j'étois bien éloigné de les *injurier.*

Si l'on peut, si l'on doit haïr quelqu'un, dès qu'il ne pense pas comme nous, rien n'étoit plus juste que leur

ressentiment, & l'on sçait qu'ils l'ont porté loin; mais moi, j'aurois pu les haïr avec autant de raison, & je ne l'ai pas fait; j'ai respecté les talens, j'ai honoré la vertu, je me suis fait même un devoir de la supposer par-tout; j'ai saisi, pour décréditer l'erreur, des armes dont le succès est toujours sûr en France; j'en ai eu le droit où l'on n'avoit pas eu celui de la parer de tous les charmes de l'éloquence.

Je n'ai donc point attaqué les *Philosophes*; j'ai tourné en ridicule une fausse & dangereuse *Philosophie*. Partout où j'ai apperçu l'erreur, j'ai dit: *la voilà, gardez-vous en, & gardez-vous en d'autant plus, que l'homme qui l'enseigne a plus de droits à votre admiration.* J'ai cru pouvoir, sur la *Philosophie* & sur l'*Histoire*, penser tout autrement que M. *de Voltaire*, au même titre qu'il avoit lui-même de s'écarter des sentimens de bien des grands hommes qui l'ont précédé. Eh! qui sçait si je n'oserai point aussi, comme lui, faire mon *Histoire*

Philosophique ou ma *Philosophie de l'Histoire ?*

Y a-t-il, Monsieur, dans la République des Lettres, des génies oppresseurs qui voudroient s'en rendre les tyrans ? Soyons bien sûrs qu'ils n'enchaîneront jamais ni la raison ni l'évidence. Ayons toujours celles-ci de notre côté ; tôt ou tard elles feront des prosélytes ; si elles ne gagnent pas toujours autant de terrein qu'on le souhaiteroit, c'est souvent bien moins la faute de leurs ennemis que de leurs défenseurs.

Nos démêlés Littéraires ou Philosophiques, & la haute importance que nous mettions à tant d'autres objets de dispute, m'ont fait rire dans ma jeunesse : trouvez bon que rien de tout cela n'attriste ma vieillesse ; je n'aime pas à entendre mes amis quereller, lors même qu'ils prennent mon parti. Ayons constamment raison ; il ne nous faudra plus que du courage, & j'aurai sur-tout celui de mépriser les injures & de n'en jamais dire. Puissent tous les gens de Lettres

être bien convaincus que le progrès des connoissances utiles ne peut être que retardé par leurs démêlés personnels; puissent sur-tout les vrais *Philosophes* ne point oublier qu'un homme qui a plus de titres que M. *de Voltaire* pour être regardé comme leur chef, & qui est à coup sûr un des plus beaux génies de ce siècle, a cru devoir en pleine Académie les exhorter à la tolérance. Je suis, Monsieur, &c.

Observation de l'Auteur de ces Feuilles sur la Lettre précédente.

Cette Lettre de M. *Moreau* est très-judicieuse, & j'applaudis bien sincèrement à la sagesse & à l'honnêteté de sa façon de penser. Mais il y condamne *le trait terrible* que je me suis permis contre les Philosophes; il insinue que je les ai *injuriés*. Voici ce que j'ai dit à la fin de l'Article des *Devoirs des Princes réduits à un seul Principe*, N° 19, ou Tome IV, p. 255. » M. *Moreau* n'obtiendra pas sans » doute les bruyans éloges de nos

» grands Philosophes, qui ne l'aiment
» pas depuis certain *Mémoire* qu'il a
» donné au Public, *pour servir à l'His-*
» *toire des Cacouacs*; mais ce sera,
» pour son ouvrage, un mérite de
» plus que de n'être pas loué, que
» d'être même déprimé par une secte
» insolente, dont le goût faux & la
» risible partialité, en fait de Litté-
» rature, sont les plus foibles des vi-
» ces qu'on est en droit de lui re-
» procher ». En quoi donc ce *trait* est-il si *terrible*? Ce n'est là qu'une vérité générale qui peut avoir ses exceptions, mais dont la preuve frappe tous les yeux. La Critique est comme la Comédie; elle doit de temps en temps élever la voix, *vocemque interdùm Critica tollit*. Je ne crois pas avoir, par ce *trait terrible*, *injurié* des Philosophes. Loin d'être *terrible*, ce *trait* ne caractérise que foiblement une secte aussi fatale à l'Etat qu'aux Lettres. Les *injures* sont les libelles que M. *de Voltaire* & tous ces Messieurs ont fait, font & feront imprimer contre moi, & contre tous ceux qui ont le courage de démas-

quer les faux principes & la médiocrité vraie de ces Tartuffes de génie, de talent, de science & de Philosophie.

Joachim, ou le Triomphe de la Piété Filiale. Drame en trois Actes en vers suivi d'un Choix de Poësies Fugitives; par M. Blin de Sainmaure. A Amsterdam & se trouve à Paris chez Delalain rue de la Comédie Françoise, le Jay rue Saint-Jacques, Ruault rue de la Harpe, & Brunet rue des Ecrivains. Un volume in-8° de 228 pages avec une Gravûre.

VOICI l'anecdote qui a fourni le sujet de ce Drame intéressant. » Une » femme du Japon étoit restée veuve » & sans bien avec trois garçons. Le » travail de ses enfans ne suffisoit pas » pour entretenir sa famille. Ils se » communiquèrent leur chagrin, & » ils prirent, pour mettre leur mère » à son aise, une étrange résolution. » On avoit publié depuis peu que qui- » conque livreroit un voleur à la jus-

» tice, recevroit pour récompense
» une somme assez considérable. Les
» trois frères convinrent ensemble
» que l'un d'eux seroit livré à la Jus-
» tice par les deux autres, comme
» voleur. On tira au sort, & il tomba
» sur le plus jeune. On le conduisit au
» Magistrat. Interrogé par le Juge, le
» prétendu coupable confessa le vol,
» & la somme promise fut délivrée à
» ses frères. Ces infortunés, attendris
» sur le sort de la victime, se glissè-
» rent dans la prison pour l'arroser
» de leurs larmes. Le Magistrat s'en
» apperçut, & les fit suivre par un
» Domestique : celui-ci les observa ;
» il s'insinua dans leur maison, & en-
» tendit l'aveu qu'ils firent à leur mère
» de ce qui s'étoit passé. Cette femme
» au désespoir, refusa de conserver
» sa vie aux dépens de son jeune en-
» fant. Elle commanda aux deux au-
» tres d'aller promptement déclarer
» au Magistrat la vérité. Le Juge,
» informé par le Domestique, inter-
» roge de nouveau le prisonnier, qui,
» par sa constance à soutenir sa pre-
» mière déclaration, semble vouloir

» le contraindre à le punir. Le Ma-
» gistrat instruisit le *Cubo* (le Souve-
» rain) de cette action immortelle.
» Le *Cubo* combla les trois frères de
» caresses, & assigna au plus jeune
» quinze cens écus de rente, & cinq
» cens à chacun des deux autres.

M. *Blin de Saintmore* a cru que cet héroïsme de piété filiale, que ces combats de l'amour fraternel, que l'inquiétude, l'agitation, la tendresse d'une mère éplorée qui redemande un fils qui lui est cher à l'instant qu'il va s'immoler pour elle, devoient nécessairement produire des scènes animées, des mouvemens énergiques, des sentimens généreux & le dénoûment le plus pathétique. Son Drame prouve qu'il ne s'est point trompé. Le sujet semble d'abord passer les bornes de la vraisemblance; mais le lecteur est prévenu qu'il est fondé sur la plus exacte vérité, & il n'en faut pas davantage pour qu'il excite un puissant intérêt.

L'auteur a transporté la scène dans un de nos ports de mer; il suppose

que ces enfans & leur mère sont François, & que le défaut de toute espèce de ressources les ramène de la Capitale dans cette ville maritime. Il lie aussi à l'action principale une intrigue d'amour. *Laurette*, la fille du Juge, a vû à Paris *Joachim*, le plus jeune des trois frères; on le recevoit chez sa tante : il avoit conçu une vive passion pour elle, & la lui avoit fait partager. Depuis trois mois, il avoit disparu. Dans l'instant même où elle confie toutes ses inquiétudes à une amie, on annonce que le Comte d'*Orsiné* vient d'être assassiné par des voleurs. Elle apprend au second Acte que celui que l'on a arrêté comme convaincu de ce meurtre est *Joachim*. Enfin, dans le dernier Acte, comme la mère de ce jeune homme vient révéler aux Juges l'innocence & l'excès de tendresse de son fils, *Laurette* arrive accompagnée d'un Brigadier de Maréchaussée, & celui-ci déclare qu'il a arrêté & qu'il amène chargé de chaînes le véritable meurtrier. Le Juge, plein d'admiration pour l'action

héroïque de *Joachim*, lui accorde la main de sa fille & lui donne toute sa fortune.

On voit combien ce sujet fournit de scènes attendrissantes. Celles qui vous toucheront davantage dans le Drame de M. *Blin* sont la scène cinquième du premier Acte où les trois frères tirent au sort; celle où les deux aînés vont visiter *Joachim* dans la prison; l'interrogatoire, le dénoûment, mais sur-tout la huitième scène du second Acte où cette malheureuse mère qui vient de recevoir le secours que lui ont apporté ses deux enfans, témoigne toute la vivacité de ses allarmes sur l'absence du troisième. Je me bornerai à vous faire connoître cette situation qui est une des plus belles de ce Drame, & qui vous donnera une idée de la manière simple & touchante dont il est écrit. La mère de *Joachim* se nomme Madame *Villermont* & ses deux fils aînés *Victor* & *Maurice*.

MADAME VILLERMONT.

Où donc est *Joachim* ? Me fuyez-vous aussi ?
J'espérois avec vous le retrouver ici.

Eh quoi! lui qui, sensible à mes moindres allarmes,
Auroit donné son sang pour m'épargner des larmes,
Lui, qui m'aimoit enfin, peut-il m'abandonner?
Mon esprit inquiet ne sçait que soupçonner.
Mes enfans, quel front triste offrez-vous à ma vue!
Vous repentiriez-vous de m'avoir secourue?
Du Peuple rassemblé si j'en crois les discours,
Un coupable, dit-on, va terminer ses jours.
Hélas! ce malheureux n'est peut-être qu'à plaindre;
Au crime quelquefois le besoin peut contraindre.
Quel coup pour des parens que sa mort va flétrir;
Et qu'à mes yeux sur-tout sa mère doit souffrir!
Pour moi, si les destins me sont souvent contraires,
Du moins, la plus heureuse entre toutes les mères,
Au sentier de l'honneur je vois mes fils marcher,
Et le Ciel à leurs cœurs n'a rien à reprocher.

D'un front égal & ferme, au plus fort de l'orage,
Je vous ai vus tous trois oppoſer le courage.
Ah ! ſur-tout, ſi l'amour ne m'en impoſe pas,
Daignez de *Joachim* ſuivre toujours les pas.
Qui jamais de l'honneur a mieux connu l'empire !
C'eſt ſous ſes traits heureux que la vertu reſpire.
Mais quel lieu le retient ? quel étrange devoir
Peut me priver encor du plaiſir de le voir ?
Pourquoi ne vient-il pas ? il faut que je le voie.
Qu'il vienne partager les biens qu'il nous envoie !
Loin de lui plus long-temps j'aurois trop à ſouffrir.

MAURICE.

Ne vous affligez pas.

Madame VILLERMONT.

Vous me faites mourir.
Sous le poids du malheur ci-devant accablée,
Je vous voyois tous trois, & j'étois conſolée.
Maintenant que le Ciel, aux portes du trépas,
M'accorde des ſecours que je n'eſpérois pas ;

Faut-il que cet enfant, si cher à ma tendresse,
Seul manque à mon bonheur? Qu'il vienne, qu'il paroisse.

VICTOR.

Ah! ma mère, pourquoi, prompte à vous allarmer,
Vous forgez-vous des maux que tout devroit calmer?
Ne vous verrai-je point, vous livrant à la joie,
Goûter en paix les biens que le Ciel vous envoie?

Madame VILLERMONT.

Que m'importe sans lui votre inutile soin!
Bientôt de vos secours je n'aurai plus besoin.
Ah! ne me faites point regretter ma misère.
Qu'avez-vous fait de lui? répondez.

MAURICE.

Ô ma mère!

Madame VILLERMONT.

Mais comment cet argent vous est-il parvenu?
Je ne vois point mon fils. Ciel! qu'est-il devenu?

MAURICE *en pleurant.*

O ma mère !

Madame VILLERMONT.

Parlez. Votre regard m'évite.
Vous ne me répondez que par des mots sans
suite.

VICTOR.

Hélas !

Madame VILLERMONT.

Vous soupirez : je vous vois interdits,
Ah ! reprenez vos dons, & rendez-moi mon
fils.
De grace, si jamais j'ai pu vous être chère,
Par pitié, mes enfans, rendez-moi votre
frère.
Je ne veux que mon fils, &c.

Plusieurs des Pièces fugitives imprimées à la suite de ce Drame, ont paru dans différens Recueils, & ont fait le plus grand honneur au talent de M. *Blin* dans ce genre agréable. De l'harmonie, de l'élégance, du naturel, des tournures heureuses, caractérisent presque tous les vers qui sortent de sa

plume. Vous lirez avec plaisir, dans ces Poësies diverses, d'ingénieuses Allégories, de jolies Epîtres, des Couplets, des Epigrammes & des Traductions libres de plusieurs Idylles de *Gessner*, dans lesquelles l'auteur a égalé souvent, & surpassé quelquefois, son original : témoin celle-ci qui présente la description la plus brillante & la plus pompeuse du spectacle de la campagne après un orage. C'est la huitième du Recueil du Poëte Allemand. Elle est intitulée *Misis & Daphné*. Je ne vous en citerai que la première moitié.

MISIS

Il est passé, ce noir orage,
Qui dans nos champs répandoit la terreur :
Le tonnerre qui gronde, & les vents en fureur,
Ne font plus de leur bruit retentir ce bocage.
On ne voit plus de rapides éclairs,
Perçant la profondeur d'un funèbre nuage ;
En longs sillons de feu serpenter dans les airs.
Viens, *Daphné*, ne crains rien : déja dans la prairie

Le jeune *Alcimédon* ramène ses troupeaux :
Déja sa voix fait redire aux échos
Le nom cher à son cœur, le beau nom d'*Egérie.*
Suis-moi, viens contempler l'astre dont le retour
Sur nos champs obscurcis répand l'éclat du jour.

DAPHNÉ.

O mon ami, que la campagne est belle !
De cette onde, qui fuit, que le cristal est pur !
Dans les plaines du Ciel, vois-tu ce bel azur ?
Sens-tu dans l'air une fraîcheur nouvelle ?
Les rayons du Soleil percent de tous côtés :
Comme il darde sur nous sa flamme étincelante,
Entre l'obscurité tremblante
De ces nuages écartés !
Comme l'air qui les chasse, offre à nos yeux sans cesse
Un spectacle mouvant d'ombres & de clartés !
Comme un rideau léger, vois-tu fuir l'ombre épaisse,
Et courir à travers nos vallons humectés ?
Vois la lumière ensuite éclairer la richesse
De nos sillons ressuscités !

MISIS.

Qu'à mes yeux, comme aux tiens, la nature
est riante!
Oui, ma chère *Daphné*, tout charme ici mes
yeux.
Regarde au loin cette écharpe brillante,
Dont le cercle éclatant ceint la voûte des
Cieux.
Vois sur nos plaines arrosées
Cet arc resplendissant s'étendre & se courber!
Vois ses extrêmités tomber
Sur ces collines opposées!
De ce riche tableau que mon œil est flatté;
Et que de ces couleurs l'étonnant assemblage,
Du voile épais de ce nuage,
Embellit bien l'obscurité!
Ah! sans doute, le Ciel, par cet heureux pré-
sage,
Annonce à nos cantons épargnés par l'orage,
L'abondance, le calme & la sérénité.

DAPHNÉ.

Quel doux parfum la terre exhale!
Que l'air est frais, & que le Ciel étale
De diverses beautés un riche assortiment!

Vois ces gouttes de pluie, en perles transformées,
Mêler l'éclat du diamant
Au verdoyant éclat des plantes ranimées.
Remarques-tu ces insectes divers,
Ces papillons brillans, ces abeilles dorées,
Qui se jouant dans le vague des airs,
Étendent au soleil leurs aîles colorées?
Entends-tu le zéphir soupirer dans les fleurs?
Comme tout reverdit dans ces vastes contrées!
Nos campagnes désaltérées
Recouvrent du Printemps les flatteuses couleurs.
Vois ces saules mouillés étaler leur feuillage
Sur les bords du canal qui baigne ce séjour:
Comme ses eaux réfléchissent l'image
De ce Ciel embelli par l'éclat d'un beau jour!

MISIS.

Embrasse-moi, *Daphné* : quelle vive allégresse
J'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux!
Qu'autour de moi tout m'intéresse! &c.

Vous conviendrez, Monsieur, qu'il

eſt peu d'imitations de *Geſſner* où l'on retrouve ce pinceau ferme & noble, ce nombre heureux, & cette richeſſe de poëſie. Il y a dans ce Volume quelques morceaux foibles que l'on auroit pu retrancher; mais, en général, il confirme l'opinion avantageuſe du Public ſur le compte de cet Ecrivain.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 Novembre 1775.

LETTRE LII.

Lettre à M. de la Harpe, ſur ſon Extrait de la DIATRIBE A L'AUTEUR DES EPHÉMÉRIDES : *Extrait inſéré dans le* MERCURE DE FRANCE *Volume d'Août 1775, page 59.*

SI vous n'avez pas lû, Monſieur, la fameuſe *Diatribe à l'Auteur des Ephémérides*, vous avez du moins entendu parler de ce beau Pamphlet; vous

ſçavez qu'il a été condamné par les deux Puiſſances ; que le Volume du *Mercure* où ſe trouve l'Extrait de cette admirable Brochure a été ſupprimé, & que le même Arrêt du Parlement qui le proſcrit, a enjoint à M. *de la Harpe*, auteur de l'Extrait, d'être *à l'avenir plus circonſpect & de reſpecter davantage la Religion & le Gouvernement.* Mais ces ſortes de flêtriſſures, qui affligeroient tout autre Citoyen, n'excitent pas la plus légère émotion dans l'ame ferme & courageuſe de nos grands Philoſophes. Au contraire, ce ſont pour eux des titres de gloire & de triomphe. Si vous leur en parlez, ils vous répondront, avec un ſourire de contentement d'eux-mêmes, que la Vérité a toujours été perſécutée, & que ce n'eſt pas leur faute ſi les malheureux humains s'obſtinent à vivre abrutis ſous le joug de l'erreur & de la ſuperſtition. Comment donc s'y prendre avec des eſprits de cette trempe ? Le voici, Monſieur : c'eſt de mettre au grand jour la fauſſeté de leurs principes, la futilité de leurs raiſonnemens, la réalité ou l'affecta-

tion de leur ignorance, la noirceur de leurs calomnies. Un Anonyme vient de prendre ce parti au sujet de la *Diatribe* en question. Il m'a envoyé ses remarques manuscrites sous le titre de *Lettre à M. de la Harpe*, en me priant de les insérer dans mes Feuilles. Je n'ai pas cru devoir lui refuser cette satisfaction, & je me flatte, Monsieur, que vous me sçaurez gré vous-même de vous avoir fait part de sa Critique.

A peine la *Diatribe à l'Auteur des Ephémérides*, brochée par le Patriarche & l'*Oracle des Nouveaux Philosophes*, parmi lesquels vous tenez, Monsieur *de la Harpe*, un rang si distingué; à peine, dis-je, cette jolie satyre a-t-elle paru, que vous vous êtes empressé d'en faire un Article saillant pour le *Mercure*, qui vous doit, en partie, le succès prodigieux dont il jouit depuis quelques années. Mais de grace, Monsieur *de la Harpe*, dites-moi quel motif a pu vous porter à imprimer fastueusement que cet Article étoit de

de vous? L'intérêt de votre gloire, sans doute? J'en suis fâché pour elle; car c'est une cruelle méprise que de confondre la gloire avec la honte; je dis la honte, parce qu'il est presqu'aussi honteux de louer une chose vicieuse que de la faire. Cependant, me suis-je dit en pensant à vous: il est plus jeune que son *Oracle*; son cœur n'est peut-être pas endurci comme le sien, & son jugement pourra se former. Dans cette confiance, je vous adresse quelques réfléxions qui ont pour objet les trois ou quatre endroits les plus admirables de cette sublime *Diatribe*. Ce seroit perdre son temps que d'en faire juge l'auteur lui-même, qui, sur les points dont il s'agit, ne pourroit entendre raison que par un miracle. Il ne faut qu'un coup de grace pour convertir un vieux pécheur; il faut un coup de foudre pour convertir un vieux Philosophe.

Celui à qui nous devons cette charmante *Diatribe*, est, dites-vous, *un*

homme célèbre qui étend ses regards sur tous les objets. Vous dites vrai : aussi n'en a-t-il jamais approfondi aucun. *Il les éclaire par la netteté de ses idées.* Des *idées nettes* peuvent être *fausses*, & paroître même d'autant plus *fausses* qu'elles sont plus *nettes*. *Il les embellit des graces de son imagination.* Hélas ! Monsieur *de la Harpe*, c'est justement son imagination qui l'a égaré ; c'est elle qui en a fait un homme si superficiel en Littérature, si pitoyable en fait d'érudition. *Il appartient sur-tout à de tels Ecrivains de diriger l'opinion publique sur les matières importantes.* Quoi ! Monsieur *de la Harpe*, il ne s'agit que de sçavoir faire des phrases pour *diriger l'opinion publique sur les matières importantes* ; c'est-à-dire, pour être un homme supérieur en fait d'administration ! Un Poëte passable seroit un grand Ministre ! Je sçais bien que les Poëtes sont assez orgueilleux pour se l'imaginer ; mais, de bonne foi, pensez-vous que le Public soit assez imbécille pour le croire ?

Quoiqu'il en soit, votre *Oracle* pré-

tend que » *le Grand Julien le Philosophe* » nous traita avec équité & avec clé» mence, comme le reste de l'Em» pire.... qu'il fit tout ce qu'a voulu » faire depuis notre Grand *Henry IV*. » *C'est*, poursuit il, *à un Payen & à* » *un Huguenot que nous devons les seuls* » *beaux jours dont nous ayons jamais* » *joui jusqu'au siècle de Louis XIV* ». Je remarque ici trois choses qui sont fort dans le goût de votre *Oracle* : une absurdité historique, une insolente calomnie contre nos Rois, une insinuation perfide contre la Religion.

Je dis 1° une absurdité historique; car ce *Grand Julien le Philosophe*, si digne en effet de devenir un jour l'idole des nôtres, étoit un fataliste rigide, convaincu de la superstition la plus fanatique, véhémentement soupçonné d'avoir fait éventrer des animaux & même des hommes, pour consulter, sur l'avenir, leurs entrailles palpitantes, ou pour évoquer des morts. Ce Prince qui *nous traita*, dit-on, *avec équité & avec clémence*, *comme*

le reste de l'Empire » persécuta l'Eglise » avec la haine la plus profonde, la » plus rafinée, la plus systématique » qui fut jamais *. » Ainsi s'exprime l'auteur de sa vie. *Bayle*, ** qui est en si grand honneur auprès de votre *Oracle*, assûre que *Julien* » fut le persécuteur le plus dangereux que la » Religion Chrétienne eût encore » éprouvé ». Son fanatisme lui dicta les plus injustes loix, lui inspira toutes les fureurs de la tyrannie. C'est ce qu'attestent tous les monumens de son histoire, que votre *Oracle* n'a pas lus sans doute ; du moins faut-il le croire pour l'honneur de sa probité. De plus, dans quels livres, dans quels manuscrits, cet *Oracle* a-t-il découvert que les Gaules ont été si heureuses sous *Julien*, il y a près de quatorze cens ans ? Il devroit bien nous faire part de cette anecdote secrette & très-secrette.

2° C'est calomnier insolemment nos Rois, que d'attribuer à l'Empereur

* *Vie de l'Emp. Julien*, liv. 3. p. 230.
** *Œuvres de Bayle*, t. 2. p. 621.

Julien & à *Henri IV*, *les seuls beaux jours dont nous ayons jamais joui jusqu'au siècle de Louis XIV*. Quoi ! la France n'a point eu de *beaux jours* sous le regne de *Saint-Louis*, par exemple ; sous ceux de *Charles le Sage* & de *Louis XII* surnommé, à si juste titre, *le Père du Peuple !* Et c'est à la France elle-même qu'on a le front de débiter ces mensonges historiques! Quant à notre Grand *Henri IV*, s'il nous a procuré de *beaux jours*, ce ne sont pas certainement ces jours de sang & de carnage pendant lesquels il conquéroit son Royaume. Mais au moment où il a cessé de le conquérir, il a cessé d'être Calviniste : ce n'est donc pas à *Henri Huguenot*, mais à *Henri Catholique* que nous sommes redevables des *beaux jours* dont nous avons joui sous son regne.

3° La réfléxion que fait ici votre *Oracle*, ne s'entend que trop. Un ennemi acharné saisit toutes les occasions de déprimer l'objet de sa haine, &, entre les ennemis de la Religion, je n'en connois pas de plus ridicule-

ment implacable que ce grand *Oracle*. Il ose insinuer, & cela contre l'évidence & les faits, que la Foi Chrétienne & Catholique est au moins inutile pour former les grands Rois, si même il ne veut faire entendre qu'elle nuit à leur grandeur !

C'est toujours dans la vûe d'avilir cette Religion, qu'il nous dit que, pendant les sept années de famine qui désolèrent l'Egypte » *Pharaon*, » *s'il avoit eu un cœur*, auroit ouvert » ses greniers *gratis*, sauf à se faire » rembourser au bout de sept ans..... » Mais, ajoûte-t-il, forcer ses sujets à » lui vendre leurs terres, leurs bes- » tiaux, leurs marmites, leur liberté, » leurs personnes, me paroît l'action » la plus folle, la plus impraticable, » la plus tyrannique. Si j'avois un » Contrôleur Général qui me pro- » posât un tel marché, je crois, Dieu » me pardonne, que je l'enverrois à » sa maison de campagne avec ses » vaches grasses ». Voilà bien le style & la manière de votre *Oracle*. Pourvu qu'il décoche un sarcasme, fondé ou

non, il est content. Mais ce n'est pas assez d'être impie, il faut encore avoir de la bonne foi & du bon sens; de la bonne foi, pour ne pas dénaturer les faits historiques; du bon sens, pour ne pas s'exposer à un démenti auquel on doit s'attendre dans une nation qui sçait lire & qui lit.

S'il est vrai que, lorsque les Egyptiens furent épuisés d'argent, on leur demanda leurs *bestiaux* pour prix du bled qu'on leur fournissoit, & que leur Roi avoit précédemment acheté d'eux, il est faux qu'on les ait *forcés à lui vendre leurs terres, leur liberté, leurs personnes*. Ce furent eux-mêmes qui les offrirent de leur propre mouvement: *Et nos & terra nostra, noster erimus: eme nos in servitutem Regiam, & praebe semina* *. Et ce qui prouve bien, Monsieur *de la Harpe*, que *Pharaon* & son Ministre avoient *un cœur*, c'est le traitement qui fut fait alors au peuple, c'est l'expression de la reconnoissance de ce peuple. » Le Roi est » déja en possession de notre argent

* Genèse 47-19.

» & de vos bestiaux, leur dit *Joseph*
» au nom du Souverain ; vous venez
» de lui céder vos terres & vos per-
» sonnes : quand il useroit de ses droits
» dans toute leur étendue, vous n'au-
» riez pas lieu de vous plaindre, puis-
» que vous devez à ses sages arrange-
» mens, durant la fertilité de la terre,
» la vie dont vous jouissez après une
» si longue famine. Il veut bien ce-
» pendant vous laisser l'usufruit de vos
» terres. Recevez de sa libéralité le
» grain nécessaire pour les ensemencer :
» vous moissonnerez les années suivan-
» tes. Les biens que la terre vous don-
» nera, employez-les à votre nourri-
» ture, à celle de vos enfans & de
» vos familles. Le Roi ne se réserve
» que la cinquième partie de vos ré-
» coltes. C'est un droit légitimement
» acquis, que lui & ses successeurs le-
» veront désormais sur les Egyptiens ;
» ou plutôt, c'est un tribut de recon-
» noissance que vous ne pouvez lui
» refuser. Les peuples, charmés de ce
» retour auquel ils ne s'attendoient
» pas, donnèrent une seconde fois à

» *Joseph* le glorieux nom de *Sauveur*
» *de l'Egypte*. Ils le conjurèrent de ne
» point se lasser de les regarder d'un
» œil favorable, & de veiller aux in-
» térêts de la Nation. Ils lui jurèrent
» une éternelle soumission pour ses or-
» dres, & une dépandance absolue de
» toutes les volontés du Souverain.
» Ce règlement qu'établit le sage Mi-
» nistre dura long-temps depuis, &
» passa en Loi dans le Royaume * ».
Que trouveroit-on de mieux dans *le cœur* si tendre de nos Philosophes? Il est certain que les Egyptiens furent contens : pourquoi votre *Oracle* ne l'est-il pas? C'est qu'on ne seroit pas un Esprit Fort, un génie transcendant, si l'on ne blâmoit ce que les livres sacrés approuvent, si l'on ne trouvoit insensé & impraticable ce qu'ils présentent comme un modèle de raison & de sagesse. Plutôt que de cesser de paroître impie, on veut faire le sçavant sur les objets mêmes que l'on n'entend pas. Pour moi, qui ne suis ni

* *Histoire du Peuple de Dieu in-12*, Tome 1, page 415. & suivantes.

Poëte, ni Philosophe, mais qui ai un peu étudié la matière en question, je suis bien tenté de croire que l'expédient suggéré par *Joseph*, expédient critiqué par nos Beaux-Esprits, & qui pourtant a sauvé l'Egypte, est peut-être le seul qui, adapté à nos mœurs *, pût opérer aujourd'hui le salut de la France. Je reviens à mon sujet.

Il est tout simple que les ennemis de notre culte soient en même temps ceux de ses Ministres, parce qu'ils espèrent détruire l'un en décriant les autres. Aussi votre *Oracle*, parlant des dernières émeutes arrivées à l'occasion de la cherté des grains, (car il faut qu'il parle de tout) ne manque-t-il pas d'introduire un Prêtre conduisant une troupe séditieuse, & de lui prêter le langage le plus extravagant & le plus fanatique. Vous dites ici, Monsieur *de la Harpe*, que *l'auteur*, *suivant sa méthode ordinaire*, *donne*

* Je prouverai, quand on voudra, qu'il est très-possible & même très-facile de recourir à cet expédient, sans compromettre en rien ni la propriété ni la liberté des François.

une forme dramatique à des idées utiles & à des spéculations patriotiques. Que vous êtes dupe, Monsieur *de la Harpe*! Mais il faut vous passer votre crédulité en considération de votre jeunesse. Voyons donc, s'il vous plaît, de quelle tournure heureuse est ce *Drame* d'un nouveau genre. » J'en» tendis un petit Prêtre qui, avec une » voix de *Stentor*, leur disoit : *Sacca» geons tout, mes Amis, Dieu le veut ; » détruisons toutes les farines pour » avoir de quoi manger.* » Et le petit Prêtre ajoûte, sur une invitation qu'on lui fait de venir se rafraîchir avec de bon vin : » *Mes Amis, je suis » Habitué de Paroisse. Quelques-uns de » mes Confrères & moi, nous condui» sons ce cher peuple. Nous avons reçu » de l'argent pour cette bonne œuvre. » Nous jettons tout le bled qui nous » tombe sous la main, de peur de la di» sette. Nous allons égorger dans Paris » tous les Boulangers, pour le maintien » des Loix fondamentales du Royaume : » voulez-vous être de la partie ?* » Monsieur *de la Harpe*, vous le sçavez

comme tout le monde: plusieurs Evêques se sont portés avec le plus grand empressement à calmer les mutins par leur présence, à les faire rentrer dans le devoir par leurs exhortations; vous sçavez de plus qu'ils y ont réussi, parce qu'heureusement ils n'ont pas encore perdu sur l'esprit des Peuples, l'ascendant que les Philosophes travaillent depuis long-temps à leur ôter; vous sçavez que des *Habitués de Paroisse*, que la plûpart des Curés du Royaume ont fait à leurs Paroissiens les plus fortes remontrances pour leur faire sentir toute l'énormité du crime de sédition. Vous n'ignorez pas que le Gouvernement a même récompensé le zèle que des Pasteurs du second Ordre ont fait éclater dans cette circonstance. Ces faits sont avérés, ils sont publics, ils sont notoires. Après cela, Monsieur *de la Harpe*, n'appercevrez-vous pas dans le procédé calomnieux de votre *Oracle*, non-seulement une forte dose d'impudence, mais même un petit grain de scélératesse? J'aurois voulu ne pas laisser

échapper ce mot ; j'en suis fâché ; mais c'est le seul qui convienne. Un calomniateur qui auroit voulu donner du moins à son imposture un air de vraisemblance, n'auroit pas imputé de pareils excès aux Ministres d'une Religion qui condamne, qui défend ces mêmes excès, sous les peines les plus terribles. Mais un esprit juste qui se persuaderoit que nos Philosophes sont conséquens, ne pourroit-il pas les leur attribuer à eux-mêmes, vû qu'en effet leur doctrine ne respire que l'indépendance, ne tend qu'à inspirer le mépris de toute autorité, même de l'autorité paternelle? Je pourrois établir ce point par les détails, s'il étoit moins constant, & si ce n'étoit pas perdre son temps que de s'arrêter à prouver une vérité généralement reconnue.

C'est encore une excellente épigramme de votre *Oracle*, que le passage de sa *Diatribe* par lequel vous terminez votre Extrait. Il suppose qu'on demande à un de ces furieux, » quel Démon les a conduits à cette

» horrible extravagance. *Hélas !* dit
» celui-ci, *je ne puis répondre que de*
» *mon Village. Le pain y manquoit ;*
» *les Capucins étoient venus nous de-*
» *mander la moitié de notre nourriture,*
» *au nom de Dieu. Le lendemain les Ré-*
» *collets étoient venus prendre l'autre*
» *moitié.* — Eh ! mes Amis, lui ré-
» plique-t-on, forcez ces Messieurs à
» labourer la terre avec vous, & il
» n'y aura plus de disette en France ».
Vous voyez ici, Monsieur *de la Harpe*, comme votre *Oracle* déraisonne, & cet exemple peut vous être utile. Qui jamais a donné la moitié de sa nourriture aux *Capucins*, & l'autre moitié aux *Récollets* ? A qui se sont-ils jamais avisés de la demander ? Et quel seroit le succès d'une pareille demande, aujourd'hui sur-tout que la nouvelle Philosophie, qui va toujours prêchant l'humanité, a presque détruit la charité ? Est-ce donc au surplus le défaut de bras pour la culture qui produit la disette dans le Royaume ? Il y a quinze ans que la livre de pain étoit à six liards, & nous avions en France

des *Capucins* & des *Récollets*; & les *Capucins* & les *Récollets* ne *labouroient* point. Ah! Monsieur *de la Harpe*, que l'orgueil philosophique s'entend mal en administration politique! Croyez toutefois que je ne suis ni *Récollet*, ni *Capucin*, ni *Habitué de Paroisse*, & que je ne ments point comme votre *Oracle*.

Si je termine ici ma réfutation, ce n'est pas assurément que le reste de votre Extrait soit sans replique; on sçait avec quelle facilité votre Grand-Maître hasarde des faits faux, selon que sa *belle imagination* se plaît à les controuver, comptant pour rien de tromper ses lecteurs, pourvu qu'il les amuse. Ce qui me paroit évident, Monsieur *de la Harpe*, c'est que, si votre *Oracle* & ses disciples eussent toujours *labouré* au lieu d'écrire, la disette des vrais principes seroit bien moins grande en France. Ils auroient servi l'État, au lieu qu'ils l'ont perdu, ou que du moins ils ont fait tout ce qu'il falloit pour le perdre. Je gagerois qu'au fond du coeur vous en con-

venez vous-même, Monsieur *de la Harpe*. Eh, que n'avez-vous le courage de le dire tout haut ! Pourquoi ne pas essayer de ramener votre *Oracle* à une façon de penser plus raisonnable ? Pourquoi ne pas l'engager à réfléchir mûrement sur les vérités contenues dans le merveilleux Discours qui vient de vous mériter la Couronne Académique : *les plus heureux présens que le Ciel puisse faire aux Empires, ne sont pas les génies brillans, mais les esprits justes & les cœurs vertueux ; le faux mérite s'empare des hommes par ce qu'ils ont de plus foible, par l'imagination ; de-là les louanges prodiguées, dans tous les siècles, à ces grands talens qui n'ont été que de grands fléaux* *. Et vous-même, Monsieur *de la Harpe*, apprenez à ne plus prodiguer ces *louanges* à ces *grands fléaux*.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

MANUEL *Économique pour les Bâ-*

* *Eloge du Maréchal de Catinat par M. de la Harpe*, page 65.

timens & Jardins ; très-utile aux Propriétaires & Entrepreneurs ; ou moyens sûrs & faciles de connoître par soi-même & sans le secours de la Géométrie, tous les Toisés & les différens prix de toutes sortes de travaux relatifs auxdits Bâtimens & Jardins ; précédé des quatre premières règles de l'Arithmétique, & suivi d'un Traité complet des règles simples & composées, appliquées à des objets utiles. Par M. A. N. Vallet ancien Procureur-Fiscal & Receveur de la Baronnie de Romainville près de Paris ; un Volume grand in-8° de 831 pages ; prix 7 livres 4 sols relié, & 6 livres Broché ; à Paris de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, rue Saint-Jacques. Vous connoissez, Monsieur, l'Architecture de *Bullet* ; le grand nombre des éditions de ce livre a confirmé la bonne opinion que je vous en ai donnée ; mais il avoit besoin d'un Supplément, & ce Supplément est aussi essentiel que l'ouvrage même de *Bullet*. Si vous avez des Bâtimens à faire élever, des Jardins à faire planter, des travaux de Maçonnerie, Charpenterie, Menuiserie, Ser-

rurerie, Vitrerie, Carrelage &c, &c, consultez l'ouvrage que je vous annonce, & vous vous garantirez aisément de la fraude des Entrepreneurs & des ouvriers, & vous parviendrez à faire construire des Bâtimens solides & à moins de frais que par le passé. L'auteur, comme vous voyez par le titre qu'il prend, n'est point Architecte; mais ayant été à portée de conduire des ouvrages de la nature de ceux dont il traite, il a vû les choses de près, & a senti combien ses réflexions seroient utiles. Il s'explique avec clarté; on voit qu'il est maître de sa matière, & qu'il en raisonne en connoisseur. Voici comme il s'exprime dans sa *Préface*: » D'abord, je dirai comme beaucoup » d'autres Auteurs, mais avec sincé» rité, que je le suis devenu sans en » avoir eu l'ambition: la place que » j'occupois, une partie des fonctions » qui y étoient attachées, portoient » souvent des personnes peu éclairées, » éloignées des secours ou hors d'é» tat de se les procurer, à venir me

» consulter ; leur confiance dans les
» lumières qui me manquoient alors
» évertua mon amour-propre, &
» m'inspira le vif desir de les acquérir ;
» je mis la main à l'œuvre ; je confé-
» rai avec les vivans & les morts : je
» fis des Extraits de mes lectures des
» meilleurs écrivains en ce genre ;
» j'opérai avec eux ; mais j'ai cru re-
» marquer que, s'ils ont justement pris
» la Géométrie pour base, cette
» Science, inconnue à un grand nom-
» bre de lecteurs, devenoit dès-
» lors un obstacle à ce que leurs ou-
» vrages fussent d'une utilité aussi gé-
» nérale qu'ils pouvoient le devenir.
» En effet, dans les Campagnes, dans
» les Provinces éloignées, on bâtit,
» on fait des marchés ; mais souvent
» l'Entrepreneur a besoin d'être dirigé
» ou réformé : plus souvent encore,
» le Propriétaire peu instruit est
» trompé, parce qu'il ignore les rè-
» gles du Toisé & les principes des
» usages ; les uns & les autres ne
» sçavent où trouver les lumières qui
» leur manquent, & qui abondent

» dans la Capitale & dans les grandes
» Villes. J'ai penſé qu'un Livre élé-
» mentaire, dégagé des épines de l'Al-
» gèbre & de la Géométrie, devien-
» droit un ſecours utile & aux Bour-
» geois & aux Entrepreneurs mêmes;
» voilà le but de mon ouvrage . . . .
» Il ne me reſte plus qu'un mot à dire
» ſur l'exécution de mon plan. La Table
» qui le précède en fait connoître la
» diſtribution : on y verra qu'il em-
» braſſe deux parties, l'Arithmétique
» ſimple & l'Arithmétique composée;
» leur application aux Toiſés ſans le
» ſecours de la Géométrie, mais par
» la force des uſages. Pour faire ſentir
» cette application & la rendre plus
» générale, je ſuis entré dans des dé-
» veloppemens aſſez étendus; j'ai
» parcouru tout ce qui peut entrer
» dans la dépenſe d'un Jardin neuf,
» & tout ce qui entre dans la com-
» poſition du Bâtiment . . . . Le der-
» nier but de mon ouvrage, & l'uti-
» lité dont je deſire qu'il ſoit à la por-
» tion du Public pour laquelle j'ai
» travaillé, ſont de mettre chacun à

» portée, par les éclairciſſemens qu'il » trouvera dans mon livre, de faire » faire toutes ſortes de travaux par » économie, de manière que l'Entre» preneur ne ſoit pas fruſtré de ſon » gain légitime, & que le Bourgeois » ou Propriétaire ne ſoit pas trompé » ſur le choix, l'emploi des matériaux, » le Toiſé & le prix des ouvrages ſui» vant les lieux. »

L'auteur ajoûte : » Si le Public reçoit » favorablement cet ouvrage, je me » propoſe de donner par la ſuite un » *Traité de Géométrie Pratique*, un *Traité* » *d'Arpentage, de Jaugeage, de toutes ſor-* » *tes de vaiſſeaux, des eaux courantes &* » *de rivières, de la diſtribution des eaux* » *de fontaines, enfin un Traité d'Agri-* » *culture.* » On ne peut qu'inviter M. *Vallet* à exécuter ces projets utiles, qu'il eſt en état de remplir à la ſatisfaction du Public. Son *Manuel Economique* eſt un garant du ſuccès qu'obtiendront tous les ouvrages qu'il voudra entreprendre.

*La jouiſſance du Sentiment. Almanach dédié à Mlle***, par M. R. D. S.*

La Récréation du jour ou les plaisirs de la Table. Almanach Chantant.

Le Petit Cadeau. Almanach Chantant, amusant, &c, pour la présente année; par un Musicien.

Les Plaisirs de la Société. Almanach Galant & Chantant.

Les Délices du Goût. Almanach agréable.

Les Dissipations agréables. Almanach Chantant, amusant, &c, pour la présente année; par un Musicien.

Le Plaisir de la Toilette. Almanach Chantant.

La Galanterie sans apprêt. Almanach Chantant.

*Le Goût de tout le Monde. Almanach Chantant, amusant, &c, pour la présente année, par M. N***...*

Le Prix de la Gaîté. Almanach Chantant.

Almanach Superflu. Nouveau Spécifique contre l'Insomnie, revû & considérablement diminué ; par M. le Bâailleur.

L'Ami des Belles, ou Etrennes d'Apollon. Almanach Chantant.

Le Nécessaire à tout le Monde, ou Etrennes les plus utiles que l'on puisse donner à la Ville comme à la Campagne.

Le Répertoire des Amans. Almanach Chantant.

L'Almanach du Sort, Chantant & amusant.

Le Tribut du Chœur. Almanach Chantant, par M. R. D. S.

Le Porte-Feuille des Amans. Almanach Chantant.

Tous ces *Almanachs Chantans* pour l'Année 1776, sont dès-à-présent en vente, Monsieur, & se trouvent chez *Valade* Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue [illegible]u-rins. Il y en a, comme vous [illegible], de toute espèce, &, je puis [illegible]e, de toute couleur, vû la variété des maroquins ou des papiers dorés qui les couvrent. Ces Opuscules, destinés à servir d'Etrennes au premier jour de l'an, conviennent à bien des classes de Citoyens & de Citoyennes. Il en est plusieurs (j'entends ces *Almanachs*) dans lesquels vous lirez ou vous chanterez, sur des airs connus, des couplets qui ne manquent ni d'esprit, ni de sentiment, ni de critique, ni de plaisanterie.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Novembre 1775.

Faute à corriger dans le N° 24 ou Tome V page 266, ligne 5, *Voyez-vous que Marville*, lisez Voyez-vous que *Murville*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Eloge de LOUIS *le Bien-Aimé, lu à la Séance Publique de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon tenue à la fin du Deuil; par M. l'Abbé Talbert, l'un des Membres de cette Académie, Chanoine en l'illustre Eglise Métropolitaine de Besançon, Prédicateur du Roi. A Besançon chez Fantet & à Paris chez Moutard rue du Hurepoix. Brochure in. 8° de 90 pages.*

JE vous ai fait connoître, Monsieur, un grand nombre d'Oraisons Funèbres de LOUIS XV. Cet éloge est

d'un genre différent : je m'attacherai, dans l'extrait que je vais vous en donner, aux divers traits négligés par les autres Panégyriſtes de ce Prince ; ce n'eſt point un Diſcours fait pour être prononcé dans une Egliſe ; c'eſt un ouvrage Académique quoiqu'en même temps très-oratoire. Si les Eloges de *Boſſuet* & de *Montagne* qu'a déja publiés M. l'Abbé *Talbert*, & dont je vous ai rendu compte, vous ont fait concevoir une idée avantageuſe de ſon talent pour l'éloquence, ce Panégyrique du feu Roi eſt très-propre à la confirmer. La diviſion en eſt infiniment plus heureuſe que celle de tous les autres Diſcours compoſés ſur le même ſujet. De la plus féconde des vertus, l'Orateur voit ſortir toutes celles du Monarque qu'il célèbre, & ce titre même de *Bien-aimé* qu'il a reçu de notre amour. » La bonté, dit-il, fut le » trait dominant de ſon caractère, & le » récit de ſa vie n'eſt que l'hiſtoire de ſa » bienfaiſance. Oui, ſous quelque face » que je le conſidère, c'eſt toujours » elle qui ſe préſente à moi, &, le » dirai-je, je la retrouve juſques dans

» ses fautes. Venez, Citoyens, venez » contempler, dans LOUIS, la vertu » des Rois; une bonté vaste & générale, manifestée par sa conduite » envers l'Europe; une bonté éclairée » qui embrasse, dans le gouvernement intérieur, tout ce qui peut » rendre l'Etat florissant; une bonté » sociale qui, dans sa vie privée, fait » les délices de tout ce qui l'environne ». Tel est le sujet des trois Parties de ce Panégyrique.

La première développe le caractère de modération que le feu Roi a constamment déployé dans tout le cours de sa vie envers les autres Puissances: cet heureux caractère, il le devoit en partie aux principes qu'il reçut dans son enfance du Cardinal de *Fleuri*. Mais l'Orateur fait en même temps sentir avec adresse en quoi pouvoit pécher l'éducation que lui donna ce vertueux Ministre. » Doué d'un es» prit sage & pacifique, dit M. *Talbert*, » *Fleuri* trouve dans son Elève un ca» ractère analogue au sien, &, dé» veloppant en lui les germes de ces » vertus douces si précieuses au bon-

» heur du monde, il croit en faire
» un excellent Roi, s'il en fait un
» homme de bien. Sous ses loix la jeu-
» nesse du Prince reçoit le frein salu-
» taire de la Religion & des mœurs;
» son éducation politique est relative
» à la situation de la France, & prend
» pour base l'amour de l'ordre & de
» la paix. Jamais plus heureux naturel
» ne reçut plus profondément les im-
» pressions de la sagesse : tel on nous
» peint le fils d'*Ulysse*, docile aux le-
» çons de *Minerve*, qui l'instruit sous
» la forme d'un mortel. Que de grands
» effets ne devoit-on pas attendre de
» la souplesse du Disciple, si l'estima-
» ble Instituteur eût entrevu un be-
» soin difficile à prévoir, la nécessité
» de donner à son Prince une plus
» haute idée de lui-même ; s'il eût
» élevé davantage une ame douce &
» timide; s'il eût formé ces goûts, ces
» habitudes qui rendent le travail
» essentiel au bonheur ; si plus sou-
» vent il se fût rappellé qu'il instrui-
» soit un Roi & non pas un homme
» privé, & qu'un Souverain, dé-
» pouillé trop long-temps de sa vo-

» lonté propre, pourroit sentir un
» jour le timon de l'Etat vaciller sous
» sa main ! Mais, ô foiblesse humaine !
» *Fleuri*, sûr de bien gouverner, pa-
» rut oublier qu'il n'étoit pas immor-
» tel. Qu'à jamais cependant la France
» lui rende graces d'avoir fait de LOUIS
» un Prince modéré ; d'avoir jetté, au
» plus profond de son ame, les se-
» mences de la vraie politique, les idées
» de la vraie grandeur ; & qu'en même
» temps elle rende graces à LOUIS
» d'avoir livré les rênes de l'Etat à
» l'homme le plus capable de les ma-
» nier avec adresse ».

Personne n'a mieux approfondi que l'auteur de ce Discours les règles invariables de la politique du dernier regne. Il démontre que LOUIS XV les a toujours fait consister à respecter les engagemens, les Traités, à mettre sous sa garde les propriétés de ses voisins & à fonder sa puissance sur le plus parfait désintéressement. Cette conduite si sage & si modérée, le feu Roi toujours l'a constamment tenue, même pendant le cours de ses triomphes les plus éclatans. Après quatre Cam-

» bliez pas ſur-tout que le meil-
» leur des Princes devoit être facile à
» tromper ; que la bonté de LOUIS
» fut ſon écueil, & que la ſource de
» vos malheurs eſt ſacrée. L'Hiſtoire
» mieux inſtruite, & plus hardie à
» meſure que les objets s'éloignent,
» l'Hiſtoire ſans paſſions, ſans préju-
» gés, ſans intérêts, déchirera tous
» les voiles, révélera tous les myſ-
» tères; mais, dès ce moment, pou-
» vons-nous diſſimuler que l'eſprit de
» cupidité avoit envahi la moitié du
» dernier regne ; que par-tout il avoit
» pénétré comme un inſecte qui s'eſt
» gliſſé dans le cœur d'un arbre pour
» en deſſécher toutes les branches ;
» que la concuſſion s'étoit étendue de
» Pondicheri juſqu'à Québec ; que
» le déſordre des mœurs, la confu-
» ſion des rangs, avoient répandu l'é-
» mulation de la dépenſe & de la
» prodigalité qui ne ſe répare que par
» la rapine ; que trop ſouvent l'indul-
» gence de LOUIS inſpira la confiance
» coupable ; qu'on pouvoit lui en im-
» poſer ſans péril ; qu'une extrême
» facilité à bien penſer des autres,

» lui permettoit difficilement ſes ſoup-
» çons, & que d'immenſes détails ne
» peuvent être éclairés par le Souve-
» rain, qui, malgré ſa vigilance, n'a
» jamais que les yeux d'un homme ».

M. l'Abbé *Talbert* fait voir combien les vues du dernier regne ont toujours été dirigées à l'encouragement de l'Agriculture; jamais le Gouvernement ne s'eſt plus occupé de ce grand objet. Jamais tant d'écrits, d'expériences, de ſecours & d'émulation pour éclairer les travaux de la Campagne. La terre ſoumiſe à d'utiles épreuves reçoit des germes inconnus, & s'étonne de la production étrangère qui l'embellit; une préparation nouvelle, une meilleure diſtribution des ſemences la rend plus fertile; par-tout les défrichemens ſont protégés; & des lieux arides & élevés ſe trouvent couverts d'opulentes prairies. Par les ſoins éclairés du Gouvernement, l'animal coopérateur des travaux de l'homme ſe multiplie, ſes eſpèces ſe perfectionnent, & la ſcience vétérinaire doit au feu Roi ſes écoles, ſes progrès, &

même jusqu'à sa naissance. Mais un monument éternel du dernier regne, c'est la multiplicité des chemins & des communications. » De quelque » part que l'on jette les yeux sur ce » superbe Royaume, quel imposant » spectacle nous ravit ! Pourroit-on » ne pas admirer ce labyrinthe de » routes qui se répondent, se croi- » sent & ne laissent plus ni déserts, » ni dangers ; ces rochers abattus ; » ces vallées remplies, ces monta- » gnes entr'ouvertes, le voyageur » élevé jusques aux Cieux par une » gradation insensible, s'étonnant d'a- » voir mis les nuages sous ses pieds » & franchi les sommets du Jura ; le » Commerce promenant ses richesses » dans toutes nos contrées, sans re- » douter les saisons ; l'énorme poids » de nos foudres parcourant le » Royaume avec une promptitude qui » eût fait croire autrefois que l'aigle » de *Jupiter* en étoit le Ministre ; les » voyages de l'homme riche, deve- » nus des courses rapides, tandis que » le citoyen indigent croit, en tra- » versant le Royaume, errer sous les

» ombrages d'un immense jardin. Cessons de vanter les routes Romaines ;
» la postérité vantera le nombre, la
» magnificence des nôtres, & les confondra avec les travaux des maîtres
» du monde. Que ne dira-t-elle point
» de nos progrès dans l'art de multiplier les fleuves, de creuser ces canaux qui distribuent, comme autant de veines, les sucs nourriciers
» dans l'Etat, simplifient les forces
» mouvantes du Commerce, & réunissent l'économie à l'activité de la
» circulation ? En parcourant les ouvrages de ce genre, projettés, entrepris ou exécutés sous LOUIS XV,
» mes yeux s'arrêtent avec admiration
» sur la Picardie, où l'art exécute une
» merveille qui sembloit n'appartenir
» qu'à la nature, un travail échappé
» à la grandeur Romaine & au regne
» de LOUIS XIV. Ce Monarque, à
» la vérité, séduit par les projets audacieux, animé, déterminé par les
» obstacles, avoit réuni les deux mers,
» & montré, à l'univers surpris, le
» François navigeant sur les montagnes. LOUIS XV, par un prodige

» contraire, triomphe aussi de la na-
» ture. En vain la Somme & l'Escaut
» sont menacées d'un éternel divorce
» par les hauteurs qui les séparent;
» leurs ondes vont rentrer dans le
» sein de la terre pour se réunir à tra-
» vers une voute profonde. Tel le
» Rhône applanissant tout devant ses
» flots rapides, perce les montagnes
» qu'il ne peut surmonter, se pré-
» cipite & bouillonne dans leurs en-
» trailles, & reparoît triomphant,
» après avoir paru s'abîmer dans le
» centre du globe. C'est ainsi que, par
» un travail aussi hardi qu'ingénieux,
» une route souterreine est ouverte à
» nos fleuves. Le Navigateur saisi
» d'une horreur secrette en pénétrant
» dans cet abîme, croira que les fleu-
» ves infernaux de la Fable sont réa-
» lisés; il voguera sous les moissons,
» les forêts, les rochers, sous les
» pieds du voyageur, pour répandre
» & recueillir l'abondance en re-
» voyant la lumière ».

L'Orateur célèbre tout ce qui a contribué à la gloire du siècle de Louis XV; la protection que ce

Prince n'a cessé d'accorder aux Arts utiles ; les Temples magnifiques consacrés à la Divinité ; la reprise des travaux du Louvre ; la réformation de la Justice ; l'établissement de l'Ecole Militaire ; le progrès des lumières dans tous les genres. Il finit cette seconde Partie par un excellent exposé de ce que la Franche-Comté doit à la France depuis qu'elle est au nombre de ses Provinces, & de ce qu'elle doit en particulier au feu Roi.
» Comparez, dit-il, l'état ancien de
» cette Province avec sa situation pré-
» sente ; &, dans ce contraste, voyez-
» la comme un ruisseau foible qui s'est
» associé à un grand fleuve, pour par-
» ticiper à sa majesté, à sa force, à
» sa gloire. Qui pourroit se retracer,
» sans frémir, les dévastations dont
» elle s'étoit vue le théâtre ! Ouverte
» à toutes les incursions, fermée à
» tous les secours, & presque sans
» rapport avec ses Maîtres, elle en-
» troit dans toutes leurs querelles,
» sans avoir part à leur puissance ; elle
» fut le seul des Etats de *Charles-Quint*,
» qui lui resta constamment soumis,

» & le seul qui ne s'enrichit pas des
» trésors de l'Amérique. Aux ravages
» des Suédois succédèrent tous les
» fléaux ; la stérilité, la contagion,
» la dépopulation rapide, & sa sur-
» face n'offrit aux yeux qu'une im-
» mense forêt. On y voyoit la cam-
» pagne infestée de brigands ; les ha-
» bitans des Villes tristement empri-
» sonnés dans leurs foyers, & la No-
» blesse solitaire, réduite à une vie
» sauvage dans ses châteaux ; l'igno-
» rance & l'inertie opposant leurs
» barrières aux beaux arts, au com-
» merce ; des édifices qui n'avoient
» pas même le mérite d'être gothi-
» ques ; des talens sans activité, qui,
» par de rares étincelles, annon-
» çoient & l'existence & la lan-
» gueur du génie ; des mœurs agrestes
» enfin, comme celles de tous les
» peuples isolés. A la vérité, cette
» Ville, si long-temps Impériale,
» adoroit un fantôme de liberté,
» qui s'élevoit encore aux yeux de
» ses Citoyens, & ils se croyoient
» heureux sous ses auspices ; mais
» quels étoient les fruits de ce reste

» de liberté ? Des dissentions muni» cipales ; le combat éternel des dif» férens ordres de la Cité ; un gou» vernement incertain, agité, sans » vues, sans projets d'amélioration, » parce qu'il étoit sans moyens. Telle » fut, Messieurs, la situation de la » Franche-Comté avant une conquête » que j'appellerois plus justement sa » délivrance. Oui, j'ose le dire, son » Conquérant fut son libérateur. Réu» nie à la France, elle a participé à » la sève puissante qui circule dans » ce vaste corps ; dès ce moment elle » a pris une face nouvelle ; le Soldat » étranger n'a point ravagé ses fron» tières ; le fer ennemi n'a point pré» venu ses moissons ; quels avantages » ce bienfait seul n'auroit-il pas com» pensés ? Sous LOUIS LE GRAND » cette Province réparoit ses mal» heurs ; sous LOUIS LE BIEN-AIMÉ » elle a connu l'opulence ; c'est dans ce » siècle qu'elle s'est apperçue de la » rapide augmentation du numéraire ; » que sa population s'est étendue avec » son agriculture ; que son commerce, » facilité par les communications, a

» multiplié ses branches ; que ses mé-
» taux, arrachés des entrailles de la
» terre, se sont changés en or ; qu'une
» police exacte a rendu ses routes
» aussi sûres que ses Villes ; qu'elle a
» reçu tous les secours capables de
» la féconder, de la rendre floris-
» sante. Ici ce sont des établissemens
» utiles, là ce sont des abus retran-
» chés ou prévenus. Voyez vos hô-
» pitaux plus nombreux, les épidé-
» mies des campagnes arrêtées dans
» leur principe ou dans leur cours ;
» l'oisiveté hypocrite sous les dehors
» de l'indigence, intimidée ou punie ;
» l'industrie nationale excitée de toute
» part ; les arts nécessaires perfec-
» tionnés, les arts d'agrément intro-
» duits avec le goût & la magnificence.
» Voyez vos Cités aggrandies ; vos
» édifices publics devenus dignes de
» leur objet ; vos demeures sembla-
» bles à des Palais, si on les com-
» pare à celles de vos pères ; le goût
» des occupations nobles introduit
» au profit des sentimens & des ver-
» tus ; l'amour des Lettres signalé
» chaque jour par de nouveaux pro-

» grès ; le regne de toutes les Muſes » établi parmi nous pour tout éclairer, » tout embellir, pour répandre ſur » les mœurs cette aménité qui donne » du prix à toutes les qualités ſociales. » Ah ! s'il eſt vrai que la culture des » talens ſoit liée avec la gloire des » Nations, que ne doit pas cette Pro- » vince au Monarque bienfaiſant qui » daigna les y protéger ? C'eſt ſous » ſes loix que le génie de la Nation » a pris ſon eſſor, & que l'on a vu » toutes les Académies de la Capitale » briguer l'avantage de compter nos » Concitoyens parmi leurs Membres. » O LOUIS, père des Arts, vous » fûtes véritablement leur Monarque » Bien-Aimé ; recevez leur encens le » plus pur dans le ſanctuaire que vous » leur avez conſacré ; recevez-y » l'hommage reconnoiſſant d'une Pro- » vince dont vous avez pu dire ce » que *Périclès* diſoit d'*Athènes : Je l'ai* » *trouvée de briques, je l'ai laiſſée de* » *marbre* ». Ce morceau, comme vous le voyez, Monſieur, eſt particulier au diſcours de M. l'Abbé *Talbert* ; c'eſt

aussi un des meilleurs endroits de son ouvrage.

Enfin, dans la troisième & dernière Partie, l'auteur retrace les vertus privées du feu Roi. Il le représente, se livrant à toute l'effusion d'une tendresse mutuelle pour son auguste famille; il rappelle que le plus puissant des Rois étoit le meilleur des pères, qu'il faisoit gloire d'en porter le titre; que les noms les plus familiers, les plus tendres furent ceux qu'il se plut à recevoir & à donner, & que jamais on ne sçut goûter mieux, ni faire aimer davantage les délices de la vie domestique. » Mais poursuit » l'Orateur, pour bien connoître les » hommes les plus habiles à se dé» guiser, le moyen, peut-être le » moins équivoque, est d'interroger » ceux qui les servent; c'est sur eux » que les passions gênées & contenues » se déchaînent, se dédommagent. » Victimes & confidens perpétuels de » tous les travers de leurs maîtres, » ils les apprécient par le sentiment & » l'expérience. Serviteurs de LOUIS,

» vos larmes l'ont jugé. Elles nous » répètent encore ce que vos bou» ches ont dit mille fois, que jamais » une parole dure n'est sortie de la » sienne; que jamais un ton impérieux » ne vous fit sentir sa condition ou la » vôtre; que souvent il vous donna » l'exemple d'une patience qui vous » confondit; que, rendant justice à » vos intentions, à votre zèle, & » supposant vos négligences invo» lontaires, il devenoit votre défen» seur, & que cet excellent Maître » vous consoloit de vos fautes ».

Les différens morceaux que je viens de vous citer, Monsieur, vous mettent en état d'apprécier le mérite de ce nouveau Panégyrique du feu Roi. C'est peut-être de tous les éloges de ce Prince, celui où tous les avantages de son regne sont le mieux exposés, & l'on ne peut assurément taxer l'auteur d'adulation : car il n'a omis aucune des circonstances qui paroissoient les moins favorables à son sujet. Ce Discours suppose beaucoup d'esprit, de talens & de connoissances. Il est suivi de Notes très-curieuses sur

tout ce qui est relatif au dernier règne. En voici une qui peint bien la sécurité du Cardinal de *Fleuri*, qui comptoit de bonne foi vivre au-delà des bornes ordinaires. Sur la fin de sa vie, un Prélat très-âgé vint lui recommander ses neveux : le Cardinal lui dit : *Soyez tranquille ; s'ils ont le malheur de vous perdre, je serai leur oncle. Monseigneur*, lui répondit le Prélat, *je les recommande donc à votre éternité.*

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 Novembre 1775.

LETTRE V.

Frédegonde & Brunehaut. Roman Historique par M. Monvel. Un Volume in-8° de 178 pages avec des Gravûres ; à Paris chez la Veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques & chez l'Auteur rue du Petit Carrousel au Magasin de Porcelaines.

On sçait ce que c'est qu'un Roman

Historique ; le fond est tiré de l'Histoire, & les détails sont de l'imagination de l'auteur. Quelques personnes ont blâmé ce genre qui peut jetter, disent-elles, de la confusion dans les annales des différens peuples. M. *Monvel* semble avoir prévu cette objection en intitulant sa brochure *Roman Historique* : de cette manière, personne ne peut y être trompé. Le sujet qu'il a choisi est pris dans les premiers siècles de notre Monarchie. Qui ne connoît les forfaits de la barbare *Frédegonde* ? Ils sont d'autant plus révoltans dans l'Histoire, qu'ils y paroissent presque sans motifs. L'auteur a corrigé ce défaut d'intérêt dans son Roman, & leur a donné une cause dans la jalousie qu'il suppose à *Frédegonde* contre *Brunehaut* Reine d'Austrasie. Cette femme cruelle avoit conçu une passion violente pour *Mérovée* fils de *Chilpéric*, & *Mérovée*, après différentes traverses, épouse *Brunehaut*. Ces deux époux sont en butte à toutes les fureurs de cette amante outragée qui, à force de crimes, se fraye une route vers le Trône, & parvient à

épouser *Chilpéric* qu'elle n'aimoit point. L'auteur a eu l'art de rassembler dans ce petit Roman un grand nombre de situations plus terribles & plus pathétiques les unes que les autres. Celle du mariage de *Brunehaut* & de *Mérovée* est une des plus intéressantes. *Frédegonde* tenoit sa rivale renfermée à Rouen dans un affreux cachot ; & *Mérovée* est instruit des maux qu'on lui fait souffrir ; son père *Chilpéric* lui donne un commandement en Poitou. A peine est-il arrivé à Tours, qu'il quitte son armée, se déguise avec quelques amis, & prend le chemin de Rouen. Ils se rendent de nuit sous différens déguisemens aux portes de la Ville, traversent les fossés à la nage, escaladent les murs & s'avancent jusqu'à la prison qui renfermoit la Reine d'Austrasie. Un profond silence regnoit dans ces lieux écartés. Des soldats gardoient la première entrée. *Mérovée*, en les menaçant de la mort, les contraint d'appeller celui qui avoit les clefs de la première porte. Celui-ci paroît : le jeune Prince se jette sur lui & se saisit de ces clefs formida-

bles. Ses amis veillent ſur les Gardes ; & *Mérovée*, les clefs d'une main & ſon épée de l'autre, force le Geolier tremblant à marcher devant lui, & à le conduire au cachot où gémit la Princeſſe. Ils entrent : une ſeule lampe répandoit dans ce ſouterrein un jour ſombre & funèbre, & quel ſpectacle découvre t-elle aux yeux de *Mérovée* ? *Brunehaut* couverte de lambeaux, pâle, défigurée, aſſiſe ſur une pierre, & le corps enchaîné à un pilier. A l'aſpect du jeune Prince, elle jette un cri de ſurpriſe & de joie. *Mérovée* ne perd point de temps ; il rompt les liens de la Reine d'Auſtraſie, enchaîne le Geolier à cette même colonne, referme le cachot, force les Gardes d'entrer dans une enceinte d'où l'on ne peut entendre leurs cris, les y barricade, & tous deux ſe rendent auſſitôt chez *Prétextat* Evêque de Rouen, leur ami commun, qui, dans ces triſtes conjonctures, les unit l'un à l'autre, ſur leurs inſtances, par des nœuds indiſſolubles.

Dans la ſuite, *Mérovée* eſt à ſon tour la victime de *Frédegonde*. Il eſt ren-

fermé dans une effroyable prison : on ne lui donne pendant vingt jours entiers que de grossiers alimens ; on lui prodigue les traitemens les plus cruels. Réduit au désespoir, il est contraint enfin d'implorer jusqu'à la pitié de sa cruelle marâtre. Sa Lettre lui est rendue par un Garde qui se charge de la faire parvenir. Le reste du jour s'écoule ; la nuit vient. » Déja le fils de » *Chilpéric* a entendu fermer ces formidables portes qui le séparent du » reste des humains. Déja tout est » plongé dans un profond silence. » Tout dort, excepté l'innocence en» chaînée & souffrante dans ces fu» nestes lieux destinés aux forfaits. » La seconde heure de la nuit vient » de sonner, & *Mérovée* entend un » bruit de clefs, des portes s'ouvrir ; » celle qui ferme son cachot s'ouvre » elle-même. A la lueur d'une torche » que porte le même Garde qu'il a » chargé de sa lettre, il apperçoit une » femme.... Il regarde.... C'est *Frédé*» *gonde ! Mérovée* jette un cri de sur» prise. Son sang se glace, une sueur » froide se répand sur tout son corps ;
» il

» il veut parler, la parole expire sur
» ses lèvres. — Oui, *Mérovée*, c'est
» moi, lui dit la Reine de Soissons.
» C'est *Frédegonde*. Je viens voir si
» vous voulez vivre ou mourir. —
» Le Garde se retire sous la première
» voûte du souterrein, & *Frédegonde*
» reste seule avec *Mérovée*. Ils ob-
» servent tous deux le silence. *Mérovée*,
» dans l'horreur qui l'agite, en proie
» à mille sentimens contraires, ne sçait
» ce qu'il va dire, & frémit de dire
» ce qu'il pense. L'épouse de *Chil-
» péric* a ses yeux fixés sur lui. Ce ca-
» chot, ce séjour effroyable, les chaî-
» nes pesantes sous lesquelles *Mérovée*
» succombe, le désordre de ses vête-
» mens, que l'humidité du lieu fait
» tomber en lambeaux, la pâleur ré-
» pandue sur ce visage autrefois un
» modèle de beauté, la mort em-
» preinte sur un front qui brilloit
» des fleurs de la jeunesse & de la
» santé : tous ces objets affreux font
» sur son cœur une impression dont
» elle veut envain se défendre. Elle
» aime encore *Mérovée* ». Mais cet
amour est celui d'une furie; elle lui

rappelle ſa paſſion : elle lui offre la vie, à condition qu'il partira auſſitôt pour l'Auſtraſie, & qu'il lui en rapportera la tête de ſa rivale ; elle ſe charge de ſe défaire elle-même de *Chilpéric*, & d'épouſer le fils ſur le tombeau du père. *Mérovée* rejette ces propoſitions avec horreur. Cependant *Chilpéric* craignit un ſoulevement du peuple dont ſon fils étoit aimé. On confina ce jeune Prince dans un Monaſtère. Il vint à bout d'échapper à cette nouvelle priſon : mais proſcrit, fugitif, errant, prêt à ſe voir livré par les principaux de Térouanne au pouvoir de ſes ennemis, il alla enfin ſe jetter lui-même ſous le glaive de ſa marâtre. Quatre aſſaſſins gagés par cette horrible femme l'atteignent au milieu d'une forêt, & le percent de vingt coups de poignard ; ſon ſang coule à gros bouillons ; il tombe évanoui ; ſes aſſaſſins le croient mort & s'éloignent. La fraîcheur de la terre ranime quelques inſtans après ſes forces défaillantes. Il apperçoit dans l'éloignement une miſérable chaumière, & il a le courage de ſe traîner juſqu'à

la porte de cette rustique habitation. Ses cris plaintifs la font ouvrir : il en sort une jeune paysanne qui recule d'horreur à l'aspect de ce corps sanglant & défiguré étendu sur la terre. Un paysan qui paroît être son époux accourt ». Qui que tu sois, prens pitié » de moi, lui dit le Prince de Soissons » d'une voix expirante. Je suis *Mé-* » *rovée*. . . . . Tu vois le fils de ton » Roi. Il m'a sacrifié à la haine de *Fréde-* » *gonde*.....C'est elle...... Ils m'ont assas- » siné. Etonnés, attendris, ils portent » *Mérovée* dans leur chaumière, le cou- » chent dans leur lit, lui donnent tous » les secours qui sont en leur pouvoir..« » Mais il n'est plus temps. L'infortuné » Prince de Soissons sent arriver sa » dernière heure. Il demande à ces » bons paysans s'ils peuvent lui pro- » curer de quoi écrire une lettre. Ils » n'ont rien, ils en gémissent. *Méro-* » *vée* les prie de déchirer un morceau » de ses vêtemens ; ils obéissent. Il » prend le lambeau, y trace de son » propre sang & en caractères infor- » mes ce peu de mots qu'il adresse à » la plus tendre épouse. Je meurs, as-

» ſaſſiné par mon père..... par *Frédé-*
» *gonde*... je n'ai jamais aimé que
» toi..... Mon dernier ſoupir eſt
» pour toi. Sauve tes jours de leurs
» fureurs, ils ont juré ton trépas.....
» Vis pour m'aimer... Ne m'oublie
» jamais... Chère *Brunehaut*.... *Mé-*
» *rovée* emporte avec lui ton image...
» Venge ma mort,... Mais que *Frédé-*
» *gonde* ſeule.... Il ſent ſes forces l'a-
» bandonner tout-à-coup.... L'écrit
» ſanglant lui tombe de la main, la
» mort s'avance à grands pas; déja tout
» s'obſcurcit à ſes yeux, il n'a que le
» temps de dire aux deux payſans, par-
» tez... remettez à la Reine d'Auſ-
» traſie.... Vous ſerez récompenſés...
» Dieu de *Clovis*, prens pitié de *Mé-*
» *rovée!*..... *Brunehaut*..... *Bru-*
» *nehaut*..... Il expire. La jeune pay-
» ſanne & ſon époux ne l'avoient vû
» qu'un moment; mais ils ne purent
» refuſer des larmes à ſon trépas. Ils
» lavèrent le ſang dont tout ſon corps
» étoit ſouillé, lui creuſèrent une
» foſſe dans un verger qui leur appar-
» tenoit, & l'inhumèrent de leurs
» propres mains. Ils n'oublièrent ja-

» mais le spectacle affreux dont ils » avoient été témoins ; & tous les » jours ils alloient sur la tombe de » *Mérovée* bénir leur obscurité ». Cette histoire finit par la mort de l'infortunée *Brunehaut*, que le fils de *Frédegonde* livra au plus effroyable supplice.

Tel est, Monsieur, le genre de situations dont ce Roman est rempli. Il est peu de livres de cette espèce qui se faisent lire avec plus d'avidité. Malgré l'horreur qu'inspire la principale héroïne, M. *Monvel* a eu le secret d'intéresser par tous ces tableaux de crimes & d'effrayantes catastrophes. La terreur, le pathétique y sont portés à un très-haut degré ; d'ailleurs, son style est toujours analogue aux objets qu'il veut peindre. L'auteur nous promet d'autres *Romans Historiques* : je ne doute point que la lecture de celui-ci ne les fasse desirer, & qu'ils ne reçoivent du Public un accueil très-favorable. Cet auteur, né avec de l'imagination & de la sensibilité, possède le talent rare d'intéresser & d'émouvoir.

Dictionnaire Historique & Géographique Portatif de l'Italie ; contenant une Description des Royaumes, des Républiques, des Etats, des Provinces, des Villes & des lieux principaux de cette Contrée ; avec des Observations sur le commerce de l'Italie, sur le génie, les mœurs & l'industrie de ses Habitans, sur la Musique, la Peinture, l'Architecture, sur les choses les plus remarquables, soit de la Nature, soit de l'Art : ensemble l'Histoire des Rois, des Papes, des Grands Hommes, des Ecrivains & des Artistes célèbres, des Guerriers illustres, & une exposition des Loix principales, des Usages singuliers & du caractère des Italiens. Ouvrage dans lequel on a rassemblé tout ce qui peut intéresser la curiosité & les besoins des Naturels du Pays & des Etrangers. Deux Volumes grand in-8° de près de 700 pages cha-

tun; à Paris chez Lacombe Libraire rue Christine.

L'IDÉE de cette compilation est très-bonne, Monsieur; c'est dommage qu'elle ne soit pas exécutée avec plus d'exactitude. Je n'ai fait que la parcourir, & j'y ai trouvé beaucoup de fautes. Par exemple, à l'Article de l'*Académie de Saint-Luc à Rome*, l'auteur dit que *cette Académie tient ses séances dans une maison que Pierre de Cortone lui a donnée.* Il se trompe; cette maison fut donnée par *Mutian*, Peintre célèbre, qui vivoit à la fin du seizième siècle. On dit dans ce même article qu'*il y a entre l'Académie de Paris & celle de Rome une union qui fut cimentée par M. de Colbert.* C'est une erreur. Cette union est entre l'Académie de France établie à Rome & celle de Saint-Luc établie dans la même ville. Le Rédacteur, pour éviter deux erreurs, n'avoit qu'à ouvrir le premier Dictionnaire où l'on traite des beaux Arts.

La méprise suivante fait rire. Le

Compilateur, trompé par la différence des noms, a pris pour deux personnages le même homme, qui en Italien eſt appellé *Giocondo*, & en François *Joconde*. Il en a fait deux articles ſéparés, & ne s'eſt pas apperçu que ce qu'il dit de cet Artiſte natif de Vérone, qui étoit Dominicain, Philoſophe, Théologien & Architecte, qui vivoit du temps de *Louis XII* Roi de France, & qui bâtit le Pont de Notre-Dame à Paris, eſt exactement la même choſe dans les deux articles; excepté que celui qui eſt ſous le nom de *Giocondo* eſt plus étendu que celui qui eſt ſous le nom de *Joconde*.

L'article *Coni* eſt incroyable. Voici comme l'auteur s'exprime » Coni, *Cu-* » *neum*, ville du Piémont, eſt dé- » fendue par une forteresse conſidé- » rable : pluſieurs fois on a tenté d'aſ- » ſiéger cette place, *& on a échoué en* » *1750*. (on n'étoit point alors en » guerre) *La Ducheſſe Douairière* choi- » *ſit cette ville pour ſa réſidence.* (quelle » eſt cette *Ducheſſe Douairière?*) De

» Coni jusqu'à Carmagnole, il y a » un canal qui rend son commerce » florissant. Cette ville est à quatorze » lieues S. de Turin, & douze E. » de Pignerol. Elle est située sur une » hauteur au confluent de la Sture & » du Gès, à dix ou douze milles de » Saluces. Quoiqu'elle ait souvent » résisté aux attaques & aux siéges, » le Comte *d'Harcourt* l'emporta en » 1641. » (Ceci contredit ce qui est dit au commencement de l'article). » Les François l'attaquèrent inutile- » ment en 1744; mais ils y battirent » le Roi de Sardaigne. Elle est située » au confluent de la Sture & du tor- » rent de Cesso ». Répétition inutile. D'ailleurs c'est tantôt sur la rivière du Gès, tantôt sur le torrent de Cesso que cette Ville est située. On n'y comprend rien. Il paroît que le Compilateur n'a fait que transcrire des phrases de différens livres à mesure qu'il les parcouroit, sans s'embarrasser de l'arrangement, & sans se donner la peine d'éviter les contradictions.

On dit, à l'article de l'Inſtitut de Bologne page 596, que l'Académie de Peinture établie dans cette ville, *a pris le nom de Clémentine, parce que Clément XI Albani s'en déclara le protecteur, quoique M. Marſigli en eut jetté les fondemens en 1710*; & dans la ſuite de cet article, page 599, il eſt dit que cette Académie a été fondée par *Clément XI.*

L'article *Alpes* n'a que trois lignes : il me ſemble cependant qu'il y avoit bien des choſes à dire ſur ces fameuſes montagnes. Celui de Rome eſt ſurchargé de renvois ; ce qui en rend la lecture fatigante. Parmi les renvois indiqués, on trouve *Stations*, *Service Syriaque*, & l'auteur a oublié ces mots dans ſa nomenclature. C'eſt une autre preuve de la négligence avec laquelle cette compilation eſt faite.

Il y a des omiſſions conſidérables. On eſt étonné, par exemple, de ne pas trouver *François Flamand*, que les Italiens appellent *Fiamingo*, un des plus célèbres Sculpteurs qu'il y ait eu

depuis la renaissance des Arts, & qui florissoit à Rome dans le milieu du dernier siècle.

Dans le Frontispice, on annonce des observations sur la Musique, & l'on ne trouve presque rien sur cet Art. Les articles du petit nombre des Musiciens dont on parle, sont très-arides. On ne fait pas la moindre mention de *Leo*, de *Parez*, de *Vinci*, de *Scarlatti*, de *Porpora*, de *Jomelli*, de *Galuppi*, de l'*Attila*, de *Raynaldo di Capua*, de *Farinelli*, &c, &c. Tous ces Musiciens célèbres méritoient cependant des articles séparés, & l'on ne devoit pas se contenter de quelques mots sur leur compte, répandus çà & là dans les descriptions des Villes, des Eglises & des Théâtres d'Italie. L'auteur pouvoit trouver des notices abondantes dans un livre Anglois, intitulé : *The present State of Music in France and Italy*, c'est-à-dire, *État actuel de la Musique en France & en Italie*.

Je ne ferai point un crime au Compilateur d'avoir calqué la plûpart des

articles des Architectes, sur ceux qu'on trouve dans *les vies des Architectes anciens & modernes, traduites de l'Italien par M. Pingeron*, ni ceux des Peintres & Graveurs sur les notices qu'en donne M. *Lacombe* dans son *Dictionnaire des Beaux Arts*. Le Compilateur devoit au moins en prévenir dans sa *Préface*.

Il me seroit facile, Monsieur, d'étendre ces remarques; mais ce que j'en ai dit, suffit pour vous prouver que cette compilation est, en général, très-mal faite. Ce n'est pas qu'il n'y ait de fort bons articles: ceux que l'auteur a tirés des Voyages de Mrs *Cochin*, *de la Lande* & l'Abbé *Richard*, sont assez exacts; entr'autres, les articles dans lesquels il est question des mœurs, des usages, &c, des Italiens. On peut encore citer l'article *Cérémonial*, où il y a une Anecdote assez plaisante. La voici: un François se trouvant chez un Italien qui lui faisoit admirer des tableaux, crut qu'il étoit de la politesse d'enchérir sur tout ce que l'Italien lui vanté-

roit ; le François n'étoit pas connoisseur ; si l'Italien disoit d'une chose qu'elle étoit *belle*, le François ne manquoit pas de s'écrier *ô bellissima, Signor !* S'il disoit, en louant le Peintre ou le Sculpteur, que c'étoit un Artiste *divin*, le François répétoit *divinissimo*. Enfin, le hasard les conduit devant un Tableau très-médiocre, & l'Italien, voyant que le François l'examinoit, se hâta de le prévenir en lui disant d'un ton ironique, *ô pour celui-là, c'est un morceau excellent* : *excellentissimo*, dit le François d'un ton affirmatif. L'Italien, qui ne s'attendoit à rien moins, le regarde, &, en lui témoignant sa surprise, *Io credo, Signor Francese*, dit-il, *che me pigliate per un Coyone ; Coyonissimo*, s'écria le François. L'Italien perdit contenance, & se retira en ordonnant qu'on le mît à la porte.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Novembre 1775.

LETTRE VI.

Nouvelle Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, sur le COMMENTAIRE DE LA HENRIADE *par M. de la Beaumelle.*

Les partisans de M. *de Voltaire* vont criant de tous côtés, Monsieur, que ce *Commentaire* est ennuyeux, insipide, pitoyable, &c. Un grand Académicien, blanchi sous le harnois Philosophique, disoit même, quelques jours avant qu'il fût rendu public, que cet examen de la *Henriade* ne trouveroit aucun lecteur ; la prédiction du Prophète s'est si bien accomplie que l'édition est presqu'épuisée, & qu'il n'en reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires. Mais que prétendent les amis de M. *de Voltaire?* Exigent-ils dans un livre purement grammatical le même charme qu'on trouve dans leurs Discours, dans leurs Drames ou dans leurs

Romans ? M. *de la Beaumelle* a-t-il prétendu faire un ouvrage amusant ? Il seroit injuste & ridicule de le penser ; il n'a jamais eu cette idée ; mais, malgré son peu de prétention à cet égard, j'ose dire qu'il y a plus de génie & d'intérêt dans le seul plan du Poëme qu'il a tracé, & plus de dramatique dans la seule apparition pittoresque du *Fanatisme*, que dans toute la *Henriade* ? Qu'on lise ces deux morceaux avec impartialité, & l'on portera le même jugement. A quoi donc se réduisent les critiques que l'on fait du *Commentaire* ? Il ne renferme, dit-on, que des remarques trop sévères ou trop minucieuses ; 1° ce reproche ne tombe que sur une très-petite partie de ces remarques, & leur nombre, si on les rassembloit, n'occuperoit pas trois pages d'impression ; 2° comme M. *de la Beaumelle* le dit très-bien, *rien n'est plus utile pour la jeunesse que ces remarques si fatigantes pour ceux dont le goût est sûr & le jugement exercé* : il n'est donc point

étonnant que la lecture de cet ouvrage ait ennuyé, fatigué les admirateurs de M. *de Voltaire*, eux dont *le goût est si sûr, le jugement si exercé !* Pour moi, Monsieur, qui suis jeune encore, & qui voudrois me perfectionner l'un & l'autre, je ne puis vous exprimer le plaisir que m'a fait la lecture du *Commentaire*. Ce qui a le plus contribué à me faire goûter les observations de M. *de la Beaumelle*, c'est le ton sage, honnête, modéré, ce sont les louanges mêmes dont elles sont accompagnées ; on n'y apperçoit ni l'aigreur, ni la jalousie, ni l'injustice, qui ont présidé au *Commentaire* sur *Corneille*. Permettez-moi de vous communiquer une réfléxion qui me vient à ce sujet. Je suppose que toutes les remarques de M. *de Voltaire* sur les chefs-d'œuvre de ce père du théâtre soient justes : *Corneille* écrivoit dans un temps où la langue & le goût n'étoient pas encore épurés ; s'il a souvent blessé l'un & l'autre, c'est moins à lui qu'à son siècle qu'il faut attribuer ses imperfections. *Corneille*

eſt donc très-excuſable ; mais M. *de Voltaire* l'eſt-il d'être tombé dans une infinité de fautes contre la Langue, après qu'elle a été portée à ſa perfection par les grands hommes du dernier ſiècle? Qu'on regarde, ſi l'on veut, les remarques de M. *de la Beaumelle* ſur le ſtyle de la *Henriade*, comme des Troupes Légères qui voltigent autour d'une Ville aſſiégée, qui ſurprennent quelques ennemis ; mais qu'on jette les yeux ſur le corps de la Place, ſur le plan du Poëme ; comme cet Edifice s'écroule de lui-même au ſeul aſpect de la Critique ! Jamais M. *de Voltaire* n'a pu donner le change ſur la beauté des plans, ni ſur la force ſoutenue des caractères qu'on admire dans les belles Tragédies de *Corneille*; il ne releve, en général, que quelques expreſſions vicieuſes ; au lieu que dans le *Commentaire*, tout eſt attaqué, tout eſt réduit en poudre, plan, fable, perſonnages, caractères, épiſodes, ſtyle, &c.

Je ſçais gré ſur-tout à M. *de la Beaumelle*, d'avoir indiqué les ſources où M. *de Voltaire* a ſouvent puiſé ; rien n'eſt

plus instructif pour les jeunes gens. Il s'en faut bien que la mémoire du Commentateur lui ait rappellé tous les larcins du Chantre de *Henri IV*. En voici quelques-uns qu'il n'a pas connus ou qu'il avoit oubliés ; ils pourront faire plaisir à vos lecteurs.

M. *de Voltaire* dit de *Henri IV*

Il regrettoit ces temps si chers à son grand cœur, &c, &c.

Osmin dit la même chose au Visir *Acomat* dans la première scène de *Bajazet*, lorsqu'il lui parle des Janissaires qui lui sont toujours fidèles ;

Ils regrettent ce temps à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre, ils combattoient sous vous.

M. *de Voltaire* dans le portrait de *Guise*, s'exprime ainsi :

Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux, &c.

Le vers de *Racine* dans *Britannicus*

Il alloit voir *Junie*, & revenoit content, &c.

eſt abſolument le même. *Boileau* dit auſſi en parlant de *Titus*,

Qu'on n'alla jamais voir ſans *revenir heureux*, &c.

La Diſcorde, dit M. *de Voltaire*,

Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:

Cet hémiſtiche *fait ſiffler ſes ſerpens*, eſt de l'harmonie la plus imitative. Auſſi lit-on dans *Boileau*, que la *Diſcorde*

Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance, &c.

En parlant de *Jacques Clément*, M. de *Voltaire* dit :

La ſuperſtition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à ſa porte & l'ouvrent à l'inſtant.

A ce trait, je reconnois le Poëte, dit M. *de la Beaumelle*; & moi, je reconnois *Racine*, qui, dans *Athalie*, fait dire à *Joad*, les chiens . . .

Déja sont à ta porte & demandent leur proie.

Cet hémistiche est ce qu'il y a de plus beau dans le vers de M. *de Voltaire.*

M. *de la Beaumelle* a laissé passer un vers devant lequel *Piron* n'eut pas manqué de tirer son chapeau pour le saluer, comme étant de sa connoissance,

Envioient les douceurs de leurs heureux trépas,
Et *baisoient en pleurant les traces de leurs pas*, &c.

Le sentiment de ce dernier vers est touchant & bien exprimé. La Muse de M. *de Voltaire* a rarement de la sensibilité; &, si elle en montre quelque fois, c'est une sensibilité d'emprunt. Dans la *Bérénice* de *Racine*, *Anthiocus* dit à cette Princesse,

Je demeurai long-temps errant dans Césarée,
Lieux charmans où mon cœur vous avoit adorée,
Je vous redemandois à vos tristes Etats;
Je *baisois en pleurant les traces de vos pas*, &c.

M. *de Voltaire* compare *Bourbon* à un torrent qui, dans son cours,

> Détache les rochers du penchant des montagnes.

La versification de M. de Voltaire a d'ordinaire tant de douceur, dit M. *de la Beaumelle*, *que je n'en suis que plus choqué de la dureté de ce vers*, che, chers, chant. *Mais, peut-être, je me trompe, & c'est sans doute ici de l'harmonie imitative.* M. *de la Beaumelle* avoit raison : c'est de l'harmonie très-imitative d'un vers de *Malherbe*, dans sa belle Ode *à Louis XIII allant châtier les Rochellois. Malherbe* fait une comparaison sublime de ces rebelles avec les Titans :

> Déjà de tous côtés s'avançoient les approches;
> Ici couroit *Mimas*, là *Typhon* se battoit,
> Et là suoit *Euryte* à détacher les roches
> Qu'*Encelade* jettoit.

Détacher les roches peint à l'oreille la difficulté, les efforts du Titan ; il semble qu'on entende les roches se séparer avec peine ; aussi

M. *de Voltaire* n'a pas manqué de s'emparer de cette expression pittoresque.

Détache les rochers du penchant des montagnes.

M. *de la Baumelle* sur le vers,

Ce formidable amas d'armes étincelantes,

dit » ce mot *amas* n'est-il pas impro» pre ? Il s'agit de Guerriers qui s'a» vancent armés ; leurs armes ne sont » point en amas, en tas, chaque sol» dat porte les siennes. » Cette remarque n'est pas juste. *Rousseau* a dit dans son *Ode aux Princes Chrétiens*,

Et le *nombreux amas* de lances hérissées
Contre le Ciel dressées
Egalent les épis qui dorent nos guérets, &c.

Comparaison du jeune d'*Egmont* avec un coursier qui *s'échappe du sein d'un riant pâturage* :

Levant les crins mouvans de sa tête superbe ;
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe,

Impatient du frein : belle expreſſion empruntée du Latin. *Rouſſeau*, dans ſon *Ode au Comte du Luc* :

Impatient du Dieu dont le ſouffle invincible
agite tous ſes ſens, &c.

M. de *Voltaire* a dit :

La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.

S'abreuvoit à regret eſt une très-belle expreſſion. Le Commentateur auroit pu ſe rappeller ces deux vers de la *Phédre de Racine :*

Le fer moiſſonna tout, & la terre humectée
But à regret le ſang des neveux d'*Erectée*.

M. *de Voltaire*, dans un endroit de ſon Poëme, apoſtrophe les Eſpagnols, & leur dit :

Pour la première fois vous connûtes la peur.

Rhadamiſte, dans la Tragédie de *Crébillon*, dit à-peu-près la même choſe :

Je sentis la frayeur
Pour la première fois s'emparer de mon cœur.

Le Chantre, ou, si vous l'aimez mieux, l'Historien de *Henri IV*, fait descendre du ciel *Saint-Louis* & les *Bourbons* :

Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent ;
Louis au milieu d'eux du haut du firmament
Vient contempler *Henri* dans ce fameux moment.

L'idée de rendre *Saint-Louis* témoin du combat est très-belle ; & M. *de Voltaire* auroit pu en tirer un meilleur parti qu'il n'a fait. Il l'avoit trouvée, cette idée, dans une Ode de *Chaulieu*, qui a pour titre la *Vieillesse d'un Philosophe Epicurien* ; cette Ode est adressée à *Monseigneur le Duc*, petit-fils du Grand *Condé*. *Chaulieu* célèbre ses exploits à *Nervinde*, à *Stinkerque* ; il dit que

Condé, du séjour des Héros,
Où maintenant comblé de gloire,

Il

Il goute un éternel repos
Entre les bras de la victoire;
Au désordre des ennemis
Fuyans, forcés dans ce village;
Parmi le sang & le carnage
Reconnut là son petit-fils.
Sa grande ame, du haut des Cieux,
S'en vint voler sur notre armée,
Pour voir de plus près par ses yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée, &c, &c.

Henri

N'aime, ne voit, n'entend, ne connoît que
d'Etrée, &c.

M. *de la Beaumelle*, qui ne manque jamais de rendre justice aux beautés de ce Poëme, trouve que ce vers peint assez bien le trouble & l'ivresse de la passion. *Boileau* a mis la même vivacité dans un vers d'une Epître au Roi:

Et ma Muse occupée à cet unique emploi
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que
toi, &c.

D'*Aumale* est vaincu par *Turenne*; il tombe:

Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche, &c.

La Cantate des *Forges de Lemnos*, du grand *Rousseau*, m'offre le dernier vers tout entier; lorsque *Mars* rencontre les yeux de *Vénus*,

Il veut parler: sa voix sur ses lèvres expire, &c.

Dans une Tragédie de *la Chapelle*, non pas cet aimable *Chapelle* qui fit le voyage de *Bachaumont*, mais *la Chapelle* de l'Académie Françoise, dont *Chapelle* ne fut jamais, on lit deux vers que M. de *Voltaire* s'est encore appropriés. La Tragédie de ce *la Chapelle* est *Cléopâtre*. Après la bataille d'*Actium*, *Antoine*, vaincu, désespéré, prie son affranchi de lui donner la mort; l'affranchi hésite, & lui dit en tremblant,

Détournez un moment cet auguste visage
Dont l'aspect glorieux glaceroit mon courage.

Il est visible que ces deux vers ont servi de modèle à ceux-ci, dans le récit de la mort de *Coligny* :

Et bientôt dans les flancs ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras & glaçât son courage, &c.

Je suis persuadé, Monsieur, que, si l'on faisoit une lecture attentive de tous nos Poëtes François, tant bons que mauvais, on trouveroit beaucoup de vers, dont M. *de Voltaire* s'est fait honneur. Peut-être, si mes occupations me laissent quelque loisir, tenterai-je ce travail. Je vous ferai part, Monsieur, de mes découvertes en ce genre, & je vous prierai de les insérer dans vos Feuilles. Vous avez déja fait connoître une partie de ces plagiats ; le reste sera mis au grand jour ; & , nouvel *Hercule*, j'acheverai de prouver que M. *de Voltaire* a fait du Temple des Muses la caverne de *Cacus*.

Pensées & Réfléxions diverses sur les Hommes ; par M. de la Taille de Gaubertin.

CETTE Brochure, qui se trouve à Paris chez les Marchands de Nouveautés, est l'essai d'un homme d'esprit aussi estimable par ses vertus que par sa naissance. Pour vous donner, Monsieur, une idée de la manière de l'auteur, & pour vous mettre à même de juger de son talent pour le genre de *Montagne*, de *la Bruyère* & *de la Rochefoucault*, je vais citer ici les Pensées qui m'ont fait le plus de plaisir.

On ne loue d'ordinaire, & l'on ne blâme pas tant les autres pour le bien ou le mal qu'ils font, que pour le bien ou le mal qu'on leur veut.

Il est rare qu'on ait assez d'esprit pour mépriser l'approbation d'un sot.

Le plus grand avantage qu'on puisse retirer du commerce de la plûpart des Grands, c'est de s'en dégoûter.

On aime mieux encore dire du bien

de ſes ennemis, que d'en entendre dire.

Le cœur de l'ingrat eſt comme un gouffre qui reçoit toujours & ne rend jamais rien ; & le cœur de l'homme reconnoiſſant eſt comme un champ fécond qui ne reçoit jamais rien qu'il ne rende toujours davantage.

Le ſoleil & la fortune font briller jusqu'aux inſectes.

Pour vivre en paix, il ne ſuffit pas de ne ſe point mêler des affaires des autres ; il faut encore ne pas trouver à redire que les autres ſe mêlent de nos affaires.

Le plus ſenſible de tous les maux, eſt de ne pouvoir faire le bien de ce qu'on aime.

Il y a une reconnoiſſance pleine de faſte & d'oſtentation qui ne vaut guères mieux que l'ingratitude.

Un Grand que ſa naiſſance élève au-deſſus de ſon rang & de ſa fortune, eſt comme un chef-d'œuvre, dont la matière & l'ouvrage ſont d'une égale beauté.

Il eſt dangereux de laiſſer prendre

aux jeunes gens trop de confiance en eux mêmes, & il y a du danger à ne pas leur en laisser prendre assez.

La plûpart des Grands s'ennuient des devoirs qu'on leur rend, & ne pardonnent point quand on y manque.

On voit des gens qui font le bien d'une manière si désobligeante & si dure, qu'ils semblent avoir plus à cœur de provoquer l'ingratitude que la reconnoissance.

Pour vivre tranquille il faut mépriser les propos des sots, la haine des envieux, l'insolence des riches & la faveur des Grands.

Le plus grand avantage de l'économie, est de nous mettre en état de faire du bien à ceux qui le méritent, & de nous rendre indépendans de ceux qui sont indignes de nous en faire.

Si les Grands étoient Grands, ils ne chercheroient pas tant à le paroître.

Il vaut mieux qu'on nous dise que

nous sommes des sots que de nous faire faire des sottises, en nous disant que nous avons de l'esprit.

Il est moins glorieux, mais souvent plus utile d'être loué des sots, que de l'être des honnêtes gens.

Il y a des gens qui passent la moitié de leur vie à faire des sottises, & l'autre moitié à s'en excuser.

Rien de si ordinaire que de rencontrer des gens qui ont de l'esprit; mais il est rare d'en trouver qui sçachent bien s'en servir.

Le Grand vraîment Grand est celui qui a tant de mérite, qu'on oublie toutes ses qualités pour n'honorer que sa vertu, &c, &c, &c.

D'après cette esquisse légère, je crois, Monsieur, que vous penserez comme moi que M. de *la Taille de Gaubertin* connoît assez les hommes pour leur être vraîment utile, & qu'il est digne d'entreprendre en leur faveur un ouvrage plus considérable & plus suivi.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

TRAITÉ *de l'Orthographe Françoise, en forme de Dictionnaire ; enrichi de Notes Critiques & de Remarques sur l'étymologie & la prononciation des Mots, le genre des Noms, la conjugaison des Verbes irréguliers, & les variations des Auteurs ; dédié à Monseigneur le Cardinal de Soubise. Nouvelle Edition considérablement augmentée sur la révision & les corrections de M. Restaut, Avocat au Parlement & aux Conseils du Roi. A Poitiers, chez Jean-Félix Faulcon ; & se trouve à Paris, chez Monory, Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis de l'ancienne Comédie Françoise, un Volume in-4°. à deux colonnes, de près de 900 pages ; prix 7 livres 10 sols relié.* Si, dans quelque genre, il existe un Livre parfait, celui dont je vous annonce, Monsieur, une nouvelle édition, l'est dans le sien. Son mérite est généralement reconnu ; il a paru, pour la

première fois, en 1740, &, depuis l'époque & sa naissance, on en a donné vingt Editions au moins, tirées en très-grand nombre, sans compter les contrefactions faites dans quelques-unes de nos Provinces & dans les Pays étrangers; au reste, c'est moins un *Traité d'Orthographe* qu'un véritable *Dictionnaire de la Langue Françoise*, que je préfère, quoiqu'abrégé, à nos Léxiques les plus volumineux & les plus célèbres. Quelques personnes ayant desiré qu'on y trouvât l'explication de plusieurs mots peu connus ou de peu d'usage, on s'est fait un devoir de donner ces explications dans cette nouvelle Edition, &, en même temps, on a suppléé à beaucoup d'omissions & de corrections, sans cependant s'écarter des principes essentiels & lumineux du premier Auteur, feu M. *le Roy*, & de ceux de feu M. *Restaut*.

Piano-Forte & autres Instrumens. Un des plus habiles & des plus célèbres Facteurs d'Instrumens que nous ayons

ı France, Monsieur, est sans con-
ədit le sieur *Péronard.* Les *Piano-*
rte sur-tout ont acquis sous ses
ains industrieuses une perfection
ı'ils n'avoient pas encore. Il les
brique avec tant d'intelligence
de commodité que, s'ils se déran-
ınt, chaque particulier peut lui-
ême y remédier, sans être obligé
: faire venir un Facteur qu'il faut
ıyer, & qui n'a pas toujours le
mps de se rendre au moment qu'on
ı a le plus de besoin. Avec les *Piano-*
orte du sieur *Péronard*, on a la faci-
:é d'y mettre des cordes ainsi qu'aux
lavecins; avantage que n'ont pas les
iano-Forte d'Angleterre. On peut
ımparer ces derniers avec ceux de
Artiste François, non-seulement
our la bonté, pour l'harmonie, pour
variété des sons, mais pour la dé-
:atesse du travail, pour l'agrément
: la décoration. Le sieur *Péronard*
ıgnera certainement à la compa-
ison. Les *Forte-Piano* Anglois sont
ailleurs, fort chers. Le prix de ceux
ı sieur *Péronard* n'est que de dix-huit
uis ou 432 livres; & il se charge de

réparer *gratis* pendant une année entière tous les dérangemens qui pourroient survenir. On en trouvera toujours chez lui de tout faits. Le même Artiste travaille actuellement sur la Harpe, & s'étudie à perfectionner ce bel instrument. Il compte sous peu de temps être en état d'instruire le Public des changemens heureux qu'il y aura faits. Sa demeure est près de la Porte Saint-Martin, *rue Meslée au Concert des Trois Frères.*

*Observations sur le Commerce des Grains, écrites en Décembre 1769. Par M. *** Avocat. Brochure in-8° de 45 pages ; à Paris chez L. Cellot Imprimeur-Libraire rue Dauphine.* L'auteur dans cette Brochure qui me paroît solide, se déclare pour la liberté du Commerce des Grains. Voici, d'après-lui-même, le résultat de ses *Observations.* » Le Gouvernement est » nécessaire pour guider les forces de » la Nation contre ses ennemis, pour » défendre la vie, l'honneur, la li» berté, la propriété des Citoyens

» contre les méchans; pour juger & » fixer les droits litigieux qui s'expli- » queroient par la violence. Quant à » naître, respirer, produire, amé- » liorer, façonner, transporter, con- » sommer toutes choses qui consti- » tuent le jeu de la vie & de la prof- » périté publique, ce sont des actes » naturels, antérieurs à tout Gou- » vernement, qui s'opèrent seuls & » d'eux-mêmes, qui n'ont besoin que » de n'être pas traversés par des obs- » tacles; en un mot, le meilleur & le » plus sage des Gouvernemens est ce- » lui qui lève les barrières, ouvre les » communications, fait le moins & » laisse tout faire ».

Indications Politiques sur les Finances. Brochure in-8° de 36 pages. A Paris chez la Veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques. Autre Projet pour la libération des Dettes de l'Etat, pour l'accroissement de sa puissance, & pour la félicité des peuples. L'idée de ce nouveau faiseur de Plans, est qu'il plût au Roi *de rembourser en bil-*

lets au dernier vingt-cinq, payables aux porteurs, toutes les Dettes de l'Etat (autres que les Capitaux des Rentes sur l'Hôtel de Ville); *d'assigner pour leur extinction, par l'Edit de leur création, un fonds annuel sur ses revenus courans, & de pourvoir, par le même Edit, à ce que leur payement successif & celui de leurs intérêts, soient faits par un Trésorier à Paris, & par ses Commis dans tous les Ports & dans les principales Villes du Royaume.* L'auteur développe ses vûes dans quatre Chapitres. Le premier contient leur exposition; le second, une esquisse des avantages qui résulteroient de leur exécution; le troisième, un Plan Sommaire des opérations qui prépareroient leur succès; le quatrième, leur résultat combiné avec le produit des Fermes mises en régie. La Brochure est terminée par un *Complément* dans lequel l'auteur indique les moyens d'accélérer les beaux jours qu'il nous promet.

Plan pour rembourser consécutivement les Rentes Perpétuelles, assignées sur les Revenus du ROI, sans rien prendre dans les Coffres de SA MAJESTÉ ni sur son peuple. Par M. Carbon. Brochure in-4°. de 24 pages; prix 1 livre 4 sols; à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe & chez l'Auteur rue de la Mortellerie à l'ancienne Clef d'Argent. L'opération que l'on propose dans cet écrit, seroit d'ouvrir un Emprunt en rentes viagères à neuf pour cent à tout âge, & cet emprunt seroit uniquement destiné au remboursement consécutif des Rentes Perpétuelles assignées sur les Aides & Gabelles & autres revenus du ROI; par le moyen de ce remboursement consécutif on parviendroit à l'extinction totale des Rentes Perpétuelles. L'auteur, dans cette Brochure, détaille son idée; il n'appartient qu'au Ministère de juger si ce plan est bien conçu & praticable.

Prix proposés par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, pour les années 1776 & 1777. Le

Prix de 1773 ayant été réservé, celui de 1776 sera double, & aura pour sujet la même question de Médecine-Pratique proposée pour 1773, sçavoir : *Quelles sont les Maladies dans lesquelles la Médecine Agissante est préférable à l'expectante, & celle-ci à l'Agissante ; & à quels signes le Médecin reconnoît qu'il doit agir ou rester dans l'inaction, en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ?*

L'importance du sujet qui a été proposé pour le Prix de 1771 & pour celui de 1774, a décidé l'Académie à le proposer encore pour 1777, en triplant le Prix. Elle le partagera si plusieurs Mémoires remplissent ses vues ; mais, si elle n'a pas la satisfaction de pouvoir le décerner, elle renoncera à l'espoir d'obtenir la solution qu'elle desire, & emploiera les trois Médailles à diriger l'émulation sur d'autres objets. L'Académie demande donc encore, pour le Prix de 1777, que l'on détermine *l'action des acides sur les huiles, le méchanisme de leur combinaison, & la nature des différens com-*

posés savonneux qui en résultent. Les Auteurs sont invités à indiquer dans les trois regnes les productions naturelles les plus simples qui participent de l'état savonneux acide ; à essayer en ce genre de nouvelles compositions ; à exposer leurs propriétés générales ; à désigner leurs caractères particuliers, & à ne présenter leur théorie qu'appuyée de l'observation & de l'expérience. Les Mémoires seront écrits en François ou en Latin, & l'on sera libre de leur donner l'étendue nécessaire. Tous les Sçavans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement ni indirectement ; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs Ouvrages, francs de port, à M. *Maret*, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel, qui les recevra jusqu'au 1er Avril inclusivement des années pour lesquelles ces différens Prix sont proposés.

Description & Usage d'un Cabinet de Physique Expérimentale. Par M. Sigaud de la Fond, ancien Professeur de Mathématiques, Démonstrateur de Physique Expérimentale en l'Université ; de la Société Royale des Sciences de Montpellier ; des Académies d'Angers, de Bavières, de Valladolid, de Florence, &c. Deux Volumes in-8° avec beaucoup de figures, de plus de 400 pages chacun ; prix 12 livres brochés ; à Paris chez P. Fr. Gueffier. Imprimeur-Libraire au bas de la rue de la Harpe, & chez l'Auteur rue Saint-Jacques près de Saint-Yves, Maison de l'Université. Le principal objet de cet ouvrage, neuf dans son genre, est la description des Machines que la Physique Expérimentale employe tous les jours. M. *de la Fond* a mis de côté toutes les Théories Physiques, & ne présente à ses Lecteurs que des instrumens & des expériences. Mais, pour leur rendre en même temps le service de ces Instrumens commode & familier, il leur indique la manière de s'en servir, les précautions qu'il convient de prendre en beaucoup de circonstances, pour

que le succès de l'expérience soit assûré & constant. Il les met encore sur la voie des travaux qu'ils peuvent entreprendre ; il leur indique ce qu'on a déja fait & ce qui reste encore à faire pour hâter les progrès de la science. L'auteur ne s'est donc pas borné à décrire simplement des machines & à enseigner leurs usages ; il a suivi la marche ordinaire d'un Cours de Physique expérimentale, & divisé son ouvrage en Sections, Articles, Paragraphes, afin d'y mettre tout l'ordre dont il étoit susceptible & de ne pas confondre des objets disparates. Je ne connois point de Livre mieux fait dans son genre, plus méthodique, plus lumineux, plus utile aux Physiciens & aux Amateurs, écrit avec plus de précision & de clarté, plus digne en un mot de l'auteur, & de l'homme en place à qui il est dédié, M. *Trudaine de Montigny* Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, de l'Académie Royale des Sciences, &c, &c, sçavant Physicien lui-même, & qui par ses lumières supérieures autant que par sa protection bienfaisante,

contribue au progrès de cette ſcience & de toutes celles qui intéreſſent le bonheur public.

Cours de Phyſique Expérimentale. Le même M. *Sigaud de la Fond*, ouvrira le Lundi 4 Décembre prochain, à onze heures & demie du matin, un *Cours de Phyſique Expérimentale*. Il en commencera un autre le Mardi 5, à ſix heures du ſoir, dans ſon cabinet rue Saint-Jacques près de Saint-Yves.

Magaſin du ſieur Compigné. Si les variétés en tout genre flatent le goût, le ſieur *Compigné* eſt en droit d'attendre que les ouvrages d'agrément & d'utilité qu'il préſente dès-à-préſent au Public pour l'année prochaine, dans ſon Magaſin rue Gréneta au Roi David, ſeront favorablement accueillis des amateurs & des connoiſſeurs. Je ne m'étendrai pas ſur les détails qui rendroient cette annonce trop longue, & diminueroient le plaiſir de la ſurpriſe. Je me contente de vous prévenir, Monſieur, que ſon Magaſin n'a jamais été ſi bien

fourni, & qu'on y trouvera des tabatières pour hommes & pour femmes de Vernis à quatre couleurs ornées de paillettes & de galons d'or, de superbes tabatières d'écaille, incruftées, d'un nouveau genre & de la plus difficile exécution; des bombonnières & & des étuis, tant en vernis qu'en écaille, &c, &c, &c. Il y a beaucoup de ces tabatières & de ces bombonnières qui font propres à recevoir des portraits & des médaillons. Pour la décoration des appartemens, cet habile Artifte a exécuté fur le tour différens fujets pittoresques qui forment des tableaux de 12 à 15 pouces. On trouve encore chez lui des tables à déjeûner & des chiffonnières ornées de ces mêmes tableaux. Un article effentiel que je ne dois pas omettre, c'eft que le fieur *Compigné*, auffi honnête qu'induftrieux, a mis à toutes fes inventions utiles & brillantes un prix auquel tout le monde peut atteindre.

Abrégé de l'Hiftoire de France par ordre alphabétique; par M. Coutan; un Volume grand in-8° de 550 pages;

prix 6 livres broché ; à Paris chez Couturier père Imprimeur-Libraire aux Galeries du Louvre, de Lalain Libraire rue de la Comédie Françoise, & chez l'Auteur rue de la Croix au coin de la rue Phelipeaux, Maison du Chandelier. La forme que M. *Coutan* donne dans ce Recueil à l'Histoire de notre Nation, sera, je crois, jugée d'un très-grand secours ; elle facilitera les recherches, soulagera la mémoire, & favorisera la paresse. Le Lecteur pourra s'instruire aisément & du premier coup-d'œil, des faits & des dates qu'il sera curieux de sçavoir. Le nom seul de la circonstance qu'il aura oubliée la lui fera retrouver dans ce Dictionnaire Historique. C'est ce qui me fait penser que son ouvrage aura plus de succès que s'il se fût avisé de vouloir y mettre de l'esprit, tout le monde aujourd'hui se flatant d'en avoir prodigieusement.

Traités Elémentaires de Mathématiques, à l'usage des Commençans. Par M. l'Abbé Fontenille, ancien Profes-

seur de Mathématiques en l'Université de Toulouse. Un Volume in-8°. de 400 pages ; prix 3 livres. A Toulouse chez la Porte Libraire, & se trouve à Paris chez Valade Libraire rue Saint-Jacques. Les Mathématiques ont, comme vous le sçavez, Monsieur, leur partie élémentaire & leur partie sçavante. M. l'Abbé *Fontenille*, qui les a professées long-temps avec le plus grand succès dans une des plus célèbres de nos Universités, se borne dans cet ouvrage à la partie élémentaire. Il ouvre aux Commençans une route aisée qui, s'ils veulent y entrer, guidera leurs pas insensiblement dans les sentiers les plus épineux des *Mathématiques pures* & des *Mathématiques mixtes* ; c'est-à-dire de l'*Arithmétique*, de la *Géométrie*, de la *Méchanique*, de l'*Optique*, de l'*Architecture*, de l'*Astronomie*, de l'*Acoustique*. Le livre de M. l'Abbé *Fontenille* est un des meilleurs qu'on nous ait donnés dans ce genre.

Billet à l'Auteur de ces Feuilles au sujet du Chancelier de l'Hôpital.

» Dans l'énumération des matériaux
» propres à composer l'Eloge du
» Chancelier de l'Hôpital qui sont
» indiqués, Monsieur, au N° 24 de
» vos Feuilles de cette année, on a
» omis sa *Vie* écrite par M. *Jean-*
» *Simon Levesque de Pouilly*, Lieute-
» nant Général du Présidial de Reims;
» un Volume *in*-12; à Londres chez
» *Wilson*, à Paris chez *Debure* père,
» Quai des Augustins, 1764. Seroit-
» il possible qu'on ignorât l'existence
» de ce Livre dont vous avez rendu
» un compte si avantageux dans vo-
» tre *Année* Littéraire 1764, Tome
» 3e page 145 à 175. On vous prie,
» Monsieur, de placer cette Note
» dans un petit coin de votre pre-
» mier N° ».

Système Physique & Moral de la Femme; ou Tableau Philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs & des fonctions propres au sexe. Par M. Roussel Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier. Un volume in-12 de près de 400 pages; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue des Mathurins à

l'Hôtel de Clugny. On a déja beaucoup écrit, Monſieur, ſur les facultés phyſiques & morales de la Femme. Mais aucun Médecin Philoſophe n'avoit encore réuni ſous un même point de vûe ce qu'on peut dire & ce qu'on doit penſer de raiſonnable ſur les deux parties conſtitutives du ſèxe. M. *Rouſſel* me paroît avoir rempli ce double objet avec beaucoup de ſcience & de ſagacité. Son ouvrage eſt une analyſe très-bien faite de ce qu'ont penſé ſur la Femme les Phyſiciens & les Moraliſtes. Il ne ſe borne pas au reſte à rédiger leurs ſyſtêmes ; il les réfute ſouvent, & nous donne ſes propres idées qui ne ſont pas les moins judicieuſes de ce Volume. Vous le lirez avec d'autant plus de plaiſir, Monſieur, qu'il eſt très-bien écrit, & qu'à l'intérêt du fond ſe joint l'agrément de la forme : c'eſt un des ouvrages les mieux faits & les plus agréables à lire qu'on nous ait donnés depuis longtemps.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Les Lyriques Sacrés. Un Volume in-12 de 260 pages, petit format ; prix 2 livres 5 sols relié. A Orléans chez Couret de Villeneuve fils Libraire, & à Paris chez Saillant & Nyon rue Saint-Jean-de-Beauvais, Vincent rue des Mathurins, Delalain rue & à côté de la Comédie Françoise, & Ruault rue de la Harpe.

CETTE collection est la plus parfaite en ce genre qui ait jamais été publiée, & la plus propre en même temps à honorer la Littérature & la Religion. L'objet de l'Editeur a

été de réunir dans un volume les plus beaux monumens de la Poësie Lyrique Sacrée. Il a puisé, non dans des sources obscures & méprisées, mais dans des Recueils de poësie honorés des suffrages des véritables gens de Lettres & des applaudissemens du Public. Il suffit d'indiquer les Pièces dont il a fait usage, & les auteurs qu'il a choisis, pour justifier cet Eloge. Ce sont les Cantiques de l'immortel *Racine*, les *Chœurs d'Esther & d'Athalie*, les Odes les plus sublimes de *Rousseau*, quelques-unes de *Racine le fils*, & les meilleures de Mrs de *Pompignan*, de *Reyrac* & de *Bologne*. *Racine* & *Rousseau* sont trop connus pour que je m'y arrête.

Je n'ai lu dans aucun Poëte ancien ou moderne rien de plus beau ni de plus grand que ce commencement de l'Ode intitulée *la Création du Monde* par M. *de Pompignan* :

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon ame, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques,
Quels Hymnes lui rendront honneur !

L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent;
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un Pavillon tissu d'or & de soye;
Le vaste azur des Cieux sous sa main se déploye:
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
Les eaux, autour de lui, demeurent suspendues;
Il foule aux pieds les nues;
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole,
Les Cieux croulent, la mer gémit;
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles;
Des légions d'Esprits fidelles
A sa voix s'élancent dans l'air;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du cahos les abymes funèbres ;
Il affermit la terre, & chassa les ténèbres ;
Les eaux couvroient au loin les rochers & les monts ;
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites,
Sçauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage,
Qu'elle épouvante de son bruit ;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnoît son Maître & s'enfuit.

Les Poësies Sacrées de M. l'Abbé de *Reyrac* se soutiennent à côté de celles des *Racines*, des *Rousseaux* & des *Pompignans*, & si toutes ne les égalent pas, elles se font toujours lire avec plaisir. Elles ont de la chaleur, de la noblesse, mais sur-tout un caractère

de douceur & de ſenſibilité qui les diſtingue. Les ſtrophes ſuivantes, ſur *les bienfaits du Créateur*, donneront une idée de ſa manière.

Tous les êtres, dans leur langage,
Béniſſent à l'envi ce divin Créateur;
Le Soleil, ſa brillante image,
Peint à mes yeux ravis l'éclat de ſa grandeur.
De ces oiſeaux divers l'harmonieux ramage,
Dans ces vergers charmans, ſous ce naiſſant ombrage,
Et le jour & la nuit en entretient mon cœur.

Il embellit, il colore
Ces lis, ces riantes fleurs:
Sa bonté les fait éclore;
Tous les jours la tendre Aurore
Épanche dans leur ſein ſes rayons & ſes pleurs.
L'eſſaim laborieux de ces jeunes abeilles,
Que récèle en ſes flancs ce chêne audacieux,
Ne vient pomper le ſuc de ces roſes vermeilles
Que pour nous préparer par d'immenſes merveilles,
Le tréſor enchanteur de leur miel précieux.

Par ſes bienfaits ce Dieu m'attire;
C'eſt pour mon bonheur qu'il fait luire

L'azur de ce beau ciel, l'éclat de ce beau jour,
Ce parfum raviſſant, ce frais que je reſpire;
Ces innocens plaiſirs que le Printemps inſpire,
Sont des faveurs de ſon amour.

Dans ces vallons heureux pour nous ces bleds mûriſſent;
Pour nous ces fruits exquis en Automne s'empliſſent
De ſucs toujours délicieux.
Ce tranquille ruiſſeau, cette claire fontaine,
De leurs flots argentés n'arroſent cette plaine
Que pour le charme de nos yeux.

Je ne puis que répéter ce que j'ai déja dit de M. *de Bologne* *. » Ce qui » caractériſe ce Poëte eſt une extrême » pureté de langage, une élégance » continue, un ſtyle nombreux, une » force tempérée par l'onction, une » richeſſe de rimes qui ne ſent ni la » contrainte ni l'affectation ». Mais il faut avouer en même temps, que toutes ces qualités il ne les a pas au même degré que ſes maîtres & ſes prédéceſſeurs dans la même carrière. Voici deux de ſes meilleures ſtrophes. Elles

* Voyez l'*Année Littéraire* 1758.

sont tirées de l'Ode sur la captivité des Juifs à Babilone. L'un d'eux s'adresse au Tout-Puissant.

Immortel Roi de tous les âges,
Tu tiens les clefs de l'avenir :
Apprends-moi quand pourront finir
Ces longs jours d'exil & d'outrages.
Dans tes décrets tu lis mon sort ;
Apprends-moi quand la triste mort
Doit me coucher dans sa poussière.
Suspends tes coups, & n'étends pas
Sur le milieu de ma carrière
L'ombre éternelle du trépas.

Ce Ciel, dont la splendeur annonce ta puissance,
Le vaste sein des flots, la terre, les humains,
Ne nous offrent qu'un jeu, qu'un essai de tes mains,
Qu'un foible écoulement de ta magnificence :
Tout adore en toi seul son Auteur & son Roi.
Rien ne peut se soustraire à ton pouvoir suprême ;
Tout subit du trépas la rigoureuse loi :
Seul permanent, toujours le même,
Tu vois tout disparoître, ou changer devant toi.

Tout périra dans la nature ;
L'Univers même aura sa fin ;
Tu l'as formé, la même main
En dissoudra l'architecture ;
Il vieillira ce firmament,
Tel qu'un superbe vêtement
Qui n'a qu'un lustre peu durable ;
Tout s'altère à tous les instans,
Ta seule essence inaltérable
Sera la même en tous les temps.

Ce Recueil est dédié *à Messieurs les Professeurs des Colléges*, tant de la Capitale que des Provinces ; il sera mis infailliblement par ces sages Instituteurs à la tête des meilleures livres Classiques. On n'y a omis presque aucune des Pièces dignes d'y être admises. Je ne m'en rappelle qu'une seule qui méritoit de n'y pas être oubliée : c'est la traduction du Cantique d'*Habacuc* par Mlle *Chéron*. Les trois strophes suivantes vous en feront porter un jugement favorable.

Je te vois, Dieu vengeur, & ta colère éclate :
Des épaisses forêts les pins sont arrachés ;
L'orgueilleux & rapide Euphrate

Voit dans fon lit profond fes fables defféchés.
Les fommets élancés des fuperbes montagnes
S'écroulent difperfés dans les rafes campagnes :
Les céleftes flambeaux d'un voile épais couverts
S'arrêtent au milieu de leur vafte carrière ;
Et tes traits enflammés répandent dans les airs
Une foudroyante lumière.

La terre par fes tremblemens
Fait fortir des Enfers les flammes agitées ;
Dans leurs gouffres profonds les eaux précipitées
Redoublent leurs mugiffemens.
Cependant, garantis de ce mortel orage,
Nous voyons brifer les fers de l'efclavage
Où nous gémiffions dans les pleurs.
La maîtreffe du monde eft déja ta conquête,
Et tes pieds écrafent la tête
Du plus fier de nos oppreffeurs.

Ainfi cet avenir que Dieu me fait entendre
S'ouvre à mes regards défolés ;
Ainfi dans les fecrets qui me font révélés
Je découvre les maux qu'*Ifraël* doit attendre.

Grand Dieu qui nous punis ; Dieu juste, si tu
veux
Que nos yeux soient témoins de ces jours
douloureux,
Soumis à tes décrets, j'adore ta puissance :
Je bénirai ton nom, rempli d'un ferme espoir
Que dans peu tu nous feras voir
Du malheureux *Jacob* l'heureuse délivrance.

On sçait que *Rousseau* estimoit beaucoup cet ouvrage, & qu'il l'a fait imprimer à la fin de ses Poësies sacrées dans l'Edition qu'il en donna peu de temps avant sa mort. Ce qui doit ajouter au mérite de Mlle *Chéron* dans ce Cantique, c'est que comme on l'a très-bien remarqué depuis peu, lorsqu'elle le publia, ce grand Poëte n'avoit pas encore donné le modèle de la Poësie sacrée qu'il a portée depuis à sa perfection.

Comme vous aimez les belles Editions, Monsieur, il n'est pas inutile de vous observer que ce volume est très-précieux par l'élégance typographique, & ne dépare pas les autres ouvrages sortis des presses de *Couret de Villeneuve.*

Suites des EPREUVES DU SENTIMENT, *par M. d'Arnaud; Tome troisième, troisième Anecdote,* LOREZZO. *A Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoise, in-8° de 124 pages avec des Gravures.*

CETTE nouvelle Anecdote de M. d'*Arnaud* est d'un genre différent de celles qui l'ont précédée, & contribue à la variété de son agréable collection. Il semble s'y être proposé de peindre le charme & l'innocence du véritable amour dans des ames pures & dignes de l'éprouver. Il ne pouvoit mieux choisir le lieu de la scène où il place ses personnages, ni en donner une description plus brillante. Ce sont les environs de *Trapani*, une des plus jolies villes de la Sicile; ce sont des côteaux, des vallons délicieux, où la Nature, sous mille tableaux rians, attache la curiosité, & semble exciter une espèce de ravissement. Le climat de la Sicile est un des plus beaux climats de l'univers. Une infinité de sources pareilles au

criſtal, & s'échappant à travers des tapis de toutes couleurs, des forêts de citronniers, d'orangers, de vignes ſuſpendues à des ormeaux élevés, & retombant en grappes dans la ſaiſon où en d'autres pays la terre eſt dépouillée de toutes ſes productions ; des hauteurs couvertes de nombreux troupeaux, des boſquets de jaſmins, de myrtes, des roſes, de grenadiers, le voiſinage du fameux Temple de *Vénus-Erycine* qui ſemble annoncer ce qui exiſte encore, c'eſt-à-dire la prééminence de la beauté des femmes de *Trapani* ſur celle des autres femmes de la Sicile : voilà quel étoit le ſéjour de *Lorrezzo* & de *Nina*, les deux Héros de ce petit Roman. *Lorrezzo* touchoit à peine à ſa dix-huitième année, & réuniſſoit à la vivacité de ſon pays un certain air d'attendriſſement & d'intérêt qu'augmentoient les charmes de ſa converſation. Pour *Nina*, de grands yeux noirs pleins de feu, des traits réguliers, quinze ans : voilà le ſéduiſant portrait de cette jeune enchantereſſe. Ces deux aimables créatures joignoient les per-

fections de l'ame à celles de l'extérieur. *Serano*, le chef de cette charmante famille, ne cessoit de regretter une épouse tendrement aimée. Habitant autrefois de la ville, des évènemens singuliers l'avoient obligé d'embrasser l'état de cultivateur, & il mettoit toute sa félicité à faire germer la vertu dans le cœur de *Nina* & de *Lorrezzo*. Ces deux enfans avoient conçu l'un pour l'autre un attachement dont la vivacité ne nuisoit pas à l'innocence, & le jeune homme étoit tellement entraîné par cette tendresse dont il n'avoit garde de se défier, que, sans y faire attention, il prenoit le langage d'un amant. Cependant *Serano* avoit à son égard une sorte de circonspection qui l'inquiétoit. Un jour il le conduit dans une cabane au milieu de la campagne; ils y trouvent une femme couverte d'un voile qui se jette précipitamment dans le sein du jeune homme, le presse entre ses bras & le recommande avec le plus tendre intérêt à *Serano*. Le récit de cette

aventure donne de l'inquiétude à *Nina*, & fait naître dans ſon ame de légers mouvemens de jalouſie. Le Vieillard refuſe d'abord de ſatisfaire la curioſité de *Lorrezzo* : il alloit cependant lui dévoiler une partie de ce myſtère, lorſqu'un homme inconnu accourt tout hors d'haleine, & s'entretient un inſtant avec *Serano* ; ce dernier annonce à *Lorrezzo* que le moment de leur ſéparation eſt arrivé, & qu'il faut abſolument qu'il ſuive cet étranger à Palerme, Capitale de la Sicile. Le jeune homme y eſt entraîné preſque malgré lui. On le conduit dans un vaſte Hôtel, où tout reſpiroit le faſte & la magnificence. On lui fait prendre de riches habits ; il entre dans un ſuperbe appartement, & il apperçoit une femme d'un certain âge qui paroiſſoit expirante, & qui avoit une lettre à la main ; à ſes côtés étoit aſſis un Vieillard ſomptueuſement vêtu, dont le viſage annonçoit la hauteur & la ſévérité. Plus loin étoit debout un jeune homme de ſeize à dix-ſept ans,

habillé dans le même goût, & dont la physionomie sembloit promettre une ame ingénue & sensible. La mourante s'adresse à *Lorrezzo* & l'appellant *son fils*, elle ordonne au jeune homme qui étoit debout d'embrasser son frère ; elle déclare que *Lorrezzo* est le premier fruit d'une tendresse que des querelles de famille ont longtemps combattue ; enfin, elle remet entre les mains du Vieillard un écrit qui constate la naissance & la légitimité de ce fils chéri. Il seroit trop long de rapporter ici les détails & les suites d'une aventure si extraordinaire. Il suffit de dire que cette femme expirante qui étoit la Princesse *de* *** meurt quelques jours après, & que son frère, qui est maître du sort de *Lorrezo*, met une condition à la faveur qu'il lui promet de le faire reconnoître Chef d'une des premières Maisons de la Sicile : c'est de choisir une épouse parmi les personnes du même rang. Le jeune homme épuise toutes les représentations & les instances les

plus touchantes : le Vieillard eſt infléxible, & finit par déchirer l'écrit qui conſtate la naiſſance du fils aîné de ſa ſœur. Celui-ci préfère le ſacrifice de toutes les grandeurs à celui de ſa chère *Nina*, & retourne chez *Serano*. Cet homme vertueux ne néglige rien pour combattre la paſſion du jeune homme, qui ne tarde pas à tomber dangereuſement malade ; il fait auſſi différens voyages à Palerme pour eſſayer de fléchir cet oncle ſi ſévère, & rendre au neveu le rang dont on l'a dépouillé : il ne reçoit que des outrages ; à la fin, ne voyant plus aucune reſſource, il revient à *Trapani*, & unit enſemble *Lorrezzo* & *Nina*. Le frère de *Lorrezzo* avoit conçu pour lui le plus vif attachement ; l'oncle vient à mourir au bout de quelques années : ce frère généreux rend à ſon frère tous ſes biens & ſes droits. Les morceaux du papier important que l'oncle avoit déchiré, il les avoit recueillis & rejoints enſemble ; enfin, les deux époux furent des modèles de

vertu & de bienfaiſance dans une condition élevée, comme ils l'avoient été, lorſqu'ils n'étoient que ſimples habitans de la campagne.

Du reſte, Monſieur, il faut lire dans l'ouvrage même de M. d'*Arnaud* les détails de cette Anecdote dont je n'ai pu vous tracer qu'une foible eſquiſſe. C'eſt ſûrement une de celles qui vous attacheront davantage. La naïveté & les charmes de *Nina*, le courage de *Lorrezzo*, la tendreſſe ſi vraie, ſi pure de ces deux jeunes gens, la probité admirable de *Serano* : tous ces différens tableaux plus intéreſſans les uns que les autres doivent faire la plus forte impreſſion ſur toutes les ames ſenſibles. Cette Nouvelle eſt entremêlée de Romances agréables que chante *Lorrezzo* dans les diverſes ſituations où il ſe trouve ; il y en a quelques-unes qui ne paroiſſent pas aſſez heureuſement amenées ; mais la plûpart ajoutent à l'intérêt de la narration.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 14 Novembre 1775.

LETTRE VIII.

Études Lyriques d'après Horace par M. de Réganhac. A Paris chez Barbou rue & vis-à-vis la grille des Mathurins, & à Villefranche de Rouergue chez Vedeilhié Imprimeur-Libraire ; petit-in-8° de 344 pages.

L'AUTEUR de ce Volume s'annonce comme un inconnu, réduit à lui-même, vivant seul dans un désert, sans aucune correspondance, sans aucune intrigue. De plus, il s'exerce dans le genre de l'Ode, dédaigné & presque persifflé par la plûpart de nos Beaux-Esprits à la mode qui ne peuvent atteindre à sa hauteur : que de motifs pour le faire renoncer à cette espèce de renommée bruyante & peu flateuse, que tant d'écrivains de la Capitale n'acquièrent qu'à force de brigues, de prôneurs, de bassesses, d'audace & d'impudence ! Il est d'ail-

leurs si peu de personnes qui se donnent la peine de démêler le talent dans des ouvrages qui ne sont célèbres ni par la faveur, ni par le dénigrement d'aucun parti ! Le seul desir de rendre justice à M. *de Reganhac*, Monsieur, & de vous mettre en état d'apprécier ses productions, m'a fait lire attentivement celles qu'il vient de publier du fond de sa Province. Les trois-quarts de son volume sont composés d'Odes d'*Horace*, traduites en prose & imitées en vers. La traduction en prose me paroit en général exacte & soignée : j'y desirerois seulement un peu plus de feu & d'enthousiasme. Quant aux imitations en vers, elles ont quelquefois les mêmes défauts : mais il en est beaucoup dans lesquelles l'auteur rend avec énergie une grande partie des beautés du Poëte Latin. Celle que je vais rapporter justifiera cet éloge. C'est la quinzième Ode du premier Livre qui contient les prédictions de *Nérée* sur les suites de l'enlèvement d'*Hélène : Pastor cùm traheret*, &c.

L'hôte de *Ménelas* qui brûla pour *Hélène*,
Ce perfide berger, sur la flotte Troyenne
Entraînoit les appas complices de ses feux;
Quand tout-à-coup le vieux *Nérée*,
Faisant taire les vents sur la plaine azurée,
Dévoile à ses regards un avenir affreux:

» Ton hymen est formé sous le plus noir
» auspice:
» La Grèce avec éclat arme pour ton supplice,
» Et va de cet hymen éteindre le flambeau:
» J'entends leur serment authentique;
» Je les vois de *Priam* briser le sceptre antique;
» Et bientôt Ilion n'est qu'un vaste tombeau.

» Ces Coursiers, ces Soldats, quel travaux
» ils subissent!
» Race de *Dardanus*, quels coups t'anéantissent!
» Lâche, tels sont les fruits de ton infâme ar-
» deur.
» Déja, pleine d'impatience,
» Déja *Pallas* prépare & son casque & sa
» lance,
» Son égide, son char, & toute sa fureur.

» Protégé par *Vénus*, sa faveur te rassure ;
» Va donc faire ondoyer l'or de ta chevelure
» En chantant sur ton luth les Ris & les
» Amours ;
» Mais dans le sein de la mollesse
» Ne crois pas éviter la redoutable adresse
» Et les traits des Crétois armés contre tes
» jours.

» Tu n'échapperas point à l'ardente pour-
» suite
» De ce terrible *Ajax* que ta retraite irrite.
» Il viendra ce moment, trop long-temps dif-
» féré,
» Où traîneront dans la poussière
» Ces cheveux, l'ornement de ton front adul-
» tère,
» Alors couvert de sang, pâle & défiguré.

» Ne l'apperçois-tu pas, l'artisan de ta perte,
» Le fléau d'*Ilion*, le fils du grand *Laerte* ?
» Ne vois-tu pas *Nestor*, l'oracle des Guer-
» riers ?
» *Teucer* te cherche avec furie ;
» Si *Sthénélus* te joint, c'en est fait de ta vie :
» Comme ses javelots, il lance ses coursiers.

» Du fougueux *Mérion* tu connoîtras la rage.
» Ah ! voilà *Diomède* affamé de carnage :
» Le vœu de sa fureur est de te rencontrer ;
» Il approche, fuis, cerf timide ;
» Mais où sont les sermens de ta flamme per-
» fide,
» Et les combats qu'*Hélène* avoit droit d'es-
» pérer ? ...

» Le noir courroux qu'*Achille* entretient
» dans son ame,
» Retarde quelque temps la chûte de *Pergame*,
» Et les derniers malheurs de ses fiers habi-
» tans :
» Mais des Destins inexorables
» Elle subit enfin les arrêts immuables,
» Et la flamme détruit ses Palais éclatans.

Je ne trouve guères à reprendre dans cette imitation que la dernière strophe qui malheureusement est très-foible.

Le noir courroux qu'*Achille* entretient dans son ame.

Le *noir courroux* ne convient pas

pour exprimer la colère d'*Achille* qui étoit moins *noire* qu'impétueuse, & il n'y a rien dans le Latin qui ait rapport à cette épithète. *Les Destins inexorables*, *les arrêts immuables*, *les Palais éclatans*: tout cela est trop vague. Mais les autres strophes de cette Ode sont pleines d'harmonie, de verve, de noblesse & de poësie. Vous trouverez le même talent, Monsieur, dans la plûpart des imitations suivantes, entr'autres dans celle de la fameuse Ode *Justum & tenacem*, quoique ce beau début m'ait semblé fort affoibli par le Traducteur. La vingt-neuvième Ode du troisième livre *Tyrrhena progenies* est encore une de celles où le Poëte François a le mieux réussi. Cependant je crois qu'il lui est échappé une sorte de contresens. *Horace* dit que la Divinité nous cache l'avenir dans une nuit profonde, & se rit des mortels qui veulent le pénétrer. Il fait cette réfléxion au sujet de l'administration publique dont *Mécène* est chargé, & ne l'étend pas plus loin. Le Poëte François, dans la né-

ceſſité de remplir ſa ſtrophe & de la faire de la même longueur que les autres, ajoûte :

Pour châtier un cœur de cet effort ſtérile
Il ordonne à la crainte, au deſir inutile,
D'accourir pour le déchirer.

Cette paraphraſe n'entre point du tout dans le ſens de l'auteur Latin. Elle pourroit être juſte s'il étoit queſtion des affaires particulières & des paſſions de *Mécène ;* mais elle ne peut s'appliquer au ſoin trop ſcrupuleux des affaires de l'Etat : la Divinité ne doit pas *châtier* ce genre d'excès qui a un principe louable, en déchirant l'ame de celui qui s'y livre, par *la crainte & le deſir inutile.*

Cette néceſſité de faire des ſtrophes égales pour la longueur n'oblige que trop ſouvent les Traducteurs d'ajoûter des termes généraux & vuides de ſens. Il y en a encore un exemple dans la même Ode. L'Imitateur rend très-bien ſon original dans ces quatre premiers vers,

Sur

Sur des jours écoulés que peut *Jupiter* même ?
Le passé dépend-il de son pouvoir suprême ?
Force-t-il ce qu'il fut à n'avoir pas été ?
Le temps qui luit pour nous va s'éclipser peut-être.

C'est dommage qu'il se soit vu forcé de finir par ces deux vers qui ne laissent rien dans l'esprit :

Hâtons-nous comme lui, profitons de notre Être ;
Vivons avec rapidité.

Après ces imitations d'*Horace*, M. *de Réganhac* a placé différentes Odes de sa composition sur les plus brillans évènemens du dernier regne. Il avertit qu'il ne les a point envoyées aux Grands qui y sont loués. » Qu'ils » s'attachent, nous dit-il, à se rendre » encore plus louables par d'importans services rendus au Roi & à » l'Etat, c'est tout ce que je desire » d'eux. Je ne connois ni ne veux con- » noître les Grands; je suis trop ja-

» loux de ma rustique indépendance,
» & je ne changerois pas mon sort
» contre le leur ». Un pareil désintéressement, Monsieur, une telle philosophie mérite bien d'être remarquée; c'est un spectacle qui devient assez rare, quoique nous soyons inondés de Philosophes; mais ils ont bien d'autres occupations que celle de cultiver des vertus aussi stériles. Au reste, il y a, comme dans les imitations d'*Horace*, des beautés & des négligences dans les Odes de la composition de M. *de Réganhac*. La dernière de toutes n'a pour objet aucun évènement public. Le sujet en est un peu métaphysique : c'est *l'ame*. Malgré la sécheresse de la matière, l'auteur a trouvé le secret d'y déployer de grandes images & de grandes vérités exprimées très-poëtiquement : témoins ces quatre premières strophes.

J'ose, Dieu Tout-Puissant, du sein de l'ignorance,
Elever jusqu'à toi mon œil respectueux ;
Le Ciel ne peut suffire à ta grandeur immense,
Et toi seul peux remplir mes vœux.

Edifice élevé par tes mains adorables,
J'admire en soupirant, les débris respectables
De ma gloire éclipsée, & de ma liberté.
Tels les membres épars d'une Ville superbe
Ses Temples, ses Palais, ses murs cachés
sous l'herbe,
Etonnent par leur majesté.

Seul tu peux enchaîner la colère des ondes;
La mer s'enfuit, les vents se taisent devant
toi.
Tu peux multiplier ou détruire les mondes,
Le néant n'attend que ta loi.
Pouvoir, *connoître*, *aimer*, Grand Dieu, c'e
ton partage!
Mon ame en elle-même apperçoit ton image;
Elle est *libre*, elle *pense*; elle *aspire au bonheur*.
Oui, malgré sa foiblesse & sa misère extrême,
Dieu Puissant, c'est douter de ta grandeur su-
prême
Que de douter de sa grandeur.

Comme toi, ma pensée active, indivisible,
N'est donc point asservie au destin de mon
corps;
Elle triomphera de ce moment terrible
Qui doit en briser les ressorts.

Non, tu ne trahis point ton auguste promesse;
Les ames dans le Ciel te rapportent sans cesse
Un amour ineffable émané de ton sein:
C'est ainsi, Dieu Puissant, que l'abyme des
ondes,
Des fleuves qu'il nourrit par des sources fécondes,
Devient le principe & la fin.

Divins Adorateurs de l'éternelle Essence,
Innombrables Esprits qui composez sa Cour,
De la terre & des Cieux vous vîtes la naissance,
Et la beauté du premier jour.
Du Très-Haut sous vos yeux, la suprême sagesse,
Départ aux animaux ou la force ou l'adresse;
Un seul mot a peuplé les élémens divers:
L'homme respire enfin, la nature muette
De ses transports en lui voit le digne interprète;
Il est l'ame de l'Univers.

Le reste de cette Pièce est plus didactique. Il seroit à souhaiter sur-tout que M. *de Réganhac* eût évité certaines locutions que rejette la noblesse de la

poësie, comme *rétracter sa démarche incertaine*, *Censeur intime*, *l'ame favorisée de la présence de Dieu*, &c. Mais on ne peut nier qu'un très-grand nombre des Pièces qui composent ce volume, ne décèlent beaucoup de mérite & de talent.

A la suite de ces différentes Odes est un Discours très-estimable sur la Poësie Lyrique, lu dans une assemblée de l'Académie des Jeux-Floraux. L'ouvrage est terminé par d'excellentes observations critiques, dans lesquelles l'auteur répand le jour le plus lumineux sur différens passages difficiles d'*Horace*, dont plusieurs avoient échappé à la sagacité des Commentateurs.

Oratio Panegyrica in laudem MARIÆ THERESIÆ *Imperatricis-Augustæ, illustrissimis, nobilissimis, amplissimisque Dominis, Præsidi, Consiliariis, ac Magistris, Assessoribusque Suæ Sacræ Cæsareo-Regiæ Majestatis Rationum Cameræ, Humaniorum Li-*

terarum munificentissimis Mæcenati-bus, Dicta ab Auditoribus Rhetorices Augustinæi Bruxellensis, Die 29 Augusti 1775, Bruxellis, typis J. B. Jorez Typographi in plateâ dictâ Butyri ; c'est-à-dire, *Panégyrique de* MARIE-THÈRESE *Impératrice-Auguste, prononcé le 29 Août 1775 par les Ecoliers de Rhétorique du Collége Augustinien de Bruxelles, devânt les très-illustres, très-nobles & très-honorables Messieurs les premier Président, Conseillers, Maîtres & Assesseurs de la Chambre des Comptes de Sa Sacrée Majesté Impériale & Royale, très-généreux Mécènes des Belles-Lettres. A Bruxelles de l'Imprimerie de J. B. Jorez rue au Beurre. Brochure in 12 de 30 pages.*

DEPUIS l'extinction de la Société des Jésuites, les Révérends Pères Augustins enseignent seuls les Belles-Lettres à Bruxelles au grand conten-

tement des Magistrats justes & éclairés qui président au gouvernement des Pays-Bas. Le premier fruit de l'éloquence du R. P. Professeur de Rhetorique, est le Panégyrique de S. M. l'Impératrice-Reine. Ce n'est pas seulement à Bruxelles, mais dans toute l'Europe qu'on trouveroit des auditeurs & des lecteurs prévenus en faveur d'un si beau sujet.

L'Orateur, après avoir loué les vertus pacifiques de l'auguste Souveraine, sa douceur, son affabilité, son équité, sa modération qui dans elle étouffe l'ambition de s'aggrandir aux dépens de ses voisins, divise son Discours en deux Parties. *Et Gentem & Matrem Gentis una complectetur oratio, quos ipsa vis armorum sejungere non potuit. Amor Subditorum in Theresiam, hoc primum: amor Theresiæ in Subditos, hoc erit alterum caput.* La première Partie qui traite de *l'amour des sujets pour* MARIE-THERÈSE renferme trois soudivisions. L'Orateur, s'adressant aux Autrichiens & aux Belges, dit: *Vidimus illam vestram*

charitatem inter Martis furores pro Principis fortuna terribilem, in ejus morbo exanimatam, in ejus salute exultantem. La première soudivision traite & de la guerre cruelle que l'Impératrice eut à soutenir pour conserver l'héritage de son père, & de celle qu'elle a faite au Roi de Prusse avec plus de raisons que de succès. Voici comment l'Orateur dépeint l'évènement qui fit *tomber la tête de la Maison d'Autriche. Eo (capite) cadente, grandi succussa lapsu tota remugiit Europa, ictu mortis repentino deturbatus sedem reliquit multis ambiendam votis Imperator ille.* Il rend par-tout justice aux ennemis de MARIE-THÉRÈSE, surtout à la France, sans dissimuler pourtant l'injustice de la guerre qu'on lui déclaroit. Le Roi de Prusse est qualifié du titre d'*Annibal Germanique*, également à craindre par ses armes & par ses finesses. Le Prince CHARLES *de Lorraine* & les Héros Autrichiens sont célébrés comme de raison. Mais le zèle & l'ardeur des Hongrois pour leur adorable Souveraine est un mor-

ceau très-tendre ; on aime à les entendre dire : *moriamur pro Rege nostro* THERESIA ! Les deux autres soudivisions n'occupent que deux pages. La maladie qui pensa mettre au tombeau Sa Majesté Impériale, est décrite d'une façon tout-à-fait neuve. L'Orateur, après avoir donné le congé aux soldats, en leur annonçant que MARIE-THÉRÈSE n'a plus d'ennemis, se reprend tout-à coup, & dit : *fallor, auditores. En adest alius hostis longè luctuosior ; non in agros, non in vicos, non in urbes & provincias sæviens ; quem nulli possint exercitus depellere : sed qui urens in medullis, bulliens in venis, grassans in toto corpore, delicias nostras, salutem & vitam depascitur. Lue istâ, cui natura humana vectigal est, quam ex oris Americanis ad nos institorum avarities attulit in orbis reliqui perniciem, affligitur Theresia.* Viennent ensuite la tristesse, les pleurs, les craintes du peuple, enfin les transports d'allégresse à la nouvelle de la guérison d'un mal si affreux.

La seconde Partie commence par

cette belle maxime. *Si ex rei veritate magis quàm ex vulgari hominum opinione æſtimare Principum gloriam velimus, Auditores, nulla illis major atque ſolidior laus contingere videbitur, quàm quæ ad ipſós ex amore affectuque in populos proficiſcitur.* Après avoir encore parlé en général de la vraie gloire des Souverains, l'Orateur *invite ſes auditeurs à parcourir Marie-Thérèſe, & à reconnoître dans elle les ſources de leur amour. Effixerat illi mentem Deus, qualem boni Principes habere ſolent. Injecerat illi dignos illos Imperio ſpiritus, dignas amore civium gratias*, &c, &c. Il prend l'Impératrice dans ſon enfance, la ſuit à ſon arrivée au Trône, dans l'aſſemblée des Etats de Hongrie, à ſon mariage avec feu l'Empereur *François I*, dans les audiences qu'elle donne à tous ſes ſujets ſans diſtinction ; il la loue ſur ſon affabilité & ſur ſon averſion pour un ridicule cérémonial, ſur le choix qu'elle fait par-tout des Miniſtres & des Magiſtrats à qui elle confie ſon autorité, ſur ſon zèle pour l'agricul-

ture & pour le soulagement du peuple, sur son goût pour les Sciences & les Beaux Arts dont elle est une protectrice éclairée, enfin sur sa nombreuse postérité. Chaque article lui fournit de nouveaux éloges. Il ne craint point qu'une nouvelle guerre vienne troubler de si beaux jours, & il prophétise les plus grands malheurs à la Prusse, si elle fait semblant d'agacer les aigles Impériales. Il finit par demander à Dieu, non pas d'augmenter, mais de conserver le bonheur dont on jouit : *Ut Augustus filius Imperator diù cum seniore parente felicitati adsit publicæ, vivant que semper Serenissimi Archiduces maternis moribus : ut totam familiam regiam incolumem semper & florentemque rore cœlesti gratiarum & benedictionis Deus adimpleat, à quo omne datum optimum est : ut matri patriæ THERESIÆ det videre filios filiorum usque ad tertiam & quartam generationem. Optamus, obsecramur, efflagitamus.*

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Novembre 1775.

LETTRE IX.

Les Confidences d'une Jolie Femme. A Paris chez la veuve Duchesne Libraire rue Saint-Jacques, & Guillyn Libraire Quai des Augustins, 4 Parties in-12 de plus de 160 pages chacune.

LA plûpart des Héros de Romans font des prodiges de générosité, de constance, de sensibilité & de toutes ces hautes vertus auxquelles la foiblesse humaine a bien de la peine à s'élever. L'auteur de cette Histoire a pris, Monsieur, une route toute opposée. Son principal personnage est une jolie personne à laquelle on a donné une éducation brillante pour l'agrément, négligée pour l'essentiel. Son caractère est léger, inconséquent, imprudent, très-propre enfin à faire le malheur des hommes assez dupes ou assez malheureux pour s'attacher à elle. Made-

moiselle *de Tournemont* (c'est le nom de cette jolie personne) inspire une passion violente au jeune Comte *de Rozane*, & semble ressentir elle-même toute la vivacité d'une première inclination. Le Comte va rejoindre son Régiment. Pendant son absence, on la dispose peu-à-peu à recevoir la main du Chevalier *de Murville*, homme du monde très-adroit & très-séduisant, que la mère de Mademoiselle *de Tournemont* semble favoriser par des motifs de reconnoissance assez peu honnêtes. Le Chevalier *de Murville* connoissoit le penchant de sa femme pour *Rozane*, mais s'embarrassoit fort peu de ses sentimens; il n'exigeoit d'elle que de la décence: il avoit ses intrigues à part. Cette indifférence pique l'amour-propre de Madame *de Murville*; elle a recours à *Rozane* qui devient son amant favorisé. Quoiqu'elle n'aimât pas son mari, elle avoit une sorte de dépit contre une Madame d'*Archènes* qui étoit sa maîtresse. Elle forme le projet de la traverser, de l'inquiéter, de

l'humilier même. Elle se déguise d'une manière bizarre pour aller au bal de l'Opéra. Les premières personnes qu'elle y rencontre sont *Murville* & Madame d'*Archènes* qui se promenoient à visage découvert. L'occasion de les tourmenter lui paroit favorable. Elle propose au Chevalier *de F*** d'être son second. Elle les attaque & les persécute avec tant d'acharnement qu'elle est enfin reconnue. Cette scène indécente avoit fait spectacle. Madame *de Murville*, en rentrant chez elle, trouve une voiture attelée, des chevaux de selle, des domestiques en botte, & son mari qui lui annonce qu'il faut partir. Son dessein est de la conduire à sa terre de *Murville*. Ils s'arrêtent quelques jours à Aulnay*, maison charmante qui leur appartenoit. Madame *de Murville* écrit à *Rosane* qui part précipitamment & paroit aux environs déguisé en Marchand de Campagne. *Murville* se promenoit de ce côté-là, portant un fusil sous le bras. On lui remet une lettre. Il pose la crosse de

son fusil, & s'appuyant sur le bout du canon se met à lire la lettre lorsqu'il apperçoit & reconnoît le prétendu Marchand. Il reprend son fusil, sans s'appercevoir qu'il est embarrassé dans des herbes longues & traînantes, & la secousse qu'il. donne pour l'en arracher fait partir le coup qui le renverse mort sur la place. Voilà Madame *de Murville* veuve & maîtresse d'elle-même; elle revient à Paris, se réconcilie avec sa famille qu'une si mauvaise conduite avoit révoltée, &, son deuil fini, elle épouse *Rozane* qui étoit toujours amoureux, mais trop sage, trop sensible pour une femme aussi légère que celle qu'il aimoit. Le bonheur des deux époux ne dure pas long-temps. Madame *de Rozane* rencontre dans une maison un fat nommé *Cardonne*, amant de cette Madame d'*Archènes* pour laquelle elle avoit une si belle haine; elle forme le projet de le lui enlever. *Cardonne* n'étoit pas sans agrémens; il fait des progrès auprès d'elle. Elle consent enfin à un rendez-vous lorsqu'elle reçoit de lui une lettre d'ex-

cuſe, où il prétexte qu'il eſt obligé de retourner aux Indes. Elle conçoit qu'elle a été jouée. Un inſtant après arrive un ſecond billet; ce dernier eſt de ſon mari, qui lui déclare qu'un inconnu lui a remis ſes lettres à *Cardonne*, qu'il ſçait tout, & qu'il lui fait un éternel adieu. Tous les moyens qu'elle emploie pour ſe juſtifier, ſont inutiles. La honte l'empêche de reſter dans la Capitale; elle va précipitamment ſe réfugier dans un vieux Château qui lui appartenoit en Bourgogne. Les premiers mois ſont donnés tout entiers à la douleur; mais le beſoin de la diſſipation l'emporte; elle prend une maiſon à Autun, & ſe livre plus que jamais à tous les plaiſirs. Au milieu de cette vie agitée, le premier penchant qu'elle avoit eu pour ſon mari dominoit toujours dans ſon cœur & le rempliſſoit d'amertume. Mais il réſiſtoit à toutes ſes inſtances. Profondément bleſſé, il éprouvoit les atteintes d'une mélancolie qui le conduiſoit lentement à la mort. Madame *de Rozane* forme le projet de ſe ſervir de ſa fille, unique fruit de leur

mariage, pour recouvrer l'affection & l'estime de M. *de Rozane*. Elle part pour le Périgord, où il s'étoit retiré, & où il faisoit le bonheur de ses vassaux. Près d'y arriver, elle envoie un de ses gens à la découverte. Il revient lui dire que son Maître est dans un petit bois près du Château, & qu'en se hâtant, elle le trouvera sûrement au même endroit. » A ce récit, » dit-elle, je devins pâle, tremblante : » Mademoiselle *Des Salles* (la Gou- » vernante de sa fille) qui craignoit » que je n'hésitasse, ordonna de mar- » cher.... Nous gardâmes le silence » jusqu'à une portée de fusil du bois ; » là, mon amie, me voyant prête à me » trouver mal, proposa de me faire de- » vancer par ma fille, & d'attendre à » paroître, que sa présence, ses ca- » resses, eussent disposé le Comte à » me recevoir. Je goûtai son idée ; » elle me ranima ; nous ne consul- » tâmes plus que sur les moyens de » faciliter la reconnoissance. Mes bra- » celets, mon collier, un cœur de » rubis singulièrement beau, que » *Rozane* m'avoit donné lorsque je

» l'avois rendu père, ornèrent les
» bras & le cou de l'enfant. . . Ma-
» demoiselle *des Salles* lui fit répéter
» son rôle, sans permettre qu'elle y
» ajoutasse rien, parce que je pen-
» sois tant de choses qu'elle n'au-
» roit pu retenir aucune. A la faveur
» du taillis, nous fûmes conduites
» assez près du Comte, derrière une
» petite élévation, d'où, sans voir
» & sans être vue, je pouvois aisé-
» ment tout entendre. Ma fille partit,
» avança vers son père, n'en étoit
» qu'à dix pas, quand un chien vint
» au-devant d'elle, en aboyant de
» toute sa force. La petite s'effraya,
» poussa des cris, tendit les bras du
» côté où elle m'avoit laissée. . . . *Ro-*
» *zane* tournant la tête, crut rencon-
» trer une aventure de Féerie, en
» voyant, dans un lieu écarté du
» grand chemin & de toute habita-
» tion opulente, un enfant éblouis-
» sant de sa propre beauté, & de
» diamans dont le soleil redoubloit
» l'éclat. Il se leva pour retenir son
» chien, au moment même où fré-
» missant du danger de ma fille, je

» quittois mon poſte pour voler à
» ſon ſecours. A mon aſpect, le Comte
» devina tout.... Il recula....Ses yeux ſe
» troublèrent, ſa main chercha inu-
» tilement l'appui d'un arbre.... Il
» tomba ſans que nous puſſions être
» à temps de prévenir ſa chûte. Nous
» courûmes .... Mademoiſelle *des*
» *Salles* s'empreſſa de le rappeller à
» lui. Quant à moi, je ne faiſois qu'a-
» jouter à l'embarras. Preſqu'auſſi dé-
» faillante que mon mari, j'étois à
» terre, & baiſois une de ſes mains,
» avec les démonſtrations d'une dou-
» leur immodérée. Ma fille crioit,
» m'appelloit, me tiroit par ma robe,
» pour m'éloigner d'un ſpectacle qui
» lui faiſoit peur. Le Comte fut frappé
» de ce tableau en reprenant ſes ſens,
» & n'en put ſoutenir l'impreſſion.
» Alors je me jettai à ſon cou, &
» mêlai mes pleurs à la ſueur froide
» dont ſon viſage étoit inondé. *Ro-*
» *zane!* m'écriai-je, mon cher *Rozane*,
» daigne regarder une femme qui t'a-
» dore, & qui veut te dédommager
» tous les jours de ſa vie, des cha-

» grins qu'elle a pu te causer. Made-
» moiselle *des Salles* l'exhortoit à
» faire un effort. Rendez-vous, disoit-
» elle, aux vœux de ceux qui vous
» aiment . . . Votre cœur ne doit plus
» s'ouvrir qu'à la joie, aux sentimens
» délicieux de l'amour & de la nature.
» Il fut long-temps sans paroître en-
» tendre ce qu'on lui adressoit. Enfin,
» je sentis un mouvement foible, mais
» marqué, par lequel il sembloit vou-
» loir me repousser. Ses regards lan-
» guissans se promenèrent autour de
» lui. . . . il les arrêta sur l'enfant,
» qui l'examinoit d'un air d'étonne-
» ment & de curiosité. C'est donc là
» ma fille, demanda-t-il à Mademoi-
» selle *des Salles* ? Oui, répondis-je,
» en la lui présentant ; c'est ta fille,
» c'est la mienne, qui vient redeman-
» der pour sa mère, la place qu'elle
» occupoit dans ton cœur . . . La petite
» ouvrit les bras pour lui faire de dou-
» ces caresses, conformément à nos
» instructions : il la prit dans les siens,
» la pressa contre sa poitrine . . . Ciel!
» s'écria-t-il, à quelles épreuves vou-

» lez-vous mettre ma raison ? . . . Ai-
» mable & cher enfant ! Quels regrets,
» quels déchiremens tu feras souffrir
» à ton père ! . . . Ah, Mademoiselle !
» le sacrifice en étoit fait. . . . Vous
» m'auriez rendu service, en ne l'ame-
» nant pas ici. . . . Eh ! vous, Madame,
» qu'y venez-vous chercher ? De l'en-
» nui, de la tristesse ? . . . . En vérité,
» vous avez bien tort de quitter des
» lieux où vous étiez heureuse —
» Heureuse ! Ah, mon ami ! reviens
» de cette fatale erreur : crois au
» contraire, que jamais . . . . J'en
» crois les faits, interrompit-il, &
» les croirai toujours. Maîtresse de
» choisir la route qui pouvoit vous
» conduire au bonheur, vous avez
» pris celle . . . . L'arrivée de mon
» carosse l'empêcha de poursuivre.
» Nous partîmes avant que j'eusse fait
» la plus légère attention à l'extrême
» changement du Comte ; mais assise
» en face de lui, dans la voiture . . . .
» quels reproches je me fis en consi-
» dérant mon ouvrage ! *Rozane* n'étoit
» plus que l'ombre de ce qu'il avoit

» été. La langueur avoit altéré ſes
» traits & flétri ſa jeuneſſe . . » .
» Il ne lui reſtoit que cet air noble,
» intéreſſant, dont la mort ſeule pou-
» voit effacer l'empreinte ». Le Comte *de Rozane* donne à ſa femme devant toute ſa maiſon les marques les plus éclatantes de ſa réconciliation : mais ces démonſtrations n'étoient qu'extérieures ; il étoit trop convaincu qu'elle étoit incapable d'un véritable attachement, & cette cruelle idée achève de le conduire au tombeau.

Ce qui fait quelque peine dans la lecture de ces Mémoires, c'eſt que des leçons ſi frappantes n'en corrigent point l'héroïne qui, dans des goûts paſſagers qu'elle honore du nom de paſſions, retrouve de nouveaux chagrins, quelques plaiſirs fort troublés & jamais le bonheur. Il n'eſt guères poſſible de s'intéreſſer pour un tel perſonnage : cependant, Monſieur, le Roman eſt, en général, très-agréable, & vous y trouverez des ſituations extrêmement touchantes. La moralité en eſt naturelle &

très-instructive. On y voit, dans toute leur étendue, les suites de l'imprudence & de la mauvaise conduite, & les malheurs qu'elles entraînent nécessairement. Le caractère de *Rosange*, quoiqu'un peu sérieux, est un modèle de raison, de sensibilité, & prouve aussi que ces qualités ne suffisent pas pour le bonheur, lorsqu'on se trompe dans le choix de son attachement. Il y a dans ces Mémoires un épisode peut-être plus intéressant que l'histoire principale. C'est celui de la sœur de Mademoiselle *de Tournemont*, jeune fille d'un caractère violent qui, rebutée par sa mère & trompée par son amant, se fait Religieuse, se lie d'une chaîne éternelle & meurt de désespoir en accablant de reproches celle qui lui avoit donné une aussi affreuse existence. Si la personne à qui nous devons cet ouvrage, continue à s'exercer dans le même genre, je ne doute point qu'elle n'obtienne des succès très-distingués. Elle annonce beaucoup d'esprit, & même de talent.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles au sujet de la Tragédie de Menzikoff.

A Versailles 15 Novembre 1775.

LE 10 de ce mois, on a joué, Monsieur, sur le Théâtre de la Cour à Fontainebleau, une nouvelle Tragédie en cinq Actes de M. *de la Harpe*, sous le titre de *Menzikoff*, ce favori célèbre de *Pierre le Grand*, Empereur & fondateur, pour ainsi dire, de la Russie. Tout le monde sçait l'histoire de *Menzikoff*, qui, précipité du plus haut degré de fortune & d'élévation où puisse parvenir un sujet, fut exilé & mourut dans les déserts glacés de la Sibérie. M. *de la Harpe* dira peut-être ou du moins fera dire par quelqu'un de ses amis dans le *Mercure* prochain, que sa Pièce a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens, qu'elle a fait fondre en larmes tous les spectateurs, &c. Ne vous laissez point séduire, Monsieur, par cette annonce trompeuse. J'étois à la représentation; je puis vous assûrer que cette Tragédie est tombée

tombée dans toute la force du terme ; qu'on n'y a trouvé ni caractères, ni conduite, ni intérêt, ni style, & que la Cour, non moins indulgente qu'éclairée, n'a pu s'empêcher d'en témoigner son mécontentement. Le lendemain il courut à ce sujet dans Fontainebleau une Epigramme que vous ne connoissez peut-être pas, & dont vous ferez l'usage que vous dictera votre zèle pour la gloire de M. *de la Harpe*. La voici.

De *Menzikoff* quel est le sort ? Tombé.
Dieux, quelle glace ! -Oui sans doute, & *Bébé*,
Quand on siffla mainte autre Tragédie
Enfans transis de sa Muse engourdie,
Fut bien jugé. Mais ce froid rigoureux
Dans *Menzikoff* est un trait de génie :
O du Costume effet miraculeux !
Chacun disoit, je suis en Sibérie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Célide ou Histoire de la Marquise de Bliville par Mademoiselle M****,*

deux Parties in-12. A Paris chez la Veuve Duchesne rue Saint-Jacques.

ENCORE un Roman, Monsieur, & par une femme encore ; je me trompe, par une Demoiselle qui n'a pas quinze ans. N'allez pas soupçonner que cette jeune personne, nouveau *Desforges-Maillard*, se couvre ici d'un âge & d'un sexe intéressans pour surprendre notre admiration. Comme l'amour-propre a plus d'une fois employé ce stratagême, je n'ai pû me défendre de quelque défiance. Mais je sçais que l'auteur de ce Roman est véritablement une *Dacier*, une *Gomez*, une *d'Aulnoy*. Je ne vous ferai point l'analyse des évènemens dont cette Histoire est tissue. La vraisemblance est un peu blessée dans quelques-uns ; les personnages y sont amenés d'une manière peu naturelle, & l'on peut reprocher au style quelques incorrections ; en récompense, les caractères sont bien tracés, & se soutiennent dans le cours de l'ouvrage. La passion de l'amour y est sur-tout traitée avec énergie.

Célide aime le Marquis *de Bliville*, dont elle est adorée ; comme elle n'est pas riche, elle tremble que le père de son Amant ne veuille pas consentir au mariage de son fils. En effet, le Marquis fait à son père l'aveu de sa passion pour *Célide*. Le père qui a d'autres vues déclare qu'il a déja disposé de sa main, & qu'il épousera dans huit jours la fille du Duc *D****. Ces mots sont un coup de foudre pour le Marquis : toute sa raison l'abandonne ; il tombe dangereusement malade. Dans cette circonstance il écrit à *Célide* ; c'est d'une main qu'il soutient à peine qu'il lui trace ses derniers sentimens ; les ombres de la mort l'environnent . . .
» Adorable *Célide* ! ô vous que j'aime !
» ô vous que j'idolâtre ! je n'ai pû
» vivre sans vous ! vivre sans *Célide* !
» ô Dieu ! le jour ne m'est rien sans
» elle ! mort ! ô mort que j'implore !
» viens finir mes peines : elle exauce
» mes vœux . . . . Je ne vois plus . . . .
» quelle obscurité . . . . ! quelles hor-
» reurs . . . . ! La plume m'échappe . . . .

» Adieu ! chère *Célide* .... vous que
» j'adore .... pour jamais .... Adieu....
» ô Ciel ! je meurs. » On porte cette
lettre à *Célide* ; le Comte *de Bricourt* son
père veut calmer en vain l'excès de sa
douleur, elle y succombe, & donne
des marques d'un si violent désespoir
qu'on tremble aussi pour ses jours.
L'image de son Amant qu'elle croit
au tombeau, se présente sans cesse
à son esprit agité. Une de ses amies
qu'on nomme Mlle *de Blémigny* est
au chevet de son lit qui l'exhorte
à prendre quelque repos. « Chère
» amie, disoit *Célide*, il n'en est plus
» pour moi ! Je me croyois plus de
» fermeté, mais je ne puis résister au
» coup qui m'a frappée ; j'aurois sup-
» porté la perte du Marquis, si je
» n'avois pas à me reprocher d'y avoir
» contribué, quoique ce soit invo-
» lontairement ; toutes les fois que
» cette idée s'empare de mon esprit,
» je ne peux contenir mon désespoir.
» La fin de ma vie, qui approche,
» peut seule en ralentir le cours : mais,
» que dis-je ? de tous côtés, quels

» mêlanges d'horreurs ! ....Il faut ou
» survivre à mon amant, ou me sé-
» parer de mon père ! J'adore l'un &
» l'autre ! .. Cruelle alternative ! ..
» abandonner mon père ! je l'entre-
» vois déja sans consolations, sans
» secours ; il ne goûtera plus le charme
» d'aimer & d'être aimé : je ne puis
» penser à cette image sans effroi ! ..
» Une autre qui me déséspère se pré-
» sente à mes regards ; c'est moi qui
» ai mis le Marquis au tombeau, &
» je ne l'y suivrois pas ? O mon amie,
» quelles affreuses pensées ! soit qu'il
» plaise au Ciel de me ravir le jour,
» ou de me le conserver, je ne puis
» être satisfaite ! Je vivrai avec dé-
» sespoir ; je mourrai avec horreur » !
Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que cette situation est pathétique ?

Vous applaudirez encore au dramatique du morceau suivant. Tandis que *Célide* est mourante & qu'elle pleure la perte de son Amant, le Marquis est guéri, & a obtenu le consentement de son père. Empressé d'annoncer lui-même son bonheur à

ſon Amante, il arrive chez le Comte *de Bricourt*, qui le tient long-temps ſerré dans ſes bras, & qui le baigne de pleurs. Le Marquis mêloit ſes larmes aux ſiennes. Il eſt bientôt inſtruit par le Comte lui-même du nouveau malheur qui eſt près de lui enlever *Célide*. Il veut aller expirer à ſes pieds. Le Comte eſpère que ſa vue pourra peut-être produire un changement heureux. Il le conduit dans l'appartement de ſa fille. Le Marquis ſe précipite aux pieds du lit que la mort environne. *Célide*, en le voyant, jette un foible cri, & s'évanouit : on fait retirer auſſi-tôt le Marquis dans une chambre voiſine ; il entend qu'on s'agite ; une voix chérie vient frapper ſes oreilles : » — Chère ombre, » diſoit *Célide*, Ombre que j'adore ! » tu m'appelles ! tu m'invites à te ſui» vre ! tu n'attendras pas long-temps ! » — Le Marquis ne peut ſe contenir ; » il ouvre la porte avec précipita» tion : — Non, chère *Célide*, s'é» crie-t-il en s'approchant d'elle, » ce n'eſt point l'Ombre de *Bliville*

» qui a paru à vos regards, c'eſt lui-
» même, qui ne vit que pour vous,
» qui jure à vos genoux qu'il vous
» adore, & qui ne peut vivre ſans
» vous. — Ses lèvres ſe colloient ſur
» une des mains de Mademoiſelle
» *de Bricourt*, & ſes yeux la cou-
» vroient de pleurs. Quel ſpectacle!...
» L'aimable *Célide* étoit comme anéan-
» tie; ce teint où les roſes & les lys
» formoient un ſi parfait aſſemblage,
» étoit d'une pâleur livide; ces yeux
» charmans, où ſes vertus étoient ſi
» bien peintes, n'exprimoient plus
» rien: cette bouche adorable, qu'em-
» belliſſoient ſa bonté, ſa ſenſibilité,
» & mille autres qualités de cette
» ame ſi belle, dont elle étoit l'or-
» gane, avoit perdu preſque tous ſes
» agrémens: néanmoins on diſtin-
» guoit tous ceux que cette aimable
» fille avoit eus autrefois en partage:
» l'état affreux où elle étoit réduite,
» touchoit, attendriſſoit, intéreſſoit
» au lieu d'exciter l'horreur: ſon
» Amant à genoux au chevet de ſon
» lit, ainſi que je viens de le dire,

» se noyoit dans les larmes : d'un au-
» tre côté, on voyoit un père in-
» fortuné se désespérer, en pensant
» qu'il alloit perdre une fille si digne
» d'être aimée, & qui lui étoit si
» chère ! L'air de cet homme véné-
» rable inspiroit la douleur & le res-
» pect. On voyoit ensuite une tendre
» amie s'affliger bien sincèrement ; &
» l'on peut dire enfin qu'on voyoit la
» beauté expirante & les graces en
» pleurs. Ils furent près d'un quart-
» d'heure dans cet état doulou-
» reux. *Célide* ne sortoit point de son
» anéantissement ; cependant à la fin,
» les soupirs, les sanglots de son
» amant, les larmes dont il inondoit
» sa main, les baisers ardens qu'il y
» imprimoit, l'émurent : elle ouvrit
» ses yeux qui s'étoient refermés ; elle
» retira sa main, elle regarda le Mar-
» quis. — Est-ce vous, lui dit-elle ?
» mes yeux ne me trompent-ils point ?
» avez-vous abandonné la région des
» morts, ou existez-vous en effet ? —
» Oui, aimable *Célide*, j'existe, je
» vis pour vous adorer, lui répondit-

» il en redoublant ses pleurs : —
» Puis-je le croire, reprit-elle ; mon
» père, mon amie, venez auprès de
» moi.... Mais, non : gardez-vous-en,
» ne venez point détruire mon illu-
» sion. Ce n'est qu'un fantôme, je le
» sçais ; mais laissez-moi cette douce
» erreur un instant ! elle m'est trop
» chère pour que je cherche à la dissi-
» per ! Puisse-t-elle durer toujours !...
» — Non, ma fille, lui dit le Comte,
» vous ne vous abusez pas ; c'est le
» Marquis lui-même que vous voyez
» devant vous. — Oui, ma chère
» amie, lui dit aussi Mademoiselle *de*
» *Blémigny*, c'est lui-même. — Oui,
» adorable *Célide*, s'écria *de Bliville*,
» c'est moi, c'est moi-même, qui....
» — Où suis-je donc, interrompit
» *Célide*, sommes-nous tous descendus
» chez les morts ? Ah ! vous me trom-
» piez !... non, je ne vois pas le
» Marquis. Vous vouliez entretenir
» mon illusion : elle s'évanouit d'elle-
» même... mes yeux se dessillent :
» affreuse lumière ! Mais, que dis-je ?
» Je ne vois plus. Quel nuage obs-

» curcit mes regards ! ... — En ache-
» vant ces mots, elle tomba encore
» en foiblesse : on crut qu'elle alloit
» expirer » ; elle revient à la vie ; elle épouse son amant. Vous voyez, Monsieur, qu'il y a dans les morceaux que je vous ai cités, de l'ame, de la passion, de la chaleur, & que Mademoiselle *M**** promet beaucoup.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

RÉPERTOIRE *Universel & Raisonné de Jurisprudence Civile, Criminelle, Canonique & Bénéficiale : ouvrage de plusieurs Jurisconsultes ; publié & mis en ordre par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. Tomes 2e, 3e & 4e ; chacun de près de 600 pages ; à Paris chez J. D. Dorez Libraire rue Saint-Jacques près de Saint-Yves, & chez les principaux Libraires de France.* Je vous ai annoncé, Monsieur, le premier Volume de cet utile *Répertoire* * ; les Tomes 2e, 3e & 4e, qui ont paru

* Voyez la présente *Année Littéraire* 1775, Tome 2e page 350.

depuis, ne sont point inférieurs au premier, & justifient les éloges que j'ai donnés à cette entreprise. Il est certain, Monsieur, que, si le rédacteur continue son travail avec le même soin, sa collection de Jurisprudence sera la plus complette, la plus méthodique, la plus à portée de tout le monde, la plus facile à consulter, que nous ayons eue jusqu'à présent.

Jesus Consolateur dans les différentes afflictions de la vie. Par le R. P. Hubert Hayer, Récollet, ancien Lecteur en Théologie. Troisième édition, revûe, corrigée & considérablement augmentée. Un Volume in-12 petit format de plus de 300 pages. A Paris chez G. Desprez Imprimeur du Roi & du Clergé de France rue Saint-Jacques. L'auteur a pensé avec raison qu'il seroit très-avantageux pour tous les Chrétiens d'avoir sous la main un ouvrage dans lequel les principes & les motifs généraux de consolation fussent non seulement exposés avec clarté, mais encore applicables, autant qu'il est pos-

ſible, à toutes les ſituations fâcheuſes (elles ſont en grand nombre) où l'homme peut ſe trouver. C'eſt ce motif qui a fait entreprendre au R. P. *Hayer* ce petit livre qu'un eſprit éclairé, un cœur ſenſible, une piété tendre, une vraie Philoſophie ſemblent avoir dicté.

Séance Publique de l'Académie d'Amiens. M. d'*Agay*, Maître des Requêtes, Honoraire de cette Académie, fils de M. le Comte d'*Agay* Intendant de Picardie, ouvrit cette ſéance par un Diſcours ſur *l'amour du bien public.* Ce Diſcours, indépendamment de ſon objet qui doit intéreſſer tous les hommes, fut très-goûté. Eh, comment ne pas applaudir à l'éloquence d'un jeune Citoyen qui, dans un âge où l'on ne cherche que ſon bonheur particulier, s'occupe avec tant de ſenſibilité du bonheur général; & ſur-tout d'un citoyen deſtiné à faire un jour la félicité d'une de nos Provinces, & peut-être de tout le Royaume? Les autres ouvra-

ges qui remplirent cette séance, sont les *Eloges de M. le Marquis de Chauvelin* & de M. *Caperonnier*, Académiciens Honoraires, par M. *Baron* Secrétaire de l'Académie; un *Discours sur le bonheur des Gens de Lettres, par M. d'Esmery Avocat*; un *Mémoire sur les Loupes, par M. Bourgeois Lieutenant du premier Chirurgien du Roi à Amiens*; une traduction en vers du *Pervigilium Veneris*, précédée d'une Dissertation Littéraire sur le véritable auteur de cet ouvrage, par M. *de Wailly*. Le Prix proposé pour l'*Eloge de Dom Luc d'Achery*, Bénédictin, a été remporté par M. *Maugendre*, Etudiant en Philosophie, fils aîné de M. *Maugendre* premier Secrétaire de l'Intendance & Honoraire de l'Académie. Ce siècle, Monsieur, est celui des prodiges. Il est bien étonnant qu'un Ecolier de seize ans tout au plus ait obtenu un Prix d'éloquence au jugement d'une Académie aussi éclairée & aussi impartiale que l'est celle d'Amiens. On m'a dit que cet *Eloge de Dom d'Achery* s'imprimoit; je l'attends avec impa-

tience pour vous en rendre compte. M. *Macquet*, Etudiant en Chirurgie, a remporté le Prix de l'Ecole de Botanique. L'Académie a proposé pour sujet du Prix de Poësie qu'elle doit donner en 1776 l'*Hommage fait à Philippe de Valois par Edouard III dans l'Eglise Cathédrale d'Amiens*; & pour sujet du Prix d'Eloquence de la même année l'*Eloge du Maréchal de Créqui*, ce grand Capitaine du 17e siècle, mort à Paris le 4 Février 1687.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles, contenant un projet pour la salubrité de l'air de Paris. Le plus grand bonheur qui puisse arriver à l'homme, est d'être utile au moins une fois dans sa vie. D'après ce desir, je vous fais part, Monsieur, d'une observation très-intéressante pour la santé de nos Concitoyens. La plûpart de nos Aréomètres ont observé que le vent du Sud-Ouest est le vent dominant dans le climat que nous habitons. Personne n'ignore que c'est le vent le plus mou & qui forme le plus de brouillards.

Les vapeurs se condensent au-dessus des villes, & souvent occasionnent des maladies épidémiques. Il est donc de l'intérêt public de travailler à nétoyer les terres du côté du Sud-Ouest & à les purger de tout ce qu'on appelle Marécages, Egoûts, Voiries, &c. D'après ce principe incontestable, quel tort n'a-t-on pas eu d'établir, entre Vaugirard & Vanves, une Voirie qui sans cesse envoie des exhalaisons putrides sur la ville de Paris, exhalaisons qui portent avec elles des maladies dont on ignore la cause. Ne seroit-il pas de la saine physique & de la simple raison, de placer les Voiries au Nord des villes? Le vent du Nord n'élève jamais de vapeurs; au contraire il ne fait que balayer l'air, & le rendre plus salubre. On objectera peut-être la difficulté des voitures. Mais quelle raison particulière d'intérêt peut compenser l'intérêt général, la santé de toute une ville aussi considérable que Paris? Il seroit aisé de forcer les voituriers, pour éviter la traverse de Paris, de prendre toujours leur che-

min par les plus prochains Boulevards.

Niente impossibile che ben vole.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Iconologie. A Paris chez Lattré Graveur Ordinaire du Roi, de Mgr le Duc d'Orléans & de la ville de Paris rue Saint-Jacques presque vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. L'accueil que le Public a fait à l'*Almanach Iconologique* commencé par feu M. *Gravelot*, a été le fruit de l'estime que ce célèbre Dessinateur avoit acquise par ses longs travaux. En effet, personne ne traitoit les sujets en petit avec plus de génie, avec une touche plus spirituelle. Après la perte de cet Artiste, M. *Cochin*, dont les talens sont si célèbres, a bien voulu se charger d'achever cet ouvrage. M. *Gravelot* avoit toujours eu dessein de faire une *Iconologie* complette; mais il n'a point laissé de plan sur l'étendue de ce travail, ni sur la manière dont il devoit le continuer. Beaucoup de personnes qui

regardent, avec raiſon, cette entrepriſe comme devant faire un tout intéreſſant & un abrégé de ce qu'il y a de mieux dans les *Iconologies* déja connues, ont témoigné le deſir d'être inſtruites du plan ſur lequel on ſe propoſe de le terminer. Le voici. Les figures emblêmatiques les plus uſitées, & dont on a le plus fréquemment beſoin, avoient été déja ſaiſies par M. *Gravelot*; cependant il en reſtoit un plus grand nombre d'autant plus eſſentielles, que les Emblêmes en ſont moins connus. En parcourant les meilleurs *Iconologiſtes*, & particulièrement le livre intitulé *la Pinche noviſſima Iconologia del Cavalier Ripa*, qui eſt le plus étendu & le plus complet de tous les auteurs qui ont traité cette matière, on a reconnu qu'en ne compoſant les ſujets que d'une ſeule figure avec ſes attributs, le nombre des Planches rendroit l'ouvrage d'une trop longue exécution. Ainſi, pour ne rien faire perdre au Public de ce qu'il y a d'eſſentiel, & cependant pour abréger

autant qu'il est possible, on s'est déterminé à joindre ensemble dans la même composition plusieurs figures allégoriques. Le plan qu'on se propose de suivre est de prendre pour principal sujet les vertus ou les qualités louables, & de leur donner pour contrastes les vices ou les défauts contraires : par exemple, en représentant l'*Abstinence*, on lui a opposé la *Gourmandise*. Quelquefois il se trouve plusieurs vices opposés à une seule vertu; on n'en a fait néanmoins qu'un seul sujet. A la *Bénignité*, on a donné comme ses contraires la *Méchanceté*, la *Malignité* & la *Scélératesse*; ce qu'on a fait particulièrement lorsque les Emblêmes qui, dans *Ripa*, caractérisent ces vices, se sont trouvés avoir quelque diversité. Par-là, au moyen d'un grouppe de quatre figures qui, en donnant également leurs attributs, présente un spectacle plus riche, on ne fait qu'une seule Planche de ce qui en auroit produit quatre. Tel est le plan de cet ouvrage que l'on présume exiger encore environ soixante-

douze Planches. On n'a pas toujours suivi les Emblêmes de *Ripa ;* souvent ils paroissent forcés, peu intelligibles aux yeux ou de nature à ne pouvoir être traités agréablement en Peinture. Alors on en a substitué d'autres ; mais on a eu l'attention, dans le petit Discours abrégé qui en donne l'explication, d'indiquer les Emblêmes qu'annonce *Ripa*, en rendant en même temps raison des motifs qu'on a eus pour en employer d'autres dans l'Estampe. Ce petit ouvrage renfermera donc non-seulement ce qu'il y a de meilleur dans ce fameux *Iconologiste*, mais présentera de plus des idées nouvelles ; ce qui mettra à portée d'en faire un choix judicieux. Ces sujets sont, en général, dans l'ordre alphabétique des vertus qui en sont le principal objet. Mais, pour plus de commodité, on mettra à la fin de l'ouvrage une Table, au moyen de laquelle on trouvera facilement ce qu'on y voudra chercher. Les neuf premiers Volumes de l'*Iconologie* dessinés par M. *Gravelot*, sont les

Sciences, les *Arts*, les *Vertus*, les *Êtres Métaphysiques*, les *Muses*, les *Élémens*, les *douze Mois*, l'*Homme* & les *Êtres Moraux*. Il y a trois Volumes par M. *Cochin*. Le prix des dix premiers Volumes est de 7 livres 4 sols chaque Volume relié en Maroquin, & 5 livres broché. Les 11e & 12e Volumes se vendent 8 livres reliés chacun, & brochés 6 livres, à cause de la quantité de figures dont chaque Planche est composée. Ces douze Volumes se vendront ensemble ou séparément. Cet ouvrage, qui est de la plus belle exécution, est très-utile à tous les Artistes, & forme une collection agréable pour les curieux.

On trouve chez *Lattré* beaucoup d'autres objets intéressans, entr'autres l'*Atlas Moderne pour la Géographie de M. l'Abbé Nicole de la Croix*, & tout ce qu'on peut, en général, desirer pour la Géographie, comme Globes, Sphères, Cartes, &c; plusieurs petits Volumes d'étrennes Géographiques, une très-grande quantité

d'Ecrans nouveaux sur l'Histoire de France, la Fable, la Géographie, la Mythologie, la *Partie de Chasse de Henri IV*, &c, &c, &c.

Annette & Lubin, & *les Cerises. Deux Estampes faisant pendant, de 14 pouces de haut sur 10 de large en comprenant la bordure, gravées par M. Ponce d'après les Gouaches de Baudoin. A Paris chez l'auteur rue Sainte Hyacinthe, & chez Basan rue & Hôtel Serpente.* On est sûr de plaire au Public en lui offrant des Sujets de *Baudouin.* Les ouvrages de cet Artiste ingénieux feront toujours les délices des Amateurs. Le premier de ces Sujets représente *Lubin* assis sous un bocage épais à côté d'*Annette*, à laquelle il présente des raisins; la jeune & jolie Bergère tient d'une main un panier de fruits, & de l'autre lui montre une table où l'on voit les apprêts d'un repas champêtre; on apperçoit dans le fond le Bailli jaloux qui observe les deux amans.

Le sujet qui fait le pendant de celui-ci, représente un Villageois qui cueille des cerises ; une jeune fille les reçoit, & une autre à côté d'elle tient un panier à son bras ; un âne chargé de fruits & un chien sur le devant se grouppent pittoresquement avec les autres figures ; l'horison est borné par un paysage. On remarque dans ces deux Sujets l'intelligence, la naïveté & l'intérêt que *Baudouin* a sçu répandre dans toutes ses productions. Les Estampes sont exécutées avec goût, & d'un effet agréable.

Le Fertile Rivage. Estampe d'environ 24 pouces de haut sur 19 de large, gravée d'après le tableau de M. Loutherbourg, Peintre du Roi, par Mademoiselle Coulet de l'Académie Impériale de Vienne. A Paris chez Lempereur Graveur du Roi rue Saint-Jacques. Ce sujet représente une Mer calme ; sur le bord on voit des pêcheurs qui retirent leurs filets, & quelques autres grouppes de figures

isolées, dont la composition n'est pas fort heureuse. D'un côté la Mer se joint à l'horison; l'on y distingue deux Vaisseaux à la voile; de l'autre sont des rochers & des fabriques. Quant à la Gravure, vous n'y trouverez, Monsieur, nulle correction de dessin, nulle variété, nulle intelligence; les rochers, les fabriques, les figures, le ciel & la mer: tout est du même style, d'une monotonie rebutante & d'un froid glacial.

Traité de la Dyssenterie par M. Zimmermann D. M. Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare; des Sociétés de Zurich, de Basle, de Berne, & Médecin de Brugg. Traduit de l'Allemand par M. le Febvre de Villebrune D. M. Un volume in-12 de près de 400 pages; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny. Rien de plus commun, Monsieur, de plus meurtrier pour l'espèce humaine, & de moins facile à détruire que le fléau de la dys-

ſenterie. Nous avons, ſur cette maladie, bien des ouvrages compoſés par des Maîtres de l'Art. Mais M. *Zimmermann*, qui pratique la Médecine dans un pays où, preſque tous les ans, cette épidémie exerce les plus cruels ravages, a mieux traité ce ſujet que tous ceux qui l'ont précédé. Son livre eſt, à cet égard, un recueil important d'obſervations faites avec ſagacité, & de remèdes indiqués avec diſcernement. C'eſt un véritable préſent qu'il a fait à l'humanité ; & l'on ne ſçauroit trop reconnoître le ſervice que nous a rendu M. *le Febvre*, en nous mettant à portée, par une traduction fidelle & bien écrite, de profiter des lumières & des leçons du Docteur Allemand. Il a mis à la tête de ſa verſion une *Préface* ſçavante, très-inſtructive elle-même ſur l'objet ſi bien éclairci dans le volume Germanique.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Novembre 1775.

L'ANNÉE

LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

QUOIQUE je sois fort maltraité, Monsieur, dans la *Lettre* suivante que je viens de recevoir manuscrite, & qui sans doute est d'un ami ou d'un admirateur de M. *de la Harpe*, je ne balance point à vous la communiquer, afin que vous jugiez vous-même si les torts qu'on m'y reproche & les injures qu'on m'y dit ont quelque fondement. Cet ami ou partisan de M. *de la Harpe* me paroît de bien mauvaise humeur : qu'importe, si ses remarques sont justes ? Dans ce cas, vous en profiterez, Monsieur, & moi je tâcherai de me corriger.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles sur des omissions impardonnables de sa part.

» On ne voit que trop, Monsieur
» le *Folliculaire*, par tous les Extraits
» que vous donnez des ouvrages de
» M. *de la Harpe*, & sur-tout par
» votre silence, que la partialité la
» plus affreuse guide votre plume ou
» l'arrête. La belle Prose & la haute
» Poësie de cet auteur sublime of-
» frent-elles des traits de génie, vous
» n'en faites aucune mention ; vous
» les ometrez à dessein, & vous re-
» levez, au contraire, avec une em-
» phase triomphante, les endroits
» foibles qui peuvent se rencontrer
» dans les écrits de cet auteur ; c'est-
» à-dire, ces morceaux moins saillans,
» ces imperfections inévitables que
» comporte la nature humaine, &
» qui échapent à tous les grands hom-
» mes. Je rends néanmoins justice à
» la manière dont vous avez parlé des
» *Conseils à un jeune Poëte* * ; j'ai vû

* Voyez *l'Année Littéraire* 1775 *N°*. 23 *ou Tome V page* 245.

» avec plaisir, par les éloges que vous
» prodiguez à cette Pièce, que vous
» commencez à reconnoître le mérite
» de M. *de la Harpe*. Mais, au milieu
» des louanges équitables qu'il reçoit
» de vous, votre adroite malignité
» perce, votre envie cachée se fait
» jour. Vous osez dire, vers la fin de
» cet Article, que *vous n'avez pas privé*
» *vos lecteurs d'un seul des deux cens*
» *trente-six vers qui composent l'Épître*
» *des* CONSEILS A UN JEUNE POETE,
» tandis que vous n'avez cité que
» deux cens trente-cinq vers, & que,
» par la réticence la plus atroce, vous
» ne rapportez pas un vers qui, peut-
» être, est le plus beau de toute la
» Pièce; un vers unique dans son
» genre; un vers qu'*Homère*, *Vir-*
» *gile*, *Boileau*, *Racine*, *Rousseau*,
» *Voltaire*, &c, se feroient applaudis
» d'avoir trouvé. Je devine aisément
» les raisons qui vous ont empêché
» de l'offrir à l'admiration publique;
» vous avez craint qu'on n'en fût
» ébloui, & que la gloire de M. *de la*
» *Harpe* n'en reçût trop d'éclat: voilà
» le véritable motif de votre oubli

» volontaire. Mais je vais le rendre, » ce beau vers, aux applaudiſſemens » des connoiſſeurs :

De qui hait les talens j'augure toujours mal ;

» vous avez tranſcrit celui-là, & vous » avez laiſſé de côté ſon compagnon ; » où eſt la rime à *mal ?* Le voici, ce » vers qui ſeul vaut tout un poëme :

Jamais leur détracteur ne devient leur rival.

» Ce n'eſt pas là ce qu'on appelle un » *Frère Chapeau*, un vers commun pour » l'idée, proſaïque pour l'expreſſion ; » c'eſt un vers plein de choſes, un vers » penſé, un vers harmonieux, en un » mot, un vers fait pour ſervir de » modèle. *Leur*, *eur*, *eur*, *ri :* comme » cela eſt doux & ſuave !

» Mais vous êtes coupable d'un at» tentat plus énorme encore, & dont » je veux vous faire rougir aux yeux » de l'univers. Vous parlez, en der» nier lieu, de l'*Almanach des Mu»ſes* *, dans lequel on lit avec le

* *L'Année Littéraire 1775 N°. 26 ou Tome VI page 15.*

» plus grand étonnement des *Stances*
» de M. *de la Harpe.* Cette pièce frap-
» pante se présente sous vos yeux,
» & vous vous contentez de dire, LES
» REGRETS : *vingt-six Stances de M.*
» *de la Harpe dont je ne vous parlerai*
» *point.* Eh, pourquoi n'en pas par-
» ler ? Ce pourquoi n'est pas difficile à
» expliquer, & votre marche m'est
» connue. Vous avez pris le parti de
» ne pas dire un mot de cet ouvrage
» charmant, plutôt que d'être obligé,
» si vous en rendiez compte, de
» lui payer le tribut de surprise &
» d'enthousiasme qu'il exige. Quelles
» sont ces *Stances*, m'allez-vous dire ?
» Ce seroit une grande témérité à moi
» de répondre de ma mémoire quand
» il s'agit des vers de M. *de la Harpe.*
» Vain subterfuge ! Vous ne m'écha-
» perez point. Vous qui êtes à l'affut
» d'un seul vers, d'un seul hémistiche
» de ce Poëte inimitable ; vous dont
» l'haleine impure ne cesse de flétrir les
» lauriers que l'Académie entasse sur
» le *front naissant* de ce favori des Neuf-
» Sœurs ; vous, *sacrilége impie, dont*
» *la main viole* à chaque instant *les au-*

» *tels de ce génie :* vous l'avez oublié !
» Vous, oublier M. *de la Harpe !* Soyez
» vrai une fois dans votre vie ; dites
» donc, homme injuste & cruel, di-
» tes que vous avez lû & relû ces
» belles *Stances* avec l'abominable in-
» tention de les trouver mauvaises &
» de les ridiculiser, mais que, ne
» pouvant, armé du télescope de la Cri-
» tique, découvrir la moindre tache
» dans ce corps lumineux, vous avez
» feint de ne pas l'observer. Monstre,
» qui gardez les *portiques* du Parnasse,
» vous avez été furieux de ne pou-
» voir même *mordre au talon* cet
» *Achille* de notre Littérature. Les
» envieux détracteurs de M. *de la*
» *Harpe* ne manqueront pas de pren-
» dre votre silence pour une mar-
» que de mépris. Il est bon d'enlever à
» tant de *jeunes têtes* cette petite sa-
» tisfaction. Et vous, *Zoïle* de ce
» nouvel *Homère*, tremblez : il est
» temps que votre infâme partialité
» soit connue. Je vais les mettre sous
» vos yeux, ces *Stances* divines. Ce
» n'est pas vous que j'en fais juge ;
» c'est au tribunal de tous les gens

» d'esprit & de goût que je les sou-
» mets. Ces vers feront le charme de
» leurs oreilles, & le supplice des
» vôtres. On va vous prouver enfin
» que M. *de la Harpe*, à qui vous re-
» fusez l'imagination & la sensibi-
» lité, est éminemment doué de l'une
» & de l'autre. Dussiez-vous en crever
» de dépit, écoutez :

» Le sombre hyver va disparaître ;
» Le Printemps sourit à nos vœux ;
» Mais le Printemps ne semble naître
» Que pour les cœurs qui sont heureux.

» *Bre*, *ver*, *va*, *raître*, *rin*, *rit*, *rin*,
» *aître*, *our*, *cœurs*, *heur*. Avouez donc,
» Monsieur l'*Aristarque*, que tous ces
» *R* répandent dans ce petit Quatrain
» une mélodie singulière.

» Le mien, que la douleur accable,
» Voit tous les objets s'obscurcir ;
» Et, quand la Nature est aimable,
» Je perds le pouvoir d'en jouir.

» *Tous les cœurs sont heureux, le mien*
» *ne l'est pas* : voilà l'idée simplifiée ;

» comme elle feroit platement com-
» mune & comme elle eſt embellie ſous
» les riants pinceaux de M. *de la Harpe!*
» *Objets s'obs, je perds pou d'en jou:*
» quelle molle négligence! On dira
» peut-être que *la Nature eſt toujours*
» *aimable*, que la nature de *Thémire*
» l'eſt ſans doute auſſi, & ne doit pas
» l'être moins au *printemps* qu'en *hy-*
» *ver*. Qu'il eſt bien malheureux pour
» M. *de la Harpe* d'avoir perdu *le pou-*
» *voir d'en jouir*; mais qu'on ne croie
» pas que ce ſoit le *pouvoir* qui lui
» manque; il ne faut pas prendre à la
» lettre les expreſſions d'un Poëte.
» M. *de la Harpe* n'a voulu dire autre
» choſe, ſinon que *la douleur qui l'ac-*
» *cable* lui ôte, en quelque ſorte, *le*
» *pouvoir de jouir*. On ne ſçait pas
» trop quelle eſt la cauſe de cette dou-
» leur. *Thémire* eſt-elle morte, eſt-elle
» abſente, a-t-elle donné ſon congé
» à M. *de la Harpe*, eſt-elle dans
» un Couvent ou ailleurs? Rien
» n'eſt expliqué, & c'eſt-là pré-
» ciſément ce que j'admire! M. *de la*
» *Harpe*, plein de l'axiome *tout dire*
» *eſt le moyen d'ennuyer*, aimeroit mieux
» ne pas énoncer même le néceſſaire

» que de hasarder un mot superflu.
» Il en résulte que ses idées paroissent
» quelquefois vagues à des esprits
» bornés, qui ne voient pas qu'à
» l'aide de ces adroites suppressions,
» il flatte le lecteur en lui laissant la
» liberté de penser tout ce qu'il voudra.

» De souvenirs que rien n'efface
» Mon cœur est toujours prévenu :
» Mon cœur à chaque instant qui passe
» Redemande un plaisir perdu.

» *Mon cœur*, *mon cœur*, toujours *mon*
» *cœur*! Rien de plus touchant. *Mon cœur*
» *prévenu de souvenirs*; & quels *souvenirs!*
» Des *souvenirs que rien n'efface!* Quelle
» idée neuve! Quelle expression poë-
» tique ! *A chaque instant qui passe* n'est
» point une cheville ; à la rigueur, *cha-*
» *que instant* tout seul auroit suffi ; mais
» il eût été trop sec ; l'*Instant*, par ce
» merveilleux *qui passe*, se trouve per-
» sonnifié. M. *de la Harpe* lui *redemande*
» *un plaisir perdu :* métaphore soute-
» tenue, image vraie. Un rimeur or-
» dinaire auroit dit *lui redemande un*

» *plaisir qui s'envole avec lui.* M. *de la* » *Harpe* a mis, en homme de génie ; » *un plaisir perdu*, si bien *perdu* que » l'*Instant qui passe* & qui ne reviendra » point, ne peut jamais trouver ce » *plaisir perdu*, & le rapporter à M. *de la Harpe.*

» Que m'*importe* que le temps fuie ?
» Heures, dont je crains la lenteur,
» Vous pouvez *emporter* ma vie :
» Vous n'annoncez plus mon bonheur.

» La liaison entre cette *Stance* & la » précédente est imperceptible ; elle » n'en existe pas moins. M. *de la* » *Harpe* ne pouvoit pas dire *que m'im-* » *porte un plaisir perdu ?* Il s'est rejetté » sur le *temps* dont la fuite l'intéresse » fort peu. Cependant il *redemande* à » ce *temps qui fuit*, à cet *instant qui* » *passe*, *un plaisir perdu* ; ainsi, dira- » t-on, il lui *importe* que le temps *ne* » *fuie pas*, que l'*instant ne passe pas* : » vaine subtilité ! Ce Quatrain est de » toute beauté. Que le premier vers » est charmant !

» *Que m'importe que le temps fuie ?*

» Je connois quelques amateurs qui » prétendent que, pour la justesse & » l'élégance, au lieu de,

» Vous n'annoncez plus mon bonheur,

» M. *de la Harpe* auroit dû mettre,

» Vous n'apportez plus mon bonheur.

» En effet, si les heures peuvent *em-* » *porter* la vie, elles peuvent *apporter* » *le bonheur*; de plus, il y auroit eu » dans quatre petits vers *importe*, *em-* » *porte*, *apporte*; ce qui auroit pro- » duit un bel effet. Cette idée me paroît » assez bonne; mais il faut consulter » là-dessus M. *de la Harpe* lui-même, » notre Maître & notre modèle. A pro- » pos de ces *Heures, dont il craint la len-* » *teur*, je me rapppelle quatre vers de » M. *Gresset*, ce Poëte si peu *Philosophe*, » & par conséquent si médiocre :

» Dans ces solitudes riantes
» Quand me verrai-je de retour ?
» Courez, volez, Heures trop lentes.

» Qui retardez cet heureux jour.

Chartreuse.

» Comme cela est mauvais en com-
» paraison d'h*eures*, dont je crains *la*
» *len-teur*.

» Je n'ai plus la douce pensée
» Qui s'offroit à moi le matin,
» Et qui, vers le soir retracée,
» M'entretenoit du lendemain.

» C'est ici sur-tout, ô le plus inique
» des Censeurs, qu'il faut s'extasier !
» Vous ne voyez pas sans doute tou-
» tes les beautés renfermées dans
» cette *Stance* de M. *de la Harpe*; je vais
» vous les développer, *rumpantur*
» *ut ilia*. Observez que la *douce pensée*
» de *Thémire* ne s'offre à M. *de la*
» *Harpe* que deux fois par jour, une
» fois le matin, une fois le soir;
» c'est-à-dire qu'il ne s'occupe tout
» au plus de sa maîtresse qu'une demi-
» heure le matin en se levant, & le
» soir une demi-heure en se couchant.
» Je sçais bien que ce fou, cet extra-

» vagant, ce forcené d'*Orosmane* dit
» dans la Tragédie de *Zaïre:*

» Je vais donner une heure aux soins de mon
» empire,
» Et le reste du jour sera tout à *Zaïre.*

» Mais M. *de la Harpe*, plus maître
» de sa passion, plus sage, plus Phi-
» losophe, plus homme enfin, ne
» pense à sa *Thémire* qu'une heure par
» jour; ensorte qu'il pourroit dire
» avec vérité:

» Je vais donner une heure au tourment que
» j'endure,
» Et le reste du jour sera tout au *Mercure.*

» Eh, bien, Monsieur le Frondeur,
» soutiendrez-vous encore que M. *de*
» *la Harpe* n'en est qu'aux élémens de
» la versification? L'appellerez-vous
» toujours *Bébé?* Comme je vous hu-
» milie! Le persifflage est cruel, j'en
» conviens; vous êtes à la torture;
» votre rage hebdomadaire est aux
» abois; mais je n'ai aucune pitié de
» votre situation. Je poursuis, ou plu-
» tôt c'est M. *de la Harpe* qui ajoûte:

» Sa voix, qui, sous le frais ombrage,
» Où je l'écoutois à genoux,
» Rassembloit autour du bocage
» Les oiseaux charmés & jaloux.

» *Sous le frais ombrage, autour du bo-*
» *cage*: voilà le lieu de la scène; au-
» cune circonstance n'est omise; M.
» *de la Harpe* a senti combien celles
» qu'il décrit étoient essentielles. Mais
» quel spectacle frappant de voir l'au-
» teur de *Pharamond*, de *Gustave*,
» de *Timoléon*, de *Mélanie*, de *Men-*
» *zikoff*, &c, &c, &c, baisser aux
» pieds de sa *Thémire* son front cou-
» ronné tant de fois. Cette situation
» est Dramatique: c'est l'*Hercule* de
» notre Littérature aux pieds d'une
» nouvelle *Omphale*; ou plutôt on
» croit voir *Racine* aux genoux de
» la *Champmeslé*. Les *oiseaux charmés &*
» *jaloux*. *Jaloux* de qui? De *Thémire*
» ou de M. *de la Harpe?* Cela n'est
» point assez marqué; mais les oiseaux
» pouvoient fort bien être *jaloux* de
» l'un & de l'autre. Ainsi le sens de
» ce vers n'en est que plus délicat,
» plus ingénieux, plus fin. Vous n'en

» conviendrez pas, Censeur atrabi-
» laire ; mais vous êtes vous-même,
» j'en suis sûr, *jaloux & charmé* de
» cette *Stance*.

» Les témoins, la gêne & l'envie
» Combattoient souvent nos desirs :
» Mais sous l'œil de la jalousie
» L'Amour sent croître ses plaisirs.

» Admirez *la gêne* placée entre *les té-*
» *moins* & l'*envie* ! Quel art d'ennoblir
» par leur disposition les termes les
» plus familiers ! *Sous l'œil de la ja-*
» *lousie* : image supérieurement ren-
» due. Divin *la Harpe*, vous étiez
» alors *sous l'œil de la jalousie* ; vous
» avez de quoi vous consoler : vous
» êtes maintenant *sous l'œil de l'admi-*
» *ration*.

» Beaux soirs d'Eté, charmante veille,
» Où je saisissois au hasard
» Un baiser, un mot à l'oreille,
» Un soupir, un geste, un regard !

» *Saisir au hasard un mot à l'oreille*,
» *saisir un soupir, un geste, un regard*.

» Que M. *de la Harpe* étoit adroit de *sai-*
» *sir au hasard* tant de bonnes fortunes!
» Il y a peu de *hasards* aussi heureux.
» Et remarquez la modestie de ce
» tendre amant : ce n'est point à son
» mérite, c'est au *hasard* qu'il recon-
» noît devoir les *baisers*, les *môts à*
» *l'oreille*, les *soupirs*, les *gestes*, les
» *regards* de sa belle Maîtresse.

» Que de fois, dans cet art instruite,
» *Thémire*, au milieu des jaloux,
» Jetta, dans des discours sans suite,
» Le mot, signal du rendez-vous!

» *Dans cet art instruite :* on pourroit
» demander *dans quel art*. Est-ce *dans*
» *l'art* de *saisir au hasard un baiser*, *un*
» *soupir*, *un geste*, &c, ou plutôt *dans*
» *l'art* de les laisser *saisir ?* Dans ce
» cas-là, ce n'étoit pas trop *au hasard*
» qu'ils échapoient à *Thémire*, qui étoit
» si bien *instruite*. Quoiqu'il en soit,
» cette *Stance* est pleine de délicatesse
» & d'harmonie ; *de*, *dans*, *des*, *dans*,
» *des*, *dis*, *du*, *dez !* On y retrouve
» avec plaisir *au milieu des jaloux ;*
» plus haut il y a des oiseaux *jaloux*,

» *l'œil de la jalousie* ; on ne sçauroit
» trop répéter les belles choses. *Au
» milieu des jaloux* est un peu équi-
» voque à la vérité ; mais on devine
» aisément que ce sont les *jaloux* de
» M. *de la Harpe*. Ce grand homme
» est bien malheureux : qu'il aime ou
» qu'il écrive, il est toujours *sous
» l'œil de la jalousie*, *au milieu des
» jaloux*, à Cythère comme au Par-
» nasse.

» Oh, comment remplacer l'ivresse
» Que l'Amour répand dans ses jeux !
» Non, la Gloire, autre enchanteresse,
» N'a point d'instans si précieux.

» Quelle chaleur dans cette strophe !
» L'*Amour qui répand l'ivresse dans ses
» jeux !* Il l'y *répand* à pleines mains :
» quelle expression neuve & pittoref-
» que ! La *Gloire n'a point d'instans si
» précieux* : comme ce style est éloigné
» de la prose !

» Du soin d'une vaine mémoire
» Pourquoi voudrois-je me remplir ?
» Pourquoi voudrois-je de la gloire,
» Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

» *Me remplir du soin !* Un autre auroit » dit platement *m'occuper du soin ;* » mais il n'y a personne qui ne sente » de quelle plénitude & de quelle » force est *me remplir du soin d'une* » *vaine mémoire.* Ce qui me déplaît » dans cette *Stance*, c'est qu'elle est » très-allarmante. M. *de la Harpe ne* » *voudroit plus de la gloire !* Seroit il » possible qu'il n'enrichît plus le Théâ- » tre de ses Tragédies, le *Mercure* de » ses Articles, l'*Almanach des Muses* » de ses beaux vers ? Quel désastre » pour les Lettres ! Ciel, ô Ciel, à » quel malheur sommes-nous donc » réservés !

» Tout rappelle à M. *de la Harpe* » l'image de sa *Thémire* ; qu'il aille à » la Comédie, chez *Nicolet*, à l'O- » péra, il croit toujours la voir.

» A ce spectacle où l'harmonie
» A tous nos sens donne la loi,
» Je dis ; celle qui m'est ravie
» Chantoit mieux, & chantoit pour moi.

» *Elle chantoit pour M. de la Harpe !* » Que de jolies choses elle devoit lui

» dire ! Il eſt vraiſemblable qu'elle
» chantoit ſes talens littéraires ; il eſt
» tout ſimple qu'il trouvât plus de
» plaiſir à l'entendre que les plus bel-
» les voix de l'Opéra.

» Souvent elle ne put ſe rendre
» Au lieu qui dut nous réunir ;
» Que ne puis-je encore l'attendre,
» Dût-elle encor ne pas venir !

» Que ces répétitions de *put*, *dut*, *puis-*
» *je*, *dût*, *encore*, *encor*, ſont agréa-
» bles ! Mais qui empêchoit M. *de la*
» *Harpe* d'aller *encore attendre ſa Thé-*
» *mire*, *dût-elle encor ne pas venir ?* Il
» pouvoit y aller tous les jours, excepté
» pourtant celui de la *Saint-Louis*.
» Je me trompe ; il pouvoit, il devoit
» y aller de préférence ce jour-là
» même, pour lui *offrir* ſa *gloire*, pour
» lui montrer ſon front radieux, ceint
» d'une Tiare de lauriers *.

» Mon ame aujourd'hui ſolitaire,
» Sans objet, comme ſans deſir,

* Prix d'Eloquence, Prix de Poëſie, & premier *Acceſſit* en vers.

» S'égare, & cherche à se distraire
» *Dans les songes de l'avenir.*

» M. *Gresset* a dit bien moins poëti-
» quement dans *sa Chartreuse*, en par-
» lant de l'Espérance,

» Elle endort ma peine présente
» *Dans les songes de l'avenir.*

» Mais aussi, comme je l'ai déja fait
» entendre, quel Poëte que M. *Gres-*
» *set* vis-à-vis M. *de la Harpe!*

» Tel, quand la neige est sur la plaine;
» L'oiseau, n'osant plus la raser,
» Voltige d'une aîle incertaine,
» Sans sçavoir où se reposer.

» *Quand la neige est sur la plaine*: comme
» ce style est simple & naturel! On
» ne voit jamais l'auteur courir après
» des périphrases; il dit tout uniment
» les choses par leur nom. Des épilo-
» gueurs demanderont si c'est *la plaine*
» ou *la neige* que l'oiseau *n'ose plus ra-*
» *ser;* il faut être bien borné, bien
» stupide pour faire une pareille ques-
» tion. Il est clair que c'est *la neige*,

» puisque *la plaine* est cachée sous » cette *neige*, & que l'*oiseau* ne voit » plus que *la neige*; car, s'il voyoit *la* » *plaine*, il la *raseroit* hardiment comme » de coutume. Ils diront peut-être » encore que cette comparaison d'un » oiseau est mesquine ; que c'est la » démangeaison du bel-esprit qui l'a » fait placer dans des *Stances* où le » sentiment doit dominer : pitoyable » radotage. Cette comparaison est juste » & sublime ; nous l'avons ainsi dé- » cidé, M. *Fariot* & moi. En effet, » M. *de la Harpe* se compare ici à un » *Oiseau* ; mais quel *Oiseau* ? Il est » évident qu'il faut entendre l'Aigle » ou le Rossignol, ou plutôt tous » les deux ensemble, puisque M. *de* » *la Harpe* est l'un & l'autre tour- » à-tour.

» Je m'apperçois que, sans contrainte,
» Mon cœur, pour tromper son ennui,
» Se permet une longue plainte
» Qui ne peut occuper que lui.

» *Sans contrainte* : rien de plus vrai ; » il n'y a pas la moindre *contrainte* dans

» les vers de M. *de la Harpe*. Mais
» que veut-il dire avec cette *longue*
» *plainte ?* Non, adorable auteur, vo-
» tre *plainte* n'est point *longue* ; je vou-
» drois qu'elle eût mille *Stances*. Tout
» le Pinde en est enchanté ; les Muses
» vous écoutent en répandant des lar-
» mes d'attendrissement & d'admira-
» tion.

» Il n'y a que vous qui n'en ver-
» serez pas, Critique sans ame, sans
» pudeur & sans foi, vous qui n'êtes
» susceptible que des sentimens vils de
» la haine & de la jalousie. Aussi n'est-ce
» pas dans le dessein de vous émouvoir
» que je vous ai cité la plûpart des
» *Stances* de cette touchante Élégie ;
» je pourrois vous copier toutes les
» autres ; mais votre cœur est trop
» endurci, & vous ne méritez pas
» que j'étende plus loin mon Com-
» mentaire sur cette pièce admirable.
» Mon seul but a été de découvrir au
» Public le manège que vous & vos
» pareils employez sans cesse pour
» déprimer les talens, & je crois y
» avoir réussi.

» Encore un mot qui ne sera pas à

» votre louange, & je finis. Vous
» avez imprimé, dans je ne sçais la-
» quelle de vos *Follicules*, je ne sçais
» quelle Lettre d'un ami prétendu de
» M. *de la Harpe*. Cet ami dit à M. *de*
» *la Harpe : vous n'auriez pas dû nous*
» *faire voir, chez Mademoiselle de* ***,
» *la dernière lettre que vous avez reçue de*
» *PAPA GRAND-HOMME ; il s'y ex-*
» *tasie très-longuement & avec chaleur*
» *sur le talent de M. Guibert, & il vous*
» *complimente assez sèchement sur votre*
» *petite Eloquence. Comment n'avez-vous*
» *pas senti que l'effet de cette lecture n'a-*
» *joûteroit pas à votre triomphe ?* Mais
» vous, M. l'éternel Contrôleur,
» *comment n'avez-vous pas senti*, &
» pourquoi n'avez-vous pas fait ob-
» server dans une Note, que cette
» Lettre de *Papa Grand-homme* étoit
» toute à l'avantage de M. *de la Harpe ?*
» Comment n'avez-vous pas démêlé
» le véritable motif du procédé de M.
» *de Voltaire ?* Tant qu'il a pensé que
» M. *de la Harpe* n'iroit pas loin, il
» lui a prodigué les plus grands éloges.
» Aujourd'hui qu'il voit M. *de la Harpe*
» acquérir de nouvelles forces &

» prendre le vol le plus élevé, il » craint d'être éclipsé par ce nouvel » Astre ; je ne serois pas même étonné » qu'il témoignât bientôt pour M. *de* » *la Harpe* le mépris qu'il a fait éclater » pour *Corneille*, *la Fontaine*, *Rouf-* » *seau*, &c, &c. C'est-là sa mar- » che ordinaire. Il a toujours été ja- » loux des talens rares ; il voudroit » rassembler sur lui seul toutes les » réputations, & former autour de » sa tête une auréole éblouissante » de tous les rayons de gloire dis- » persés, dont brillent, en dépit de » lui, les fronts de plusieurs Poëtes. » Voilà, n'en doutez pas, M. le Ré- » gent du Parnasse, la cause des *com-* » *plimens secs* que M. *de Voltaire* a » faits à M. *de la Harpe* sur son im- » mortel *Eloge de Catinat* ; & c'est, » encore une fois, ce que vous auriez » dû remarquer, pour peu que vous » eussiez été équitable.

» Je ne crois pas que l'envie vous » prenne d'insérer ma Lettre dans vo- » tre Journal. Votre indigne partia- » lité y est trop bien dévoilée. Cepen- » dant, comme je veux absolument

» que

» que cette Lettre soit publique, je » vous déclare que, si je ne la vois » pas dans vos *Follicules* sous quinze » jours, je la ferai imprimer ailleurs, » & que je vous ridiculiserai aux yeux » de tous les *Enfans de l'Europe*, & » même des *Colons de l'Amérique*. Je » connois des Journaux très-commo- » des pour quiconque veut s'égayer » à vos dépens. Adieu.

Je suis, &c.

A Paris, ce 20 Novembre 1775.

LETTRE XI.

Bibliothèque Universelle des Romans; Ouvrage Périodique, dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques, concernant les Auteurs ou leurs ouvrages; ainsi

que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques. A Paris chez Lacombe Libraire rue Christine.

L'OUVRAGE que je vous annonce, Monsieur, a commencé à paroître le premier de Juillet 1775. On en publie tous les mois un volume de neuf ou dix feuilles d'impression, caractère *Cicero*, format *in-12*; excepté les mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre qu'on en donne deux volumes, l'un le 1er & l'autre le 15 de ces mois. Le prix des seize volumes par année est de 24 livres pour Paris, & de 32 livres pour la Province, rendus francs de port aux Abonnés. Chaque volume est de 36 sols chez le Libraire pour ceux qui n'ont pas souscrit,

Je ne puis mieux vous faire connoître cette *Bibliothèque Universelle des Romans*, qu'en vous rendant compte du *Prospectus* & du *Discours Préliminaire* qui se trouvent à la tête du

premier volume de cette collection. Le *Prospectus* vous fera voir que les Romans ne sont pas aussi inutiles que vous l'avez peut-être cru jusqu'à présent. Le *Discours Préliminaire* vous mettra au fait du plan que les Rédacteurs de cette *Bibliothèque* se proposent de suivre dans leur travail.
» Les Romans ont été les premiers » livres de toutes les Nations. Ils ren» ferment les plus fidèles notices de » leurs mœurs, de leurs usages, de » leurs vices & de leurs vertus. Ils » sont comme autant de tableaux al» légoriques, qui présentent la vé» rité voilée ou embellie par la fiction. » Les Hordes sauvages, ainsi que les » hommes policés, ont leurs Romans; » mais c'est chez un Peuple actif, » noble & industrieux, qu'il faut cher» cher ces fruits heureux de l'imagi» nation; c'est en France, sur-tout, » que les Romans deviennent inté» ressans & utiles pour quiconque » veut aller au-delà du but que la » frivolité paroît s'être proposé. Ils » renferment la branche la plus an» cienne & la plus riche de notre Lit-

» térature. La lecture de quelques
» Romans isolés amuse l'oisiveté,
» trompe l'ennui, peut donner de
» fausses idées & de plus faux senti-
» mens. Mais cette même lecture, di-
» rigée par la Philosophie, & em-
» brassant la généralité des fictions,
» devient l'étude la plus sûre & la
» plus suivie de l'Histoire par les faits
» qu'elle rassemble & les mystères
» qu'elle dévoile ».

On ne peut douter que les Romans, considérés sous ce point de vûe, n'offrent le tableau le plus fidèle & le plus piquant des mœurs, des coutumes de tous les Peuples, & même de beaucoup d'événemens que l'Histoire a craint ou négligé de transmettre à la postérité. Mais, n'eussent-ils que le seul avantage de nous peindre les erreurs du cœur humain, leur lecture me paroîtroit encore très-utile, en la supposant faite dans l'esprit que se proposent les auteurs de cette collection. D'après ce que j'en ai déja vu, j'ose dire que ces ouvrages lus dans la *Bibliothèque* en question, non-seulement n'ont plus rien

de dangereux, mais qu'ils contiennent les plus grandes leçons de sagesse & d'excellens préservatifs contre les séductions du vice. Le poison secret qui pourroit s'y trouver renfermé, reste dans le creuset de l'analyse, laquelle se borne à donner l'esprit, &, pour me servir de l'expression même des auteurs, la miniature de chaque Roman; miniature dans laquelle n'entrent que les seuls traits propres à caractériser l'ouvrage, & d'où sont bannies toutes les images qui ne seroient pas avouées par la décence la plus rigoureuse. Ainsi, Monsieur, toutes ces brillantes productions ne seront plus perdues pour un grand nombre de lecteurs, dont la conscience délicate s'effrayoit du nom seul de Roman.

Il eût été difficile aux Rédacteurs de cet ouvrage, de fournir la carrière qu'ils se sont ouverte, sans le secours d'une Bibliothèque immense, dans laquelle on trouvât rassemblé tout ce qui a été écrit en France dans le goût Romanesque. Cette Bibliothèque, ils l'ont découverte; c'est

celle de M. le Marquis *de Paulmy*. Je ne crains pas de le nommer. Il a les premiers droits sur la reconnoissance que le Public doit aux auteurs du Journal des Romans ; c'est lui qui a daigné en tracer le plan, c'est lui qui en fournit les matériaux. On ne peut prévenir plus favorablement les lecteurs pour cet ouvrage, qu'en indiquant les sources où ceux qui le composent ont la liberté de puiser. On sçait que la Bibliothèque de M. *de Paulmy* est en tous genres la plus complette que puisse former la noble passion des livres dirigée par le goût & secondée par l'opulence.

Ce qui doit relever encore à vos yeux le mérite de cette *Bibliothèque des Romans*, ce sont les Notes historiques & critiques, avec les anecdotes curieuses, tant sur les auteurs que sur leurs ouvrages, dont chaque extrait est accompagné ou suivi. Vous les lirez avec d'autant plus de plaisir, qu'elles vous feront souvent connoître les véritables personnages que le Roman déguise. Telles sont, par exemple, celles qu'on trouve à la

ſuite de l'*Aſtrée*, où l'on voit que le célèbre *d'Urfé* a tracé l'hiſtoire de ſes propres amours ſous les noms & ſous les aventures de ſes Bergers & de ſes Bergères.

Le plan de l'ouvrage me paroît très-heureux & très-propre à embraſſer ſans confuſion tous les genres de Romans. Ils y ſont diviſés en huit claſſes. La première comprend les traductions *des anciens Romans Grecs & Latins*; la ſeconde, *les Romans de Chevalerie*; la troiſième, *les Romans Hiſtoriques*; la quatrième, *les Romans d'amour*; la cinquième eſt réſervée aux *Romans de Spiritualité, de Morale & de Politique*; la ſixième, *aux Romans Satyriques, Comiques & Bourgeois*; la ſeptième, *aux Nouvelles Hiſtoriques & Contes*; la huitième & dernière *aux Romans Merveilleux*, c'eſt-à-dire aux Contes de Fées, aux Voyages imaginaires, aux Romans Orientaux. Cette diviſion produira naturellement la plus grande variété dans la *Bibliothèque des Romans*, & je ne doute pas que cette collection précieuſe ne ſoit bien reçue du Public. Je me contenterai de vous

en citer un morceau tiré des *Affections de divers Amans, faites & rassemblées par Parthenius de Nicée, ancien auteur Grec & mises en François.* C'est l'histoire d'*Erippe.* » Les Gaulois, Nation belliqueuse, faisoient de temps » en temps des excursions chez leurs » voisins, & même chez ceux qui » ne l'étoient pas. Ils ravageoient » alors l'Ionie. Un de leurs détachemens s'avança jusqu'à Milet. On y » célébroit dans ce moment la fête » de *Cérès*, & les femmes Milésiennes » se trouvoient presque toutes rassemblées dans le temple de la Déesse, peu » éloigné de la ville. Elles sont enlevées par les Gaulois; quelques-unes » furent rachetées par leurs maris; » d'autres emmenées dans les Gaules. » De ce nombre étoit *Erippe*, femme » de *Xantus*, homme très-considérable parmi ses concitoyens. Il aimoit sa femme qui réunissoit la » beauté à la jeunesse. Il vendit une » partie de ses biens, se munit d'une » somme considérable, & partit pour » aller racheter sa chère *Erippe.* Il » arrive : c'est elle-même qui l'annonce

» & le présente au Gaulois dont
» elle est la prisonnière. Celui-ci loue
» l'action de *Xantus*, & lui demande
» quelle somme il lui apporte : mille
» écus d'or, lui dit le Milésien. Le
» Gaulois lui ordonna de diviser cette
» somme en quatre parts ; d'en pren-
» dre une pour lui, une pour sa
» femme, une pour son fils âgé de
» deux ans qu'il avoit laissé à Milet,
» & de consacrer la quatrième à la
» rançon d'*Erippe* ; ce qui fut effectué.
» Mais *Erippe* avoit d'autres vues ;
» elle se plaignit en particulier à son
» époux de ce qu'il ne s'étoit muni
» que d'une si foible somme, & qui au-
» roit pu ne pas suffire, si le Celte eût
» été plus intéressé. Elle ajouta que
» cette générosité pourroit bien n'être
» que feinte, & qu'en ce cas son ava-
» rice lui coûteroit la vie, de même
» qu'elle lui ôteroit tout espoir de li-
» berté. Alors *Xantus* lui avoua qu'il
» portoit sur lui le double de cette
» somme. La perfide Milésienne en
» informa presqu'aussitôt le Gaulois,
» en lui déclarant qu'elle aimeroit
» beaucoup mieux rester avec lui

» que de revoir une Patrie qu'il lui
» avoit fait oublier. Elle finit par l'ex-
» horter à faire périr *Xantus*, moyen
» qui lui assuroit tout-à-coup une
» grosse somme, & qui la déli-
» vroit d'un époux qu'elle ne pou-
» voit souffrir. Le Gaulois n'écouta ce
» discours atroce qu'avec indigna-
» tion. Il pressa même le départ de
» *Xantus* & de sa femme. Cependant
» il déclara qu'il vouloit les accom-
» compagner jusqu'à certaines mon-
» tagnes peu éloignées. Lorsqu'ils y
» furent arrivés, il leur dit qu'avant
» de les quitter il vouloit sacrifier
» avec eux. On dispose selon l'usage
» l'animal destiné au sacrifice. Le
» Gaulois invite la Milésienne à l'ai-
» der dans cette fonction; mais, au
» lieu de frapper la victime, il frappe
» la coupable *Erippe*, lui coupe la
» tête, & dit à *Xantus* de ne point
» s'effrayer & de s'affliger encore
» moins de ce qu'il voyoit. Il l'instrui-
» sit du crime dont *Erippe* avoit voulu
» le rendre complice, l'exhorta à
» mieux placer désormais son affection,
» & le renvoya avec tout son or. L'ac-

» tion de ce Gaulois partoit à coup
» sûr d'un fond d'équité, mais de cette
» équité qui dirige une ame un peu fé-
» roce. La vertu dans les siècles bar-
» bares ne marche guères que le fer à
» la main ».

Vous verrez sur-tout avec plaisir, Monsieur, dans cette collection, la suite des Romans de Chevalerie ; ouvrages devenus très-rares, très-difficiles à rassembler, & que le style & l'écriture gothiques rendent d'une lectures impraticable à ceux qui n'en ont pas fait une étude particulière. Il n'y a cependant point de livres qui méritent mieux d'être consultés pour connoître les mœurs anciennes de la nation Françoise. Vous serez étonné, en lisant les analyses très-bien faites de ces ouvrages & les Notes instructives & pleines de recherches & d'anecdotes qui les accompagnent, de voir combien ces Romanciers avoient d'imagination. C'est une source où vous trouverez plus d'un larcin de nos modernes.

Le Roman de *Merlin* est le premier

Roman de Chevalerie, puisqu'il est l'origine de ceux de la *Table Ronde*, les premiers de tous les ouvrages de ce genre. Une succession connue de tous ces Romans autorise les rédacteurs à les diviser en trois époques. La première comprend l'*Histoire des Chevaliers de la Table Ronde*, du Roi *Arthur*, de *Lancelot du Lac*, de ses compagnons & de leur postérité; la seconde, celle de *Charlemagne & des Pairs de France* que la Chronique, faussement attribuée à l'Archevêque *Turpin*, suppose l'avoir accompagné dans ses conquêtes; la troisième renferme l'*Histoire d'Amadis de Gaule* & des autres Chevaliers de sa famille. Les rédacteurs annoncent qu'ils feront successivement connoître les faits & gestes de ces trois races de Héros imaginaires, en n'offrant que les traits curieux & principaux, avec l'attention d'écarter les batailles sans nombre qui remplissent tant de volumes. Je n'entre pour le présent dans aucun autre détail sur ce riche répertoire, qui m'offrira plus d'une occasion de vous en parler.

L'Art d'Observer ; par Jean Sènebier, Ministre du Saint-Evangile & Bibliothécaire de la République de Geneve, 2 vol. in-8° d'environ 300 pages chacun ; à Geneve chez Cl. Philibert & Bart. Chirol ; & se trouve à Paris chez Durand Neveu Libraire rue Galande.

JUSQU'ICI, Monsieur, l'on a fait un grand nombre d'Observations, mais l'on n'a presque rien écrit sur la maniere de les faire. L'ouvrage que je vous annonce est donc aussi neuf par son objet, qu'il est intéressant par la maniere dont cet objet y est traité. La courte analyse que je vais en faire, suffira, je pense, pour vous engager à le lire d'un bout à l'autre.

L'Art d'Observer apprend à se former des idées claires sur tous les objets qui agissent sur les sens, & à les communiquer aux autres comme on les a reçues. Cet Art est différent de l'art de faire des expériences, parce que le premier s'occupe des objets

tels qu'ils se présentent dans la Nature; au lieu que le second cherche, par des combinaisons nouvelles, à parvenir jusqu'à la connoissance des phénomènes qu'il observe. M. *Sènebier* entre dans des détails sur les différences de ces deux Arts, sur leurs rapports & sur leurs usages. Son livre est divisé en cinq Parties.

Pour *observer* comme il faut, il importe d'avoir plusieurs qualités particulières, que M. *Sènebier* indique dans sa première Partie. Il ne prétend pas cependant que leur réunion soit absolument nécessaire; mais il fait entendre que l'*Observateur* sera d'autant plus parfait, qu'il en possédera davantage. Il lui demande un génie vaste & profond pour embrasser tous les rapports de l'objet qu'il *observe*; des connoissances générales qui le familiarisent avec les procédés de la Nature; des connoissances particulières de l'objet dont il s'occupe, pour sçavoir le point d'où il doit partir, afin de n'attaquer que ce qui est inconnu. Exercé dans l'*Art d'Observer*, il sçaura, de plus, la manière la plus convena-

ble de présenter les objets à ses sens. Mathématicien, il mettra dans ses recherches l'esprit des Mathématiques, & il se servira de leurs secours dans les cas où il lui seront nécessaires; mais, comme il est aisé d'être la dupe de ses sens & de son esprit, il apprendra à douter de ses idées & de ses sensations. Il se souviendra que des Médecins célèbres d'Italie & des Physiciens distingués d'Allemagne, ont soutenu, il y a peu de temps, par écrit, qu'ils avoient éprouvé l'effet des émanations, soit odorantes, soit purgatives, de quelques drogues, au travers desquelles on avoit fait passer le fluide électrique qui avoit agi sur eux. L'auteur veut, de plus, que l'*Observateur* s'applique aussi à approfondir les faits *isolés* pour les lier aux autres; les faits *communs*, qui souvent ont été mal *observés*; les *petits* faits, qui souvent fournissent de grandes idées, & les faits *irréguliers* qui peuvent servir à bannir des préjugés injurieux à la Philosophie.

Dans la seconde Partie, M. *Sénebier*, nous montre l'*Observateur* pen-

dant qu'il *obſerve*; méthodique dans ſes recherches, perfectionnant ſes ſens qui ſont naturellement bons, ſe ſervant adroitement d'inſtrumens bien choiſis & bien adaptés à ſes *Obſervations*, appréciant même les erreurs inévitables en s'en ſervant; joignant à toutes ces qualités une patience à toute épreuve, & ſur-tout une attention ſoutenue qui, fixant ſon ame ſur l'objet qu'il *obſerve*, lui en fera pénétrer tous les myſtères, l'empêchera d'être ſéduit par les apparences.

Dans la troiſième Partie de cet ouvrage, on voit l'*Obſervateur* occupé du ſoin de communiquer ſes *Obſervations*. M. *Sènebier* enſeigne ici la manière de les publier & de les rendre utiles aux autres. Il impoſe aux Philoſophes l'obligation d'être *ſincères*, *clairs* & *precis*. Il leur propoſe pour modèles Meſſieurs de *Buffon* & *Swammerdam*.

La quatrième Partie nous préſente l'*Obſervateur*, interprête de la Nature. A cette occaſion, M. *Sènebier* donne les règles les plus importantes

pour expliquer les phénomènes. Il apprécie la valeur de l'analogie & de l'induction, en montrant la manière de s'en servir; il indique une façon nouvelle d'employer plus sûrement les hypothèses & de graduer leur bonté; il prescrit l'usage de l'*analyse* comme un des meilleurs guides pour arriver jusqu'à la cause des faits; il devide, pour ainsi dire, ce fil d'*Ariane* qui y conduit; il termine cette Partie très-intéressante, par l'indication des moyens propres à conduire l'*Art d'Observer* à sa perfection.

Enfin, dans la cinquième Partie, l'auteur prouve que l'*Art d'Observer* est le créateur des Sciences & des Arts, puisque les sensations sont les matrices de toutes nos idées. Il examine ensuite si l'on peut estimer le degré de perfection auquel peut arriver l'esprit humain; il applique ses réfléxions, à ce sujet, aux Sciences & aux Arts; il montre qu'une étude approfondie de la Nature peut beaucoup augmenter encore le nombre de nos idées, étendre considérablement les Sciences, & perfectionner non-

ſeulement les Beaux Arts, mais les Arts Méchaniques. Il ouvre ici des vues nouvelles qui annoncent qu'il travaille à d'autres ouvrages, dont celui que je viens d'analyſer donne les plus favorables idées.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 21 Novembre 1775.

LETTRE XII.

Ode Latine ſur le Sacre du Roi. Par M. CERISIER Profeſſeur d'Éloquence au Collége des Graſſins, in-4° de 8 pages. De l'Imprimerie de la Veuve Thibouſt Place de Cambray.

ON ne rencontre dans le Monde que trop de beaux-eſprits & d'ignorans qui affectent le dédain le plus inſultant pour la Langue Latine, ou du moins pour ceux qui, chargés de l'enſeigner, ſe donnent quelquefois la peine de la parler. Pour vous, Mon-

ſieur, vous aimez cette Langue, & vous applaudiſſez à l'Univerſité de Paris qui, dans les occaſions importantes, ſe ſert de cet idiome pour faire éclater ſes ſentimens. Vous lirez avec plaiſir l'Ode que je vous annonce. Je ne vous en citerai que quelques ſtrophes. Voici le début :

VICTOR ſacrandum Remigio caput
Dux offerebat, Francigenûm decus,
Juxtàque fulgebant catervæ
Tolbiaci memores triumphi.

Tum digna tanto munere Pontifex
Secum volutans, Numine plenior,
Sic ora, pauliſper moratus,
Gandibus auguriis reſolvit :

Edoctus ergò ſuave jugum pati,
Ferox inermi colla potentiæ
Submittis ultrò, ſanctiorem
Imperio titulum additurus !

Præſtantiori quin etiam datur
Regno potiri ; ſi ſibi conſcius
Cœleſtis in pectus recepti
Muneris, aſſiduuſque cuſtos,

Injecta gaudes frena cupidini.
Quis liber aut Rex, non sibi temperans;
Regnoque non sedans frementes
Interiore animi procellas?

C'est-à-dire : » Le Vainqueur de » Tolbiac, l'honneur de sa Nation, se » présentoit devant *Remi* pour recevoir » l'onction Sainte. Rangées autour de » lui, ses Légions brillantes s'occu- » poient encore de son dernier triom- » phe.

» Le Saint Prélat, rempli de pen- » sées dignes de son auguste ministère, » rempli de l'esprit divin, s'arrête un » moment, frappé des hautes desti- » nées qu'il présage; puis, rompant le » silence :

» Fier conquérant, dit-il, vous ap- » prenez donc à subir un joug salutaire » & doux. Un pouvoir sans armes re- » çoit votre hommage. Il va consacrer » par un nouveau titre vos droits à » l'Empire.

» Que dis-je? Un Royaume infi-

» niment plus desirable vous est ou-
» vert ; si vous sentez le don Cé-
» leste descendu dans votre ame, si,
» toujours attentif à le conserver,

» Vous vous félicitez du frein qu'il
» met aux passions. Est-on libre ou Roi,
» lorsqu'on n'est pas maître de soi-
» même, lorsqu'on ne sçait pas gou-
» verner cet Empire intérieur souvent
» agité par des mouvemens séditieux ?

Le Poëte caractérise très-bien dans les dernières strophes le jeune Monarque de la France :

Rex, mirum ! ephebus ; non juveniliter
Tractans habenas Imperii, jubet
Regnare Legem, & Veritatis
Assiduâ bibit aure voces.

Si qui irretoris aurum oculis vident
Magno gerentes pectore Patriam, &
Sublimiori perspicaces
Mente valent ; socios paterni

Vocat laboris ; dum Solio cupit
Rex admoveri, quò magè polleant,
Exempla virtutum, suamque his
Luminibus radiare sedem. «

Haud ullus unquam tot ſpatio brevi
Indulſit ægris munera Civibus;
Fontem & bonorum largiorem
Pignore tam vario ſpopondit.

Ergò ſacrandum proſequitur pio
Affuſa Templis murmure Gallia;
Regemque Regnantum fatigat,
Ut propria hæc ſibi dona conſtent.

Dixit Sacramentum . . . aurea pleniùs
Jam currat ætas, jam melioribus
Boni regantur; Tuque tantis
Tolle animos, Clodovæe, fatis.

» On admire dans le jeune Monar-
» que qui tient les rènes de l'Empire
» une maturité ſupérieure à ſon âge.
» C'eſt pour faire regner la Loi qu'il
» commande : c'eſt à la Vérité qu'il
» prête ſans ceſſe une oreille atten-
» tive.

» Des Citoyens magnanimes voient-
» ils l'or avec indifférence ? Leur ame
» n'eſt-elle occupée que du bien de la
» Patrie ? Ont-ils un génie élevé, pé-
» nétrant ? Il les aſſocie à ſes travaux
» paternels.

» Pour donner plus d'influence » aux vertus, il en exalte les modè- » les ; telles sont les lumières dont il » veut que le Trône emprunte son » plus vif éclat.

» Jamais en si peu de temps aucun » Prince ne donna tant de preuves de » bienfaisance à ses Sujets : jamais au- » cun par tant de gages précieux » ne leur garantit l'abondance & la » prospérité future.

» Aussi les vœux de toute la France » le suivent au Temple où il va rece- » voir l'onction Sainte ; les peuples » prosternés devant les Autels sup- » plient avec instance le Roi des Rois » de les faire jouir du bonheur qui » s'annonce.

» Le Monarque vient de le pro- » mettre avec serment... Que l'on » voie couler désormais des siècles » plus fortunés... Qu'un peuple ver- » tueux ait des Chefs qui le soient » encore plus. Et vous, fondateur de » cette Monarchie, prenez des senti- » mens dignes de ses hautes destinées.

*Lettre de Madame la Baronne de *** à Madame la Marquise de ***. A Lyon 14 Octobre 1774.*

VOUS avez lû, Monsieur, dans une de mes Feuilles de l'Année dernière *, le *Fragment d'une Lettre écrite par Madame la Baronne de *** à Madame la Marquise de ****. On dit dans ce *Fragment* que *toutes les femmes* des Tragédies de *Racine* sont des *Furies* ou des *Messalines*. Je pris la liberté de combattre en peu de mots l'opinion de Madame la Baronne. Quelque temps après elle écrivit à Madame la Marquise *de ****, pour justifier son sentiment, la Lettre que je vous envoye. Elle s'étoit perdue dans mes papiers; je viens de la retrouver.

» Quelques admirateurs de Mlle *Saint-Val* cadette, ont sans doute voulu que » le Public fût instruit du bien que j'en » disois, & l'auteur de l'*Année Littéraire* » se sera fait un plaisir de rendre hom» mage à la vérité : tout cela n'a rien

* Voyez l'Année Littéraire 1774 N° 22 ou Tome V, page 132.

» de

» de désagréable pour la jeune Actrice » dont je parlois ; mais j'ai, Madame, » à me plaindre de votre complaisance. » Ne me croyant pas destinée à l'hon- » neur de l'impression, je n'ai ni soi- » gné mon style ni développé mes » pensées, & j'ai encore le chagrin » de me voir en contradiction avec » un Critique célèbre. Cependant je » n'en suis pas moins constante dans » le reproche fait à *Racine*. Oui, je suis » sûre qu'il vouloit donner très mau- » vaise opinion des femmes, & je le » trouve en cela malhonnête & dan- » gereux. J'ai dit que *toutes ses Héroïnes* » étoient des *Furies*; je ne parlois que » de ses Rôles majeurs tels que *Phè-* » *dre*, *Roxelane*, *Hermione*, *Eri-* » *phile*, &c. L'auteur de *l'Année Lit-* » *téraire* me renvoie à l'Histoire Ro- » maine pour une autre expression. J'ai » toujours vu donner le nom de la » femme de *Claude* à celles qui parois- » sent plus emportées que tendres, & » toutes les Amoureuses de *Racine* ont » ce caractère.

» *Phèdre* eſt révoltante :

C'eſt *Vénus* toute entière à ſa proie attachée ;

Furieuſe d'avoir été repouſſée, elle livre *Hippolite* à la vengeance de *Théſée*. *Roxelane* fait étrangler *Bajazet*, parce qu'il ne veut pas l'épouſer ; comme ſi le mariage chez les Turcs aſſuroit la fidélité ! *Athalide*, qui conduit leur intrigue depuis long-temps, devient jalouſe au moment où l'homme qu'elle aime va devenir Empereur, & le contraint à paroître refroidi, crime inpardonnable aux yeux de la Sultane. *Hermione* fait aſſaſſiner un Roi qu'elle aime, parce qu'il épouſe *Andromaque* ; elle offre ſon cœur à qui ſe ſouillera d'un meurtre, & l'imbécile *Oreſte*, qui ſçait n'être pas aimé, commet un crime, inoui par ſa cauſe, inutile par ſes effets, puiſque *Pirrhus* veut bien lui rendre *Hermione*. Quel eſt l'homme aſſez fou pour en punir un autre de ce qu'il n'aime pas ſa Maîtreſſe ? Qu'un Amant, adoré d'une femme malheureuſe, porte une main homicide ſur celui qui la tyranniſe, cela peut être poſ-

ſible dans le déſire d'une paſſion réciproque ; mais que ce ne ſoit jamais à l'inſtigation d'une femme ; c'eſt dégrader l'amour dans notre ſèxe qui ne doit l'inſpirer que par l'eſtime. *Racine* ne connoiſſoit ni le cœur des hommes, ni le nôtre.

Eriphile, au moment qu'*Iphigénie* obtient ſa liberté, *court à Calchas* apprendre la fuite de l'amante d'*Achille* ; quelle baſſe cruauté ! C'eſt ſans doute à ces exemples funeſtes que la fameuſe *le Couvreur* a dû le poiſon dont on dit qu'elle mourut.

Je ne parle point de *Monime*, foible copie de *Phèdre* qui a la fauſſeté de laiſſer croire qu'elle aime un fils de *Mithridate*, & la maladreſſe d'avouer ſon amour pour l'autre. L'auteur *de l'Année Littéraire* cite *Junie*, *Andromaque*, *Bérénice*, *Aricie*. Comme *Racine* a mal connu les véritables reſſorts d'un amour extrême, il a méconnu ceux d'un amour réſervé. *Junie* n'a pas l'eſprit d'apprendre à *Britanicus* que *Néron* l'écoute. *Andromaque* n'aime rien, pas même ſon fils,

puisqu'elle balance à lui sauver la vie : une mère en pareille situation épouseroit son bourreau ; mais elle sort en disant :

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

» La douce *Bérénice* fait son possible » pour engager *Titus* à mépriser les re» présentations de ses peuples ».

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez !

Belle maxime à donner à des Souverains! Il seroit bien plus sage de leur apprendre que, relativement à leurs sujets, ils n'ont pas une puissance infinie, & que, comme homme, celui qui peut tout ce qu'il veut ne sçait bientôt plus que vouloir.

La triste *Aricie* manque de courage pour apprendre à *Thésée* qu'elle est aimée d'*Hippolite* ; mais elle a celui d'aller l'attendre dans sa route.

Iphigénie n'inspire pas un grand intérêt ; cette situation, prise de celle d'*Isaac*, lui est bien inférieure. *Iphigé-*

nie, aimée d'*Achille*, disserte pour prouver qu'il vaut mieux se laisser égorger que d'épouser son amant. S'il est une femme adorée d'un Héros qu'elle aime, qui préfère la mort, à moins que ce ne soit pour le sauver lui-même, je consens à croire que toutes les femmes ressemblent à celles de *Racine*.

Racine, qui fait commettre des crimes au nom de l'amour, ne sçait pas y soustraire par le même sentiment. Mais je voulois vous parler de Mlle *Saint-Val* que j'aime, & je l'ai oubliée pour *Racine* que je n'aime pas. Elle vient de jouer *Alzire*, *Aménaïde*, *Ariane*, avec le plus grand succès : cette jeune personne, malgré la douceur de sa voix & le sentiment tendre qui paroît la caractériser, s'élève au fort, au sublime, sans *ces cris de la tête* que l'on prend à Paris pour de l'énergie, & sans tous ces mouvemens convulsifs que l'on confond avec l'art de la Pantomime. Le monologue d'*Alzire* a paru tout nouveau par la manière dont elle l'a débité ;

je ne puis vous dire avec quel charme elle a prononcé ces Vers :

» Les vainqueurs, les vaincus, tous ces
» foibles humains
» Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Et la chaleur qu'elle a mis dans le second monologue sur-tout, en disant, je ne me rappelle pas le commencement.

..... D'exterminer les miens, de déchirer
mon flanc,
Et moi je ne pourrai disposer de mon
sang !

Dans *Ariane* elle a fait verser des larmes par ces seuls mots :

C'en est fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

Envoyez vos Actrices nouvelles à Lyon prendre des leçons de sentiment, s'il est possible d'en recevoir. Mlle *Saint-Val* a jugé, mieux que personne, combien la manière de reprocher ses malheurs à son père étoit difficile dans la situation d'*Amé-*

naïde; j'ai vu souvent vos Dames du grand Théâtre, nous donner la colère pour le désespoir. La jeune *Saint-Val* ne fait pas de ces fautes. *Eh! ce mot n'est pas dit*, a été prononcé avec une douleur si profonde que la pitié s'est emparée de toutes les ames. Je ne finirois pas, si je m'en croyois; mais cette Lettre est déja trop longue.

Faites ma paix avec l'auteur de *l'Année Littéraire*; assurez-le que je lis quelquefois les beaux morceaux de *Racine*, mais que jamais ma fille ne lira les tirades de ses Princesses. Je craindrois qu'elle n'apprît de *Phèdre* que les remords, juste punition des crimes, en sont les réparateurs; de *Roxelane* que, sans pudeur & sans humanité, on doit tout sacrifier à ses passions; que l'on peut se servir, comme *Hermione*, de l'ascendant que l'on a sur celui qui nous aime, pour faire poignarder celui qui ne nous aime pas; & qu'enfin, d'après *Eriphile*, c'est un moyen d'obtenir le cœur d'un indifférent que de faire égorger celle qu'il nous préfère, fût-elle notre bienfaitrice. J'ai l'honneur d'être, &c.

Tout ce que je pourrois dire, Monſieur, pour défendre *Racine*, ne feroit point changer de ſentiment à Madame la Baronne *de* ***; comme tout ce qu'elle allègue & qu'elle pourroit alléguer encore contre les femmes de cet Auteur divin, ne me perſuadera pas : ainſi je ne ferai aucune remarque ſur cette ſeconde Lettre, que je ſoumets abſolument à vos lumières.

Lettre de M. Luneau de Boisjermain à Monſieur Fréron.

DIFFÉRENTES perſonnes, Monſieur, qui ſont abonnées à votre *Année Littéraire*, m'ont prié de vous engager à marquer dans vos Feuilles les prix de tous les ouvrages que vous y annoncez. * Elles ſont dans l'uſage de

* Je ne demande pas mieux que de ſatisfaire à cet égard mes Abonnés ; mais j'ai beau prier les Libraires de Paris, de Province & des païs Etrangers, de marquer les prix des ouvrages qu'ils débitent, la plûpart négligent de rendre ce ſervice au Public & à eux-mêmes.

s'adresser au *Bureau de l'Abonnement Littéraire* que j'ai formé en vertu d'un Traité fait avec la Poste, confirmé par un Bon du Roi, pour recevoir, par la Poste & port franc, tous les livres ou autres objets qu'elles se déterminent à rechercher, sur le compte que vous en rendez. Comme elles ne peuvent jouir du port franc que je leur procure qu'en me faisant passer d'avance le montant de tous les Articles qui peuvent intéresser leur curiosité, elles sont privées de la ressource que je leur présente, ou elles sont obligées de dépenser beaucoup en ports de lettres, pour s'instruire des sommes différentes qu'elles doivent m'adresser. L'ignorance où elles sont du prix de tout ce qu'elles veulent se procurer, les a exposées jusqu'ici à des retards ou à des faux frais inutiles qu'on peut leur épargner. Plus on est éloigné dans la Province de la source des richesses Littéraires, plus on doit travailler, à ce que je crois, à diminuer les entraves ou les dépenses qui peuvent retarder la communication

du commerce des esprits. J'espère, Monsieur, que cette considération vous déterminera à indiquer à l'avenir le prix de tout ce qui fait la matière de vos annonces.

L'*Abonnement Littéraire* ou le *Port franc des Livres* s'étend à toutes les productions de la Littérature, des Sciences & des Arts. Il n'en coute rien aux personnes de la Province pour les recevoir par la poste & port franc, que le prix auquel chaque ouvrage, chaque Brochure, chaque Cahier de Musique ou Gravure, sont vendus publiquement dans Paris.

Les Auteurs & les Libraires de Paris, les Marchands de Musique & de Gravûres, qui veulent faire connoître en Province leurs ouvrages ou les Marchandises qui se débitent dans leurs Magasins ; les Particuliers qui ont acheté quelques livres qu'ils veulent communiquer à leurs amis en Province ; les Avocats qui veulent adresser à leurs Cliens les Mémoires qu'ils ont fait imprimer dans leurs affaires ; les personnes qui ont des

procès, & qui veulent faire passer à leurs amis ou à leurs connoissances les Mémoires faits pour eux, sont obligés d'en payer le port d'après un tarif très-modéré. On paye également celui des livres au rabais.

Ce Bureau sert aussi à la distribution en Province des *Avis*, des *Prospectus*, des *Annonces*, qu'on répand gratuitement dans Paris; des Catalogues des ventes faites par les Huissiers Priseurs ou les Libraires; ils sont adressés aux personnes notables qui sont établies dans chaque arrondissemens des Bureaux de Poste.

J'entre avec vous, Monsieur, dans tous ces détails, afin de vous faire connoître l'étendue des avantages que la Province retire de l'*Abonnement Littéraire*, & combien il est important pour elle de connoître le prix de tout ce qui peut tenter sa curiosité. J'espère que vous voudrez bien, Monsieur, insérer cette Lettre dans le premier N° que vous publierez. J'ai l'honneur d'être, &c.

LUNEAU DE BOISJERMAIN.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

TRIBUT payé aux Graces ; Almanach utile & amusant.

A la plus digne de plaire. Almanach utile & amusant.

L'hommage dû aux femmes, ou le Vœu de la Nature. Almanach utile & amusant.

Almanach Géographique, composé de toutes les Cartes de l'Europe, avec Descriptions, 2 volumes en maroquin. Prix 18 livres.

Almanach Géographique, petit Atlas, élémentaire, en 32 Cartes générales, 1 vol. maroquin. Prix 12 livres.

Almanach Géographique, composé de toutes les Provinces de France, en 48 Cartes, maroquin. Prix 10 livres.

Almanach, ou Indicateur fidèle, qui enseigne toutes les Routes de France, maroquin. Prix 7 livres 4 sols.

Almanach Topographique de toutes les banlieues & promenades des environs de Paris, en 16 Cartes. 6 livres.

Almanach où sont représentés, en médaillons, divers Monumens érigés dans Paris.

ÉTRENNES de Minerve aux Artistes, Encyclopédie des secrets importans sur tous les Arts. 3 livres.

Etrennes Poëtiques de l'Amour, Poësies qu'un Amant peut donner à l'objet qu'il aime, fig.

Etrennes Poëtique du sentiment, ou recueil de Poësies agréables & galantes, dédiées aux Dames.

Etrennes Poëtiques, contenant plusieurs Pièces fugitives de M. de Voltaire, avec frontispice.

Etrennes Musicales, ou petit Rameau, pour apprendre de soi-même la Musique, fig.

Etrennes, contenant le précis de l'A-

griculture, du Jardinier Fleuriste, Semaille & Récolte.

Etrennes Géographiques, contenant les quatre Parties du Monde, & autres objets intéressant.

Secrétaire des Dames, dédié au deux Sèxes.

Secrétaire des Messieurs, Recueil en vers & prose, pensées ingénieuses, agréables Tablettes.

Secrétaire Économique, nécessaire aux Gens d'affaires, Militaires, Négocians & Voyageurs.

Secrétaire, ou Prophète véridique amusant, tant à l'usage des Dames que des Messieurs.

Secrétaire des Gens d'esprit, ou rêveries d'un homme tout éveillé, pensées badines, Tablettes.

Secrétaire du Courtisan sans art, ou les complimens sans fard, avec estampes relatives.

Secrétaire fidèle & discret, dont les feuillets sont en blanc, pour écrire & effacer à volonté.

Secrétaire du Voyageur, avec les Routes les plus fréquentées du Royaume, avec Tablettes.

Secrétaire, où se trouve le Calchas moderne, ou l'Oracle divertissant & amusant en société.

SOUVENIR *intéressant, enrichi de la Partie de Chasse de Henri IV, fig. & portrait bien gravé.*

Souvenir très-agréable, avec les délices de Cérès, de Pomone & de Flore, figures intéressantes.

Souvenir orné d'Estampes relatives aux 12 mois de l'année, avec Tablettes, pertes & gains.

Souvenir enrichi d'Estampes, dédié à la Reine.

Souvenir où se trouvent les Estampes des quatre Saisons & des quatre heures du jour, Tablettes.

Souvenir & joli Pot-pourri, orné d'estampes très-agréables, première suite qui paroît.

Souvenir ; les plaisirs de la Ville & de la Campagne, dédié aux deux Sèxes.

TABLEAU actuel de la France, considérée dans ce qu'elle offre de plus curieux.

Tableau des Parlemens & Cours Souveraines, sous le Regne de Louis XV & sous celui de Louis XVI.

Tableau Anecdotique de Louis XV, enrichi de son portrait, & supérieurement gravé.

Tableau contenant le Plan Topographique, Historique, Chronologique de Paris, avec des Cartes.

Tableau & Calendrier Perpétuel & Historique, pour faire soi-même le Calendrier de l'année.

Tous ces *Almanachs* qui se trouvent chez *Desnos Ingénieur-Géographe pour les Globes & Sphères & Libraire du Roi de Dannemarck au bas de la rue Saint-Jacques*, sont ornés

d'Estampes agréables & garnis de *Tablettes Economiques* avec pertes & gains, c'est-à-dire de feuillets blancs; mais ces feuillets ou *Tablettes* sont d'un *Papier Nouveau*, sur lequel on peut écrire avec un stylet qui est d'un minéral sans fin; ce stylet est adapté aux *Tablettes* mêmes & leur sert de fermeture. On peut sur ce *Papier* effacer douze à quinze fois ce qu'on a écrit, & lui confier de nouvelles adresses, de nouvelles idées, de nouveaux rendez-vous, &c. Dans plusieurs de ces *Almanachs*, dans les deux premiers entr'autres, vous trouverez des Vers, des Cantatiles, & des Couplets, qui vous feront plaisir, sur-tout chantés. Tous ceux de ces *Almanachs*, *Souvenirs*, *Tablettes*, &c, dont je n'ai pas marqué les Prix, sont de 4 livres dix sols reliés en maroquin.

Iconologie Historique & Généalogique des Souverains de l'Europe. Ouvrage indispensable pour l'étude de l'Histoire; où se trouvent, tant en Estampes qu'en Discours, les évènemens les plus mémorables de chaque Regne. Par Mrs d'Her-

milly Censeur Royal & Huntault ancien Professeur de l'Ecole Royale Militaire & Pensionnaire de Sa Majesté ; les Gravûres d'après M. Fossier Dessinateur de l'Académie Royale des Sciences. Je me suis apperçu, Monsieur, que, dans la liste nombreuse des Nouveautés que distribue le sieur *Desnos*, j'avois oublié celle dont je viens de vous transcrire le titre, & qui n'est pas une des moins utiles & des moins agréables. Les auteurs se proposent de donner des détails clairs, circonstanciés, mais courts, des principaux faits arrivés dans tous les Etats de l'Europe. Ils commencent par l'Histoire de France, & ce début est naturel à des Auteurs François. Le Volume que je vous annonce contient la première Race. On a mis, à la tête de chaque Regne, une Gravûre où se trouve représenté le portrait qu'on nous a transmis du Souverain, avec l'évènement le plus remarquable de ce Regne. Ce petit ouvrage est très-instructif, très-amusant pour la jeunesse, & même pour un âge plus avancé. Il est à souhaiter que les auteurs le continuent.

Le Catalogue de tous les ouvrages qui se vendent chez le sieur *Desnos*, tant en Librairie qu'en Géographie, Globes, Sphères, & généralement tout ce qui concerne les Sciences, se donne *gratis* chez lui à toutes les personnes qui voudront en prendre connoissance.

Almanach de Gotha contenant diverses connoissances curieuses & utiles pour l'année 1776. Gotha chez W. Essinger, & à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe. Prix 3 livres relié avec l'étui. Cet *Almanach* remplit son titre, Monsieur ; c'est-à-dire qu'il est utile & curieux. Il y a réellement de quoi s'instruire & s'amuser dans cet opuscule qu'il ne faut pas associer aux frivolités de ce genre. On y trouve des Notices astronomiques, Physiques, Géographiques, Généalogiques, Chronologiques, &c, faites avec la plus grande exactitude. Il est orné de douze Gravûres agréables très-bien dessinées. Je n'ai pas besoin de dire que *Gotha* est un Duché d'Allemagne dont un Prince de l'auguste

Maison de Saxe est Souverain. La Ville Capitale, qui porte aussi le nom de *Gotha*, est remarquable par un Collége célèbre, par une superbe Bibliothèque, & par un riche Cabinet de Curiosités & de Raretés.

Traité sur les Coutumes Anglo-Normandes, qui ont été publiées en Angleterre depuis le onzième jusqu'au quatorzième siècle; avec des Remarques sur les principaux points de l'Histoire & de la Jurisprudence Françoise, antérieurs aux établissemens de Saint-Louis. Quatre Volumes in-4°, proposés par Souscription. Par M. Houard Avocat en Parlement, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. La Collection des Ouvrages qui contiennent les *Coutumes Anglo-Normandes*, doit paroître également précieuse à ceux des Anglois & des François qui se livrent à l'étude de la Jurisprudence & de l'Histoire ancienne de leur Nation. Les Anglois ignorent encore aujourd'hui si les Coutumes qui les régissent, ont pour Auteur *Alfred* ou *Guillaume le Conquérant*; & nous n'avons en

France que des notions vagues & fort incertaines sur la législation qui a subsisté depuis la cessation des *Capitulaires* jusqu'aux *Etablissemens de Saint-Louis*. Pour indiquer aux Anglois la véritable origine de leurs Loix, & pour suppléer au petit nombre des monumens qui nous restent des Coutumes que notre Nation a adoptées durant les 10, 11 & 12e siècles, voici la méthode que M. *Houard* a suivie. 1°. Il traite historiquement des variations de la Législation Angloise & Françoise, depuis l'entrée des Saxons dans les Gaules & dans la grande Bretagne, jusqu'au onzième siècle. 2° Il fait connoître l'état où les Coutumes Anglo-Saxonnes se trouvèrent après la mort d'*Alfred*. 3° Il rassemble tous les Traités qui nous restent de la Jurisprudence Anglo-Normande ; & ces Traités, il les accompagne d'interprétations, de développemens, de Remarques où brilleront également & la profondeur du sçavoir & la sagacité de la Critique. Il y a long-temps que M. *Houard* est connu pour un des hommes les plus versés dans la partie intéres-

ſante qui a toujours été l'objet de ſes études. Les *Loix des François*, qu'il nous a données il y a huit ou neuf ans en deux Volumes *in*-4°, ont eu le plus grand ſuccès, & garantiſſent le mérite du nouvel ouvrage qu'il nous propoſe aujourd'hui.

Je n'ai pas beſoin, Monſieur, de faire des phraſes pour exalter le mérite de cette entrepriſe. Vous ſaiſiſſez, par le titre ſeul, tous les avantages qui doivent en réſulter pour notre Hiſtoire. En joignant les *Traités*, ſi bien éclaircis, *ſur les Coutumes Anglo-Normandes* à la collection des *Capitulaires* par *Baluſe*, à celle des *Ordonnances* que nous devons à Meſſieurs *de Laurière*, *Secouſſe*, de *Villevaux*, de *Brequigny*, & aux textes des Coutumes anciennes & réformées, il ne nous reſtera rien à deſirer pour connoître les divers principes de Légiſlation qui ont été ſucceſſivement adoptés en France & en Angleterre. Ces conſidérations dont un Miniſtre *, également cher à l'Etat & aux Lettres, a connu tout le poids, le déterminè-

* M. Bertin.

rent, en 1766, à obtenir de Sa Majesté une Souscription, qui, en assurant le débit d'une partie des exemplaires de cet ouvrage, en devoit faciliter l'édition. Cependant, ce secours n'étant point encore suffisant, M. *Houard*, dont M. *de Miromesnil*, Garde des Sceaux, a bien voulu animer le zèle, en lui promettant, avec la protection du Roi, tous les encouragemens dont son travail peut être susceptible, a cru devoir inviter le public à seconder, par des Souscriptions nouvelles, une édition dispendieuse, qui ne fournit aucun amusement à la frivolité du siècle, & ne peut par conséquent être épuisée que par cette classe de Sçavans qui connoissent le prix de nos anciens monumens, & qui vont y chercher de bonne foi les lumières dont notre Histoire & notre Droit public ont encore besoin. Il propose donc aux personnes qui desireront cet Ouvrage, de se faire inscrire chez *Saillant* & *Nyon* Libraires, à Paris rue Saint-Jean-de Beauvais; chez *Lallemant*, *Besogne*, *le Boucher* fils, & *Benitier*, Libraires à Rouen; chez *Godard* Libraire à

Amiens, & chez *Dubuc* Imprimeur à Dieppe.

Le prix de la souscription sera de 36 liv. On payera en souscrivant 18 livres. En retirant les Tomes I & II, dans le mois de Juillet 1776, 18 livres; passé lequel temps on ne sera plus admis à souscrire. Les Tomes III & IV, pour lesquels il n'y aura rien à payer, seront délivrés, au plutard, à la même époque de l'année 1777, l'ouvrage étant entièrement fini; ceux qui n'auront pas souscrit payeront 54 liv. les quatre Volumes en Feuilles. Le Roi a permis que l'Ouvrage lui fut dédié: & le Portrait de Sa Majesté sera placé en tête du premier Volume. Si vous desirez, Monsieur, connoître plus particulièrement toute l'étendue & toute l'importance du travail vraiment utile de M. *Houard*, consultez le *Prospectus* qu'il a publié; les Libraires que je viens d'indiquer en donnent des exemplaires.

Je suis, &c.

A Paris, ce 22 Novembre 1775.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Essai sur le Style, à l'usage de l'Ecole Royale des jeunes Gentils-hommes. Par M. Thiébault, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin, & de celle de Lyon; un Volume in-12 de près de 400 pages. A Berlin chez G. J. Décker Imprimeur du Roi.

Les auteurs qui débutent aujourd'hui dans la carrière des Lettres se font un mérite de secouer le joug des Règles. Ils se flattent de trouver dans leur imagination assez de ressources pour être en état de se passer

de guides & de préceptes. Ils traitent de puérilité l'étude de la nature & des modèles; ils renversent toutes les barrières du goût; ils insultent même à nos grands hommes; ils déprisent leurs chefs-d'œuvre. Aussi, dans ce beau siècle philosophique, la jeunesse confiante, vaine, ennemie de toute entrave, ne lit rien, n'apprend rien, parle de tout, & se mêle d'écrire sur toutes sortes de matières sans en connoître une seule. Le mépris est la juste récompense de leurs travaux, &, ce qu'il y a de malheureux, c'est que le mépris ne les corrige pas. Nous n'en devons pas moins de reconnoissance aux hommes éclairés, tels que M. *Thiébault*, qui veulent bien consacrer leurs plumes à l'instruction, & développer les difficultés de l'art d'écrire. L'*Essai* que je vous annonce, Monsieur, seroit capable, s'il étoit bien lû, d'opérer une heureuse révolution. Vous en porterez le même jugement, quand je vous aurai fait connoître cet ouvrage. Il présente trois questions: 1° quelle est la nature du style en particulier?

2° Quelles sont les qualités rares & précieuses qu'exige le talent de bien écrire, & les connoissances que ce talent présuppose ? 3° Quels sont enfin les avantages qui y sont attachés ?

Il y a un nombre infini de bons & de mauvais styles. M. *Thiébault* s'est proposé d'en rechercher, d'en examiner, d'en déterminer les qualités principales. Il définit le style, *une manière caractéristique & soutenue d'exprimer ses idées par écrit ou de vive voix*. Le bon style est celui qui réunit toutes les convenances possibles. Les différentes convenances dont la réunion constitue la bonté du style, varient selon les circonstances, qui sont elles-mêmes susceptibles d'un nombre infini de variations. Le mauvais style est celui qui manque de quelqu'une de ces mêmes convenances ou qui n'en a aucune. Cette première question conduit M. *Thiébault* à des détails qui se rangent naturellement sous deux points de vue ; le premier concerne les objets entre lesquels nous avons à choisir ; le second, les motifs qui doivent nous déterminer dans le choix

que nous avons à faire. Ces deux considérations font la matière de deux Chapitres. On examine dans le premier quels sont les différens choix que le style exige : c'est le choix des pensées, le choix de l'ordre, le choix des liaisons, le choix des expressions, le choix des tours, le choix des tons ; ce qui forme autant d'articles séparés.

Les pensées sont vraies ou fausses, nécessaires ou accessoires, principales ou moyennes ou subordonnées, développées ou indiquées, enchaînées ou isolées, consonnantes ou louches ou contradictoires. M. *Thiébault* met dans leur jour, avec beaucoup de sagacité, ces différentes espèces de pensées, & fait voir la nécessité d'admettre les unes & de rejetter les autres.

La confusion déplaît par-tout où elle se trouve, & plus encore dans les ouvrages de l'esprit ; ils demandent non-seulement de l'ordre, mais encore un ordre qui regne entre toutes leurs parties. M. *Thiébault* prouve solidement ce *choix de l'ordre*, cette loi reconnue, suivie, & recommandée par tous les grands écrivains de l'Antiquité.

Le *choix des liaisons* n'eſt pas moins important. *Deſpréaux* étoit bien convaincu de la néceſſité des liaiſons, quand il diſoit de *la Bruyère*, qu'il avoit évité dans ſon livre des *Caractères*, ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage. L'Hiſtoire, la Philoſophie, ſur-tout l'Éloquence & même la Poëſie, ne peuvent ſe paſſer de liaiſons. Elles ſont indiſpenſables dans tous les ouvrages compoſés de parties qui concourent à un même but, & qui peuvent tirer avantage des rapports que l'on doit montrer entr'elles, en ce que, par ces rapports, l'une de ces parties ajoute quelque choſe de plus à l'autre.

Une expreſſion eſt un ou pluſieurs mots qui ſervent à exprimer une idée ou une penſée ; le *choix des expreſſions* eſt donc une des parties les plus eſſentielles du ſtyle. Rien ne caractériſe plus le ſtyle que les expreſſions ; cela eſt ſi vrai que ſouvent, par le mot *ſtyle*, on n'entend que l'expreſſion elle-même. On a ſouvent pour une ſeule idée pluſieurs expreſſions entre leſquelles il faut choiſir. On

peut les partager en un grand nombre de classes différentes, selon le point de vue sous lequel on les considère. M. *Thiébault* parcourt ici les principales de ces classes. Il définit aussi les principales espèces de figures. Cette définition se trouve dans tous les livres élémentaires, & sur-tout dans l'immortel *Traité des Etudes* de M. *Rollin*; mais elles tenoient si étroitement au sujet de M. *Thiébault*, qu'il lui étoit impossible de n'en faire aucune mention. D'ailleurs, elles m'ont paru présentées sous un jour plus vrai & plus heureux qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Quoique l'auteur de cet *Essai* ait évité, autant qu'il l'a pu, de charger cet ouvrage d'exemples, il a cependant fait un choix de morceaux propres à montrer l'emploi qu'on doit faire & le parti qu'on peut tirer des figures.

Toutes les vues de l'auteur, dans son article du *choix des Tours*, sont fondées sur la raison, sur le génie de la langue, sur le goût. Il est des *Tours* qui appartiennent autant à la Grammaire qu'au style; il en est d'autres

que les Logiciens & les Rhétoriciens ſont en droit de revendiquer ; ce ſont 1° les diverſes formes des raiſonnemens ; 2° les diverſes formes des penſées.

L'article du *choix des Tons* n'eſt pas ſi étendu, à beaucoup près, que les précédens. Il en réſulte que le *Ton* eſt l'accord des expreſſions & des tours entr'eux dans tout le cours de l'ouvrage. Les réfléxions de M. *Thiébault* ſe réduiſent à quatre règles qu'il établit concernant le *Ton*. La première, c'eſt d'en avoir un ; la ſeconde, que le *Ton* ſe ſoutienne ; la troiſième, que le *Ton* convienne ; la quatrième, plus eſſentielle & plus délicate que la précédente, c'eſt que le *Ton*, ſans changer entièrement, ſoit varié, afin d'éviter une fatigante uniformité.

Quant aux *motifs qui doivent nous déterminer dans les choix que le ſtyle exige*, ce ſecond chapitre de la première queſtion préſente ſix articles ; *ſujet*, *but*, *genre*, *langue*, *qualités de l'auteur*, *circonſtances où l'on écrit*. Rien de plus judicieux, de mieux vû, de plus penſé, de mieux ſenti, que les

réfléxions de M. *Thiébault* ſur les moyens de toucher ſes lecteurs. Voici comme il s'exprime par rapport à la ſenſibilité, qualité ſi rare & ſi précieuſe, ſans laquelle on ne peut ſe flatter d'aucun ſuccès dans le genre pathétique. » La ſenſibilité ne peut » être réveillée que par des hommes » ſenſibles, & l'art eſt ici reſſerré dans » des bornes plus étroites que par- » tout ailleurs : il ne peut que diriger, » il ne ſupplée à rien. En un mot, ayez » l'ame d'un *Racine* ou d'un *Fénelon* ; » ou bien, bornez-vous à m'inſtruire, » à me perſuader, à me plaire ; re- » noncez pour jamais à l'ambition de » me toucher. Donnez à *Sénèque* un » trait ſemblable à celui de *Niſus* & » d'*Euryale*, *Sénèque* ne trouvera que » des épigrammes dans un fonds où » *Virgile* ne trouvoit que des ſenti- » mens. Donnez à la *Mothe* à faire » une ſcène ſemblable à celle de *Joas* » & d'*Athalie*, cette ſcène n'occupera » que l'eſprit de la *Mothe*, tandis » qu'elle ſaiſit & pénètre l'ame de » *Racine*. Celui-là ne ſçaura faire de » ſon Héros qu'un Philoſophe pré-

» maturé, tandis que celui-ci en fait
» un Héros intéressant. »

L'Article des *Qualités de l'Auteur* vous fera, Monsieur, le plus grand plaisir. Pourquoi tant d'auteurs, malgré beaucoup de talens, d'esprit & d'application, ne réussissent-ils point dans les ouvrages qu'ils entreprennent ? » C'est, dit M. *Thiébault*, qu'ils veu-
» lent travailler dans des genres qui
» ne s'accordent point avec leurs qua-
» lités morales. Comme tout homme
» a son caractère, il ne peut pas avoir
» tous les caractères ; il faut conclure
» qu'il y a une véritable folie à vou-
» loir réussir dans tous les genres ». M. *de Voltaire* pardonnera-t-il à M. *Thiébault* cet anathême ? Il est clair qu'il est assez directement lancé contre l'universel *Papa Grand-homme*, à moins que ses amis ne prétendent qu'il possède au plus haut degré toutes les qualités morales.

Le Parnasse abonde en auteurs hypocrites qui veulent faire parade de sentimens qu'ils n'ont pas ; mais on voit, à la longue, par le peu de naturel qu'il y a dans leurs ouvrages, que ce ne sont que

des ſentimens affectés. » Les auteurs
» Courtiſans, & qui par leur vocation
» ſont habitués au manège adroit des
» Cours & aux meſures cachées de la
» prudence, ſentent bien la preuve de
» tout ceci, & même ils nous donnent
» lieu de préſumer qu'ils ſont entiè-
» rement de notre avis, puiſque ceux
» d'entr'eux qui ont quelque raiſon
» de ne pas dévoiler leur caractère,
» évitent ſoigneuſement, lorſqu'ils
» veulent écrire, de prendre le ton
» ſérieux en traitant des Sujets ſuſ-
» ceptibles de ſentiment, ou de trai-
» ter de ſemblables ſujets lorſqu'ils
» veulent être ſérieux. On voit ces
» ſortes d'auteurs rechercher ce ton
» léger & ſuperficiel du badinage qui
» n'eſt qu'un jeu de l'eſprit dans le-
» quel on ne permet jamais au cœur
» de prendre aucune part; le ton
» d'une Philoſophie amuſante, &
» qu'on nomme Épicurienne; le ton,
» en un mot, qui eſt malheureuſe-
» ment devenu celui des Cours & du
» grand monde, & qui dans le fonds
» n'eſt qu'un voile emprunté pour
» couvrir le libertinage de l'eſprit &

» du cœur, & même pour en rendre
» l'attrait séduisant, en le présentant
» sous l'empreinte de l'amusement &
» de la délicatesse : ou bien on les voit
» prendre des sujets didactiques &
» froids, & n'écrire jamais que d'une
» manière froide & didactique. C'est,
» dans ce dernier cas, une sorte de
» Philosophie sèche dont ils affectent
» le ton pour ne pas courir le risque
» de laisser paroître des sentimens qui
» sont les leurs, & que pourtant ils
» veulent cacher.

Quelles sont les qualités qu'exige le talent de bien écrire, & *les connoissances que ce même talent présuppose?* Cette seconde question renferme encore deux Chapitres, dont l'un concerne les qualités ou talens, & l'autre les connoissances que doit avoir l'Ecrivain. Le premier Chapitre est divisé en trois articles. Il est question dans le premier Article, des qualités communes au goût & au talent ; dans le second, des qualités particulières au goût ; enfin, dans le troisième, des qualités particulières au talent. Il faut voir, dans l'ouvrage même, l'énu-

mération & le développement de toutes ces qualités.

La connoiſſance des règles & des modèles, l'imitation ou l'exercice, forment autant d'articles raiſonnés du 2d Chapitre, dans leſquels M. *Thiébault* poſe les principes les plus ſains & les plus judicieux au ſujet des *connoiſſances que préſuppoſe le talent de bien écrire.* Ce ſavant Académicien fait valoir avec raiſon les avantages du bon ſtyle : » Il eſt très-poſſible, dit-il, que *Cotin* » ait eu plus d'idées que *Boileau*, que la » *Mothe* en ait eues plus que *Quinaut* & » *la Fontaine*, & que *Pradon* en ait » eues autant que *Racine*; ce dernier en » convenoit, quand il diſoit : *ce qui me* » *diſtingue* de *Pradon*, *c'eſt que je ſçais* » *écrire.* Mais ce talent ſuppoſe lui-» même une infinité de connoiſſances » & de qualités dans l'Ecrivain. » M. *Thiébault* avance & ſoutient une propoſition, à la juſteſſe & à la vérité de laquelle il eſt impoſſible de ſe refuſer: c'eſt que la manière de combiner ſes idées, de les arranger, de les préſenter, qui caractériſe l'homme de génie, eſt auſſi ce qui caractériſe

le ſtyle. » Pour mieux s'en convain-
» cre, que l'on prenne les vers qui
» contribuent le plus à la célébrité
» des *Corneilles*, des *Racines*, des *Rouſ-
» ſeaux*, des *Voltaires*; qu'on les dé-
» pouille de ce que le ſtyle y met d'é-
» nergique, d'harmonieux, de tou-
» chant, de vif, de naturel & de
» brillant; qu'on les diſſèque de ma-
» nière à n'en conſerver que les pen-
» ſées nues & ſimples : j'oſe répondre
» qu'on n'y trouvera preſque jamais
» que des idées familières, même aux
» eſprits les plus bornés. On verra
» qu'*Horace* avoit raiſon de dire que
» la perfection de l'art, c'eſt d'écrire
» de manière que chaque lecteur ſe
» flatte de pouvoir aiſément en faire
» autant, qu'il ſue longtemps pour
» y réuſſir, & qu'il y perde ſon tra-
» vail & ſes peines.

Ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multum, fruſtràque la-
boret
Auſus idem.

Il faut un ſtyle, même dans les ma-
tières qui en paroiſſent le moins ſuſ-

ceptibles. Chaque genre a un ſtyle qui lui eſt propre. La Géométrie a le ſien; & ce ſtyle, on ne craint pas de le dire, eſt le plus grand mérite de ceux qui, en courant cette carrière, ne font pas quelques découvertes conſidérables. Ce que M. *Thiébault* dit de la Géométrie, doit, à plus forte raiſon, s'appliquer à toutes les autres Sciences.

Dans la vûe de prouver que le ſtyle eſt la partie la plus importante d'un ouvrage, M. *Thiébault* trace pluſieurs portraits, dont vous devinerez ſans peine les originaux. » *Ariſte* eſt hériſſé de pa-» radoxes; on ſe méfie de ce qu'il entre-» prend de prouver, & même de ce qu'il » prouve réellement; quels ouvrages » néanmoins ſont lus comme les ſiens! » C'eſt que ſon ſtyle eſt vif, énergi-» que, preſſant & plein de chaleur. » *Polémiſthe*, à force de vouloir être » profond, eſt ſouvent obſcur dans » ſes écrits; eh bien! on en a la plus » haute idée, on l'admire; mais a-t-il » beaucoup de lecteurs pour qui ſes » ouvrages ſoient ce qu'on appelle » des *livres favoris*? Quelques parti-

» ſans enthouſiaſtes peut être; car le » moyen d'en manquer, lorſqu'avec » un mérite réel, on a de plus, de » temps en temps, l'avantage d'être » inintelligible, & d'avoir un zèle » hardi, brûlant & opiniâtre. Il faut » convenir ici de deux choſes : l'une » que *Polémiſthe* a de grandes con- » noiſſances & une ardeur incroya- » ble pour le travail, & l'autre qu'on » lit fort peu les ouvrages de *Polé-* » *miſthe* qu'on admire tant.

Le dernier portrait vous frappera par la juſteſſe & par la vérité de la reſſemblance. » Vous parlerai-je de » *Protégilas*? Tout le monde ſçait que » rarement il penſe ce qu'il dit, ou » plutôt qu'il change à tout moment » d'opinion; que toujours guidé par » une imagination prodigieuſe & ſin- » gulière, il admet tout, rejette tout, » révère tout, & ridiculiſe tout; la » vérité & le menſonge, l'hiſtoire & » la fable : tout eſt égal à ſes yeux. » Chez lui, tout eſt eſprit & imagi- » nation : voilà le priſme changeant à » travers lequel il voit vingt fois le » même objet, & ne le voit jamais

» deux fois fous les mêmes couleurs:
» il eſt quelquefois infidèle dans ſes
» récits, ſuperficiel dans ſes diſcuſ-
» ſions, mais toujours inimitable dans
» tout ce qui tient à l'agrément; &
» quel ſcavant, quel génie a autant
» de lecteurs, de partiſans & d'ad-
» mirateurs que *Protégilas?* C'eſt que
» ſon ſtyle réunit au plus haut degré
» les qualités agréables & brillantes.

La troiſième queſtion, *quels ſont les avantages du bon ſtyle*, eſt diviſée en trois Chapitres, dans leſquels M. *Thiébault* examine ſucceſſivement combien le bon ſtyle contribue à la célébrité des auteurs, combien le bon ſtyle contribue à l'avancement des Arts & des Sciences; enfin, combien le bon ſtyle contribue à la perfection & à la politeſſe des mœurs. Ces trois conſidérations ſont traitées avec le même goût & le même agrément. Le dernier Chapitre ſemble d'abord préſenter un paradoxe; mais l'auteur donne des raiſons ſi palpables, ſi lumineuſes, qu'il faudroit être bien aveugle pour ne pas adopter ſes ſentimens. Ces derniers Chapitres ſont

des eſpèces de Diſcours où l'éloquence prête des charmes à la ſolidité du raiſonnement.

Cet Ouvrage fait le plus grand honneur à M. *Thiébault*; il eſt clair, précis, méthodique, & j'invite tous nos Littérateurs à le lire avec attention. Si je ſçavois chez quel Libraire de Paris il ſe vend, je l'indiquerois; peut-être *Lacombe* rue Chriſtine en a-t-il quelques exemplaires.

Portrait de Juſte-Lipſe.

JE cherchois ce matin dans le *Nouveau Dictionnaire Hiſtorique** , une Notice dont j'avois beſoin. Je ſuis tombé, par haſard, ſur celle de *Juſte-Lipſe*, & j'ai été frappé du caractère ſingulier de ce Littérateur célèbre, qui fut le plus Bel-Eſprit de ſon temps. Je ne m'en ſuis pas tenu à ces premières notions; j'ai conſulté *Bayle*, *Moréri*, & d'autres Ecrivains, qui tous l'ont peint des mêmes couleurs. Jugez vous-même, Monſieur,

* Six Volumes *in*-8°, à Paris chez *le Jay* Libraire rue Saint-Jacques.

par les traits que j'ai recueillis, s'ils n'ont pas dû me surprendre. Je n'avancerai dans cet Article aucun fait qui ne soit garanti par l'Histoire.

Juste-Lipse * parut de bonne heure avec éclat sur le théâtre de la Littérature. Il n'avoit que 19 ans lorsqu'il publia son premier ouvrage intitulé *Variæ Lectiones*, c'est-à-dire, *Diverses Leçons* ou corrections & explications de plusieurs passages d'Auteurs anciens ; un volume *in*-8°. Il avoit beaucoup d'esprit, des talens même, une ardeur singulière pour l'étude, une prodigieuse facilité d'écrire, un amour effréné de la gloire, une incurable démangeaison de saisir, pour faire parler de lui, tous les évènemens, tous les Vaudevilles du jour, toutes les disputes des Sçavans, & de publier ce qu'il pensoit des objets différens qui tour-à-tour venoient s'offrir à son imagination. Ses écrits sur

* Il nâquit, le 18 Octobre 1547, à Isch Village près de Bruxelles, & mourut à Louvain le 23 Mars 1606.

toutes ſortes de matières ſe ſuccédoient rapidement les uns aux autres, & s'imprimoient dans toutes les grandes Villes de l'Europe. Il faiſoit des vers; il compoſoit des Satyres, des Libelles, des Hiſtoriettes, des Commentaires; il écrivoit ſur la Politique, ſur l'Hiſtoire, ſur la Philoſophie, ſur la Critique, ſur la Religion; en un mot, il étoit univerſel, ou du moins il avoit la fureur de le paroître. Après ſa mort, on raſſembla toutes ſes œuvres, & il y eut de quoi faire ſix gros Volumes *in folio*. Il eſt probable que cet Auteur eût été le plus bel ornement de ſon ſiècle, ſi la manie de l'univerſalité & de la ſingularité n'avoit un peu dérangé les fibres de ſon cerveau. Il avoit ſupérieurement débuté. Sa façon de penſer & d'écrire eſt ſimple, noble, élégante, dans les ouvrages qui commencèrent à le faire connoître. Mais il s'ennuya de ſuivre les traces des Anciens. Il ſe perſuada qu'il importoit à ſa réputation de ſe frayer un chemin nouveau, d'écarter tout ſoupçon que dans ſes travaux il ſuivît aucun modèle, &

d'amener le Public à le regarder lui-même comme un excellent original. Enfin, il aspiroit à la Dictature perpétuelle dans la République des Lettres. Plein de ce beau projet, il se hâta d'enfanter Volumes sur Volumes, Brochures sur Brochures, Pamphlets sur Pamphlets. Dans presque toutes ces productions, il est vif, léger, ingénieux; mais son style va par sauts & par bonds; il est hérissé d'épigrammes, de pointes & de jeux de mots. A force de vouloir paroître universel, saillant & singulier, il vint à bout de ne ressembler à aucun ni des bons Anciens, ni des bons Modernes. Ses défauts n'échappèrent pas aux hommes de goût ses contemporains. On sçait qu'un certain Monsieur *Josephus Scaliger*, un certain Monsieur *Casaubonus*, un certain Monsieur *Petavius*, ne firent jamais grand cas de ses ouvrages, & nos jeunes Littérateurs François sont priés de croire que ces trois *Quidams*, qu'ils ne connoissent peut-être même pas de nom, n'étoient pas des sots.

Si *Juste-Lipse* fut si bien apprécié par

un petit nombre de Lecteurs ſenſés, en revanche il eut des milliers d'admirateurs, d'imitateurs & de copiſtes; & cela devoit être. Le plus grand nombre ſe laiſſe toujours prendre aux charmes de la nouveauté. Des Princes, des Ducs, des Marquis, des Comtes, des Barons, des Militaires, des Magiſtrats, des Financiers, des Abbés, des Femmes du bon ton, &c, excités par la célébrité de ſon nom & par la curioſité de le voir, alloient le viſiter dans ſa retraite; ils n'en revenoient qu'avec des tranſports d'admiration. Ils l'élevoient au-deſſus des plus grands Ecrivains de l'Antiquité & de leur temps. Ils ſoutenoient qu'ils les effaçoit tous par la beauté de ſon génie & par l'univerſalité de ſes talens. Preſque tous les jeunes Auteurs lui envoyoient leurs ouvrages, dans leſquels ils s'étoient mis à la torture pour prendre ſon ſtyle; ils lui écrivoient des lettres d'enthouſiaſme & d'adoration, & ils en recevoient les réponſes les plus flatteuſes qu'ils avoient grand ſoin de faire imprimer;

Il eut des partisans en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, & même ils formèrent une secte considérable qu'on appella les *Lipsiens*. Mais, qu'arriva-t-il après que ce Littérateur si connu dans toute l'Europe eût payé le tribut à la Parque? Ses écrits ne parurent plus si merveilleux; sa gloire alla toujours en diminuant, à mesure que le bon goût rentra dans ses droits; & maintenant à peine lui reste-t-il une petite portion de la célébrité qu'il eut pendant sa vie. Qui est-ce qui le lit aujourd'hui? La volumineuse collection de ses œuvres est presqu'ensevelie, comme son nom, dans les gouffres de l'oubli. Il y a peut-être un peu d'injustice dans cette révolution; car *Juste-Lipse* étoit véritablement un très-Bel-Esprit. Son malheur est d'avoir ébloui la plûpart de ses Contemporains par sa brillante singularité, & d'être venu à bout de s'établir une espèce d'empire sur presque tous les esprits du second ordre. Ses sectateurs étoient des hommes très-ordinaires; comme ils man-

quoient de génie, comme ils ne pouvoient imiter leur Maître que dans ses défauts, ils ont fait rejaillir sur sa mémoire le mépris dont insensiblement ils se sont couverts eux-mêmes. Vers la fin du dernier siècle, on ne regardoit plus cette secte de *Lipsiens* que comme la lie de la Littérature; & leurs ouvrages ne sont connus aujourd'hui que de ceux qui veulent tout connoître.

L'exemple de ce pauvre *Lipse* & de ces malheureux *Lipsiens* est bien frappant, Monsieur. Que de tristes réfléxions il doit inspirer à ces Auteurs fameux qui occupent de leur gloire toutes les trompettes de la Renommée! Qu'ils ne se rassûrent ni sur l'éclat de leur célébrité, ni sur la multiplicité de leurs succès, ni sur le nombre & le zèle de leurs partisans: c'est, si l'on veut, une espèce de cortége ou de *Livrée*, qui peut leur faire quelqu'honneur pendant leur vie; mais, après leur mort, on n'en doit rien attendre que de funeste pour leur réputation.

J'oubliois, Monsieur, un article essentiel : c'est que *Juste-Lipse* lisoit tout & profitoit de tout. Il fut même accusé & convaincu plus d'une fois de plagiat; *Muret*, *Saumaise*, le Président *Faber*, le Chevalier *de Montaigu*, & plusieurs autres Ecrivains lui reprochèrent publiquement ses vols manifestes, & revendiquèrent les larcins qu'il leur avoit faits.

Quant à la figure, *Juste-Lipse* étoit horriblement laid, &, lorsqu'on le voyoit, on étoit étonné qu'un aussi bel esprit fût logé dans un aussi vilain corps. A l'égard du caractère, son ambition de dominer seul sur le Parnasse peut en donner une idée. Il étoit inquiet, envieux, méchant, d'une humeur inégale; tantôt d'une gaîté charmante, tantôt taciturne, atrabilaire, mécontent de tout le monde & de lui-même. Sa Religion étoit fort équivoque; il fut tour-à-tour Catholique, Luthérien, Calviniste, &c; sa façon de penser à ce sujet étoit si connue, que le Grand Duc lui fit offrir une Chaire de Professeur dans l'Académie

de Pise, avec le privilége de croire tout ce qu'il voudroit en fait de Religion. On dit que ce Prince avoit sollicité & obtenu à Rome cette tolérance pour ce Bel-Esprit. Mais ses infirmités l'empêchèrent d'aller à Pise. Après avoir long-temps erré dans l'Europe, souvent chassé, ou contraint, pour mettre sa personne en sûreté, de sortir des lieux qu'il habitoit, il finit par se retirer à Louvain, où le reste de sa vie fut assez paisible ; il y rentra même dans le sein de la Religion Romaine, & ce fut un des plus zélés Catholiques de cette Ville. Il se montra sur-tout très dévot à la Sainte-Vierge. Il écrivit en son honneur, lui consacra sa plume d'argent, & lui légüa par son testament sa robe fourée. S'il existe parmi nous un auteur qu'on puisse lui comparer pour l'esprit, pour l'avidité de la gloire, pour les Plagiats, pour la liberté de penser en matière de religion, &c, je ne serois pas étonné qu'il lui ressemblât encore, à la fin de ses jours, par un repentir sincère de ses fautes & de ses erreurs ; on peut s'attendre à

tout d'un homme à imagination, &, si l'on venoit me dire qu'un tel homme, malgré ses blasphêmes contre la Religion, ses Diatribes contre le Clergé, ses invectives contre les Moines, est mort entre deux Capucins, ce dénoûment d'une longue vie tragi-comique me paroîtroit simple & naturel.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Novembre 1775.

LETTRE XIV.

Contes mis en vers par un Petit Cousin de Rabelais. Un Volume in-8°. de 230 pages avec une jolie Gravûre; à Londres; & se trouve à Paris chez Ruault Libraire rue de la Harpe.

LE PLAISIR.

QUI croit que le *Plaisir* est au Ciel à toute heure,
Se trompe fort : il change de demeure.
Quand de la Terre il daigne s'approcher,
Quand il s'y plaît, aussi-tôt les Dieux même,
Oubliant tout, jusqu'à leur rang suprême,
Ne manquent pas de venir le chercher.

Il le faut bien ; car, sans lui, qu'est la vie ?
Des célestes lambris, une minute absent,
Tout y languit : la divine Ambrosie
N'a plus d'odeur, *Hébé* plus d'enjoûment,
Et le Nectar n'est plus que de la lie ;
Graces & *Ris* sont à déménager ;
Momus renonce à la plaisanterie,
Junon s'endort, & *Jupiter* s'ennuie :
Ma foi, les Dieux font bien de déloger.
Le *Plaisir* donc, en petit Volontaire,
Agilement du Ciel venoit de fuir ;
Il habitoit un réduit solitaire.
Mercure accourt, par-tout le cherche, espère,
En cas pourtant qu'il puisse le saisir,
Le ramener, sur le bout de son aîle,
Au beau séjour de la Troupe immortelle.
De prime-abord, ce qui s'offre à ses yeux,
Est tout l'éclat d'une Fête nouvelle :
Grand appareil & Spectateurs nombreux ;
Qui n'eût pas cru le *Plaisir* en ces lieux ?
Bientôt le Dieu pénètre dans l'enceinte.
Mais l'Etiquette, en lui tendant la main,
S'approche avec le Faste & la Contrainte.
A leur aspect, *Mercure* fuit soudain.

Il voit, plus loin, la ſuperbe *Lutèce*,
Ville fameuſe, où l'altière Richeſſe,
Aux plus adroits, tient ſes tréſors ouverts.
Le Luxe y regne, & la Danſe & les Vers.
On y médit, on y trompe les Belles;
Le ridicule eſt pour les cœurs fidelles.
Le Dieu regarde, & s'envole aux Remparts.
Il jette l'œil ſur ces ſuperbes chars,
Où ſont traînés des Abbés de ruelles,
Trente *Laïs* étalant leurs dentelles,
Et trouve à pied les plus jolis Minois...
On les prendroit pour les Nymphes des Bois.
Mais toutes ces Maiſons roulantes,
Entr'elles diſputant de richeſſe & de goût,
Des Courſiérs indomptés les bouches écumantes,
Et, dans un cercle étroit, de l'un à l'autre bout,
Tant de Voitures bondiſſantes,
Rumeur, pouſſière, Stratz par-tout,
Font vîte d'éloger *Mercure*.
Oh! le *Plaiſir*, dit-il, eſt loin d'ici, j'en jure.
À tire-d'aile, fuyant ces lieux,
Le Fils de *Jupiter* vient au Palais Magique,
Où la Danſe, les Vers, l'Optique,
Et les charmes de la Muſique,

Enchantent l'oreille & les yeux.
Vingt décorations galantes,
Héros à voix ſonore, Actrices ſéduiſantes;
De *Terpſicore* enfin les pas voluptueux,
Le Spectacle rempli de Femmes raviſſantes,
Semblent dire à *Mercure*, oui, le *Plaiſir* eſt-là.
Mal-à-propos il l'y chercha.
A préſent, le Plaiſir n'eſt plus à l'Opéra.
On cabale, on critique, & rien ne ſçauroit
plaire.
Déja ſur le ton du myſtère
On propoſe ſoupers exquis;
Chacun prend ſa volée, Actrices, Ducs,
Marquis,
Danſeuſes, Financiers, vieux Suppôts de
Cythère
On arrive au Sallon éclatant de lumière,
De la main des *Jeux* & des *Ris*,
Sur table les plats ſont ſervis.
Tout paroît annoncer d'avance
Et le bonheur & la gaîté.
On croit trouver la Volupté,
Mais ce n'eſt que ſon apparence.
Mercure eſt dévoré d'ennui,
Et bâille, en écoutant le jargon d'aujourd'hui.
Bientôt il vole au Bal, Temple de la Folie.

Il écoute glapir la grosse symphonie,
Dont la lourde mesure est prise à contre-sens,
Par un nombreux essaim d'Automates dansans.

Mercure apperçoit dans ce Bal un homme & une jolie femme qui ont l'air de s'aimer véritablement, qui se conviennent & disparoissent. *Mercure* les suit ; pour le coup il croit avoir enfin trouvé le *Plaisir* : vaine espérance ! L'aigreur & le dégoût terminent cette aventure.

Mercure, qui ne passe pas
Pour un Dieu trop novice, échappe à ce fracas:
Tout ce qu'il a vu-là, très-fort le scandalise.
De chercher le *Plaisir*, il est, ma foi, si las,
Qu'il renonce à cette entreprise.

Déja le blond *Phébus* monte sur l'horison:
La tendre Amante
Du vieux *Tithon*,
Annonce sa marche brillante.
Le Messager du Ciel se trouvant au milieu
D'une campagne riante :
Reposons-nous, dit-il, un moment dans ce lieu.

Que la ſimple Nature
Parut belle aux yeux de *Mercure!*
Couché ſur un gazon qui bordoit un ruiſſeau,
De loin il découvre un Hameau:
Il ſe lève, il y court: je ne ſçais quoi l'entraîne
A la Cabane prochaine:
(Jaſmins, Lilas parfumoient le Jardin)
Il entre, & trouve *Annette* avec *Lubin.*

De la Roſe nouvelle
La jeune Fille a la fraîcheur:
Quatre luſtres, au plus, ſont l'âge de la Belle;
Dans ſes yeux regne la douceur.
A l'Albâtre, ſa peau le diſpute en blancheur.
Sans doute, qu'en formant un ſi joli viſage,
La Nature, charmée, admira ſon ouvrage;
Une gaze dérobe aux regards curieux,
Les tréſors de ſon ſein, tréſors dignes des Dieux.
Les fleurs que ſur ſes pas prodigue la Nature,
Lui ſervent à nouer ſa blonde chevelure.
Corſet fait à ravir, & gentils jupons blancs,
Que ſa main délicate a garni de rubans,
Compoſent toute ſa parure.
Lubin, encor dans ſon printemps,

Beau, frais, actif, adore sa Maitresse;
Avec sa chère *Annette* il cultive ses champs,
Et les autres momens
Sont employés à la tendresse.
Ils n'ont qu'un cœur à se donner,
L'Amour unit leurs ames,
Tour à tour ils chantent leurs flammes;
Et l'*Hymen* va les couronner.

La trop sensible *Annette*, en avisant *Mercure*,
Perd les roses de son teint,
C'est pour son Amant qu'elle craint.
Lubin redoute l'aventure:
Va-t-on, se disoit-il, va-t-on nous désunir?
Un moment *Mercure* s'arrête.
Déja dans leurs beaux yeux il a vu le *Plaisir*.
— C'est donc ici qu'on lui fait fête.
Ne l'effarouchons point. Il s'éloigne, & s'apprête
A pouvoir le saisir.
Revenant sur ses pas, il voit les lys, la rose;
La jonquille & le thim,
Servir de lit à notre Libertin;
Très-mollement le Fripon s'y repose.
L'adroit *Mercure*, aussi subtil qu'heureux,
Prend le *Plaisir*, & le ramène aux Cieux.

Tendres Amans, que c'est dommage !
Aimez-vous bien malgré cela.
A coup sûr, dans votre hermitage,
Inceſſamment le Plaiſir reviendra.

L'idée de cette Pièce, Monſieur, eſt très-ingénieuſe, mais n'eſt pas neuve ; j'ai déja lu cette fiction quelque part, & même, autant que je puis m'en ſouvenir, je l'ai lue en vers plus agréables que ceux que vous venez de lire. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ce que j'ai trouvé de mieux dans le Recueil que je vous annonce. Il eſt compoſé d'un certain nombre de *Contes* fort libres, fort connus, & de quelques bons mots qui vingt fois ont été réimprimés dans différens recueils d'Anecdotes & de Facéties : c'eſt, par exemple, la réponſe bêtement ridicule de ce Fat de Qualité qui, arrivant à l'Obſervatoire après une Eclipſe, prétendoit que, comme il étoit de la connoiſſance de M. *de Caſſini*, ce ſçavant Aſtronome auroit, en ſa conſidération, la complaiſance de recommencer. C'eſt encore cet homme qui, croyant à la Métempſycoſe, aſſûroit qu'il ſe ſouve-

noit d'avoir été le *Veau d'Or*, & à qui l'on dit qu'il n'avoit perdu que la dorure. Il n'y a donc que le style qui pourroit rajeunir, en quelque sorte, ces vieilles plaisanteries, & les faire relire avec plaisir : c'est précisément la partie essentielle qui manque dans cette collection. Plusieurs mêmes de ces historiettes sont gâtées par la maussade diction de l'auteur. Vous vous souvenez d'avoir lu dans les mémoires de *Bassompière* cette Anecdote d'une fille de Qualité qui se plaignit à la Reine de ce qu'on répandoit le bruit qu'elle avoit eu six enfans : un Plaisant lui repartit que, *dans ces sortes de matières, on en dit toujours la moitié plus qu'il n'y en a.* Voici comme cette excellente Epigramme est estropiée dans ce Recueil :

L'homme de Cour, lui coupant la parole,
Lui dit du ton de l'amitié :
Bon, bon, tranquillisez-vous l'ame ;
On dit tout à la Cour, Madame,
Mais l'on n'en croit que la moitié.

Il n'y a plus, comme vous voyez,

Monſieur, ni ſel, ni bon mot ; ce n'eſt qu'une réponſe inſipide & des vers plus inſipides encore.

Les ſix vers ſuivans achéveront de vous donner une idée juſte de la rimaillerie du petit Couſin :

> Un chacun à ſa guiſe
> Vante ſon monde : on croit ſouvent
> Faire un beau compliment,
> Et c'eſt une groſſe ſotiſe :
> Mais qui ne rit d'une bêtiſe
> Dite naïvement ? &c.

Voilà, Monſieur, ce que l'auteur de ce Volume appelle un *Prologue en vers*. Le titre qu'il prend de *Petit-Couſin de Rabelais* n'eſt point, Monſieur, un *Conte* de ſa façon pour ſe faire valoir. Il nous dit très-ſérieuſement que ſa *Biſayeule étoit Couſine iſſue de Germaine de Rabelais*. Il n'eſt pas étonnant qu'à un degré ſi éloigné, il n'ait rien recueilli de la ſucceſſion de ſon grand Couſin.

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles au ſu-

jet de la DIATRIBE A L'AUTEUR DES EPHÉMÉRIDES.

En Bourgogne le 15 Novembre 1775.

LA Lettre inſérée dans vos Feuilles en réponſe à l'infâme *Diatribe*, m'a fait d'autant plus de plaiſir, Monſieur, que perſonne peut-être n'étoit plus indigné que moi de voir attribuer, par l'auteur de ce Libelle, les émeutes à l'occaſion des bleds, *à un petit Prêtre à voix de Stentor & à un habitué de Paroiſſe*, auxquels on fait dire, *détruiſons les farines pour avoir de quoi manger*; tandis que pluſieurs Evêques & pluſieurs Curés ſe ſont portés avec le plus grand zèle à calmer les mutins par leur préſence, à les faire rentrer dans le devoir par leurs repréſentations. Quelques exemples qui me ſont très-connus frapperont encore davantage, & confondront les calomniateurs du Clergé.

Le petit peuple de Dijon, ſans chef & preſque ſans motifs, a eu le malheur de donner le premier ſignal de la ſédition le 22 Avril dernier. Trois particuliers ont éprouvé les effets de la fureur populaire. Mais, heureuſe-

ment, quoiqu'en aient débité certaines Gazettes mensongères, il n'y a eu ni maisons brûlées, ni sang de répandu, ni même personne de blessé dangereusement, graces au zèle actif & aux tendres exhortations de notre Evêque, M. *d'Apchon*. Ce digne Prélat, sans autre suite que celle de ses vertus, se rendit dans les maisons pillées; il ramena la populace à la raison, au point que ces furieux, ivres de rage & de vin, se calmèrent à la voix de leur Pasteur, se mirent à genoux, lui demandèrent du pain & sa bénédiction, & le reconduisirent à son Palais. Les Citoyens, touchés de cette belle action, lui ont décerné le surnom de *Père du Peuple*. Il lui a été confirmé lorsque, trois semaines après, au lieu de donner, selon l'usage, un repas splendide à Mgr le Prince *de Condé* & aux Etats Assemblés, il a distribué mille écus aux pauvres des sept Paroisses de la Ville. M. le Prince *de Condé* en a donné 8000; le Parlement nouvellement rétabli a fait distribuer une pareille somme. Par ces libéralités, on a facilement appaisé le peuple na-

turellement bon, mais que la cherté du bled avoit porté à des violences. M. le Contrôleur Général, en ôtant les droits ſur le bled, a fait diminuer cette denrée conſidérablement, & bénir le Roi qui a tendu une main bienfaiſante à ſes ſujets.

Que de bons Curés, Monſieur, ont ſacrifié leurs facultés, leurs grains, leurs meubles mêmes pour ſoulager leurs malheureux Paroiſſiens qui auroient péri par la diſette ſans leurs ſecours prompts & multipliés ! Je puis vous citer M. *Guenot*, né à Talant, Curé de Chevanai, dans le Diocèſe de Dijon, qui s'eſt diſtingué par un zèle patriotique, en donnant tout ſon bled, en vendant ſes meubles pour nourrir ſes pauvres. Il a fait plus : pour étouffer leurs murmures & les occuper utilement, il a entrepris de les faire travailler à deux chemins difficiles, qui ouvrent une route depuis ſon village juſqu'à Sombernon au Sud, & une autre au Nord, en tirant vers Viteaux. Ces chemins longs de trois lieues étoient impraticables juſqu'alors, & ſerviront d'un utile débouché à ſa Pa-

roiſſe. Il donnoit aux ouvriers 2 livres de pain par jour. L'Intendant (*M. Dupleix de Bacquencourt*) inſtruit de ces travaux, a fait remettre 400 livres au Curé qui par ce ſecours a fini ſon entrepriſe.

Le Curé de *Saint-Martin* ſous *Montaigu* en Châlonois, mort, je crois, depuis un an, acheta de ſes deniers en 1771 pour 800 livres de bled : le ſecours ne ſuffiſant pas, 4 mois après, il envoya vendre à Châlons ſa tapiſſerie, ſon argenterie, ſix lits, ne ſe réſervant qu'un matelas ; cet exemple de généroſité toucha les principaux de ſa nombreuſe Paroiſſe & les Bourgeois forains qui ſe cotiſèrent. On vit, dans ces jours de miſère, ſe renouveller la ferveur des premiers Fidèles, qui portoient aux pieds des Apôtres leur ſuperflu pour ſoutenir leurs frères indigens. M. l'Evêque de Châlons (feu M. *d'Ailly*) qui étoit à Paris, comme Elu de la Province, écrivit à ce bon Curé pour le féliciter de ces belles actions : ſans doute, lui dirent ſes voiſins, que vous répondrez à cette lettre. *Non*, dit-il, *je ne me*

ſuis pas dépouillé pour obtenir des complimens, mais pour mériter les prières de mes Paroiſſiens, & miſéricorde du Père des Pauvres.

Durant cette famine qui ſe fit ſentir très-vivement à Autun & dans l'Autunois, deux grands Vicaires & quelques Chanoines donnèrent juſqu'à 100 louis chacun. Le Curé d'Iſſi-l'Evêque (M. *Verdolin*) établit un Bureau de Charité, formé des principaux habitans, à la tête duquel ſe mit M. l'Evêque, Seigneur du lieu. Le Curé forma une filature pour occuper les pauvres : avec ces ſecours & ſon induſtrieuſe charité, perſonne n'a ſouffert au moins à l'extrêmité dans ſa Paroiſſe, compoſée de plus de trente hameaux diſperſés.

M. le Curé d'*Arnai-le-Duc* fit de même, & a ſoutenu ſa Paroiſſe dans ces temps de calamité. M. *Patriarche*, Curé de Nolay, Bourg du Beaunois de 2479 Communians, a formé auſſi en 1770 un Bureau de Charité, où une Sœur, tous les Dimanches, diſtribue du pain & du bois aux pauvres. On y donne des outils à ceux qui ne peu-

vent ſe les procurer, & qui peuvent travailler. On y a ajouté une filature de coton, pour détruire la fainéantiſe & la mendicité : ces établiſſemens ont déja procuré dans le Bourg plus d'activité & moins de miſère.

Le Curé d'un village près de Beaune, que ſa modeſtie me défend de nommer, ne s'eſt pas contenté d'orner le Temple du Seigneur ; il a de plus ſacrifié la plus grande partie de ſon patrimoine pour nourrir les pauvres. Sa Paroiſſe a eſſuyé cette année le fléau d'une grêle affreuſe, qui a enlevé la récolte : il a ſecouru ſon peuple découragé, &, aidé de la bourſe d'un digne Prêtre né dans ſa Paroiſſe & qui demeure dans la Capitale, il a tâché de réparer ce dernier malheur.

Je connois un Curé près de Flavigni, qui s'eſt réduit, pendant un grand nombre d'années, à n'avoir preſque point de meubles, & ſeulement deux pierres pour lui ſervir de chenet, afin d'être plus à même de ſoulager ſes pauvres Paroiſſiens. Ce

vertueux Curé eſt à la Portion Congrue.

Le Curé de Coulanges-les-Vineuſes s'eſt épuiſé par une double filature de coton, & par les ſecours de toute eſpèce qu'il a prodigués à ſon peuple. Celui de Courgis, dans le même Diocèſe d'Auxerre, a imité ſon exemple : ce Bourg de 214 feux, brûlé en grande partie, lui doit le rétabliſſement de ſes maiſons, auquel le Seigneur du lieu a beaucoup contribué.

Je me contente de vous rapporter, Monſieur, des exemples tirés de la Bourgogne, & je n'en cite que quelques-uns. Combien d'autres Paſteurs, dans les Diocèſes d'Autun, de Châlons, de Dijon, ne pourrois-je pas citer qui, dans ces temps de miſère, ſe ſont dépouillés pour nourrir leurs payſans, & qui attendent du juſte remunérateur des bonnes œuvres leur récompenſe, ſans vouloir permettre qu'elle leur vienne des hommes ?

D'après ces exemples touchans d'humanité & de bienfaiſance, qu'il me ſe-

roit facile de multiplier ici, Monsieur, que penser de l'injustice ou plutôt de l'acharnement atroce des *Philosophes* à calomnier le Clergé, en lui attribuant l'esprit de révolte qui s'étoit emparé d'une partie de la Nation ?

Je suis, &c.

A Paris, ce 25 Novembre 1775.

LETTRE XV.

Calendrier des Anecdotes ou Choix des Faits Singuliers arrivés pendant l'année 1775, & des plus agréables Anecdotes tirées des livres nouveaux. A Genève & se trouve à Paris chez le Jay Libraire rue Saint-Jacques, petit in-12 de 168 pages ; prix Broché 1 livre 4 sols ; & relié 1 livre 16 sols.

CE petit volume est un de ceux qui doivent être le plus distingué de la foule des Almanachs. C'est une Collection d'Anecdotes intéressantes, & qui pourra être conservée comme

un des meilleurs Recueils en ce genre. La première Partie est composée des faits singuliers arrivés depuis le premier Novembre 1774 jusqu'à pareille époque en 1775, & tirés des différentes Gazettes & Journaux Politiques. On y insère tout ce qui est relatif aux mœurs actuelles des différens peuples, aux progrès des lumières & des connoissances, les découvertes les plus importantes à l'humanité, les traits de bienfaisance qui lui font le plus d'honneur, les phénomènes de Physique & d'Histoire naturelle. Il est, dit l'Editeur, un petit nombre de ces faits qui paroîtront passer les bornes de la vraisemblance : on les rapporte d'après les Papiers Publics les plus accrédités, & on laisse au Lecteur éclairé le soin de leur assigner le degré de créance qu'ils méritent. Voici quelques articles tirés de cette première Partie.

Il semble que les Voleurs en Angleterre ont un caractère qui les distingue de ceux des autres pays. » Un » particulier assez bien mis fut atta» qué la nuit aux environs de Londres

» par un Voleur qui lui demanda la » bourse. *Si j'avois de l'argent*, répon» dit le citoyen, *ce n'est pas vous qui* » *auriez la peine de me l'enlever. Mes* » *créanciers me font poursuivre pour 20* » *livres sterlings ; je n'ai pas un sol,* » *je cherche un asyle : mais je suis bien* » *sûr de n'en point trouver. Vous vous* » *trompez*, répliqua froidement le Vo» leur. *Trouvez-vous ici demain à neuf* » *heures du matin*, ajouta-t-il en lui » montrant une maison peu éloignée, » *vous verrez qu'il y a encore en An*» *gleterre des ames honnêtes & des cœurs* » *sensibles*. Tous deux furent exacts à » l'heure du rendez-vous. Le Voleur » donna au débiteur insolvable 50 liv. » sterlings, en l'exhortant à aller payer » sa dette & les frais de la Justice ; & » il se déroba sur le champ même aux » témoignages de sa reconnoissance. »

On a vu en Pologne, vers le commencement de l'année 1775, un spectacle qui montre que les mœurs commencent à changer beaucoup dans ce pays, où la barbarie des anciens temps paroissoit si fortement enracinée. » Ce » sont des Vassaux qui ont voulu éri-

» ger un monument à leur Seigneur,
» lequel a d'abord refusé cet honneur,
» qui lui sera cependant rendu. La
» reconnoissance des premiers prouve
» la bienfaisance & l'humanité de ce-
» lui-ci : il y a peu de Seigneurs en
» Pologne qui inspirent les mêmes
» sentimens à leurs sujets. Celui qui a
» mérité cette honorable distinction
» est le Comte *Brzostowcki*, grand
» Référendaire de Lithuanie. Le mo-
» nument sera une table de marbre
» placée dans la Chapelle de son Châ-
» teau de *Pawlow*. Le bienfait qui en
» est l'objet est l'affranchissement que
» ce Seigneur a daigné accorder, il y
» a quelque temps, à tous ses sujets.
» Depuis cette époque, libres du joug
» de la misère extrême qui accom-
» pagne toujours l'esclavage, ils prof-
» pèrent, & offrent un air d'aisance
» qui fait l'éloge de leur Maître ».

Vous lirez encore, Monsieur, avec beaucoup de plaisir, différens traits qui prouvent combien la plûpart de ceux que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes, méritent aujourd'hui leur reconnoissance &

ſeur amour. La REINE en a eu des témoignages éclatans à la dernière repriſe de l'*Iphigénie* de M. *Gluck*. Au Divertiſſement du ſecond Acte, quand *Achille*, en ſe tournant du côté du peuple, lui adreſſe ces paroles, *chantons, célébrons notre Reine*, vous avez ſçu avec quels tranſports & quels applaudiſſemens l'aſſemblée, s'empreſſant d'adopter une expreſſion ſi heureuſe, la fit répéter deux fois; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu à l'Opéra.

Quelque temps après, M. le Duc d'Orléans a donné de nouvelles marques de ſa générosité & de la bonté de ſon cœur déja ſi connues. » M. *de* » *Chateaubrun* de l'Académie Fran- » çoiſe, & attaché à ce Prince, dont » il avoit été le Précepteur, avoit fait » un Teſtament, par lequel il laiſſoit » 500 livres de rente à deux de ſes » Nièces, & 300 à ſes deux domeſ- » tiques. Comme cet Académicien, » n'ayant que 5 ou 6 mille livres de » penſion que M. le Duc d'Orléans lui » faiſoit, avoit prévu qu'il ne laiſſe- » roit point de fonds ſuffiſans pour

» ces rentes, il avoit ajouté dans ſon
» Teſtament ces mots : *Je prie M. le*
» *Duc d'Orléans de vouloir bien ſe char-*
» *ger deſdites rentes ; & je lis dans ſon*
» *cœur qu'il daignera me donner encore*
» *après ma mort cette marque de ſa bonté.*
» En effet ce Prince a non-ſeulement
» accepté ce legs avec ſenſibilité ;
» mais il a même augmenté la penſion
» des deux Nièces de M. *de Chateau-*
» *brun.* »

Il paroît que l'Empereur n'eſt pas moins adoré des peuples ſoumis à ſa domination. » Dans une ville de » la Croatie, les habitans aſſemblés » autour de leur Souverain qu'ils » s'empreſſoient de voir, témoi- » gnoient leur ſatisfaction par les cris » que la joie & l'amour inſpirent ; » au milieu de ces acclamations, on » entendit dans la foule un homme » qui pleuroit ; c'étoit un Soldat qui, » pendant la dernière guerre, avoit » perdu la vue d'un coup de feu. Il » pouſſoit la multitude pour ſe faire » un paſſage, & il diſoit, en répan- » dant des larmes, que, s'il ne pou- » voit voir l'Empereur comme les

» autres,

» autres, il desiroit au moins de le » toucher. Ce Prince le fit approcher, » & lui présenta ses deux mains ; l'a» veugle les saisit, les serra dans les » siennes, & les baisa avec ardeur, » en les arrosant de ses larmes : *Main» tenant*, dit-il alors, *si le Ciel me ren» doit la vue pour un moment, je vous » verrois, & je le prierois de m'ôter tout» à-coup une vie devenue inutile à votre » service, & de me laisser mourir dans » l'excès de la joie dont mon cœur est » pénétré.* »

Le trait suivant fournit la preuve la moins équivoque que le Souverain Pontife qui regne aujourd'hui, étend sa bienfaisance sur ceux qui cultivent les Arts, même lorsqu'ils ont le malheur d'être nés hors du sein de l'Eglise dont il est le Chef. Il a coutume d'aller de temps en temps à Saint Pierre de Rome, le plus souvent seul & sans suite. Il y a quelques mois que s'y rendant par une galerie où il ne passe pas ordinairement, il apperçut un jeune homme copiant avec beaucoup d'attention un tableau qui

faisoit l'ornement d'un Autel. » Le » Pape s'arrêta, le regarda sans l'in- » terrompre, & prit plaisir à voir le » travail de ce jeune Artiste, dont » il prit une idée avantageuse à me- » sure qu'il avançoit dans son ouvrage. » Le Souverain Pontife, en appro- » chant de plus près, fut apperçu du » Peintre, qui fut saisi de frayeur & » tomba en foiblesse. Le S. Père ayant » appellé du secours, le jeune étran- » ger ne fut pas plutôt rappellé à la » vie, que le Pape lui dit : *Mon ami,* » *je suis charmé des dispositions que je* » *vous vois pour la Peinture ; vous faites* » *bien de vous attacher à de bons mor-* » *ceaux ; vous dessinez avec beaucoup* » *de hardiesse & de correction ; je vous* » *ferai recevoir au nombre des Elèves* » *qu'on forme ici à mes dépens.* Ah ! S. » Père, répondit en bégayant le » jeune homme touché des bontés » du Souverain Pontife, *je suis Pro-* » *testant. Protestant*, répondit le Pape, » *j'aimerois mieux que vous fussiez Ca-* » *tholique ; mais il y a de grands Pein-* » *tres parmi les Protestans. J'aurai soin* » *de vous procurer tous les secours néces-*

» *faires pour vous perfectionner dans vo-*
» *tre Art.* Le Pape a exactement tenu
» parole à ce jeune Artiste. »

La seconde Partie de ce Recueil n'est pas moins intéressante que la première. Elle contient les Anecdotes les plus agréables tirées des Ouvrages périodiques, & des livres qui ont paru dans le cours de l'année. Les articles de *Clément XIV* & de *Catinat* sur-tout sont très-curieux. Ils réunissent sous un seul point de vue toutes les particularités que je vous ai fait connoître, en vous rendant compte de différens ouvrages relatifs à ces deux hommes célèbres.

Voici quelques autres anecdotes séparées que vous lirez sûrement avec plaisir. » *Gustave-Adolphe* étoit encore
» très-jeune, quand il parvint au
» Trône. Un jour, chassant le cerf,
» ce Prince s'éloigna de sa suite, &
» prit la route d'un hameau qui étoit
» à l'entrée du bois pour s'y désaltérer.
» Il attache son cheval à un arbre,
» & se rend à pied au village ; il passe
» auprès d'un jeune homme, couché

» sous un chêne, & occupé à lire. *Valvais*, c'est le nom du jeune homme, » se lève, salue l'Etranger qu'il ne » connoît pas, & l'invite à venir se » rafraîchir chez lui. Après avoir bu » de la bierre, le Roi lui demanda ce » qu'il lisoit, quand il l'avoit joint. — » Un nouvel écrit sur l'amitié. — Eh! » qu'en pensez-vous? — Il est, Mon» sieur, aussi froid que s'il étoit d'un » Ecrivain habitant de la nouvelle » Zemble. — Vos sentimens sont » beaucoup plus vifs, sans doute? » Vous aimez bien vos amis? — Je » les aimerois essentiellement, si j'en » avois. Mais je n'ose prétendre à ce » bonheur. Tous ceux que je connois » valent mieux que moi. — Un homme » comme vous seroit un ami digne » d'un Roi. — Un Roi peut-il en avoir? » On m'a dit que pour plaire aux » Grands, il faut les flatter. Mais l'ob» jet de la véritable amitié est de » nous corriger mutuellement de nos » défauts. — C'est précisément pour » cet objet, reprend le jeune Monar» que, que je vous attache dès ce » moment à ma personne. *Valvais*

» se jette aussi-tôt aux pieds de *Gus-*
» *tave*. Ce Prince le relève prompte-
» ment, l'embrasse, & le mène à sa
» Cour, où il ne cessa de lui donner
» des marques de la plus grande ami-
» tié. Il est vrai que le jeune Favori
» s'abstint d'entrer dans le Gouver-
» nement des affaires publiques, re-
» fusa modestement tous les honneurs
» dont le Roi vouloit le combler, &
» ne mit son bonheur qu'à jouir des
» entretiens particuliers dont il l'ho-
» noroit.

» Il y a souvent plus de courage
» à supporter la vie qu'à se l'ôter.
» Cette vérité est confirmée par
» l'exemple d'un homme, dont il
» est parlé dans un livre Italien im-
» primé depuis peu. Après avoir rendu
» compte à son intime ami des revers
» terribles qu'il venoit d'essuyer : Eh
» bien, ajouta-t-il, qu'auriez-vous
» fait à ma place dans de telles ex-
» trémités ? Qui, moi ! répondit le
» Confident, je me serois donné la
» mort. J'ai plus fait, répondit l'autre
» froidement : j'ai vécu.

» Les Princes Orientaux font consister

» une partie de leur grandeur dans un
» amas de titres qui ne finit pas. Un *Na-*
» *bab* de l'Inde s'appelloit *Maître de deux*
» *mille mots*, c'est-à-dire, *titres*; c'étoit
» lui faire honneur que de lui en pré-
» senter deux ou trois nouveaux dans
» l'année. *De combien de mots ton Roi*
» *est-il maître*, demanda ce *Nabab* au
» *Consul de France ?* Le Consul lui
» présenta l'*Encyclopédie* qu'il venoit
» de recevoir, & il exigea que, par
» respect, toute la Cour se prosternât
» devant tant de mots, dont son Roi
» étoit le maître.

» Un Médecin de Bourgogne fut
» envoyé par une Dame charitable
» au village de *Russey*, à une lieue
» de *Dijon*, où regnoit alors une
» fièvre putride maligne. On le con-
» duisit chez une femme d'environ
» trente ans, dont le mari étoit mort
» depuis quelques jours de l'épidémie
» regnante; il étoit accompagné du
» Curé du lieu & d'un Chirurgien;
» leur arrivée ne parut pas intéresser
» la malade, qui gardoit un profond
» silence. Le Médecin s'approche

» d'elle, l'interroge, &, cherchant à
» lui donner du courage, lui repré-
» sente ce qu'elle a lieu d'attendre de
» la Dame qui l'envoye. Vaincue par
» ses importunités, elle se tourne en-
» fin vers lui, & lui dit, d'un ton
» fait pour déchirer l'ame : *Je vous*
» *suis bien obligée, ainsi qu'à Madame,*
» *je ne prendrai point de remèdes; mon*
» *mari est mort, nous étions pauvres,*
» *mais nous nous aimions bien.* »

On trouve à la fin de ce petit volume le trait admirable de bienfaisance de l'illustre Président de *Montesquieu*, tel que je vous l'ai rapporté il y a cinq ou six mois dans ces Feuilles, & qui mérite bien d'être transmis à la postérité. Enfin, Monsieur, ce Recueil qui doit être annuel m'a paru très-heureusement imaginé. On n'a rien négligé pour y réunir l'amusement & l'instruction, &, si le Public, comme je n'en doute point, en accueille favorablement le premier essai, on promet de ne rien négliger dans la suite pour le porter au point de perfection dont il est susceptible.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

ATTILIE, *Tragédie en cinq Actes en vers.* Il y a quelques sémaines que j'assistai, Monsieur, à une lecture de cette Pièce. Elle est, comme on sçait, l'ouvrage de la jeunesse d'un homme qui, depuis, s'est fait une grande réputation au Barreau ; elle fut imprimée en 1750 sans avoir été représentée, & les Journalistes de ce temps en parlèrent avec beaucoup d'éloges ; en remarquant néanmoins quelques défauts, que l'auteur, m'a-t-on dit, a fait disparoître dans la suite, mais qui sans doute ont servi de motifs aux Critiques qu'elle a essuyées depuis peu. Le zèle de l'amitié a inspiré à un jeune Confrère de cet Auteur le dessein d'en donner une nouvelle édition; & c'est dans ces circonstances que cette Tragédie m'a été lue ; elles ajoûtoient à l'ouvrage un nouveau degré d'intérêt ; elles ont redoublé mon attention, & je puis vous af-

ſurer, Monſieur, que cette lecture a laiſſé dans mon eſprit une impreſſion ſemblable à celle que produiſent les bons ouvrages en ce genre. Je demandai avec empreſſement un exemplaire imprimé de la Pièce, pour être en état d'en rendre un compte exact & détaillé. Mais on me dit qu'elle n'étoit point publique. Les raiſons qui la condamnent à reſter dans cette ſorte de ſecret, ſont reſpectables ſans doute. Cependant il me ſemble que la qualité d'homme de Lettres n'eſt point aſſez étrangère à celle d'Avocat, pour que celui-ci doive abandonner le ſoin de la réputation de l'autre. J'ai remarqué dans *Attilie* des ſituations variées & frappantes; des détails d'une beauté peu commune; le ſujet, en partie hiſtorique, eſt vraiment Théâtral; le dénoûment eſt heureux & neuf, & ce qu'il y a d'eſtimable ſur-tout dans cet ouvrage, c'eſt la ſublimité de la Morale; on y voit la Religion, de concert avec la Politique, conſacrer les maximes les plus importantes, énoncées

pour la première fois sur la scène. A l'égard du style, il est noble, pur & facile; les vers, en général, coulent avec douceur, & souvent tonnent avec force. Si je puis lire moi-même la Pièce dans le silence du cabinet, j'en porterai, je crois, le même jugement.

Atlas Général, Méthodique & Elémentaire pour l'étude de la Géographie & de l'Histoire Moderne, dressé spécialement en faveur de la jeune Noblesse de l'Ecole Royale Militaire, & adopté par une Délibération de cette Ecole. Les Cartes que renferme cet *Atlas* ont été exécutées d'après les meilleures Cartes Françoises & étrangères, & assujetties aux Observations astronomiques de MM. de l'Académie Royale des Sciences, qui ont fait usage des Mémoires les plus récens, & particulièrement de ceux de MM. *Tchiri-Kow* & *Delisle*, ainsi que des Cartes & Mémoires publiés en Russie, postérieurement à leurs découvertes. Tout ce qui peut intéresser le Militaire, l'homme de Lettres,

le Négociant & le Voyageur, s'y trouve réuni. Outre les divisions générales qui servent à faire connoître les limites respectives des divers Empires, Royaumes & Républiques, ces Cartes offrent les divisions particulières de chacun d'eux, relativement à leur gouvernement ecclésiastique, militaire & civil. Celles de la France offrent, de plus, un itinéraire détaillé de ce Royaume. Pour que rien ne manquât à cet *Atlas*, on y a joint les représentations en plan des Sphères de *Ptolémée* & de *Copernic*, ainsi que des Globes célestes & terrestres. Une suite d'autres Planches sert de développement à celles-ci, & présente des connoissances plus particulières sur les différens systêmes du monde, sur la diversité des apparences célestes qui résultent des différentes positions de la Sphère, sur la variété des saisons & des climats, sur la distinction des horisons, sur la méthode de s'orienter, sur les longitudes, les latitudes, &c. On y a ajouté des Discours analytiques & historiques,

qui sont comme autant de Leçons précises, imprimées sur les marges de chaque Carte, pour en faciliter l'étude, par M. *Maclot*, Professeur de Mathématiques & de Géographie, qui a aussi traité, dans cet ouvrage, la partie de l'Astronomie qui se combine avec la Géographie, en autant de Discours qu'il y a de Planches relatives à cet objet; Discours pareillement imprimés sur les marges de chaque Planche. Toutes ces Cartes sont enluminées à la manière Hollandoise, beaucoup plus intelligible pour l'étude qu'au simple trait; & il regne autour de chacune une bordure en vignette, qui, en leur servant d'ornement, ne contribue pas peu à relever la propreté du fond. Les 66 Cartes de cet *Atlas* en gr. papier, *rel.* 50 *liv.* moyen papier, 40 *liv.* petit papier, 36 *liv.* le même *in*-4° sans description, 24 *liv.* — Le même *Atlas* est adapté particulièrement à la Géographie moderne de M. l'Abbé *Nicole de la Croix*, à celle de M. *Lenglet du Fresnoy*, & à celle de M. l'Abbé *Compan*. Ce qui le rend beaucoup plus

complet que tous ceux qui ont paru jusqu'à présent, sont les descriptions en marge, qui, par leur grande utilité, peuvent dispenser d'avoir d'autres livres de Géographie.

Atlas Historique de la France, tant ancienne que moderne, depuis Pharamond jusqu'à Louis le Bien-Aimé, pour l'intelligence de l'Histoire de France par MM. *Velly* & *Villaret*, continuée par M. l'Abbé *Garnier*. C'est le même *Atlas* annoncé dans le seizième volume de M. *Villaret*, page 386, & il fait suite à l'ouvrage. Cet *Atlas* est le seul qui ait paru en ce genre : il est précédé d'un *Avant-Propos Historique* très-intéressant, qui donne l'analyse de chaque Carte ; un vol. *in*-4° rel. contenant 60 Cartes, 32 *liv.*

Atlas Historique & Chronologique de la France, contenant les événemens de notre Histoire, les siéges, batailles, conquêtes & révolutions de la Monarchie, &c; dédié & présenté à M. le Président *Hénault*, pour l'intelligence de son *Abrégé Chronologique*, & faisant suite à cet ouvrage célèbre ;

un vol. *in*-4° rel. en 34 Cartes, 18 *liv.*

Atlas ou Tableau Analytique de la France, qui la représente sous toutes les divisions dont elle est susceptible; par *Doisy*, en 60 Cartes, nouvelle édition; un vol. *in*-4° rel. 32 *liv.*

Nouvel Atlas Chronologique de la Picardie & de l'Artois, comprenant le haut & le bas Boulonnois, le Pays reconquis; l'Artois avec le Gouvernement d'Arras, divisé en ses Bailliages, la Généralité d'Amiens en Elections, Bailliages & Doyennés, & la Généralité de Soissons qui confine à la haute Picardie; levés sur les lieux, & détaillés dans toutes leurs parties, en 28 Cartes topographiques *in*-fol. relié; 18 *livres.*

Tous ces *Atlas*, dont l'utilité est si sensible, Monsieur, se trouvent chez le sieur *Desnos* Ingénieur-Géographe & Libraire du Roi de Dannemark, rue Saint-Jacques au Globe. Je connois peu de Magasin aussi bien fourni que le sien de tous les ouvrages concernant la Géographie. La liste de ses richesses en ce genre est immense.......

Six Sonates pour le Clavecin avec accompagnement d'un violon ad libitum; dédiées à Mademoiselle Pauline de la Borde par M. Edelmann : Œuvre II, prix 9 livres. A Paris chez l'Auteur rue de la Feuillade, Maison de M. le Baron de Bagge à l'entresol, & chez Madame le Marchand Marchande de Musique rue Fromenteau, à l'Opéra & aux Adresses ordinaires. Je vous ai déja fait connoître, Monsieur, le talent distingué de M. *Edelmann* pour la musique instrumentale. Je saisis avec un nouvel empressement l'occasion d'applaudir au second *Œuvre* que vient de publier cet habile Compositeur. Cet ouvrage n'est point inférieur au premier *Œuvre* par toutes les qualités brillantes, & sur-tout par l'expression, partie à laquelle l'auteur paroît s'être principalement attaché. Chacune de ces *Sonates* fait partager à l'auditeur enchanté les sentimens qu'elle exprime. Rien n'est plus touchant, rien ne parle plus délicieusement au cœur, que *les Adieux d'E* * * : c'est le titre & le sujet de la troisième *Sonate*. Il

eſt traité avec toute l'énergie dont il étoit ſuſceptible. Les paſſages d'un ton à l'autre ſont rapides & naturels; on paſſe ſucceſſivement de la triſteſſe à la fureur, de la fureur au déſeſpoir : en un mot, M. *Edelmann*, dans ces *Sonates*, a peint les paſſions avec toutes les nuances qui leur ſont propres. Si M. *de Fontenelle* pouvoit les entendre, il ne lui échaperoit pas de dire, *Sonate, que me veux-tu*, comme cela lui arriva, par un mouvement d'impatience & d'ennui, dans un Concert où l'on exécutoit une *Sonate* très-ſçavante que tout le monde admiroit, mais qui n'étoit pour lui qu'un amas de ſons laborieux, vuides d'images & de ſentimens.

Catalogue Hebdomadaire ou Liſte Alphabétique des Livres, tant Nationaux qu'Etrangers; des Arrêts du Conſeil & des Parlemens, Déclarations & Edits du Roi, Extraits du Conſeil & des Regiſtres des Parlemens, Lettres-Patentes du Roi; Ordonnances, Sentences, &c; Cartes Géographiques, Mu-

sique & Estampes qui sont mis en vente chaque semaine, avec l'indication des Auteurs, du format, des prix & du nombre des volumes, & les adresses des Libraires & autres qui les vendent. Recueil commencé en 1763, & continué sans interruption jusqu'à présent. On reçoit chaque semaine, franc de port, ce Catalogue, composé de quatre pages de caractère de Petit-Texte à deux colonnes *in*-8°. Cette Nomenclature Bibliographique est un Recueil actuellement précieux pour les personnes qui, livrées à l'étude de la Bibliographie ancienne, ont pu négliger la nouvelle. Par le moyen des Tables alphabétiques de chaque année, il est facile de trouver : 1° les Titres exacts de tous les Livres imprimés depuis 1763, tant en France que chez l'Etranger, avec les noms des Libraires qui les vendent & leurs prix : 2° les Edits, Ordonnances, &c ; ce qui par la suite pourroit servir de Répertoire à quiconque desireroit les réunir. Les Amateurs de l'Art de la Gravure qui voudront completter

l'œuvre d'un habile Artiste, y trouveront aussi, par le secours d'une Table séparée de celle des Livres, chaque ouvrage de ce genre. Il en est de même des Cartes Géographiques & des productions Musicales. Il seroit à desirer que, depuis l'origine de l'Imprimerie, on eût imaginé & continué jusqu'à nos jours un semblable Recueil. Que de doutes s'évanouiroient sur l'existence de certains ouvrages dont la date nous est inconnue ! Que cette Collection seroit intéressante, sur-tout pour ceux qui exercent la Librairie ! Nous ne doutons donc pas que Messieurs les Auteurs, Editeurs, Libraires, tant Etrangers que Regnicoles, ne secondent les vues de l'Editeur en fournissant exactement les matériaux nécessaires à la composition de ce Catalogue. Il est de leur intérêt de le faire, 1° parce que le débit d'un ouvrage, nonobstant sa bonté, dépend souvent de la manière dont on le fait connoître. Il sera donc nécessaire qu'ils envoient exactement à l'adresse ci-après indiquée, les titres corrects de

ce qu'ils voudront faire annoncer *, ainsi que le format, le nombre des volumes, le prix & la demeure du débitant ; 2° il est aussi de leur intérêt de sçavoir tout ce qui paroît chaque semaine, afin de prévenir & satisfaire les desirs des Amateurs.

Les soins qu'on prend pour perfectionner ce petit ouvrage, donnent lieu d'espérer que le Public continuera à l'accueillir favorablement. On recevra avec reconnoissance tous les Avis utiles, & on s'empressera d'en faire usage. MM. les Souscripteurs sont priés de vouloir bien renouveller leur Abonnement dans le courant du mois de Décembre. On a imaginé de mettre dans l'article des *Avis* l'annonce des mutations ; c'est-à-dire que quand un Libraire vendra son fonds à un ou plusieurs de ses confrères,

* On avertit les personnes qui enverront les Notices, de déclarer si l'ouvrage est imprimé avec Privilége ou non, afin qu'il soit mis dans la classe qu'il doit occuper. On prévient que sans cette précaution l'ouvrage ne sera pas annoncé.

on indiquera le nom de celui qui aura acquis quelques articles de ce fonds, afin que l'on puiſſe ſçavoir où ſe trouve le Livre qui a changé de main. Cette Nomenclature ſera très-utile aux Libraires de Province ſurtout qui ne peuvent pas prévoir ces mutations. Dailleurs, beaucoup de perſonnes ne feront pas fâchées de recevoir les Titres des Livres dont ils ont peut-être négligé l'acquiſition dans le temps de la nouveauté & qui pourroient leur être utiles. On ſouſcrit actuellement chez *Ph. D. Pierres*, Imprimeur du Grand Conſeil du Roi & du Collége Royal de France rue Saint-Jacques à Paris. Il reſte encore quelques Exemplaires complets des années précédentes ſéparées. On réimprime auſſi l'année 1763. On payera comme ci-devant pour l'année, compris la Table, par la poſte & franc de port, la ſomme de 6 livres 12 ſols. Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent qu'on envoie.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1775.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SIXIÈME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1775.

